BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
L
B
16
NAPOLI

Lauter c. f.

LA VIE
DU
BIENHEUREUX
JEAN-FRANÇOIS REGIS,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Par le R. P. DAUBENTON, de la même Compagnie, Confesseur de SA MAJESTÉ CATHOLIQUE.

A LYON,
Chez { JACQUES LIONS & LOUYS BRUYSET, } ruë Mercie-re.

M. DCC. XVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

A N. S. PERE
CLEMENT XI.

TRES-SAINT PERE,

Bien des raiſons me ſont prendre la liberté de mettre cet Ouvrage aux pieds de VOTRE SAINTETE'. C'eſt la Vie d'un zelé Miſſionnaire, qui a le bonheur d'avoir comme Elle reçu au Baptême le nom de Jean-François, & à qui Elle vient de procurer le culte religieux qu'on rend

aux Saints dans l'Egliſe Catholique. VOTRE SAINTETE' y verra d'un côté un Recueil de ſes vertus, qui devront leur éclat à l'approbation qu'Elle leur a donnée, & ſans laquelle elles ſeroient tombées peut-être dans l'oubli ; de l'autre, un recit de ſes miracles, qui tout averez qu'ils ſont, ne trouveroient pas une entiere créance dans l'eſprit des Fidelles, s'ils n'étoient confirmez de l'Autorité Apoſtolique. Si donc ſes Images ſont deſormais reverées ſur les Autels, ſi les Temples retentiſſent de ſes éloges, ſi ſa memoire eſt en bénediction dans l'Egliſe juſqu'à la fin des ſiecles, il en ſera redevable au Decret de VOTRE SAINTETE', qui l'a mis au rang de ceux que nous honorons ſous le glorieux titre de Bienheureux. Cette grace au reſte doit être d'autant plus prétieuſe à la France, que ce zelé Miſſionnaire eſt le ſeul de la Nation qu'elle ait vû depuis plus de trois ſiecles placé ſur les Autels par le Saint Siege.

Mais, oſerois-je le dire, TRES-SAINT PERE? En travaillant à la gloire du Serviteur de Dieu, Vous avez en quelque maniere travaillé à la Vôtre; puiſqu'il n'y aura perſonne, qui en liſant l'Hiſtoire de ſa vie, ne reconnoiſſe vos propres vertus exprimées dans les ſiennes, dans la pureté de ſes mœurs, une fidelle image de la Vôtre; dans la guerre vive & continuelle qu'il fit aux hommes vitieux, celle que Vous ne ceſſez de faire aux ennemis de Dieu & de l'Egliſe; dans le zele ardent qu'il fit paroître pour ramener les Heretiques, celui avec lequel Vous Vous êtes conſtamment oppoſé à l'Hereſie de nos jours; dans la vive charité qui luy fit aimer & aſſiſter les Pauvres juſqu'au dernier ſoupir, ce cœur tendre & compatiſſant qui Vous rend non-ſeulement ſenſible à leurs miſeres, mais liberal & même prodigue juſqu'à contracter des dettes pour les ſoulager.

Le charitable Miſſionnaire fit toujours ſes délices de rendre aux Pauvres

les ſervices les plus abjets, & n'eſt-ce pas un ſpectacle digne de l'admiration des Anges & des hommes, de voir aujourd'hui à la table du Souverain Pontife les Pauvres les plus dégoutans; de le voir les ſervir lui-même, & leur rendre avec joie les offices les plus bas? Qui fut jamais plus acceſſible, plus prêt à écouter tous les hommes juſqu'aux plus malheureux, & plus prompt à les ſecourir? Nul dans les entretiens familiers ne put réſiſter aux attraits de la douceur de Regis: qui dans les audiences particulieres a pû ſe defendre des charmes de vôtre incomparable douceur? Qui n'a dit de Clemement XI. avec plus de juſtice, que Petrarque ne le dit autrefois de Clement VI.

Nulli major ineſt Clementia, nomen ab ipſis Dignum rebus habet?

Le Bienheureux Regis en exerçant le Miniſtere Evangelique, ſe rendit maître des cœurs par le talent plein d'onction & de force qu'il avoit reçû

du Ciel : qui a pû juſques ici entendre VOTRE SAINTETE' *parler en public, ſans admirer cette ſuperiorité de genie, qui la fait triompher des eſprits ; cette action ſi noble, ſi animée, cette grace, cette dignité avec laquelle elle prononce ces Homelies, où la pieté, la ſcience, l'éloquence ſe diſputent le premier rang.*

La fonction principale & la plus chere au ſaint Apôtre, fut de faire le Catechiſme à la Jeuneſſe Chrétienne : peut-on, TRES-SAINT PERE, *n'être pas attendri, & ne pas répandre des larmes de joie, en Vous voyant deſcendre de votre Trône, pour expliquer les premiers principes de la Religion aux Enfans groſſiers de la Campagne, les interroger Vous-même comme un ſimple Miſſionnaire, & leur diſtribuer de vos propres mains de quoi exciter dans ces jeunes cœurs l'amour de la doctrine Evangelique, & le deſir de s'en inſtruire ?*

Ces réflexions ſans doute s'offriront naturellement à ceux qui parcourront

cet Ouurage. En voyant combien l'Homme de Dieu fut dur à luy-même, ils ſe remettront incontinent devant les yeux cette conſtante ſéverité avec laquelle Vous Vous refuſez ce que les plus moderez ſe permettent, ce ſacrifice continuel de vôtre tendreſſe envers tout ce qu'on ſçait Vous être le plus cher en cette vie, cette ſainte dureté avec laquelle Vous Vous retranchez non-ſeulement le ſuperflu, mais le neceſſaire. En apprenant dans cette Hiſtoire, que le ſervent Miſſionnaire a ruïné ſon temperamment par des fatigues exceſſives, & enfin ſuccombé ſous le poids de ſes immenſes travaux, on ſe rappellera auſſitôt vôtre infatigable application, ſuivie d'infirmitez qui ont ſi ſouvent allarmé l'univers, & auxquelles Vous auriez ſans doute ſuccombé, ſi la Providence attentive aux beſoins de l'Egliſe, n'avoit conſervé par une eſpece de miracle une ſanté ſi prétieuſe & ſi néceſſaire.

Quel fond de juſtes loüanges ne me fourniroit pas cet air plein de douceur

& de majeſté, qui attire également l'amour & le reſpect ; cette élevation de genie qui ſe fait ſentir dans les plus petites choſes comme dans les plus grandes ; cette pénetration vive à laquelle rien n'échappe ; cet art de bien parler & de bien écrire que perſonne n'a dans un plus haut degré ; cette vaſte érudition qui s'étend à toutes les parties de la litterature Latine & Grecque, ſacrée & profane, ancienne & moderne ? Mais me renfermant dans les bornes d'une ſimple Epître, j'ai crû devoir laiſſer tous ces dons de la nature, qui feroient un grand Prince ſelon le monde, pour ne m'attacher qu'à ceux de la grace, qui en font un ſelon le cœur de Dieu, & qui rendent VOTRE SAINTETE' *ſi ſemblable au Bienheureux qu'il lui a plû de placer ſur les Autels.*

Voilà, TRES-SAINT PERE, *ce qui m'a fait ſouhaitter avec ardeur, que cette Vie parût ſous l'auguſte Nom de* VOTRE SAINTETE'. *Ce n'eſt pas ſeulement pour donner plus de*

poids aux faits heroïques qu'elle renferme : J'ai eu auſſi particulierement en vûë de faire connoître au Public la parfaite conformité de mœurs & de vertus qui ſe trouve entre VOTRE SAINTETE' *& le Bienheureux* JEAN-FRANÇOIS REGIS. *Je me ſuis fait encore un plaiſir auſſi-bien qu'un ſujet de gloire, de publier, & la bonté dont Elle m'honore, & la reconnoiſſance auſſi vive que reſpectueuſe avec laquelle j'ai l'honneur d'être,*

TRES-SAINT PERE,

DE VOTRE SAINTETE'.

Le très-humble & très-obéïſſant
Serviteur & Fils,
GUILLAUME DAUBENTON.
de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

J'Ay crû qu'il étoit à propos, & même neceſſaire, que je rendiſſe compte des raiſons que j'ai euës d'écrire cette nouvelle Vie du Bien-heureux Jean-François Regis, & des ſoins que j'ai pris pour la rendre la plus exacte qu'il m'a été poſſible.

La premiere vûë que j'ai euë, a été de ſatisfaire à ma dévotion particuliere envers ce Serviteur de Dieu, & de lui marquer publiquement ma reconnoiſſance pour pluſieurs graces ſingulieres, que je ſuis perſuadé devoir à ſon interceſſion. J'ai eſperé d'ailleurs, que la pieté des Fidelles envers lui croiſſant tous les jours, on me ſçauroit gré d'avoir découvert divers traits heroïques qui avoient échappé aux au-

tres Ecrivains de ſa Vie.

Voici la troiſiéme Hiſtoire que l'on en donne au Public. La premiere fut imprimée en 1650. dix ans aprés la mort du Serviteur de Dieu. Le Pere Claude la Brouë qui l'a écrite, avoit été ſon écolier, & il avoit vécu enſuite familierement avec lui dans la Compagnie. Non content des connoiſſances qu'il avoit euës par lui-même, il conſulta ceux qui avoient été témoins des travaux Apoſtoliques de Regis dans les Miſſions, & qui avoient demeuré avec lui dans les Colleges. Il prit ſur tout de particulieres informations de ceux qui avoient été ſes Superieurs, ſes Confeſſeurs, ſes amis les plus intimes. La naïveté avec laquelle cette premiere Vie a été écrite en nôtre langue, ſemble répondre de la verité des faits que l'Auteur a recuëillis, & qu'il a circonſtanciez avec ſoin.

La ſeconde Vie a été compoſée par le Pere Antoine Bonnet de nô-

tre Compagnie, homme habile, & recommandable par d'autres Ouvrages qui ont merité l'approbation du Public. Cet Auteur déclare que pour avoir une certitude plus grande de tout ce qu'il raconte, il ne s'en eſt pas tenu à ce que lui ont aſſuré pluſieurs Jeſuites qui avoient eu d'étroites liaiſons avec le Bienheureux Regis, mais qu'il a voulu lui-même parcourir les lieux que le ſaint Miſſionnaire avoit ſanctifiez par ſes travaux Evangeliques. Cette Vie eſt écrite en latin avec beaucoup de netteté & d'élegance: mais elle eſt trop abbregé pour ſatisfaire pleinement la pieté des Lecteurs.

Beaucoup de faits de la Vie du ſaint Homme ont échappé à la connoiſſance de ces deux Auteurs. Ils n'ont rien dit, par exemple, ni des Miſſions qu'il a faites dans les Diocéſes de Niſmes & de Montpellier, ni de la Viſite que l'Evêque de Viviers fit de ſon Diocéſe,

& où il voulut que Regis l'accompagnât, ni de la Converſion de Madame de Romezin qu'il fit rentrer dans le ſein de l'Egliſe, ni des fruits prodigieux qu'il fit dans les Terres du Comte de la Mothe Brion, & dans pluſieurs autres Villes, Bourgs, & Villages du Vivarez & du Velay, ni des circonſtances ſi édifiantes de ſa mort. Ils ſe ſont contentez de raconter en general ce qui regarde ſes Miſſions, ſans marquer les années, & les lieux où il les a faites. D'ailleurs, les plus beaux traits de ſa Vie y ſont rapportez ſans ordre, ſans faire un corps d'Hiſtoire lié & ſuivi; de ſorte que depuis le temps de ſes études juſqu'à ſa mort, on ne voit nul arrangement dans ſes actions, & que tout eſt confondu ſous des titres generaux.

C'eſt là ce qui m'a principalement engagé à écrire une troiſiéme Vie du Bienheureux Regis, qui fût & plus entiere & plus diſtincte.

AVERTISSEMENT.

Ayant été chargé par mes Superieurs du ſoin de pourſuivre la Beatification du Serviteur de Dieu, j'ai trouvé à Rome des ſecours que les autres Hiſtoriens n'ont pas eus. Les Actes authentiques de la Canoniſation qui ont été long temps entre mes mains, m'ont donné de grandes lumieres : ils m'ont fourni une infinité de faits dont les deux premiers Ecrivains de ſa Vie n'ont fait aucune mention, les témoins qui ont dépoſé dans les Procez verbaux, étant entré dans les moindres détails.

J'ai appris par la dépoſition de Madame de Romezin, juſqu'aux moindres circonſtances de ſa Converſion, dont les deux Hiſtoriens n'avoient pas dit un ſeul mot ; par celle du Comte du Fay de la Tour Maubourg, toutes les particularitez des Miſſions du Vivarez, qu'ils avoient à peine nommées ; par celle du Curé de Marlhes juſqu'aux choſes les plus legeres qui ſe paſſe-

rent dans les trois Miſſions que le Bienheureux Regis fit dans la Paroiſſe de ce zelé Paſteur, & dont ils n'avoient rien touché en aucune maniere ; par celle de pluſieurs autres témoins, les biens infinis qu'il fit dans les Miſſions de Fay, de Monfaucon, de Monregard, de Saint Aggreve, & d'autres endroits, ſur quoi ces mêmes Ecrivains avoient gardé un profond ſilence. Les témoignages de pluſieurs perſonnes du Puy, diſtinguées par leur naiſſance & par leur probité, m'ont inſtruit dans le plus grand détail & de la vie Evangelique qu'il a menée dans cette ville, & des circonſtances de ſa mort.

Il eſt vrai que la plûpart des témoins en rapportant fort au long ce qui s'eſt paſſé dans ſes Miſſions, omettent pour l'ordinaire l'année, où chaque Miſſion s'eſt faite : mais les Archives de la Maiſon Profeſſe de Rome ont ſuppléé à cette omiſſion. Comme on y garde ſoigneu-

ſement les Catalogues que les Provinciaux envoyent tous les ans au General de la Compagnie, & où les emplois des Jeſuites de chaque Maiſon ſont marquez avec la derniere exactitude, il m'a été aiſé de découvrir à quoi le Pere Regis a été appliqué chaque année de ſa vie; de placer par conſequent & de ranger chaque Miſſion & chaque action ſuivant le temps dans lequel il les a faites. Je n'en rapporterai qu'un ſeul exemple. Quelques témoins ont dépoſé, que le fervent Miſſionnaire ſouffrit beaucoup & fit de grandes choſes dans les Terres du Comte de la Mothe, ſans dire en quelle année. Ayant eu recours à ces Catalogues, j'ai reconnu que ce fut en l'année 1636. que le ſaint Homme fit la Miſſion à Cheylard & à Lachau qui appartenoient au Comte.

Ce ne ſont pas là les ſeuls ſecours que j'ai tirez des Archives de Rome. J'y ai trouvé encore plu-

ſieurs lettres des Provinciaux & des autres Superieurs du Pere Regis, où ils rendent un compte exact de ſes travaux au General de la Compagnie. J'ai regardé comme un tréſor pretieux quelques lettres du Pere Pierre Verthamon Recteur du College du Puy, où il s'étend beaucoup ſur les merveilles qu'il plut à Dieu d'operer par le miniſtere de cet infatigable Ouvrier, lorſqu'il accompagna M. l'Evêque de Viviers dans la Viſite generale de ſon Diocéſe. Les Lettres de Regis même m'ont donné connoiſſance des inſtances vives & réïterées qu'il fit auprés du General, pour obtenir la Miſſion du Canada.

Mais rien ne m'a plus ſervi, & ne m'a fait plus de plaiſir qu'un Ecrit original, qui eſt tombé entre mes mains, lorſque je compoſois cette Vie. Il eſt du Pere Antoine de Mangeon Jeſuite Lorrain. Ce Pere, aprés avoir vêcu quelques années au Puy avec le Pere Regis,

pour exciter ſa ferveur par le ſouvenir des vertus du ſaint Homme, fit un Recueil des actions les plus heroïques qu'il avoit remarquées en lui.

C'eſt à la faveur de tous ces Memoires, que j'ai raſſemblé & rapproché les uns des autres beaucoup de faits qui ſont ſéparez & rapportez ſans aucun ordre, ni des temps, ni des lieux, dans les deux Vies dont j'ai parlé; que j'ai donné une juſte étenduë à ceux que les autres Hiſtoriens racontent trop ſuccinctement; que j'ai fait une relation ample & diſtincte de tant de Miſſions que ces Auteurs n'ont fait qu'indiquer; que j'ai enfin diſtingué les années & les pays où le fervent Apôtre les a faites. Si ceux qui liront cet Ouvrage ne trouvent pas que j'aye réüſſi dans la compoſition, je puis au moins les aſſurer que je n'ai rien negligé pour avoir les connoiſſances les plus exactes

ſur toutes les actions du ſaint Miſſionnaire.

Comme nous vivons dans un ſiecle, où l'on ſemble faire gloire de s'éloigner de la ſainte ſimplicité & pieuſe credulité de nos Peres, il ſe trouvera peut-être des gens qui n'approuveront pas qu'on ait rapporté dans cetre Hiſtoire tant de miracles qu'il a plû à Dieu d'operer par l'interceſſion de l'Homme Apoſtolique. Je n'ai pas même rapporté la moitié de ceux dont j'ai entre les mains les certificats authentiques : mais c'eſt uniquement pour ne pas charger cet Ouvrage d'un ſi grand nombre de faits qui ennuyeroient par la reſſemblance. Car je ne crois pas qu'on doive avoir le moindre égard pour ces prétendus eſprits forts, qui font profeſſion de rejetter tous les évenemens miraculeux, comme ſi le bras de Dieu étoit raccourci ; & qu'il eût renoncé à glorifier ſes Serviteurs ſur la terre. C'eſt principa-

lement pour les perſonnes de pieté que l'on écrit la Vie des Saints : c'eſt donc principalement à leur goût qu'il faut s'accommoder en les écrivant.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit, qui a pour titre : *La Vie du Bienheureux* JEAN-FRANÇOIS REGIS, *de la Compagnie de* JESUS. Je ne puis douter que tous les Fideles, qui aiment Dieu & l'Egliſe, ne ſoient beaucoup édifiez & touchez des actions admirables & ſurprenantes de ce grand Serviteur de Dieu, contenuës en cet excellent Ouvrage, dans lequel les Miſſionnaires ſur-tout trouveront de merveilleux exemples d'une vertu Apoſtolique, portée au plus haut degré de perfection. C'eſt le jugement que je me trouve obligé d'en donner. Fait à Paris ce vingtiéme May mil ſept cens ſeize.

B. CHENU, Docteur Profeſſeur Royal en Theologie, & Grand Maître de la Maiſon de Navarre.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUYS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé le ****** nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer un Livre qui a pour titre: *La Vie de Jean-François Regis de la Compagnie de Jeſus*, qu'il deſireroit donner au public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires : Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que

bon lui ſemblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; & à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Libraires, & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles: que l'impreſſion dudit livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Chateau du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le ſieur Voiſin Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empéchement. Vou-

lons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre; soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande & lettres à ce contraires ; car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Juin l'an de grace mille sept cent seize, & de nôtre Regne le premier.

Par le Roy en son Conseil.

FOUQUET.

Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Août 1686. & Arrêts de son Conseil, que tous les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privileges, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre N° 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 14. N° 16. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. à Paris le 16. Juin 1716.

Signé DE LAULNE Syndic.

Et ledit ****** a cedé son droit du present Privilege aux Sieurs Jacques Lions & Loüis Bruyset, suivant l'accord fait entre eux. A Paris, le 24. Septembre 1716.

LA

LA VIE
DU BIENHEUREUX
JEAN-FRANCOIS REGIS.

LIVRE PREMIER.

LA vie de l'Homme Apoſtolique que je donne au public, contient des faits plus propres à édifier, qu'à ébloüir les Lecteurs par la grandeur & la ſingularité des évenemens. On n'y trouvera ni Royaumes idolâtres ſoûmis à l'empire de JESUS-CHRIST, ni Rois heretiques ramenez à l'Egliſe avec des nations entieres. Le ſaint Miſſionnaire n'eut pas de ces ſuccès éclatans dans les entrepriſes de ſon zele : mais il eut toutes les vertus qu'on admire même dans

les Apôtres ; un desir immense de procurer la gloire de Dieu, un courage que nul obstacle, que nul danger ne rebuta jamais ; une application infatigable à la conversion des pecheurs, une douceur inalterable qui le rendoit maître des cœurs les plus rebelles, une inépuisable charité pour les pauvres, une patience à l'épreuve de toutes les contradictions & de tous les mauvais traitemens, une fermeté que les menaces & la vûë même de la mort ne purent jamais ébranler. Le Serviteur de Dieu joignit toûjours à ces vertus Apostoliques les vertus religieuses dans le plus haut degré ; l'humilité la plus profonde, l'abnegation la plus entiere, le dépoüillement le plus absolu, l'obéïssance la plus exacte, une pureté d'Ange, un soûverain mépris du monde, un amour insatiable pour les souffrances. Et c'est cet assemblage de vertus heroïques dans le Bienheureux Jean François Regis, que j'entreprens de justifier par l'histoire que je vais faire de sa vie.

Il y a plus de deux cens ans que la noble Maison de Deplas se partagea en deux branches. Celle des Aînez resta dans le Roüerge lieu de son origine, & où se trouvoient les principaux biens de la famille. Celle des Cadets alla s'éta-

blir au bas Languedoc, & y fonda l'illuſtre Maiſon de Regis. Elle y a toûjours été fort diſtinguée non-ſeulement par ſa nobleſſe, mais par ſon attachement à la Foy, qu'elle a conſtamment conſervée au milieu d'un pays que les erreurs de Calvin avoient preſque entierement infecté. C'eſt de cette derniere branche que Jean-François Regis eſt iſſu. Il nâquit un Vendredy, le trente-uniéme de Janvier de l'an 1597. à Foncouverte, lieu juſqu'alors obſcur dans le Dioceſe de Narbone, & que la ſainteté du Serviteur de Dieu a rendu célebre. Son pere ſe nommoit Jean Regis, & ſa mere Magdeleine Darcis, fille du Seigneur de Segur; tous deux quoique des plus anciennes familles de leur Province, encore plus recommandables par leur vertu que par leur naiſſance.

Sa naiſſance l'an 1597.

Jean-François Regis eut pluſieurs freres qui ſe ſignalerent dans les guerres civiles que l'Hereſie alluma dans le Royaume, & qui furent ſi funeſtes à la Religion & à l'Etat. L'aîné fut tué au ſiege de Villemur, petite ville ſituée entre Caſtres & Alby. Scipion de Joyeuſe, Grand Prieur de Malte & General de l'armée Royale, aſſiegeoit cette place dont les Huguenots s'étoient emparez.

La Nobleſſe Catholique de Guienne & de Languedoc ſe rendit à l'envi au camp de Joyeuſe. Les freres de Regis voulurent avoir part à la gloire de l'entrepriſe ; & l'aîné n'ayant pû être retenu par les ordres ni les menaces de ſon pere, qui craignoit tout pour un fils qu'il regardoit comme l'appuy de ſa famille, fut tué dans une ſortie que fit la garniſon heretique.

Jean-François Regis qui avoit herité de ſes Ancêtres ce zele ardent pour la Religion, ne le fit pas moins éclater en combattant pour elle contre le vice & contre l'hereſie, que ſes freres n'avoient fait en la défendant les armes à la main contre les heretiques. Son enfance fut remarquable par un évenement ſingulier, qui montra combien il étoit cheri du Ciel. Pluſieurs témoins dignes de foy ont dépoſé dans le Procés de ſa Canoniſation, que quelques jours aprés qu'il eût reçû le Baptême, ſa nourrice voulant lui donner du lait pendant la nuit, ne le trouva pas dans ſon berceau. Saiſie de frayeur, elle jetta un grand cri, qui éveilla toute la famille. On accourut ; & aprés avoir cherché l'enfant, on le trouva ſous le lit dépoüillé de ſes langes. Tout le monde attribua cet accident extraordinaire à

Le Ciel s'intereſſe à ſa conſervation.

la malignité de l'Eſprit des tenebres, & on conçut que cet enfant lui pourroit être un jour redoutable.

Dès qu'il put parler, ſa mere s'appliqua à le remplir des principes de la Religion : ſans ceſſe elle lui inſpiroit le mépris du monde & l'amour du ciel, une vive horreur du peché, & un tendre attachement pour Dieu. Sa mere l'éleve ſaintement.

N'ayant encore que cinq ans, il luy arriva un jour, je ne ſçay par quel hazard, de dire à ſa mere qu'il ſeroit damné. La pieuſe Dame effrayée lui répondit : *Dieu vous garde, mon fils, d'un ſi grand malheur :* & lui ayant fait comprendre le ſens des paroles qui luy étoient échapées, *ô ciel*, s'écria l'enfant ; & aprés ces mots, il tomba dans une eſpece de défaillance. Revenu à lui-même, il fondoit en larmes ; & on eut bien de la peine à calmer le trouble dont il étoit agité, tant il étoit dès-lors frappé de la crainte des jugemens de Dieu.

La grace s'empara de ſon cœur de ſi bonne heure, que pluſieurs perſonnes d'une grande probité qui l'ont connu dès l'enfance, ont aſſuré qu'il n'avoit jamais fait voir aucune inclination pour les jeux & les amuſemens de cet âge : que tout paroiſſoit meur en lui ; que ſa pieté n'avoit rien de pueril ; qu'il s'ac-

quittoit des devoirs de la Religion avec une modeſtie & un recueillement qu'on auroit admiré dans les perſonnes d'un âge avancé. Par-là il étoit aiſé de juger qu'un grand Maître formoit interieurement Regis à la ſainteté: & ce fonds de raiſon joint dans un jeune enfant à un goût vif & tendre pour les choſes divines, montroit aſſez les progrés qu'il devoit faire dans les voies de Dieu.

Il tomba entre les mains d'un Precepteur d'une humeur bruſque & chagrine. Le jeune Regis qui étoit doux & timide, eut beaucoup à ſouffrir ſous ſa conduite, & cependant il ne ſe plaignoit point. Mais les Jeſuites ayant ouvert alors des claſſes publiques à Beziers, la reputation des nouveaux Profeſſeurs attira la jeune Nobleſſe du pays, & Regis fut de ce nombre.

La pureté de ſes mœurs.

A peine eut-il frequenté le College, qu'il s'y diſtingua, ſur tout par ſa vertu: ce qui le rendit toûjours cher à ſes Maîtres, qui étoient charmez d'ailleurs de la pénetration de ſon eſprit. Non content d'éviter les mauvaiſes compagnies, il s'éloignoit des plaiſirs les plus innocens, dans un âge, où pour l'ordinaire on n'a d'attrait que pour le plaiſir. Il s'étoit interdit le jeu, & tous les

vains amuſemens pour leſquels la jeuneſſe eſt toûjours empreſſée. Il y a près du College de Beziers une eſpece de terraſſe dont la vûë s'étend bien avant dans une charmante campagne, & va ſe perdre dans la mer. Les Ecoliers avoient coûtume de s'y promener tous les jours en attendant l'heure de la claſſe : on n'y vit jamais le ſaint jeune homme ; ſoit qu'il voulût éviter ce qui pouvoit le diſtraire & le détourner de Dieu, ou qu'il ſe fût déja fait une loy inviolable de ſe refuſer les plaiſirs les plus permis.

L'étude & la priere faiſoient ſes ſeules délices : mais ſa ferveur redoubloit les Fêtes & les Dimanches. Ces jours étoient pour Regis des jours précieux dont il craignoit de perdre un moment: il les employoit tous dans les exercices de pieté, les partageant entre les lectures ſaintes qu'il faiſoit dans ſa chambre, & la viſite des Egliſes. On le voyoit ſouvent ces jours-là au fond d'une chapelle baigné de larmes, épanchant ſon cœur en la préſence de JESUS-CHRIST le tendre objet de ſon amour. Et c'eſt dans ce commerce intime avec Dieu, qu'il affermiſſoit ſa vertu contre la licence du ſiecle & la contagion des mauvais exemples.

Les jeunes gens de ſon âge qui regardoient ſa conduite comme une cenſure tacite de leurs déreglemens, en faiſoient quelquefois le ſujet de leurs railleries : mais ni la crainte de leurs diſcours, ni le deſir de leur plaire, ne lui firent jamais rien relâcher de la forme de vie qu'il s'étoit preſcrite ; & ſa conſtance dans le ſervice de Dieu, fit tourner à la fin leur mépris en vénération.

Sa devotion envers la Ste Vierge.

Comme il avoit ſuccé avec le lait une devotion tendre envers la ſainte Vierge, il demanda avec empreſſement d'être reçû dans une de ces pieuſes aſſemblées qui ſont établies dans les Maiſons des Jeſuites, & où l'on fait profeſſion d'honorer d'un culte ſpecial la Mere de Dieu. Mais perſuadé dès-lors que la ſainteté des mœurs eſt le moyen le plus propre pour l'honorer, il redoubla ſes exercices de pieté, & ſes Communions devinrent plus frequentes.

Il avoit encore une confiance particuliere en la protection de ſon Ange Gardien, à qui il ſe croyoit redevable de pluſieurs graces, & entre autres d'avoir échappé d'un danger que nous avons vû cy-deſſus qu'il avoit couru dans le berceau. Cette confiance s'accrut beaucoup par l'évenement que voicy. Un jour d'eſté qu'il s'étoit endormi ſous un

rbre à la campagne, pendant le ſommeil emporté par la vivacité de ſon imagination, il ſe leva & marcha quelque temps juſqu'à ce qu'étant arrivé ſur le bord de la riviere d'Orb en un endroit où le rivage étoit eſcarpé & l'eau profonde, il ſe ſentit tout à coup retenu par une main inviſible. S'étant éveillé, & voyant la profondeur de l'abyſme où il avoit été près de ſe précipiter, il loüa la bonté de Dieu, & rendit graces à ſon Ange Gardien par le miniſtere duquel il fut perſuadé que le Ciel l'avoit ſauvé d'une mort certaine. Regis qui mettoit tout à profit pour le ſalut, ſe crut dès ce moment obligé de conſacrer entierement à Dieu une vie qu'il lui avoit miraculeuſement conſervée.

Son zele pour gagner à Dieu ſes condiſciples.

Comme le Ciel le deſtinoit dès-lors aux fonctions Evangeliques, il lui inſpira un ardent deſir du ſalut des ames. Il s'attacha donc à reformer les mœurs de ceux qui frequentoient le College avec lui, retenant les uns par ſa douceur, & ramenant les autres par de charitables reproches. Ces premiers eſſais de ſon zele furent ſi heureux, qu'il gagna à Dieu un grand nombre de ſes compagnons. Ses entretiens n'étoient que ſur les choſes de pieté; & il en parloit avec tant d'onction & de vivacité, qu'il

inſpiroit à tous l'amour de la vertu.

L'aſcendant que ſa pieté lui donnoit ſur ſes condiſciples, lui donna le moyen de s'en aſſocier ſix, dont il fit choix parmi les plus fervens. Il en forma une petite ſocieté toute devoüée au ſervice de Dieu. La conformité de genie, d'études, & de mœurs les unit ſi parfaitement, qu'ils ſembloient n'avoir qu'un même cœur & un même eſprit. Il leur traça le plan de vie qu'ils devoient ſuivre. Ils vivoient enſemble dans la même maiſon : les heures de l'étude & de la priere y étoient reglées à peu près comme dans un Seminaire. Ils ne s'entretenoient que de choſes édifiantes, propres à exciter ou à augmenter leur ferveur. On liſoit pendant le repas un livre de pieté : ils examinoient tous les ſoirs leur conſcience, ils communioient & entendoient la parole de Dieu tous les Dimanches, ils ne ſortoient de la maiſon que pour aller au College ou à l'Egliſe ; ſi ce n'eſt que pour ſe délaſſer de l'application à l'étude, ils prenoient quelques divertiſſemens innocens, qui ſans affoiblir la pieté, ſervoient à relâcher l'eſprit & à lui donner de nouvelles forces. Regis étoit uniquement appliqué à ſanctifier ceux qui compoſoient ſa petite Communauté.

Il étoit leur guide & la regle vivante de leur conduite ; eux de leur côté le révéroient comme un Saint, & l'écoutoient avec reſpect comme leur maître dans la vie ſpirituelle.

Il vêcut de la ſorte juſqu'à l'âge de dix-huit ans, que Dieu lui envoya une maladie qui éprouva & fit connoître ſa vertu. Ceux qui le viſitoient, étoient également touchez de ſes pieux diſcours & de ſa patience. La fiévre redoublant avec des accès très-violens, le réduiſit en peu de jours à l'extremité : mais le Seigneur qui le deſtinoit à procurer le ſalut d'un nombre infini de pécheurs, le guérit contre l'attente de tout le monde. Sa guériſon fut pour lui un nouveau motif de s'attacher plus intimement à Dieu, & de ſe conſacrer uniquement à ſon ſervice. Il tombe malade.

Plein de cette réſolution il s'enferma pour déliberer ſur le choix d'un état de vie, déterminé à prendre le parti qu'il plairoit au Ciel de lui marquer. Il comprit d'abord que le meilleur moyen de vaincre le monde, étoit de s'en ſéparer. Un jour qu'il avoit participé aux divins myſteres, il fut tout à coup ſaiſi & embraſé d'un deſir ardent de ſe conſacrer tout entier à la gloire de Dieu. Après de mûres reflexions il crut que Dieu Il eſt appellé à la Compagnie de Jeſus.

l'appelloit à travailler au ſalut des ames dans la Compagnie de Jeſus. Mais pour ne point faire de faux pas dans une affaire où il eſt également dangereux & aiſé de ſe tromper, il communiqua les vûës qu'il avoit à ſon Confeſſeur, qui après avoir examiné les diſpoſitions de Regis, le confirma dans la réſolution qu'il avoit priſe.

Le Pere François Suarez Provincial des Jeſuites, étant venu alors faire la viſite du College de Beziers, Regis ſollicita vivement auprès de lui ſon entrée dans la Compagnie. Ses prieres & ſes larmes jointes au témoignage que les Peres du College s'empreſſerent de lui rendre, déterminerent ſans peine le Provincial à le recevoir.

Il n'eut pas beſoin de faire de grands efforts, pour rompre les liens de la chair & du ſang : il y avoit long-temps qu'il avoit renoncé de cœur à toutes les eſperances du ſiecle. Impatient de voir ſon innocence en ſûreté & à l'abri des perils du monde, il ſe rendit ſur le champ à Toulouſe dans ſa dixneuviéme année, & il y commença ſon Noviciat le 8. de Decembre de l'an 1616 ſous la direction du P. Pierre la Caſe, & du P. Pierre Verthamon qui furent ſucceſſivement Recteurs du

Il commence ſon Noviciat à Toulouſe l'an 1616.

Noviciat, & tous deux d'excellens maîtres dans la vie ſpirituelle.

En changeant d'état, il n'eut à changer ni de ſentimens, ni de mœurs : n'ayant ni habitudes vitieuſes à corriger, ni paſſions dereglées à combattre, il n'eut qu'à perfectionner l'ouvrage de ſa ſanctification. Dès les premiers jours il entra de lui-même ſi parfaitement dans tous les exercices de la vie religieuſe, qu'il devint un modéle de ferveur & de regularité pour les Novices les plus fervens. On admiroit ſa ponctualité, non-ſeulement dans les choſes plus eſſentielles, mais dans les moindres pratiques du Noviciat, auſquelles il donnoit du prix par l'excellence des motifs dont il les animoit. Auſſi les Novices que l'exactitude à laquelle on les forme, rend ſouvent trop attentifs à obſerver les défauts de leurs freres, & à ne les pas regarder avec aſſez d'indulgence, avoüoient que ſa conduite échappoit à la cenſure la plus auſtere, tant elle étoit irreprehenſible.

Ce qu'on enviſage dans les autres comme un grand ſacrifice, ne lui coûta preſque rien. Accoûtumé au ſilence, au recueillement & à la priere parmi les diſtractions du ſiecle, il n'eut aucune violence à ſe faire ſur cela dans

la retraite. Toute la différence qu'on remarqua en lui, eſt que n'ayant plus l'eſprit partagé par l'étude & les autres objets exterieurs, il s'unit ſi étroitement avec Dieu, qu'il ne le perdoit jamais de vûë.

Pluſieurs Jeſuites qui avoient fait leur Noviciat avec lui, ont aſſûré qu'ils virent dès-lors éclatter en lui toutes les vertus qui lui furent ſi cheres durant le cours de ſa vie ; l'humilité, le mépris du monde, la haine de lui-même, l'amour des pauvres, le zele de la gloire de Dieu.

Il recherchoit avec empreſſement les emplois les plus bas : rien ne paroiſſoit plus de ſon goût, que de ſervir à la cuiſine, de balayer la maiſon, d'aſſiſter les malades, de baiſer les pieds de ſes freres ; toutes les pratiques humiliantes de la Religion lui étoient prétieuſes.

Il ſe diſtingua ſur tout dès-lors par le tendre amour qu'il eut toûjours pour les pauvres, & dont il donna par tout des preuves éclatantes : quelquefois même, ainſi que nous le verrons, par des actions heroïques. Une des épreuves où l'on met les Novices de la Compagnie de Jeſus, eſt de les envoyer à l'Hôpital, pour les accoûtumer de bonne heure à vaincre leur délicateſſe, & à exercer les miniſteres de la

charité chrétienne les plus vils & les plus rebuttans. Quand le tour de Regis fut venu, il regarda l'ordre qu'il en reçut comme une veritable grace. Les malades les plus dégoutans étoient ceux à qui on le vit s'attacher plus volontiers. Il les consoloit, il aidoit à panser leurs plaïes, il faisoit leur lit, & cela avec un épanchement de cœur qui montroit assez qu'il ne voyoit que JESUS-CHRIST dans la personne des pauvres.

Autant qu'il avoit de douceur & de charité pour les autres, autant avoit-il de dureté pour lui-même. Il sembloit n'être attentif qu'à macerer sa chair, pour laquelle il eut dès-lors cette sainte aversion, qui fit dire dans la suite en differentes occasions que *le plus ardent ennemi de Regis étoit son corps, qu'il étoit un cruel persécuteur de lui-même.* Il n'accordoit en effet aucune satisfaction à ses sens, il ne laissoit échaper aucune occasion de se mortifier; & si ses Superieurs ne l'eussent retenu, il se seroit ruïné la santé par les rigueurs de la pénitence.

Il joignoit l'esprit d'oraison à cette severe mortification du corps: ses plus cheres délices étoient de traitter avec Dieu. Le feu interieur dont son cœur

étoit alors embrasé, rejallissoit jusques sur son visage : on le voyoit souvent aux pieds des Autels immobile & dans une espece de ravissement. De-là venoit qu'il parloit de Dieu avec de si hauts sentimens & avec des expressions si touchantes, qu'il inspiroit à tous l'amour divin : les Novices assûroient que ses discours excitoient la ferveur dans les plus tiedes.

M. Arnaud Boret, Conseiller au Parlement de Toulouse, détrompé du monde dont il avoit reconnu la vanité, s'étoit retiré dans la maison du Noviciat, pour y mener une vie obscure & penitente, qui le disposât à une sainte mort. C'étoit un vieillard venerable, qui vivoit avec les Novices, & pratiquoit avec eux tous les exercices de la Religion sans en avoir pris l'habit. Quoiqu'il les chersît tous extrémement, il avoüoit pourtant qu'il se sentoit pour Regis une tendresse particuliere : il trouvoit beaucoup de consolation à s'entretenir avec lui des choses divines ; il ne pouvoit se lasser d'admirer dans un âge si peu avancé tant de retenuë & de maturité, & dans un Novice les vertus des Religieux les plus parfaits.

Ceux qui ont écrit la vie de Regis, assurent qu'il reçut des graces speciales du

Ciel dans l'Egliſe Collegiale de S. Saturnin premier Fondateur de la Religion à Toulouſe. Le corps du S. Apôtre y repoſe avec ceux de pluſieurs autres Martyrs. Quelques ſouverains Pontifes, Charlemagne, & pluſieurs Rois ſes ſucceſſeurs ſont allez exprès à Toulouſe viſiter ce ſaint lieu, dépoſitaire de tant de precieux monumens, & le plus reſpectable peut-être qui ſoit en France.

Les Jeſuites de Toulouſe y envoyent ſouvent leurs Novices; afin que la vûë de tant de Heros Chrétiens les porte à devenir un jour les imitateurs de leur vie Evangelique. Regis approchant de ce Sanctuaire étoit ſaiſi d'une ſainte horreur: il ſe proſternoit avec humilité devant les Reliques de ces Saints, il les invoquoit avec ferveur, il parcouroit tous les Autels avec les ſentimens de pieté les plus tendres, il arroſoit le pavé de ſes larmes. C'eſt-là qu'il conçut un ardent deſir de verſer ſon ſang pour JESUS-CHRIST; deſir qui ne l'abandonna jamais, & qui le ſoûtint toute ſa vie dans l'exercice de la plus rigoureuſe penitence. C'eſt là qu'il puiſoit ce zele extraordinaire avec lequel on le vit expliquer dans les Miſſions, tout Novice qu'il étoit, la doctrine

Chrétienne au peuple & aux enfans de la campagne, ſelon le témoignage que ſon Recteur du Noviciat en a laiſſé écrit de ſa main, & qu'on ne trouve point qu'il ait rendu d'aucun autre.

Il fait les vœux de Religion.

Regis aprés ſes deux ans de Noviciat, fit les vœux de Religion; & les Superieurs l'envoyerent d'abord à Cahors, pour y prendre quelque teinture de l'Eloquence : ce fut au mois d'Octobre de l'année 1618. L'année ſuivante il fut envoyé à Tournon, pour y faire ſon cours de Philoſophie. Il y vêcut comme dans le Noviciat, & fut l'exemple de ceux qui étudioient, comme il l'avoit été des Novices.

Perſuadé que ceux qui doivent inſtruire les autres, ne ſçauroient être trop éclairez, il n'épargna ni aſſiduité, ni travail, pour réüſſir dans l'étude de la Philoſophie. Mais perſuadé auſſi que ces ſciences ſeches & arides ne ſervent ſouvent qu'à diſſiper l'eſprit, & à le remplir d'une préſomptueuſe eſtime de ſoi-même, il ſçut ſe précautionnner contre cet écueil par les pratiques ſaintes qu'il jognit à ſes études. Viſites frequentes du Saint Sacrement, lectures édifiantes, prieres aſſiduës, communions extraordinaires; ce furent-là les préſervatifs dont il ſe ſervit con-

Il joint l'oraiſon à l'étude.

tre la diſſipation d'eſprit & la ſechereſſe de cœur, que produiſent naturellement des connoiſſances abſtraites. Outre cela, il prenoit tous les mois & toutes les ſemaines un tems reglé pour rentrer en lui-même ; & par ces précautions, bien-loin de ſe relâcher de ſa premiere ferveur, il fit de grands progrès dans la voïe de la perfection.

Il ſe fit ſur tout une loy indiſpenſable de n'abandonner jamais aucune de ſes pratiques ordinaires de devotion, quelque affaire, qui lui ſurvînt, ou quelque forte raiſon qu'il pût avoir en certaines rencontres de vaquer à l'étude. Il avoit pour cela ſes jours, ſes heures, ſes momens tellement diſtribuez, que l'étude ne dérangeoit point l'ordre de ſes exercices ſpirituels. Son étude même en étoit une continuation. Il imploroit à genoux le ſecours divin, avant que de ſe mettre à lire les écrits de ſon Profeſſeur ; en les liſant, il élevoit par intervalles ſon cœur à Dieu, par de courtes, mais de vives & ardentes prieres ; quand quelque difficulté l'arrêtoit, il recouroit à Dieu pour en être éclairé.

Son exactitude à obſer-

Cet eſprit d'oraiſon & cette continuelle attention ſur ſoi-même, produiſit dans le jeune Jeſuite une inviolable fide-

ver les Regles. lité à l'obſervation des moindres Regles. Ses Superieurs on atteſté, qu'ils ne l'avoient jamais vû contrevenir à aucune : auſſi le propoſoient-ils à tous ſes condiſciples comme un parfait modelle de la perfection propre de leur âge & de leur état.

La diſtinction qu'on met entre les obligations eſſentielles qu'on ne peut violer ſans peché, & celles auſquelles la Regle n'y en a pas attaché, étoit ſelon lui pour pluſieurs un ſéduiſant prétexte qui ne ſert qu'à fomenter l'irregularité, à ruïner l'œconomie de la diſcipline, & à preparer le cœur à de grandes chûtes. Nulle obligation n'étoit legere à ſes yeux ; parce qu'il vouloit plaire en tout au divin Maître auquel il s'étoit dévoüé. Cette exacte regularité s'étendoit juſqu'à ſes moindres mouvemens exterieurs : de ſorte que quand il paroiſſoit au dehors, on le montroit ſous le nom de *l'Ange du College.*

Pour commencer à ſe former au miniſtére Evangelique, il pria les Superieurs de le charger de l'inſtruction des domeſtiques de la maiſon, & des pauvres de la ville à qui il diſtribuoit les aumônes du College certains jours de la ſemaine. Les Fêtes & les Dimanches

il alloit prêcher dans les villages qui ſont aux environs de Tournon.

Il ſe joignit au commencement de ſon cours de Phiſophie à un Pere animé du même eſprit que lui. Pendant que le Pere entendoit les confeſſions, ou qu'il préparoit ſon ſermon, Regis la clochette à la main raſſembloit les enfans, à qui il expliquoit enſuite la doctrine Chrétienne. Aprés ces premiers eſſais de ſon zéle, il entreprit la ſanctification du Bourg d'Andance. Il y fut reçû comme envoyé du Ciel: & Dieu benit tellement ſon zele, que les vices qui y regnoient le plus, l'yvrognerie, les juremens, l'impureté, furent bannis, & le fréquent uſage des Sacremens rétabli. L'odeur de ſainteté qu'il y laiſſa, ſubſiſte encore aujourd'huy.

Il prêche avec beaucoup de fruit dans les villages.

C'eſt là où il établit pour la premiere fois la Confrairie du Saint Sacrement, pour ranimer parmi les Fideles le culte de la divine Euchariſtie. Il dreſſa lui-même les Reglemens d'une ſi ſainte pratique, qui depuis s'eſt repanduë par-tout, mais dont on doit reconnoître pour Inſtituteur Regis âgé ſeulement de ving-deux à ving-trois ans. La grace n'attend pas la force de l'âge pour operer des prodiges; & la ſainteté donne à la jeuneſſe un cre-

dit auquel la ſageſſe des vieillards ne peut atteindre. Tous à Andance ſe rendoient aux ſalutaires conſeils de Regis : il regloit les familles, il accommodoit les differends ; chcun étoit content, dès qu'ils ſçavoient que Regis avoit reglé leur ſort. Ils ſe ſoûmettoient ſans peine à une eſpece de Tribunal qu'il avoit érigé, & auquel on déferoit ceux qui ſcandaliſoient le public par quelque déreglement, ou qui troubloient la paix de leur famille par leur mauvaiſe conduite. Il les avertiſſoit, il les reprenoit : peu reſiſtoient à ſes avis ; & ceux qui n'en profitoient pas, étoient proſcrits de la ſainte Aſſociation. Tel eſt le caractere de la ſainteté, d'être ingenieuſe à trouver des moyens d'arrêter les deſordres, & de ſe faire reſpecter en quelque ſujet qu'elle ſe trouve.

Auſſi-tôt que Regis eut fini ſon cours de Philoſophie, c'étoit en 1621, ſes Superieurs l'envoyerent d'abord à Billom, puis à Auch, & enfin au Puy, pour y enſeigner les Lettres humaines. Ce fut l'an 1625 qu'il ſe rendit au Puy, où il s'acquitta de ce nouvel employ avec toute la perfection que demande l'Inſtitut de la Compagnie.

Il enſeigne les Lettres humaines au Puy, l'an 1625.

Il regardoit ſa Claſſe comme une car-

riere où Dieu l'avoit conduit, & qui demandoit toute ſon application ; & perſuadé qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable à Dieu, ni de plus utile au public, que de former à la pieté & dans les ſciences les jeunes Eleves que le Ciel lui avoit confiez, il faiſoit tout ceder à ce devoir. Un de ſes amis lui remontra un jour qu'il devoit mieux menager ſon temps, & ne pas prodiguer en faveur de ſes Ecoliers un loiſir dont il pouvoit ſe ſervir pour avancer lui-même dans des ſciences qui lui feroient plus d'honneur. Ce conſeil n'étoit pas aſſez épuré des ſentimens de l'amour propre, pour être du goût de Regis : il n'en avoit que pour les occupations auxquelles l'obéïſſance l'appliquoit ; & il avoüa à ſon ami que pourvû qu'il accomplît ce que le Seigneur demandoit de lui, il comptoit pour rien la honte de paſſer pour ignorant.

Son application à former ſes Ecoliers dans les Lettres & la pieté.

Former de jeunes gens aux ſciences n'étoit pas la principale fin de ſon travail, il penſoit ſur tout à faire des Saints, & il ne laiſſoit échapper aucune occaſion d'inſpirer à ſes Ecoliers le deſir de le devenir. Il interrompoit ſouvent les exercices de la Claſſe, pour les exciter à l'amour divin, & l'on

voyoit alors à ſon air enflammé, que ſon plus grand plaiſir étoit de parler de Dieu. Ses diſcours ſur ce point étoient toûjours vifs & pleins d'une onction dont ceux qui l'écoutoient ſe ſentoient penetrez : de ſorte que le Maître & les Ecoliers émus & attendris fondoient ſouvent en larmes. Pluſieurs d'entre eux ont dépoſé juridiquement dans un âge plus avancé, que ces inſtructions faites ſur le champ, ſans préparation, & avec une impetuoſité toute divine, leur étoient demeurées profondément gravées dans l'eſprit, & que le ſeul ſouvenir qu'ils en conſervoient, étoit un frein qui les retenoit dans le devoir. Ce qu'il diſoit à ſes Ecoliers en commun, il le ſoûtenoit par des entretiens particuliers, & c'eſt-là ſur tout que proportionnant ſes diſcours aux beſoins de chacun, il faiſoit les plus vives impreſſions ſur eux.

Sa charité pour ſes Ecoliers pauvres & malades.

Une mere n'a pas pour ſes enfans plus de tendreſſe, que Regis en avoit pour ſes diſciples. Il s'empreſſoit particulierement de ſoulager ceux qui étoient pauvres, par des aumônes qu'il ſçavoit leur procurer. Quand ils étoient malades, ſon zele n'oublioit rien pour les ſecourir, & ſouvent Dieu manifeſtoit par des évenemens extraordinaires,

naires, combien la tendre charité de ſon ſerviteur lui étoit agréable.

Jacques Gigon qui fut dans la ſuite Conſeiller au Preſidial du Puy, ayant été attaqué d'une violente & dangereuſe dyſſenterie, Regis le vit avec beaucoup d'aſſiduité. La violence du mal ayant rendu tous les remedes inutiles, il redoub'a ſes ſoins pour préparer le malade à recevoir ſaintement les derniers Sacremens de l'Egliſe. Un jour qu'on deſeſperoit de ſa vie, il trouva toute la famille en pleurs. Il s'approche du lit du malade, il fait ſur lui le ſigne de la croix; & après une fervente priere qu'il prononce en homme inſpiré, & d'un ton de voix qui marque une ferme confiance, *Ayez bon courage, mon Fils.*, lui dit-il, *vous gueririez; Dieu veut que vous le ſerviez déſormais avec plus de ferveur que vous n'avez fait.* A peine eut-il proferé ces paroles, que l'enfant ſe trouva ſoulagé, & en peu de jours il fut parfaitement rétabli.

Un de ſes Ecoliers eſt gueri par ſes prieres.

Mais c'eſt ſur tout aux infirmitez ſpirituelles de ſes Ecoliers que Regis étoit ſenſible. Quoiqu'il n'oubliât rien pour les précautionner contre les moindres fautes, il ſe reprochoit celles où ils

tomboient, comme s'il en eût été coupable lui-même. Un d'entre eux ayant commis un peché grief, au premier avis qu'il en eut, il en fut consterné jusqu'à verser un torrent de larmes. S'étant récueilli quelque temps dans le transport où il étoit, il fit un discours si patetique sur la severité des jugemens de Dieu, que tous en furent saisis d'effroi ; & quelques-uns ont avoüé depuis qu'ils l'étoient encore toutes les fois qu'ils rappelloient l'idée de ce qu'il avoit dit en cette occasion.

Il édifie ses Ecoliers par la sainteté de ses mœurs.

Regis n'ignorant pas que les enfans sont plus attentifs aux actions qu'aux instructions de leurs maîtres, se fit toûjours un devoir capital de les édifier par sa conduite. Un profond recueillement, un exterieur humble & modeste, une sainte simplicité qui reluisoit dans toute sa personne, je ne sçai quel air de mortification & de penitence peint sur son visage les touchoit & leur inspiroit l'amour de la vertu : de là venoit qu'ils se distinguoient tellement par leur regularité, qu'à les voir seulement on jugeoit qu'ils étoient formez de sa main.

Toutes les vertus qu'on admiroit en lui, tiroient leur source de l'union

continuelle qu'il avoit avec Dieu. Pour intereſſer le Ciel au ſuccés de ſon travail, il paſſoit toûjours quelque temps au pié des Autels avant que d'aller à ſa Claſſe. Il avoit auſſi coûtume d'implorer l'aſſiſtance des Anges tutelaires de ſes diſciples, afin de préparer par leur ſecours ces jeunes plantes à la culture qu'il leur donnoit. Loin de retrancher rien des exercices de pieté uſitez dans la Compagnie, à l'heure d'oraiſon mentale preſcrite par la Regle, il ajoûtoit pluſieurs autres prieres que ſa dévotion lui ſuggeroit. Rien ne le ſoûtenoit davantage dans les fatigues inſeparables de ſon employ, que le frequent uſage de la ſainte Euchariſtie. Il demandoit ſouvent à ſon Superieur la permiſſion de communier extraordinairement ; & quand il l'avoit obtenuë, il faiſoit éclatter ſa joie par de vifs tranſports qui marquoient la faim qu'il avoit de cette divine nourriture. Il ſe diſpoſoit toûjours à la recevoir par des auſteritez ſecretes, & par des humiliations publiques ; & la veille il paſſoit une grande partie de la nuit dans l'Egliſe devant JESUS-CHRIST, & il ne finiſſoit ſa priere, que quand il falloit

ceder à la neceſſité du ſommeil.

Ses Ecoliers le reverent comme un Saint.

Il parvint à un ſi haut degré de perfection, que les Ecoliers, quoique pour l'ordinaire très-attentifs à obſerver, & trés-clairvoyans pour découvrir les moindres manquemens de leurs maîtres, ne pûrent jamais découvrir ni dans ſes diſcours, ni dans ſes actions la moindre apparence de faute, jamais le moindre mouvement de colere, jamais la moindre impatience, jamais rien qui eût l'air de vanité. De là naiſſoit la veneration qu'ils avoient pour lui, & l'aveugle docilité avec laquelle ils lui obéïſſoient en tout. Ils recevoient ſes inſtructions comme des paroles venuës du Ciel; ils ſe faiſoient comme un devoir de Religion d'être ſoûmis à un homme ſi cheri de Dieu.

Un fait fort remarquable que je vais rapporter, fera voir juſqu'où alloit l'eſtime que ſes Ecoliers faiſoient de ſa vertu. Un Jeſuite d'une rare probité, & qui a été deux fois Provincial dans la Compagnie, m'a raconté que s'étant trouvé avec un Superieur de l'Ordre de Saint Benoiſt, âgé de plus de 80. ans, qui avoit été autrefois écolier de Regis, ce venerable vieillard l'aſſûra qu'il ne pouvoit penſer

à ſon ſaint Profeſſeur ſans être attendri juſqu'aux larmes. Il ajoûta que les exhortations & les exemples de ſainteté de ce grand Serviteur de Dieu, étoient toûjours preſens à ſon eſprit; & que la memoire qu'il en conſervoit précieuſement, lui ſervoit encore d'aiguillon à la vertu. Puis tirant de ſa poche un petit recueil qu'il avoit fait des vertus qu'il avoit remarquées en lui, lorſqu'il étoit ſon maître, *Je ne ſçai pas*, dit-il, *quand le Saint Siege jugera à propos de mettre au rang des Bienheureux cet Homme Apoſtolique qui a mené une vie ſi ſainte : mais je ſçai que le Souverain Pontife pourroit ſans courir aucun riſque le propoſer à la veneration des Fidelles, & qu'il trouveroit pour cela des titres ſuffiſans dans ce cours abregé où j'ai recueilli les traits les plus ſignalez dont j'ai été témoin, lorſque j'avois le bonheur d'être ſon diſciple.*

Les Fêtes & les Dimanches il va inſtruire les peuples de la campagne.

Le zele de Regis ne ſe bornoit pas au ſalut de ſes Ecoliers. Il faiſoit ſuccéder au travail de la Claſſe celui d'inſtruire les peuples de la campagne, il y employoit les Dimanches & les Fêtes; & ces bonnes gens diſoient par-tout, qu'ils n'avoient jamais entendu un Predicateur qui les eût inſtruits & touchez comme il faiſoit. Un jour une femme

fut ſi frappée de ſon Sermon, que ne pouvant contenir le tranſport où elle étoit, elle s'écria : *Quelle conſolation d'entendre un homme qui parle ſi bien de Dieu ! & que nous ſerions heureux ſi nous pouvions l'entendre ſouvent* !

L'onction qu'il ſçavoit mêler dans ſes entretiens particuliers, ne faiſoit pas de moindres impreſſions ſur les cœurs. Un homme charmé de ſes Sermons & plein de veneration pour lui, ſouhaitoit avec paſſion de lui donner à manger après qu'il auroit prêché. Il ſe hazarda donc un jour à le prier de dîner chez lui avec toute ſa famille qu'il avoit invitée. Regis qui s'étoit fait une loy de ne jamais manger chez les perſonnes du ſiecle, le refuſa d'abord : mais s'étant apperçû que cet homme étoit très-affligé de ſon refus, il ſe crut obligé de condeſcendre à ce qu'il vouloit. Un de ſes Ecoliers qui avoit coûtume de l'accompagner dans ces petites Miſſions, a laiſſé par écrit que le ſaint Miſſionnaire ſçut bien ſe dédommager de la violence qu'il s'étoit faite, par la conſolation qu'il eut de nourrir l'ame des conviez d'un aliment celeſte. Il ne ceſſa de parler de Dieu pendant tout le repas ; & une ver-

tueuſe Dame qui étoit preſente, touchée de ſes diſcours, proteſta qu'elle acheteroit fort cherement le plaiſir de l'entendre parler encore une fois des choſes divines; tant elle s'étoit ſentie excitée à ſervir Dieu par ſa converſation. C'eſt ainſi que les hommes remplis de l'eſprit apoſtolique mettent tout à profit, & qu'ils ſçavent trouver le ſecret de ſanctifier les actions les plus indifferentes.

Aprés avoir enſeigné ſept ans les Lettres humaines, deux à Billon, une à Auch, & quatre au Puy, il commença ſes études de Theologie à Toulouſe l'an 1628. Comme il joignoit à un excellent eſprit un travail aſſidu, il fit en peu de temps dans cette étude ſainte des progrès qui lui attiroient des applaudiſſemens: mais il étoit ſi éloigné de les goûter, qu'il tenta ſouvent de ſe rendre mépriſable par des manieres ſimples, & en contrefaiſant l'ignorant.

Il commence ſes études de Theologie à Toulouſe, l'an 1628.

Comme ceux qui étudient dans les Seminaires de la Compagnie, ont beſoin de prendre quelque relâche, ils vont pour l'ordinaire tous les ans paſſer quelques jours dans une maiſon de campagne. Pendant que les autres

s'y occupoient à des plaiſirs innocens ; Regis ſe retiroit ſeul dans des lieux écartez, pour y converſer avec Dieu. Non content de donner preſque tout le jour à ce commerce divin, chaque nuit après avoir repoſé quelque temps, il ſortoit de ſa chambre ſecrettement & alloit reprendre ſes celeſtes entretiens dans la Chappelle de la maiſon. Quelque précaution qu'il prît pour en dérober la connoiſſance à ſes compagnons, un d'entre eux s'en apperçut, & en avertit le Superieur. Celui-cy qui connoiſſoit la vertu éminente de Regis, *Ne troublez pas*, répondit-il, *les douces communications de cet Ange avec ſon Dieu. Ce jeune homme eſt un Saint, & je ſuis bien trompé*, ajoûta t-il par une eſpece d'inſpiration, *ſi l'on ne celebre pas ſa fête quelque jour dans l'Egliſe*. Ceux qui ont été témoins de la vie reguliere & auſtere du Pere François Tarbes, c'eſt ainſi que ſe nommoit le Superieur dont je parle, & qui fut Provincial dans la Province de Toulouſe, n'ont point douté que Dieu ne l'eût éclairé extraordinairement ſur la ſainteté du jeune Theologien, & ſur le culte religieux que l'Egliſe devoit lui rendre.

Les Superieurs de Regis l'ayant aver-

ti au commencement de l'année 1630. qu'il eût à ſe préparer à la Prêtriſe, il s'éleva dans ſon cœur, non pas entre ſes paſſions, mais entre ſes vertus, une eſpece de combat dont il fut fort agité. D'un côté, ſon humilité le rempliſſoit d'une ſainte frayeur à la vûë des Myſteres redoutables dont il alloit par le moyen du Sacerdoce devenir le diſpenſateur: de l'autre, brûlant de zele pour le ſalut des âmes, il ſouhaittoit très-ardemment de ſe voir en état de rompre les chaînes des pecheurs, & de leur adminiſtrer le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST. Quelquefois on l'entendoit ſoupirer après l'heureux jour où il pourroit préſenter à Dieu la plus ſainte de toutes les Victimes: & d'autres fois abyſmé dans la connoiſſance de ſon néant, il étoit uniquement occupé de ſon indignité. Ces divers ſentimens partagerent ſon cœur, & l'inquieterent pendant quelques jours: mais l'ordre reïteré de ſes Superieurs lui rendit enfin le calme. Comme il reconnoiſſoit dans leur volonté la volonté de Dieu même, ſes troubles ceſſerent dès qu'on lui eût declaré qu'il falloit qu'il ſe diſpoſât à recevoir les Ordres ſacrez. Il s'y diſpoſa par une retraite plus ſevere, Il reçoi les Or-

dres ſacrez l'an 1630.

par des Communions plus frequentes ; par un jeûne plus rigoureux, par de plus ardens deſirs de vivre à Dieu ſeul & par des actes continuels de reſpect, de confuſion & d'amour qui l'occupoient ſans ceſſe. L'obéïſſance ayant banni la crainte que ſon humilité lui inſpiroit, il ſoupiroit après le bonheur d'approcher de plus près des ſaints Autels ; & il promit à ſon Superieur de dire trente Meſſes pour lui, parce qu'il avoit fait avancer le jour de ſon Ordination.

Ayant été ordonné Prêtre, il prit du temps pour ſe préparer par la priere & par la penitence au divin Sacrifice qu'il devoit offrir. Il celebra ſa premiere Meſſe avec des ſentimens ſi religieux, & avec une dévotion ſi tendre, qu'il ne fit que fondre en larmes pendant les ſacrez Myſteres. Ceux qui y aſſiſterent, ne purent retenir les leurs : ils s'imaginoient voir un Ange à l'Autel, pour ſa modeſtie & pour le feu divin qui brilloit ſur ſon viſage. Le reſpectueux anéantiſſement qu'il faiſoit paroître, marquoit la reverence & la frayeur que la préſence de JESUS-CHRIST imprimoit dans ſon ame.

Il ſe devouë au

A peine fut-il revêtu du Sacerdoce, que Dieu préſenta à ſa charité une occa-

sion trop prétieuse pour la manquer. La même année 1630 la peste affligea la ville de Toulouse, & y fit d'étranges ravages. Regis crut qu'un homme qui offroit chaque jour sur les saints Autels la divine Victime, devoit lui-même en être une toûjours prête à être immolée pour le salut du prochain ; & il fit de vives instances auprès des Superieurs pour en obtenir la permission de se consacrer au service des pestiferez. Sur le refus qu'on lui en faisoit à cause qu'il étoit en la fleur de l'âge, il representa respectueusement qu'il falloit menager ceux qui pouvoient être utiles au public ; mais qu'un homme comme lui qui n'étoit bon à rien, pouvoit être exposé sans conséquence, & que ce seroit décharger la Compagnie d'un fardeau inutile. Le Pere Jean Malicen Jesuite, qui étoit alors à Toulouse, a déclaré dans un billet écrit de sa main, & plusieurs témoins l'ont confirmé dans les Actes de la Canonisation, que Regis eut le bonheur de servir les pestiferez ; quoiqu'il n'eut pas, ainsi qu'il le souhaittoit ardemment, celui de mourir comme plusieurs autres de ses Freres, en exerçant cet acte heroïque de charité.

service des pestiferez.

Vû le danger que les sciences humai-

nes n'éteignent, ou du moins ne rallentiſſent l'ardeur de la pieté dans les jeunes Religieux, Saint Ignace a ſagement établi dans ſa Compagnie qu'après avoir achevé leurs études, ils faſſent une troiſiéme année de Noviciat, pour reprendre leur premiere ferveur. Pendant tout ce temps-là ils ne s'appliquent qu'aux exercices de la vie ſpirituelle, ſans être diſtraits, ni par l'étude, ni par aucun ſoin temporel.

Il commence le troiſiéme an de Noviciat l'an 1631.

Ce fut l'an 1631. au ſortir de ſa Theologie, que Regis remplit cette derniere épreuve de la Compagnie. On n'eſt pas bien exactement informé de ce qui ſe paſſa alors dans le commerce continuel qu'il eut avec Dieu. On a ſçû ſeulement qu'il forma le deſſein de le glorifier par toutes les voïes poſſibles; & qu'il dreſſa alors le plan de conduite, qu'il avoit reſolu de garder toute ſa vie dans le miniſtere Evangelique. La meditation, le ſilence, le jeûne, les mortifications les plus rigoureuſes le diſpoſerent à la nouvelle vie qu'il alloit embraſſer.

Il travailloit à ſe ſanctifier dans la retraite, lorſque contre ſon attente, le Pere Mutio Vitelleſchi General de la Compagnie, lui ordonna d'aller à

Foncouverte, pour y regler quelques affaires de ſa famille. Il fut trés-mortifié de cet ordre qui l'obligeoit d'aller revoir ſes proches, qu'il s'étoit fait une loy d'oublier, depuis qu'il s'étoit donné à Dieu. Mais il s'en conſola par la réſolution qu'il prit de faire une Miſſion dans ſa patrie, pour reparer, diſoit-il, les mauvais exemples qu'il avoit donnez dans ſa premiere jeuneſſe.

Il fait une Miſſion dans ſon pays avec beaucoup de fruit.

Comme les Saints ſçavent profiter de tout, ce voyage qui auroit eu de grands agrémens pour un autre, fut pour lui un voyage laborieux & humiliant. Il le fit à pied, & ne vêcut que des aumônes qu'il ramaſſoit dans les lieux où il paſſoit. Son premier ſoin en arrivant à Foncouverte, fut de viſiter les malades & les pauvres. Voicy la forme de vie qu'il garda tout le temps qu'il y demeura.

Les matins il prêchoit au peuple, & faiſoit le Catechiſme aux enfans : aprés quoy il entendoit les confeſſions de tous ceux qui ſe préſentoient. Le ſoir un peu avant la nuit, il faiſoit un ſecond ſermon. Le reſte du jour étoit employé à viſiter les pauvres, à recueillir

les aumônes des riches, & à les distribuer aux familles necessiteuses selon leurs besoins. Sa plus douce occupation étoit de consoler les malades, de leur rendre les services les plus bas, & de les préparer à une mort chrétienne: il passoit souvent les nuits entieres auprés d'eux. Quand il alloit par la ville, il étoit toujours accompagné d'une troupe d'enfans & de pauvres: ses delices étoient de traitter avec eux, de soulager les uns, & d'instruire les autres.

Sa charité pour les pauvres.

Les freres de Regis qui tenoient un des premiers rangs dans la ville, & qui ne regardoient sa conduite qu'avec les yeux de la chair, ne purent dissimuler le chagrin qu'ils en avoient, & ils lui en firent des reproches très-amers. Ils lui representerent qu'il devoit moderer son zele; qu'il y avoit un hôpital & une prison dans la ville, où il pouvoit exercer sa charité: que s'il vouloit subvenir aux necessitez des pauvres, leur bourse lui seroit toujours ouverte, & qu'il ne lui convenoit pas d'aller dans les ruës comme les gueux, mandiant de porte en porte, & toujours suivi d'une troupe d'enfans & d'une foule de malheureux. Regis leur répondit avec beaucoup de douceur,

qu'étant Chrétien, il faiſoit gloire de ſervir les pauvres; que regardant JESUS-CHRIST en leur perſonne, il tenoit à grand honneur d'être en leur compagnie, de converſer avec eux, & de devenir en mandiant comme le ſubſtitut de ceux à qui la honte & les infirmitez ne permettent pas de ſe procurer les ſecours dont ils ont beſoin. Ses freres édifiez d'une telle réponſe, prirent le parti de ne lui plus parler de rien, & de lui laiſſer ſuivre l'attrait de la grace qui l'animoit.

Mais un évenement que voici réveilla leur chagrin. Le Regiment d'Infanterie du Marquis d'Ambres étoit alors en quartier d'hyver à Foncouverte. Un jour que les ſoldats paſſoient le temps ſelon leur coûtume, à joüer dans une place publique, Regis la traverſa chargé d'une paillaſſe, qu'il portoit ſur ſes épaules à un malade réduit par ſa pauvreté à coucher ſur la terre. Les ſoldats frappez de la nouveauté de ce ſpectacle, ſe mirent à en faire des plaiſanteries; quelques-uns même le ſuivirent en faiſant des huées après lui.

Les freres de Regis en furent avertis, & réſolurent d'arrêter l'excès de

ſon zele, qui l'expoſoit à la riſée publique. Ils le conjurerent de ſe ſouvenir qu'il étoit né Gentilhomme ; & que la bienſéance demandoit qu'il gardât plus de meſures ſous les yeux de ſa parenté. Le ſaint homme leur répondit avec beaucoup de modeſtie, *qu'il leur étoit fort obligé de l'interêt qu'ils prenoient à ce qui le regardoit: mais qu'il ne lui étoit pas poſſible de voir des miſerables, ſans faire tous ſes efforts pour les ſecourir ; & que toutes les ignominies du monde ne ſeroient pas capables de le détourner un moment des exercices de charité : qu'au reſte il s'eſtimoit également heureux de pourvoir aux neceſſitez des pauvres, & de recevoir des affronts à ce ſujet.*

A la bonne heure, repliquerent ſes freres, *pratiquez les œuvres de miſericorde : mais pratiquez-les ſelon les lumieres du bon ſens & ſelon les bienſéances de vôtre état. Allez à l'hôpital, puiſque Dieu vous l'inſpire: mais ne donnez pas de ſcenes au public, en portant publiquement des paillaſſes ſur vos épaules: de pareils travers vous décrient, & nous couvrent de confuſion.* Quelques amis de la famille qui étoient préſens, lui remontrerent auſſi que ſes freres avoient raiſon de ſe plaindre de la bizarrerie de ſa conduite : qu'il ne devoit pas deshonorer

une maiſon illuſtre cõme la ſienne: qu'un genre de vie comme le ſien aviliſſoit ſa naiſſance, ſon caractere & ſa profeſſion.

Regis écouta paiſiblement tout ce qu'ils voulurent lui dire: aprés quoi, bien qu'il eût une vraïe joïe de la confuſion particuliere qu'on ajoûtoit à celle qu'il avoit reçûë en public, il répondit avec un peu d'émotion: *que ce n'eſt pas en s'humiliant que les Miniſtres de l'Evangile deshonorent leur caractere: que c'eſt par les abbaiſſemens que les Apôtres & leurs ſucceſſeurs ont établi l'Egliſe: que pourvû que Dieu ne fût pas offenſé, il ſe mettoit peu en peine des jugemens & des diſcours des hommes: que les veritez de l'Evangile, & non les maximes du monde ſeroient toujours la regle de ſa conduite.*

Une déclaration ſi poſitive leur ferma la bouche: ils n'oſerent plus lui parler de ſa maniere de vie, & il continua comme auparavant à ſuivre le mouvement de ſa charité. Les fruits qu'il recueillit de ſes travaux Apoſtoliques, répondirent à l'ardeur de ſon zele: & on regarda comme un prodige, le changement de mœurs qui s'étoit fait en ſi peu de temps dans toute la ville.

Le provincial fait l'éloge de

Voici ce que le Pere Pierre Caſanes, alors Provincial, en écrivit au Gene-

ſa vertu, en écrivant au General.

ral de la Compagnie. Il lui marqua, que le Pere Regis avoit terminé avec beaucoup de ſuccès les differends de ſa famille, & qu'il avoit laiſſé dans ſon pays une grande odeur de ſainteté. Ses rares exemples de vertu, ajoûtoit-il, & ſes pieux entretiens autant que ſes prédications pleines de l'eſprit de JESUS-CHRIST, ont gagné beaucoup d'ames à Dieu. Ses compatriotes ont été charmez du zele avec lequel il s'eſt employé à leur ſalut.

La conduite édifiante que Regis tint parmi ſes proches, eſt une grande leçon pour les Religieux peu remplis de l'eſprit de leur vocation, qui vont voir leurs parens, non pour les édifier, mais pour trouver auprès d'eux des conſolations ſouvent peu convenables à leur état.

Auſſitôt qu'il eut rétabli la paix dans ſa faimille, il ſe rendit au College de Pamiers, où il fut envoyé pour prendre la place d'un Regent qui étoit tombé malade. Mais le Provincial écrivit en même temps au General, que Regis ne reſpiroit que les travaux de la vie Apoſtolique; qu'au jugement de tout le monde il avoit reçû du Ciel un talent éminent pour l'employ de Miſſionnaire; que perſonnne ne pouvoit

reſiſter à la force de ſes diſcours publics & de ſes entretiens particuliers ; que quoiqu'il eût l'eſtime de tout le monde, il avoit un ſouverain mépris de lui-même ; qu'il étoit grand amateur de la croix & des ſouffrances ; que tous jugeoient qu'il le falloit deſormais uniquement appliquer aux Miſſions.

Il eſt appliqué pour toûjours à l'emploi de Miſſionnaire.

Le Provincial fit en même temps ſçavoir à Regis les vûës qu'il avoit ſur lui ; & que le ſuccès dont Dieu avoit beni la Miſſion de Foncouverte, lui faiſoit eſperer que le Ciel ne répandroit pas de moindres benedictions ſur celles qu'il feroit à l'avenir. On ne pouvoit faire à Regis une propoſition qui fût plus ſelon ſon goût: & ſe voyant deſtiné à l'emploi des Apôtres, il ne penſa plus qu'à les imiter. C'eſt le ſeul miniſtere où il fut employé juſqu'à ſa mort. Comme S. François Xavier il conſacra aux Miſſions les dix dernieres années de ſa vie. Il les commença à Montpellier & dans les petites villes voiſines, il les continua dans le Vivarès, & il les termina avec ſa vie dans les villes & les villages du Velay, dont le Puy eſt la capitale.

LA VIE
DU BIENHEUREUX
JEAN-FRANCOIS
REGIS.

LIVRE SECOND.

LE Pere Regis déterminé par ſes Superieurs à l'emploi de Miſſionnaire, reſolut d'abord de faire des Miſſions tous les eſtez dans les villes, & tous les hyvers à la campagne. Les payſans n'étant point occupez pendant l'hyver à la culture de la terre, ont plus de temps pour recevoir les inſtructions qu'on leur fait: & d'ailleurs la rigueur de la ſaiſon offroit une plus ample matiére à la mortification du Miſſionnaire.

Il commença cette courſe Apoſto-

lique l'an 1631. à Montpellier, ville Epiſcopale de la Province de Languedoc, recommandable par ſon agreable ſituation, par la beauté des édifices, par la fertilité du terroir, par la richeſſe du commerce, par la politeſſe des habitans, par l'Ecole de Medecine qui y fleurit, & ſur tout par la ſplendeur des Etats de la Province, qui s'y tiennent le plus ordinairement.

Le zelé Miſſionnaire s'y rendit au commencement de l'eſté. Il s'attacha d'abord à l'inſtruction des enfans, & il prêchoit au peuple les Fêtes & les Dimanches dans l'Egliſe du College. En prêchant, il commençoit par expoſer une verité Chrétienne d'une maniere aiſée & familiere; & après l'avoir miſe dans tout ſon jour, il en tiroit des conſéquences morales & pratiques, ſur leſquelles il inſiſtoit. Il finiſſoit ſon ſermon par des mouvemens vifs & tendres, qu'il ſçavoit proportionner à la portée des auditeurs, & à la qualité du ſujet qu'il traittoit.

Il prononçoit ſes diſcours avec tant de vehemence, que ſouvent la voix lui manquoit avec les forces. Quelquefois s'arrêtant tout court au milieu du ſermon, il ſe recüeilloit : ſon viſage

s'enflammoit alors ; & il étoit ſi ému de ce qu'il diſoit, il l'expoſoit avec tant d'onction, que pour l'ordinaire le Predicateur & les auditeurs également touchez, fondoient en pleurs. Quoique ſes diſcours fuſſent ſimples & populaires, les perſonnes les plus qualifiées de la ville y accouroient en foule : les pecheurs les plus obſtinez en ſortoient tout penetrez d'une ſainte componction.

Un fameux Predicateur qui avoit rempli avec beaucoup d'applaudiſſemens les plus celebres Chaires du Royaume, paſſa par Montpellier. Etonné d'un ſuccès ſi prodigieux, l'envie lui prit d'entendre un homme dont on racontoit de ſi grandes choſes. Il l'entendit en effet ; & ſurpris de cette multitude innombrable d'auditeurs de toutes les conditions qui ſortoient de l'Egliſe le cœur percé de la plus vive douleur qu'ils manifeſtoient par leurs ſoupirs & par leurs larmes : *C'eſt bien en vain*, s'écria-t-il, *que nous travaillons tant à orner nos diſcours. Les Catechiſmes de ce ſaint Miſſionnaire ſont admirez, & de grandes converſions en ſont les fruits: au lieu qu'après avoir compoſé nos ſermons avec ſoin, nous avons le déplaiſir de voir*

que rarement on s'empreſſe de les écouter, & que plus rarement encore on en eſt touché.

Il n'eſt pas après tout ſurprenant, que la parole de Dieu dans la bouche de Regis, fût, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, comme un glaive tranchant, qui perçoit juſqu'au fond du cœur. Il ſe diſpoſoit à prêcher par de longues & ferventes prieres : & comme il ſortoit de l'Oraiſon plein de l'eſprit de Dieu, il embraſoit les autres du feu ſacré dont il brûloit lui-même. De-là cette action ſi animée, ce ton de voix ſi touchant, qui faiſoit ſentir combien il étoit plein de ce qu'il diſoit.

Quoique ſon zele Apoſtolique s'étendît à toutes les conditions, & qu'il ne ſe refusât pas aux perſonnes de conſidération, ſon penchant le portoit au ſalut des pauvres, pour qui il eut toûjours un cœur & des entrailles de pere. On ne le voyoit gueres qu'au milieu d'eux. Il les embraſſoit avec tendreſſe auſſi-tôt qu'ils ſe préſentoient à lui : *Venez mes chers enfans*, leur diſoit-il, *vous êtes mon tréſor & les delices de mon cœur.* Son Confeſſional en étoit toûjours environné : *Les gens de qualité*, diſoit-il, *ne manqueront pas de Confeſſeurs; les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de*

Jeſus-Chriſt, doit être mon partage. Il croyoit n'être né & ne devoir vivre que pour eux.

Il étoit occupé toute la matinée à entendre les Confeſſions; & il n'interrompoit ce ſaint exercice, que lorſqu'on ſonnoit le Catechiſme. Alors il ſe contentoit de prendre un peu de pain & quelque fruit : quelquefois même il montoit en Chaire ſans avoir rien pris. Il alloit enſuite viſiter les priſons & les hôpitaux, d'où il ne retournoit au College qu'à la nuit. Son zele lui faiſoit oublier ſes propres beſoins : & un jour qu'une Dame qui l'avoit fait obſerver, lui demanda le ſoir, pourquoy il n'avoit encore pris aucune nourriture : *Je vous aſſure*, lui répondit-il avec ſimplicité, *que quand je ſuis occupé auprès de ces pauvres gens, je ne puis penſer à autre choſe.*

Il n'y avoit aucun pauvre malade dans la ville qu'il ne viſitât, & auquel il ne ménageât quelque ſecours. Tous les ſamedis, & la vielle des Fêtes ſolemnelles il alloit de porte en porte exciter la liberalité des riches, & recueillir leurs aumônes. On ne peut ſe figurer ce qu'il reſſentoit à la vûë des miſerables, & juſqu'où alloit ſon empreſſement pour ſubvenir à leurs miſeres.

Il avoit

Il avoit les yeux toûjours ouverts pour les découvrir, & nul n'échapoit à ſa vigilance. Les malades dont les ulceres faiſoient horreur à voir, & dont la puanteur étoit encore plus inſupportable que la vûë, loin de lui cauſer aucun dégoût, étoient ceux au contraire pour leſquels il témoignoit le plus d'inclination & le plus d'empreſſement : il nettoyoit & panſoit leurs plaies, & il n'y a point de ſorte de ſervices qu'il ne leur rendît.

Quand un Bourgeois malade étoit hors d'état de ſe faire aſſiſter, il n'avoit point de repos qu'il ne l'eût fourni de tout juſqu'à une ſorte de profuſion. Il engageoit quelque Medecin à le voir gratuitement, & des Dames Charitables à ſubvenir à ſes beſoins. Aprés tous ces ſoins, il n'étoit point content de lui-même, & ne croyoit jamais en avoir aſſez fait.

On le vit encore à Montpellier, comme on l'avoit vû à Foncouverte, aller par les ruës chargé de bottes de paille, qu'il avoit mandiées pour coucher un pauvre malade. Les enfans atroupez ſe divertirent de ce bizarre équipage; & quelqu'un qui connoiſſoit peu la ſageſſe de la croix, lui ayant dit qu'il s'étoit rendu ridicule:

A la bonne heure, répondit-il : *on gagne doublement, quand on ſoulage ſes freres au prix de ſon humiliation propre.* Pour rendre ſa charité plus efficace & plus durable, il forma une Societé de trente Dames les plus diſtinguées de la ville, en faveur des priſonniers.

Il convertit une femme heretique.

Il donnoit une attention particuliere aux malades qui étoient en peril, & il n'oublioit rien pour aſſurer leur ſalut. Sa charité lui ayant donné entrée chez une femme heretique dont la vie étoit en danger, l'homme de Dieu employa les aſſiduitez & les bons offices pour l'engager à ouvrir les yeux à la verité. Elle la connut : mais donnant dans un piege trop ordinaire, elle vouloit differer à ſe rendre. Cette funeſte diſpoſition & la vûë du peril ranimerent le zele de Regis. Il inſiſta plus vivement : & ayant enfin engagé la malade à rentrer dans le ſein de l'Egliſe, il eut la conſolation de la voir mourir avec les plus tendres ſentimens que la foy & la pieté peuvent inſpirer.

Il gagne à Dieu pluſieurs femmes de mauvaiſe vie.

Le ſerviteur de Dieu fit d'autres conquêtes plus difficiles, & qui coûterent plus à ſon zele. Il y avoit dans Montpellier un grand nombre de femmes de mauvaiſe vie, qui ſéduiſoient la jeuneſſe. La douceur du climat, le concours

de plusieurs jeunes gens de toutes les nations qui y étoient attirez par la juste reputation que l'Ecole de Medecine a euë de tout temps, & sur tout l'heresie qui y dominoit, facilitoient le libertinage, & multiplioient les libertins. Regis en gemit souvent devant Dieu; & voulant aller à la source du mal, il résolut de purger la ville de toutes les pechereſſes qui s'étoient livrées à une infâme prostitution. L'entrepriſe étoit également délicate & dangereuſe : mais le courage de Regis n'en fut pas intimidé.

Il y avoit près de la ville une fameuſe Courtiſane. Il le ſçût, & il lui parla avec tant d'efficace, qu'elle quitta ſur le champ le lieu de ſa bébauche. Mais pour la tirer tout à la fois, & de la miſere, & du crime où lá miſere l'avoit plongée, il lui trouva une retraite chez une femme vertueuſe. Cette converſion eut beaucoup d'éclat: celle d'une jeune Demoiſelle fit moins de bruit, ſon déreglement étoit peu connu. La parole de Dieu perça l'ulcere qui étoit caché; & la jeune perſonne docile aux conſeils de celui dont les diſcours l'avoient convertie, quitta la ville, ſe retira dans un hôpital, où elle ſe conſacra à Dieu

dans les exercices de la charité & de la penitence ; & Dieu content de ſon ſacrifice, ne tarda pas de l'appeller à ſoi.

Ceux qui ne conſultent que la prudence humaine, trouveront peut-être étrange, que l'Homme de Dieu osât chercher ces malheureuſes juſque dans les lieux qui ſervoient d'aſile au crime : mais le grand nombre qu'il en tira ainſi du deſordre, fait voir évidemment que Dieu approuvoit des démarches que le monde pouvoit regarder comme l'effet d'un zele trop peu meſuré.

Cent fois on lui remontra, qu'il perdoit ſon temps ; que ces pechereſſes publiques ne ſe convertiſſent preſque jamais de bonne foy ; qu'au moins entraînées par la force d'une longue habitude, elles retournent preſque toûjours à leurs premiers deſordres. *Quand par mes ſoins*, répondoit-il, *je ne gagnerois autre choſe que d'empêcher un ſeul peché mortel, je me tiendrois bien payé de mes peines.* Mais il eſt certain d'ailleurs, que ces converſions qu'il faiſoit, avoient un caractere particulier ; & qu'elles étoient pour l'ordinaire auſſi conſtantes que ſinceres, par les précautions que prenoit Regis.

En effet, de peur que ces perſonnes preſſées par la pauvreté ou par la tyrannie de l'habitude, ne ſe replongeaſſent dans le deſordre, il les écartoit de ces deux écueils en les confiant à des perſonnes sûres, & qui ſe les partageoient entre elles, & dont quelques-unes en tinrent juſqu'à cinq & ſix dans leurs maiſons. Il y en avoit de moins libertines que les autres, & que la pauvreté ſeule avoit jettées dans le déreglement; qui avoient même honte de cette vie infâme, & qui la continuoient malgré elles, faute d'avoir de quoi ſubſiſter. Regis prenoit un ſoin particulier de celles là. Il procuroit aux unes un établiſſement honnête, il plaçoit les autres en des Maiſons Religieuſes: ſon induſtrieuſe charité lui ſuggeroit toûjours les moyens d'aſſurer leur perſeverance dans le bien.

Il commence un établiſſement pour les Pecheresſes converties.

Le nombre de ces perſonnes qu'il dégagea du vice, s'accrut ſi fort, qu'il fut obligé de chercher une maiſon capable de les contenir toutes. Il en acheta une, qu'on a depuis appellée *le Refuge*, & dont on a commis le ſoin à de ſaintes Religieuſes, qui les tiennent dans une exacte diſcipline. Il n'eut pas la conſolation de mettre la

derniere main à ce pieux ouvrage : parce que l'hyver étant venu, il commença ſes Miſſions dans la campagne.

Le Serviteur de Dieu ſoûpiroit depuis long-temps après ces ſortes de Miſſions, qui devoient le rendre plus conforme à JESUS-CHRIST, dont il eſt écrit, qu'*il étoit envoyé pour annoncer l'Evangile aux pauvres*, & qui préfera toûjours les bourgs & les villages de la Judée à la ville de Jeruſalem. Ce fut à Sommieres & ſur la fin de l'an 1631, que Regis entra dans cette penible carriere.

Il fait la Miſſion à Sommieres & dans tout le Lavonage ſur la fin de l'an 1631.

Sommieres eſt une petite ville à quatre lieuës de Montpellier, Capitale d'un beau pays appellé le Lavonage. Les Heretiques y étoient en plus grand nombre & plus riches que les Catholiques. La fertilité & la ſituation du lieu, l'opulence des Marchands, & le grand nombre des Gentils hommes qui s'y étoient établis, la rendoient conſiderable. Mais l'Hereſie y avoit tellement perverti les mœurs, que les Catholiques à quelques ceremonies près, ne differoient en rien des Calviniſtes. Les enfans n'avoient nulle connoiſſance des myſteres de la foy, les peres n'en étoient gueres mieux inſtruits; preſque tous vivoient dans une honteuſe igno-

rance, ou dans un affreux libertinage. Le fervent Miſſionnaire en fut touché ; & plein de confiance en Dieu, il eſpera par ſa miſericorde, de remedier à de ſi grands maux. Voici l'ordre qu'il garda toûjours dans ſes exercices apoſtoliques.

L'ordre qu'il gardoit dans ſes Miſſiõs.

Après avoir pris deux ou trois heures au plus de ſommeil, il paſſoit le reſte de la nuit à traiter avec Dieu, & à préparer ſes Sermons, juſqu'à ce qu'il ſe rendît à l'Egliſe. Il le faiſoit avant le jour, & il expliquoit d'abord familierement quelque article de la foy. Il entendoit enſuite les Confeſſions, puis il prêchoit. Après le Sermon il retournoit au ſacré Tribunal de la Penitence, & il finiſſoit les fonctions de la matinée par la célebration des ſaints Myſteres. Le reſte du jour étoit employé à faire le Catechiſme aux enfans, à viſiter les malades, à ſecourir les pauvres, à terminer les procès, à reconcilier les familles. Sur le ſoir, il faiſoit un ſecond Sermon, après lequel il écoutoit les Confeſſions juſque fort avant dans la nuit : de ſorte que les Curez étoient ſouvent obligez de le tirer du Confeſſional avec une eſpece de violence.

Pour s'accommoder à la portée du

peuple, il s'étudioit à avoir des manieres ſimples. Ses raiſonnemens étoient forts, mais proportionnez à l'intelligence des eſprits les plus groſſiers ; ſon langage familier, mais ſans avoir cependant rien de bas & de rampant ; ſon viſage reſpiroit quelque choſe de divin ; ſon action avoit je ne ſçay quoi de vif, qui faiſoit entrer dans le cœur les paroles de ſalut. La Mort, le Jugement, l'Enfer, le malheur de ceux qui different leur penitence, étoient la matiere ordinaire de ſes Prédications. Il traittoit ces grandes & redoutables veritez d'un air ſi patétique, que tous ſes auditeurs ſortoient de l'Egliſe ſaiſis d'effroy & l'aiguillon dans le cœur.

Dés les premiers jours il remua toute la ville. On vit accourir en foule à ſes Sermons, non ſeulement la populace, mais la Nobleſſe & le Clergé. On le regarda deſlors comme un homme extraordinaire, envoyé du Ciel pour le rétabliſſement de la diſcipline & des bonnes mœurs. Pendant le Sermon, on n'entendoit que ſoupirs, on ne voyoit que viſages baignez de pleurs : le Predicateur lui-même, peu maître des tendres ſaillies de ſon cœur, ne pouvoit retenir ſes larmes.

Ces succès & l'empressement qu'on avoit pour l'entendre, justifioient assez sa maniere de prêcher. Cependant son Compagnon, trop entêté de ses idées, lui reprochoit assez souvent qu'il se négligeoit trop, & que ses discours n'étoient point assez châtiez. Il alla même un jour jusqu'à vouloir le tourner en ridicule là-dessus. L'humble Serviteur de Dieu l'écouta avec douceur, le remercia, & le pria de lui continuer sa charité. Quelques heures après, le Compagnon honteux de son imprudence, vint lui demander pardon. *Vous vous repentez bientôt*, lui dit Regis, *du bon office que vous m'avez rendu.* Le Compagnon a souvent avoüé depuis, qu'il ne pensoit jamais, ni à son indiscrete critique sans rougir, ni à la profonde humilité du Serviteur de Dieu sans en être touché.

On critique la simplicité évangelique de ses sermons.

Regis infiniment éloigné de donner dans le mauvais goût que la vanité ne fait prendre que trop souvent à des Ministres de l'Evangile, ne cessa jamais de prêcher suivant les regles d'une simplicité toute Chrétienne : mais il n'en étoit pas moins applaudi. Il l'étoit dans ses Catechismes de même : & comme il avoit appris par sa propre experien-

ce, que rien n'eſt plus efficace pour déraciner les vices & pour rétablir la pieté, que de dreſſer de bonne heure les enfans à la pratique de la vertu, il ſe fit toûjours un devoir d'employer chaque jour deux heures à les inſtruire.

Les peuples ſont rappez de la ſainteté de ſa vie.

Ce qui donnoit ſur tout un grand poids aux Diſcours du Serviteur de Dieu, étoit ſon éminente ſainteté. On ne pouvoit ſe défendre contre un Prédicateur qui ne reſpiroit que l'amour de la croix, qui ne vivoit que des aumônes qu'il mandioit lui-même, en qui on voyoit tous les traits d'un veritable Apôtre. Son extrême charité pour les pauvres, ſes manieres humbles & modeſtes, ſon air recueilli & ſa douceur incomparable avoient des charmes auxquels on ne pouvoit reſiſter.

Nul travail ne pouvoit ſuffire à cet Ouvrier infatigable. Il n'y avoit point d'endroit ſi deſert & ſi ſauvage dans le voiſinage, où la charité ne le portât. Souvent après avoir prêché de grand matin à Sommieres, il en partoit à jeun, & parcouroit pluſieurs villages à pied malgré la rigueur de la ſaiſon, catechiſant par tout, entendant par tout les Confeſſions. Le ſoir rentrant dans

la ville, il montoit incontinent en chaire ; & le Sermon fini, il ſe remettoit à entendre les Confeſſions, ſans ſe laſſer jamais du travail. Ses forces furent ſouvent épuiſées, mais rien ne pouvoit épuiſer ſon courage.

Il auroit mille fois ſuccombé, ſi Dieu ne l'eût ſoûtenu & reſervé à de plus grandes choſes pour ſa gloire. Car à tant de travaux qui étoient ſeuls capables de l'accabler, il joignoit des auſteritez exceſſives. Toute ſa nourriture ſe réduiſoit au pain & à l'eau, auxquels il ajoûtoit quelquefois un peu de lait & quelque fruit : dès ce temps-là il s'étoit interdit la viande, le poiſſon, les œufs & le vin. Après avoir travaillé tout le jour & une partie de la nuit, il ne prenoit un peu de repos que ſur un banc ou ſur le plancher. Il ne quittoit jamais le cilice, & il n'y a ſorte de rigueurs dont il n'uſât, pour macerer ſa chair, accablée d'ailleurs par un continuel travail. Auſſi étoit-il ſouvent ſi affoibli, qu'il tomboit en défaillance au milieu de ſes fonctions, & qu'il falloit le porter en quelque maiſon voiſine, pour le faire revenir à lui.

On eut beau lui remontrer, que

quelque desir qu'il eût de souffrir pour JESUS-CHRIST, il devoit se borner aux peines inséparables du ministere Evangelique, sans y ajoûter des austeritez outrées, qui le mettroient bientôt hors d'état de vaquer au salut du prochain ; uniquement attentif à suivre les transports de son zele, il regardoit tous les égards qu'on le pressoit d'avoir pour sa santé, comme d'indignes délicatesses, & il ne connoissoit point d'autre plaisir & d'autre soulagement, que de faire à son Dieu un sacrifice continuel de lui-même.

Les grands biens qu'il fait à Sommieres.

Les fruits merveilleux dont ses Sermons étoient suivis, lui faisoient oublier toutes ses peines. Comme il avoit dans un souverain degré l'art de convaincre les esprits & de toucher les cœurs, on vit les pecheurs les plus endurcis, les femmes les plus déreglées, les Heretiques les plus opiniâtres, se rendre à ses remontrances. Le Serviteur de Dieu, étonné lui-même des miracles de conversion que Dieu opera par son ministere, écrivit alors à son General, que le fruit avoit surpassé son attente, & qu'il n'avoit point d'expression pour l'expliquer. On eût dit que les habitans étoient devenus d'autres hommes,

tant la ville auparavant ſoüillée de toute ſorte de vices, paroiſſoit reglée, & avoit changé de face pour la pieté.

La Miſſion de Sommieres étant achevée, Regis en fit pluſieurs autres en divers lieux du Lavonage. Ce furent par tout mêmes exercices de zele, mêmes travaux, même charité de la part du fervent Miſſionnaire; même concours, même ferveur, même fruit de la part des auditeurs. Le Serviteur de Dieu alloit de village en village, de cabane en cabane, prêchant, catechiſant, ſecourant les pauvres, viſitant les malades. Rien n'échappoit à ſon zele, & on ne comprenoit pas comment un ſeul homme pouvoit remplir tant de devoirs differens. Le bruit des changemens étonnans qui s'étoient faits à Sommieres, avoit tellement preparé les eſprits, que dès qu'on le ſçavoit en quelque endroit, on y voloit de tous les endroits voiſins pour l'entendre. Le concours étoit infini, juſque dans les plus petits lieux; & tous s'en retournoient pleurant amerement leurs pechéz, & comblant de loüanges l'Homme Apoſtolique.

Un évenement fort memorable aug- Son

courage pour sauver une Eglise du pillage.

menta beaucoup la réputation de sa sainteté. Lorsque l'Homme de Dieu faisoit la Mission dans un village peu éloigné de Sommieres, les paysans avertis qu'une compagnie de soldats s'avançoit vers eux, se refugierent dans l'Eglise avec ce qu'ils avoient de meilleur, esperant que si la sainteté des Autels ne retenoit pas la licence du soldat, ils pourroient au moins se défendre. Les soldats arrivez trouvant les maisons desertes, & voyant leur avidité trompée, resolurent de forcer l'Eglise : les habitans de leur côté qui étoient en grand nombre, & assez bien armez, paroissoient disposez à repousser leur violence. Les deux partis étoient prêts à se porter aux dernieres extrémitez, les uns encouragez par l'esperance du butin, les autres excitez par le desespoir où on les réduisoit & par le desir de sauver leurs biens avec leurs personnes.

Regis occupé pendant ce temps-là à confesser un malade, apprit ce qui se passoit. Il accourut promptement, & se jettant au milieu des soldats le Crucifix à la main, il les conjura par le Sang adorable de JESUS-CHRIST de respecter le saint lieu,

& de ne pas dépoüiller ces pauvres gens du peu qu'ils avoient pour entretenir leurs miſerables familles. Il ajoûta, qu'il défendroit l'honneur des Autels juſqu'à la derniere goute de ſon ſang, & qu'il ſeroit ravi de le verſer pour un tel ſujet.

Voyant qu'il ne gagnoit rien par les remontrances, & que les ſoldats vouloient entrer par force dans l'Egliſe, il ſe mit à la porte, & prenant par le bras celui qui ſe préſenta le premier; *Arrête, ſacrilege profanateur*, lui dit-il dans le tranſport de ſon zele, *arrête, impie : je ne permettrai pas qu'en ma préſence on viole la Maiſon de Dieu. Tu ne forceras ce venerable Sanctuaire, qu'en marchant ſur le ventre d'un Miniſtre du Dieu vivant. Frappe : mais ſçache que Dieu ſçaura bien venger l'outrage fait à ſes Autels, & que la punition ſuivra deprès ton attentat.* Ces paroles prononcées d'un air menaçant & imperieux, jetterent la terreur parmi les plus audacieux; & tous ſe retirerent ſurpris & édifiez de la charité heroïque du Serviteur de Dieu.

Il reçoit un ſanglant outrage avec joie.

Le ſaint Homme fit voir le même courage dans une rencontre toute pareille, mais avec un ſuccès bien different. Il faiſoit le Catechiſme dans un

village de la même contrée, lorſqu'on lui vint dire, que quelques ſoldats Calviniſtes menaçoient de piller la maiſon de leur hôte, s'il ne ſe rachetoit du pillage en donnant une certaine ſomme d'argent qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de donner. Il n'en fallut pas davantage pour allumer le zele de Regis. Il quitta ſur le champ l'inſtruction, & s'achemina vers la maiſon du payſan pour reprimer la fureur du ſoldat. On fit ce qu'on put pour le retenir en lui repreſentant que les ſoldats étoient Calviniſtes ; qu'il n'ignoroit pas à quel point ils haïſſoient les Jeſuites ; que ſa préſence ne feroit que les irriter davantage ; qu'il devoit craindre quelque diſgrace, & qu'il étoit de ſa ſageſſe d'en éviter l'occaſion.

Le ſaint Homme répondit, qu'il ſçavoit fort bien que les ſoldats étoient Calviniſtes, & que c'étoit pour cela même qu'il vouloit aller au ſecours du Catholique expoſé à leur barbarie : qu'il ne pouvoit ſouhaitter rien de plus avantageux que de mourir de la main des Heretiques. *Helas*, ajoûta t'il *que ne puis-je répandre mon ſang pour la defenſe d'un Chrétien que Jeſus-Chriſt a racheté du ſien ! mais je ne me-*

rite pas d'être martyr de la charité.

Cependant il s'avançoit à grands pas vers le lieu où ſon zele l'appelloit. Dès qu'il y fut arrivé, il aborda les ſoldats avec une extrême douceur, & les pria avec larmes par tout ce qu'il y a de plus ſaint de ſe deſiſter de leur injuſte & violente entrepriſe : mais ce fut inutilement. Les Heretiques encore plus échauffez à la vûë d'un Jeſuite, bien loin de réverer ſa vertu, ne répondirent que par des inſultes. L'humble Serviteur de Dieu voyant qu'il ne pouvoit ni par prieres, ni par menaces arrêter leur violence, ſe retira en ſilence ; tandis qu'ils le ſuivoient avec de grandes huées, en lui jettant des oignons dont ils trouverent un monceau ſur le chemin, & l'accablant d'injures.

Regis étoit interieurement comblé de joie de la part qu'il avoit aux ignominies de JESUS-CHRIST. Mais comme il étoit auſſi vif ſur les enterêts de ſes freres, qu'il étoit mort aux ſiens, il alla prier le Commandant de faire rendre au payſan ce qu'on lui avoit enlevé. L'Officier tout heretique qu'il étoit, reçut Regis fort civilement, & lui accorda ce qu'il demandoit. Com-

Un Officier heretique eſt édifié de ſon humilité.

me il étoit inſtruit de l'inſulte faite au Pere, il fut étonné de ſon ſilence ſur ce point, & il ne put s'empêcher de le lui témoigner. *Sçachez*, lui répondit le Serviteur de Dieu, *que les Predicateurs Evangeliques doivent être prêts à recevoir les outrages comme les bienfaits; & que la vraie Egliſe veut que ſes Miniſtres ſouffrent les opprobres avec patience, & qu'ils les pardonnent avec charité. Je n'ay garde de me plaindre d'une occaſion de pratiquer les maximes, que ma Religion m'enſeigne.* Il ajoûta que pour toute grace, il lui demandoit de contenir ſes ſoldats, & de mettre les habitans à couvert de leurs vexations. Le Commandant touché de cette reponſe, promit d'empêcher le deſordre, & il tint parole.

Le ſaint Homme avant que de finir ces premieres Miſſions, inſtitua la Confrairie du Saint Sacrement à Sommieres & dans tous les bourgs & les villages du Lavonage. Il mit la paix dans toutes les familles, en accommodant tous les procès des particuliers; il établit la Priere du ſoir & du matin dans chaque ménage; il regla la maniere de ſecourir les pauvres de chaque Paroiſſe; il prit enfin toutes

les meſures neceſſaires, pour maintenir le bien qu'il avoit fait dans le pays.

Balthazar Carrer, Recteur du College de Montpellier, ſe crut obligé de rendre compte des travaux de Regis au General de la Compagnie. Il lui écrivit, que ce zelé Miſſionnaire avoit parcouru pluſieurs endroits des Dioceſes de Niſmes & de Montpellier avec une charité toute apoſtolique & des fatigues incroyables ; qu'il avoit gagné à Dieu une infinité de pecheurs, & fait rentrer pluſieurs Heretiques dans le ſein de l'Egliſe par la ſainteté de ſa vie & par la divine onction de ſes diſcours ; que de ſi heureux commencemens promettoient de grandes choſes pour l'avenir, d'autant plus qu'il avoit rempli tout le pays de l'odeur de ſes vertus. Cependant ces premieres Miſſions ne furent qu'une ébauche legere de celles que le Serviteur de Dieu fit bien-tôt aprés dans le Vivarès. Comme il travailla trois ans entiers ſans rélâche dans le Dioceſe de Viviers, il eſt à propos de faire connoître en quel état il y trouva la Religion, afin de mieux juger du ſuccès de ſes travaux.

Le Dioceſe de Viviers eſt une partie

du haut Languedoc, compoſée d'un grand nombre de villes, de bourgs & de villages. Le pays eſt rempli de forêts épaiſſes, & de montagnes d'une hauteur prodigieuſe. Il y a divers cantons ſi deſerts & ſi affreux, qu'on doute en les voyant, s'ils ſont habitez par des hommes ou par des bêtes ſauvages. Vers le millieu du ſeiziéme ſiecle l'hereſie de Calvin, comme un torrent impetueux qui a rompu toutes ſes digues, après avoir inondé preſque toute la France, ſe répandit avec violence dans le Vivarès, & y fit en peu de temps d'étranges ravages. Ce malheureux pays devint bientôt le théâtre des plus ſanglantes révolutions. Les Monaſteres furent brûlez ou abbattus, les Egliſes détruites ou profanées, les Autels renverſez, les Prêtres qui offroient JESUS-CHRIST immolé ſur ces Autels, immolez eux-mêmes à la rage des Calviniſtes & cruellement maſſacrez. On ne ſe contenta pas d'exercer ſur les oüailles une inhumanité ſans exemple; Eucher de ſaint Vital Evêque de Viviers fut chaſſé, & obligé de ſe retirer à Avignon.

Le déplorable état où il trouva la Religion dans le Vivarés.

Depuis ce temps là l'hereſie fut en

ſûreté dans les montagnes du Vivarès, dont elle s'étoit fait comme une eſpece de retranchement impenetrable. On dompta les villes du Royaume les plus opiniâtres, Niſmes, Montpellier, ſaint Jean d'Angeli, Montauban: mais on ne put forcer les Heretiques du Vivarès ſoûtenus par le voiſinage des Cevennes, où les revoltes arrivées de nos jours font aſſez comprendre les excès auxquels ſe portoient les peuples dans le temps où la Secte de Calvin avoit tout à la fois ſecoüé le joug de l'Egliſe & du Souverain. Cette ſeditieuſe Secte reçut un coup mortel en 1628. par la perte de la Rochelle; mais elle n'en fut pas abbatuë: elle trouva une reſſource dans le Vivarès, où la rebellion ſe maintint encore. Privas petite ville obligea Louis XIII. de l'aller attaquer en perſonne. Privas pris & démoli, les Sectaires du Vivarès ſe faiſoient toujours craindre par leur multitude, & on n'oſoit les inquieter dans l'exercice de leur Religion: on crut à cauſe de la conjoncture des temps, qu'il falloit uſer de menagement avec des peuples toujours prêts à faire éclater leur mauvaiſe volonté.

Il eſt aiſé de s'imaginer le deplorable état de la Religion en un pays, où l'Hereſie vive & ardente combattoit depuis cinquante ans avec fureur pour y établir ſon empire ; & où dominante en effet elle exerçoit une cruelle tyrannie. Comme la corruption de la foy, entraîne toujours celle des mœurs, l'erreur introduiſit dans le Vivarès les vices les plus abominables, qui par une funeſte contagion ſe commmuniquerent bientôt aux Catholiques.

L'uſure & la mauvaiſe foy regnoient par tout. On n'y entendoit parler que de brigandages & de meurtres ; il n'y avoit nulle ſûreté publique, les montagnes étoient des retraites de voleurs qui n'épargnoient perſonne. Les Catholiques comme les Heretiques étoient abandonnez à la crapule & aux débauches les plus infâmes. Ce debordement de mœurs fut ſuivi de la profanation des choſes les plus ſaintes. Les Catholiques ſuçoient l'impieté avec le lait ; ils ſe faiſoient comme un merite auprès des Heretiques qui étoient les plus puiſſans, de tourner comme eux en ridicule ce que la Religion a de plus venerable ; c'eſt à dire qu'ils n'étoient gueres Catholiques que de nom.

Les Miniſtres du Seigneur qui auroient dû remedier au mal, le fomentoient par une vie libertine : quelques-uns même encheriſſoient ſur les deſordres du peuple. Les Egliſes étoient ou dépourvuës de Paſteurs, ou deſſervies la plûpart par des Curez ignorans & ſcandaleux. L'ignorance de la loy de Dieu étoit univerſelle : les payſans avoient oubliée, ou plûtôt n'avoient jamais connu, ni les Myſteres ni les devoirs les plus eſſentiels de la Religion. C'eſt ainſi que dans la confuſion où l'Hereſie & la fureur des guerres civiles avoient mis les choſes, tout le pays n'avoit retenu qu'une vaine ombre du Chriſtianiſme. Quelques Egliſes à demi ruinées, & quelques ceremonies exterieures étoient les marques qui reſtoient de l'ancienne Religion.

Tel étoit le triſte état où ſe trouvoit le Dioceſe de Viviers par l'affreux mélange d'Heretiques opiniâtres dans le Schiſme, & de Catholiques mal inſtruits & diſſolus dans leurs mœurs. Loüis François de la Baume de Suſe en avoit été nommé Evêque dès l'an 1621. Sa naiſſance & les preuves qu'il avoit données de ſon zele, avoient determiné Loüis XIII. à lui confier cet

Evêché, lequel, eut égard aux conjonctures, étoit un des plus importans du Royaume. Ce Prelat gemiſſoit depuis long-temps ſur les deſordres de ſon Dioceſe, ſans avoir encore pu y remedier. Toûjours reſolu d'en faire la viſite, pour travailler à la converſion des Heretiques & à la reformation des Catholiques, il étoit toûjours arrêté par le peu d'eſperance d'y réüſſir. Mais enfin l'heure des miſericordes dont Dieu vouloit uſer envers ce peuple infortuné, étoit venuë.

Le zelé Prelat frappé des grandes choſes qui lui revenoient de toutes parts des Miſſions de Regis, ſe ſentit fortement inſpiré de le demander à ſes Superieurs, & il en écrivit au Pere Caſanes Provincial des Jeſuites, diſant qu'il avoit beſoin d'un homme de ce caractere pour reparer les ruines de ſon Dioceſe. Le Provincial ravi de ſeconder les bonnes intentions du Prelat, ſe fit un devoir & un plaiſir de luy accorder Regis, à qui il donna pour Compagnon un fervent Miſſionnaire nommé Jaques Beyſſen.

Il accompagne l'Evêque

Regis ayant reçû l'ordre de ſon Superieur, benit la Providence divine qui lui preſentoit une occaſion ſi prétieuſe

tieuſe de recueillir une riche moiſſon, & il ſe mit incontinent en chemin : l'Evêque qui brûloit du deſir de voir un homme ſi celebre, le reçût d'une maniere proportionnée à la haute idée qu'il avoit conçûë de ſa ſainteté. Après l'avoir tendrement embraſſé, il lui dit qu'il avoit appris par la voix publique les fruits merveilleux de ſes Miſſions dans les Dioceſes de Niſmes & de Montpellier : qu'il s'en promettoit autant de ſon zele pour la ſanctification de ſon peuple : que voulant faire la viſite de ſon Dioceſe, il avoit cru que rien ne contribueroit plus à la faire réüſſir, que de l'aſſocier à une ſi bonne œuvre : qu'il le prioit de recommander à Dieu dans ſes oraiſons ce grand ouvrage, d'où dépendoit le ſalut de tant d'ames.

De Viviers dans la viſite de ſon Dioceſe l'an 1633.

Regis après avoir remercié reſpectueuſement le Prelat de l'honneur qu'il lui faiſoit de ſe ſervir de lui pour une entrepriſe ſi ſainte, l'aſſura qu'il n'oublieroit rien de ce qui dépendroit de lui pour répondre à ſon choix : qu'il s'eſtimoit heureux de travailler ſous ſes ordres & animé par ſes exemples, & qu'il étoit prêt de ſacrifier ſon repos & ſa vie même pour le ſalut de ſes ouailles.

Le Prelat touché de la modeſtie du

Serviteur de Dieu, & de je ne ſçai quel air de ſainteté que ſes paroles & toute ſa perſonne reſpiroient, ſe ſentit dès ce premier entretien une tendre affection pour lui. Les jours ſuivans il s'ouvrit à lui avec une entiere confiance, lui expoſant l'état pitoyable où ſe trouvoit ſon dioceſe, & lui communiquant ſes vuës pour le rétabliſſement des mœurs & de la diſcipline.

Après avoir reglé toutes choſes avec lui, il commença la viſite ſur la fin du printemps de l'année 1633, trois ans après le ſoulevement general du Vivarès. Regis prit les devans pour preparer les cœurs à profiter d'un ſi grand bien. Quelque affreux que fût le portrait qu'on lui avoit fait de la corruption generale du Dioceſe, tout ce qu'on lui en avoit dit & qu'il s'en étoit imaginé, lui parut beaucoup au deſſous de ce qui s'offrit à ſes yeux. Durant tout le cours de la viſite, il fit une Miſſion continuelle. Comme précurſeur du Prelat, il parcouroit avec des fatigues inexplicables les endroits les plus incultes, & les deſerts les plus reculez. Ces peuples ſauvages qui n'avoient jamais vû aucun Miniſtre ſacré dans ces lieux ſolitaires, étoient étonnez de voir le zelé

Miſſionnaire aller de chaumiere en chaumiere & les venir chercher par des chemins affreux, ſouvent au peril de ſa vie.

L'idée qu'on eut de ſa ſainteté, le fit bien-tôt regarder comme un homme extraordinairement envoyé de Dieu, & attira à lui tous les peuples. Quand on ſçavoit qu'il devoit arriver en quelque endroit, les villages entiers alloient au devant de lui. Les Calviniſtes à qui un ſi rare exemple de vertu étoit nouveau, ſe joignoient aux Catholiques : ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la vie Evangelique du ſaint Miſſionnaire, que ni la groſſiereté de leurs perſonnes, ni la pauvreté de leurs cabanes ne rebutoit pas, & qui les alloit chercher juſque dans le creux de leurs cavernes : dans le tranſport de leur joïe, ils ne pouvoient retenir leurs larmes, ni reſiſter à ſon admirable charité.

Par ſa charmante douceur il gagna non ſeulement les pauvres, mais les perſonnes de qualité, dont les mœurs ſont toûjours de ſi grands poids, ſoit pour le bien, ſoit pour le mal. L'un des principaux fut le Comte de la Mothe-Brion, qui ſuivit depuis le

Il gagne à Dieu le Com-

te de la Mothe-Brion.

saint Homme dans ſes Miſſions, & dont l'exemple entraîna preſque toute la Nobleſſe du pays. C'étoit un Gentilhomme des plus accomplis & des plus conſiderables de la Province, d'une rare ſageſſe & d'une experience conſommée dans les affaires, qui ſçavoit à fond la Religion, & qui en parloit en maître. Toutes ces qualitez unies enſemble lui donnoient un grand credit dans le pays, où il tenoit un des premiers rangs. Comme il contribua plus que perſonne au ſuccès des Miſſions du Serviteur de Dieu, je rapporterai ici ce qui donna lieu à l'étroite amitié qu'il lia avec le ſaint Homme.

Le Comte touché de la reputation de Regis, & voulant connoître un homme ſi renommé pour ſa vertu, ſe rendit à un bourg où le Miſſionnaire faiſoit ſes fonctions. L'onction du Predicateur le charma, & l'amour de ſon ſalut lui fit rechercher l'amitié d'un homme qui paroiſſoit évidemment rempli de l'Eſprit de Dieu. L'entretien de Regis acheva de gagner le Comte, de ſorte qu'il lui confia enfin ſa conſcience, & lui ouvrit le fond de ſon ame.

A la verité le Comte s'étoit piqué juſqu'alors d'une exacte probité, & d'un attachement ferme à l'ancienne Religion, dont il avoit toûjours été le zele défenſeur : mais il étoit de ces Sages du ſiecle entêtez de leur grandeur, roulant ſans ceſſe dans leur eſprit des projets de fortune & d'ambition, & ne penſant qu'à établir leur Maiſon. Touché des ſermons & des entretiens du Serviteur de Dieu, il penſa à mener une vie plus Chrétienne. Il commença donc à ſanctifier ſes mœurs & ſa famille, à s'exercer dans l'Oraiſon mentale, à ſe confeſſer & à communier tous les Dimanches, à s'appliquer à l'aſſiſtance des pauvres, & à la converſion des Heretiques dont ſes Terres étoient remplies ; & il profita ſi bien des inſtructions du ſaint Homme, qu'il devint en peu de temps un modele de vertu pour toute la Nobleſſe.

On ne peut dire de quel ſecours le Comte fut au Serviteur de Dieu pour l'execution de ſes pieux deſſeins. Il étoit toûjours prêt à ſeconder ſon zele ; & comme il étoit d'une grande diſtinction dans la Province, à la faveur d'une ſi puiſſante protection le ſaint Miſſionnaire venoit à bout des entrepriſes les

plus difficiles. Le Comte lui fourniſſoit des ſommes conſiderables pour ſecourir les pauvres, il inſpiroit à tous les Gentilshommes l'envie de le connoître & de l'entendre parler du ſalut, il exhortoit les Heretiques à conferer avec lui, il lui menoit des pecheurs ſcandaleux pour les gagner à Dieu, il lui ſuggeroit les bonnes œuvres qu'il pouvoit faire, & les appuyoit de ſon autorité avec le zele d'un Apôtre.

Il conduit un autre Gentilhomme à une haute perfection.

Environ ce temps-là Regis attira à la perfection Chrétienne un autre Gentilhomme nommé de la Suchere, qui avoit été autrefois ſon diſciple au Puy, & qui avoit toûjours eu depuis une haute eſtime de ſa vertu. C'étoit un Cavalier qui avoit un grand fonds de pieté, & une droiture que l'iniquité du ſiecle n'avoit pu corrompre. Ravi de revoir ſon ancien Maître, qu'il avoit toûjours regardé comme un Saint, & encore plus ravi de l'entendre prêcher avec un zele Apoſtolique, il ſe mit ſous ſa direction, & il fit en peu de temps de ſi grands progrès dans la vertu, qu'il parvint à la plus haute perfection de ſon état. Il s'unit toûjours au Comte de la Mothe, pour favoriſer les ſaintes entrepriſes de Regis. C'eſt

de ces deux ſages & vertueux Gentils-hommes qu'on a ſçû la plus grande partie des merveilles que le ſaint Apôtre opera dans le Vivarès, & qui ſans leur témoignage auroient été enſevelies dans l'oubli.

Comme la paſſion des ſales plaiſirs, eſt de tous les vices celui qui cauſe le plus de ravage dans l'Egliſe, Regis le combattit avec d'autant plus de force, qu'il le vit répandu dans tous les états & juſque dans le Sanctuaire. Rien n'étoit plus commun que de voir des Concubines, même chez les Miniſtres des Autels: horrible licence que l'Hereſie avoit introduite, & que la coûtume ſembloit autoriſer. Le ſaint Miſſionnaire fit ſans relâche la guerre à ce vice, & le bannit preſque entierement de tous les lieux qu'il parcourut. Il s'attacha particulierement à la converſion des pechereſſes publiques, qui deſoloient tout le pays; & ſoit par ſa douceur, ſoit par ſa fermeté, il les força preſque toutes d'abandonner leur vie ſcandaleuſe.

Monſieur de Simiane Vicaire General du Dioceſe, a témoigné ſouvent, que le Serviteur de Dieu avoit un don particulier pour inſpirer l'amour de la

pureté aux femmes les plus debauchées. *Il arrive ſouvent*, ajoûtoit-il, *que ces ſortes de femmes, aprés avoir ſuſpendu pour un temps leur libertinage, ſe laiſſent entraîner de nouveau par la tyrannie de l'habitude, & deviennent alors plus libertines que jamais. Mais je n'en ay jamais vû aucune de celles que le Pere Regis avoit fait rentrer dans la voïe du ſalut, qui n'y ait perſeveré juſqu'à la mort avec beaucoup de ferveur, & pluſieurs même ont été d'une vertu à toute épreuve.*

Voici un exemple qui montre bien l'efficacité que Dieu donnoit au zele de Regis. Dans le cours de la viſite, il rencontra une de ces pechereſſes, qui étoit l'écueil de la jeuneſſe la plus diſtinguée. Touché de ſon malheur & des maux qu'elle cauſoit, il entreprit ſa converſion. Il y trouva d'abord beaucoup de réſiſtance ; parce que cette femme joignoit les agrémens de l'eſprit à une rare beauté, & que d'ailleurs le credit de ceux qu'elle avoit ſçû s'attacher, la rendoit fort fiere. Le ſaint Homme ne ſe rebuta pas de la hauteur avec laquelle elle le reçut dans les commencemens. Il menageoit toutes les occaſions de lui parler : & il le faiſoit toûjours avec cette onction &

cette force, qui avoient coûtume de triompher des esprits les plus rebelles.

Simiane voyant les grands mouvemens qu'il se donnoit pour la ramener à son devoir, lui dit un jour qu'il ne gagneroit rien avec cette femme; & qu'elle tenoit au peché par de trop forts liens, pour esperer qu'elle dût les rompre. Le Serviteur de Dieu répondit qu'il ne se promettoit rien de son industrie; mais qu'il attendoit tout de la misericorde divine, qui tourne & plie les cœurs comme il lui plaît. *Quoique vous disiez*, poursuivit-il, *j'espere de la bonté de Dieu, que cette femme se rendra à la grace; & je me sens dans le cœur une certaine confiance, qui semble me répondre qu'elle deviendra un modèle de penitence.* Elle se convertit en effet; & pour assurer son retour vers Dieu, elle se retira dans la Maison des Filles converties d'Avignon, où fidelle à la grace de JESUS-CHRIST, elle mourut quelques années après, regretée pour la vie exemplaire & toute sainte qu'elle y avoit menée. Cette conversion fit beaucoup de bruit, & donna un nouvel éclat à la vertu de l'Homme de Dieu.

Il travaille à regler les mœurs des Curez.

Regis avoit compris, qu'en vain il travailleroit à reformer les mœurs des oüailles, s'il ne reformoit pas celles des Paſteurs ; parce que pour l'ordinaire les peuples ſe forment ſur leur conduite, & regardent comme permis ce qu'ils voïent autoriſé par leurs exemples. Il s'appliqua donc particulierement à ſanctifier les Curez de la Campagne, dont la vie étoit fort dereglée. Il s'informoit d'abord de leurs bonnes & de leurs mauvaiſes qualitez : & quand il en trouvoit d'une conduite reguliere, il les animoit & les fortifioit dans le bien, il concertoit & regloit tout avec eux, il ſe faiſoit un plaiſir de rendre à leur Evêque un témoignage favorable de l'integrité de leurs mœurs & de leur application à remplir fidelement les devoirs de bons Paſteurs.

A l'égard de ceux qui étoient, ou negligens dans leur miniſtere, ou corrompus dans leurs mœurs, il n'oublioit rien pour exciter la vigilance des uns, & pour retirer les autres du vice. Il les traittoit tous d'une maniere humble & reſpectueuſe ; il les avertiſſoit avec tant de modeſtie & de douceur, qu'il étoit aiſé de voir que ſes avis partoient d'un cœur rempli de l'eſprit &

de la charité de JESUS-CHRIST. Il s'étudioit ſur tout à mettre à couvert leur reputation, ne les reprenant jamais qu'en particulier, & tâchant de les ramener ſans éclat. Dans le compte qu'il rendoit d'eux à l'Evêque, il ſupprimoit tout ce qui étoit ſecret, & ne decouvroit de leurs défauts que ce qu'il n'en pouvoit cacher, & à quoy il ne croyoit pas pouvoir remedier par lui-même. Il en gagna ainſi pluſieurs à Dieu, ſoit par ſa douceur, ſoit par la force de ſes diſcours.

Son adreſſe à ramener les Curez dereglez.

Il apportoit encore plus de circonſpection à l'égard de ceux qui vivoient ſcandaleuſement, & qui à la honte de la Religion entretenoient publiquement de mauvais commerces. Comme les hommes de ce caractere ſont pour l'ordinaire endurcis & ſans pudeur, & qu'ils ne ſe laiſſent toucher par aucune conſideration ni humaine ni divine, il falloit plus de menagement pour les retirer du déſordre. Il aſſaiſonnoit les reprimandes d'un air ſi gratieux & ſi tendre, qu'ils ne pouvoient s'en offenſer. Il leur remettoit en particulier devant les yeux l'horreur de la vie qu'ils menoient, la ſainteté de leur état qu'ils profanoient, l'énorme ſcandale

qu'ils donnoient, le grand nombre d'ames qu'ils pervertiſſoient, & cela avec une bonté toute paternelle. Enſuite il les embraſſoit tendrement, il compatiſſoit à leur foibleſſe, il les conjuroit d'expier par une vie penitente les déreglemens de leur vie paſſée. Par ces manieres pleines de douceur & de charité il remit dans l'ordre pluſieurs de ces Curez, qui édifierent le public par leur regularité, autant qu'ils l'avoient ſcandaliſé par leur licence.

Sa charité pour être tendre & compatiſſante, ne laiſſoit pas d'être ferme & genereuſe, quand il le failoit. Entre ces Curez, il y en eut d'opiniâtres & d'incorrigibles, ſur qui la douceur & la patience ne purent rien, & qui continuoient à ſcandaliſer les Heretiques & les Catholiques: ils éprouverent la fermeté du zele de Regis. Après avoir inutilement mis en œuvre les menagemens, les prieres & menaces, il les abandonna à la juſte ſeverité de leur Evêque, de peur qu'ils n'achevaſſent de pervertir les oüailles commiſes à leurs ſoins.

Fruits extraordinaires. Le Prelat qui lui avoit donné toute ſa confiance, & qui ſe repoſoit de

tout ſur lui, étoit charmé de voir les fruits de ſa viſite, les vices bannis, & les pratiques de la pieté Chrétienne rétablies dans tous les lieux où il paſſoit. Il publioit hautement qu'on en étoit redevable au zele & à l'application infatigable de Regis : mais rien ne lui donnoit plus de joie que de voir les Calviniſtes rentrer en foule dans le ſein de l'Egliſe. ordinaires du zele de Regis.

Une vertu auſſi éclatante que celle du ſaint Miſſionnaire frappoit les Heretiques ; ſes diſcours touchans & perſuaſifs ébranloient les cœurs les plus obſtinez, & ſon exemple mettoit le dernier ſceau à leur converſion. Ils ne pouvoient ſe perſuader qu'un ſi ſaint homme pût tromper, ou fût capable d'être trompé ſur la verité de la Religion. Ils comparoient ſa vie penitente & toute Evangelique, avec la vie commode & toute mondaine de leurs Miniſtres ; & ils concluoient que la Religion qu'il enſeignoit, ne pouvoit manquer d'être la veritable. Des reflexions ſi judicieuſes en convertirent pluſieurs : je n'en rapporteray qu'un ſeul exemple, qui accrut beaucoup la reputation du Serviteur de Dieu.

Celebre converſion d'une Dame heretique.

Il y avoit à Uſés, petite ville appartenante au Comte de la Mothe, une Dame Heretique diſtinguée par ſa naiſſance & par ſon opiniâtre attachement à l'erreur. Le Comte avoit long temps eſſayé de la ramener à l'Egliſe ; il n'y a ſorte de moyens qu'il n'eût employez pour en venir à bout. Il lui avoit ſouvent parlé, & il lui avoit auſſi fait parler par d'habiles Theologiens : les inſtructions n'avoient ſervi qu'à l'endurcir davantage, & à flatter toujours de plus en plus ſon orgüeil : elle faiſoit gloire de ſon obſtination, qui lui attiroit l'admiration & les éloges de ſon parti. Les zelez Catholiques, & ſur tout le Comte de la Mothe étoient affligez de voir, que l'exemple de cette Dame étoit une eſpece de contagion pour les Heretiques, & les confirmoit dans leurs égaremens. Elle fortifioit les uns par ſes diſcours, elle retenoit les autres par ſes liberalitez ; & d'ailleurs, elle donnoit beaucoup de credit & de relief à la Secte non ſeulement par ſa Nobleſſe, ſon opulence & ſon ſçavoir, mais encore par la pureté de ſes mœurs qui étoient irreprehenſibles.

Le Comte de la Mothe qui avoit ſou-

vent experimenté, que nul pecheur ne pouvoit reſiſter à la force invincible des diſcours de Regis, ne douta pas que la gloire de cette conquête ne luy fût reſervée, & il le pria de l'entreprendre. Le ſaint Homme qui ne reſpiroit qu'après les occaſions de gagner des ames à Dieu, ſe rendit ſur le champ pour voir la Dame Huguenotte. Elle étoit ſeule, quand Regis entra chez elle : c'étoit une circonſtance pretieuſe dont il falloit profiter. Il lui dit d'abord ſans autre préliminaire, qu'il ſçavoit que Dieu l'apelloit, & la ſollicitoit depuis long-temps de ſe donner à lui. *Voulez-vous donc*, pourſuivit-il, *être toujours rebelle à la grace qui vous preſſe interieurement ? Avez-vous deſſein de perdre vôtre ame, pour laquelle un Dieu a bien voulu répandre ſon Sang ſur la Croix ? Avez-vous jamais bien compris ce que c'eſt que de ſe perdre pour une éternité ?*

La force que Dieu avoit attachée aux paroles de ſon Serviteur, la changea en un moment. Au lieu de cette fierté avec laquelle elle avoit reçu juſqu'alors les Miniſtres ſacrez, non ſeulement elle reçut Regis avec beaucoup de civilité & de politeſſe ; mais

prevenuë de l'opinion de ſa ſainteté dont elle avoit ſouvent oüi parler, charmée ſur tout de ſon air modeſte ; *A Dieu ne plaïſe*, lui repondit-elle, *que je veüille perdre mon ame, je n'ai rien plus à cœur que de la ſauver. Il faut donc*, repartit l'Homme de Dieu, *que vous embraſſiez la Religion Catholique qui a été la Religion de vos peres, & qui eſt la ſeule fondée par* JESUS-CHRIST, *la ſeule où l'on trouve le ſalut.*

La Dame juſque-là ſi opiniâtre, ſe trouva dans ce moment ſi differente d'elle-même, qu'elle ſe rendit à cette premiere invitation de Regis. *Vous me demandez*, lui dit elle, *ma converſion ; & je ſuis étonnée de n'avoir rien à repliquer. J'ai reſiſté juſqu'ici à tous ceux qui m'ont parlé : mais je ne ſçai quelle impreſſion interieure du ſaint Eſprit me force de me rendre preſentement. C'eſt à ce coup que je veux être Catholique ; inſtruiſez-moy, je m'abandonne à vôtre direction. Il ſe paſſe en moy quelque choſe de ſurnaturel que je ne comprens pas, & dont je ne puis rendre raiſon.*

Le fervent Miſſionnaire, après avoir rendu graces au Seigneur auteur de

tout don, conduiſit la Dame à l'Evêque de Viviers, qui la reçut avec une joie ſinguliere. Ayant été inſtruite elle abjura publiquement l'hereſie en préſence de tout le peuple & d'un grand nombre de Calviniſtes ; & cette converſion fut ſuivie de beaucoup d'autres.

On forme le deſſein de le perdre dãs l'eſprit de l'Evêque.

J'ai découvert par une lettre du Pere Pierre Verthamon, alors Recteur du College du Puy, écrite au General de la Compagnie, que parmi ces glorieux ſuccès, Dieu mit la patience du Serviteur de Dieu à une rude épreuve. Il permit qu'il s'élevât contre lui une tempeſte capable d'ébranler la vertu la plus ferme. Il avoit fait changer de face à une grande partie du Dioceſe ; & ce changement n'avoit pu ſe faire ſans piquer au vif un grand nombre de gens qui ſe voyoient troublez dans leurs deſordres. Ses amis lui avoient ſouvent remontré qu'il s'attiroit beaucoup d'ennemis, qu'il y avoit tout à craindre de leur reſſentiment, & qu'il feroit bien de moderer ſon zele. Mais ſi ces remontrances furent ſans effet, nous allons voir qu'elles n'étoient que trop bien fondées.

Quelques Curez incorrigibles qu'il

avoit fait éloigner, s'unirent à d'autres perſonnes peu reglées, & conſpirerent enſemble contre lui. Le but principal fut de le détruire auprès de l'Evêque, & de le faire renvoyer au Puy. Quelques-uns d'entre eux allerent trouver le Prelat, à qui ils repreſenterent que Regis étoit un homme d'un eſprit impetueux & broüillon; qu'il troubloit la paix des familles par un zele indiſcret; qu'il attaquoit tout le monde, ſans épargner les plus honnêtes gens, ni Eccleſiaſtiques, ni Magiſtrats; que ſes Predications étoient moins des diſcours Chrétiens, que des ſatyres & des invectives ſanglantes, dont nul n'étoit à couvert; qu'il falloit reprimer les excès d'un zele ſi peu reglé, & que le mieux ſeroit de le congedier, de le remettre entre les mains de ſes Superieurs.

Les ennemis de Regis avoient des gens apoſtez, qui alloient les uns après les autres ſe plaindre à l'Evêque de ſes emportemens & de ſes violences. Le dechaînement ne pouvoit être ni plus vif ni plus univerſel; & il étoit ſi public, que le Serviteur de Dieu ne pouvoit l'ignorer. Comme il s'y

étoit attendu, il n'en fut pas ſurpris. Il écoutoit ce qu'on lui diſoit ſur cela, ſans rien perdre de cette paix & de cette tranquillité qui l'accompagnoit par tout. Auſſi avide d'opprobres que zelé pour la gloire de Dieu, il ſe contentoit de répondre à ſes amis, qu'il s'eſtimoit heureux de ſouffrir des humiliations pour le nom de JESUS-CHRIST; & il refuſa conſtamment de faire certaines démarches qu'on vouloit qu'il fit pour ſe juſtifier, diſant qu'il laiſſoit à Dieu le ſoin de ſa défenſe.

Il refuſe de ſe juſtifier.

L'Evêque ne prit pas la choſe ſi tranquillement. Penetré d'eſtime & d'affection pour Regis, il n'omit rien d'abord pour diſſiper l'orage formé contre lui; il le loüoit & le défendoit en toute rencontre. Mais il ſe laſſa à la fin d'entendre tant de murmures; & pour le bien de la paix, il réſolut de prier le Pere Pierre Verthamon de le rappeller ſous quelque pretexte honnête. Mais avant que d'en venir là, il fit venir Regis à qui il reprocha avec un peu d'amertume qu'il abuſoit de l'autorité qu'il lui avoit confié; qu'il ne gardoit pas aſſez de meſures avec les perſonnes même qui me-

ritoient le plus d'attention, & qu'il étoit fâché de ſe voir obligé de le renvoyer.

L'humble Serviteur de Dieu reçut cette reprimande ſans s'alterer, ni donner le moindre ſigne d'émotion. Après avoir remercié le Prelat de l'avis qu'il avoit la bonté de lui donner; *Je ne me reconnois* lui dit-il, *que trop coupable devant Dieu. Je ne doute pas même, vû ma foibleſſe & mon peu de lumieres, qu'il ne me ſoit échapé bien des fautes aux yeux des hommes, & que je ne ſois ſorti des bornes de la prudence: mais Dieu qui voit le fond de mon cœur, ſçait que je n'ai eu en vûë que ſa gloire.* Il ajouta que s'il s'étoit rendu indigne d'être appliqué à la ſanctification des ames, il tâcheroit du moins de ſe ſanctifier lui même par l'obeïſſance.

L'Evêque de Viviers eſt charmé de ſon humilité.

L'Evêque fut charmé de l'humilité du ſaint Homme, qui ne dit pas un ſeul mot pour charger ſes ennemis, ni pour ſe juſtifier. Il commençoit à changer de penſée, lorſque le Comte de la Mothe acheva preſque entierement de le déterminer. Auſſi-tôt que ce genereux ami apprit ce qui ſe paſſoit, il alla trouver le Prelat. Il l'aſſura qu'il avoit approfondi ce myſ-

tere d'iniquité ; que tout le bruit qu'on faiſoit, venoit des intrigues d'un Curé licentieux, qui avoit ſoulevé contre le ſaint Homme un grand nombre de gens licentieux comme lui ; que le P. Regis n'étoit perſecuté par ces libertins, que parce qu'il ſe déclaroit hautement contre leur libertinage ; qu'il avoit entendu la plûpart de ſes prédications ; qu'il étoit vrai que le zelé Miſſionnaire s'élevoit avec une ſainte liberté contre les ſcandales publics, mais qu'il le faiſoit toujours avec moderation & avec ſageſſe.

Le Comte ne fut pas le ſeul qui prit avec chaleur la défenſe de Regis. L'opinion qu'on avoit de ſa ſainteté, reveil'a le zele des gens de bien qui étoient autant indignez du procedé des calomniateurs, qu'ils étoient édifiez de la patience du Serviteur de Dieu à ſouffrir tranquillement la calomnie. Sur ces entrefaites Simiane Vicaire general de l'Evêque revint de Viviers où il étoit allé pour regler quelques affaires du Diocéſe. On avoit pris le temps de ſon abſence pour faire réüſſir l'intrigue. C'étoit un homme auſſi diſtingué par ſon ſçavoir & par ſa pieté, que par ſa naiſſan-

Pluſieurs gens de bien prennent ſa défenſe.

ce ; & on n'ignoroit pas ce qu'il penſoit de la ſageſſe & de la vertu du ſaint Miſſionnaire.

Le Prelat s'ouvrit auſſi-tôt à lui ſur l'étrange embarras où il ſe trouvoit au ſujet du P. Regis : & après avoir fait un long détail des plaintes formées contre lui, il le pria de lui en dire ſon ſentiment. Simiane lui dit, qu'il l'avoit obſervé deprès durant tout le cours de la viſite, & qu'il n'avoit jamais connu un plus ſaint homme & plus rempli de l'eſprit de Dieu : qu'il reprenoit les vices avec force, mais toujous avec une prudente retenuë : qu'il ne falloit pas s'étonner, & encore moins s'allarmer des clameurs de quelques libertins qui avoient conjuré ſa perte : qu'on ſçavoit à quel excès les impudiques ſur tout ont coûtume de s'emporter contre ceux qui veulent mettre un frein à leurs paſſions.

Le Grand Vicaire ſe juſtifie auprès de l'Evêque.

Simiane ajoûta au Prelat, que rien ne juſtifioit tant la fermeté du zele du P. Regis, que les fruits prodigieux de ce zele : qu'il avoit la conſolation de voir la face de ſon Dioceſe entierement changée, & qu'il ſçavoit bien que la gloire de ce changement étoit duë preſque toute entiere aux tra-

vaux immenſes de ce fervent Miſſionnaire. *Pour moy*, pourſuivit-il, *je juge qu'on ne peut pas, ſans trahir les interêts de Dieu abandonner un homme, qui n'eſt perſecuté, que parce qu'il a défendu la cauſe de Dieu avec un courage vraïment apoſtolique.*

L'Evêque le loüe publiquement.

Le témoignage de Simiane fit ſur l'eſprit de l'Evêque, toute l'impreſſion qu'on en pouvoit attendre. Le Prelat entierement detrompé fit venir incontinent le Serviteur de Dieu, lui donna publiquement toutes les marques poſſibles de ſon eſtime & de ſa bienveillance, & l'exhorta à combattre toujours le vice avec la même diſcretion. C'eſt ainſi que le ſaint Homme triompha de ſes ennemis par ſa patience & par ſon humilité; que la calomnie fut confonduë; & l'innocence victorieuſe de la malice des pecheurs.

Regis continuoit de travailler avec plus d'application & de ſuccès que jamais, lorſque ſur la fin d'Aouſt de l'an 1634. l'Evêque fut obligé d'interrompre ſa viſite pour aſſiſter à l'Aſſemblée Provinciale, & pour ſe trouver enſuite comme Deputé de la Province à l'Aſſemblée génerale du Clergé,

qui devoit ſe tenir à ſaint Germain en laye au commencement de l'année 1635. Le Prelat en renvoyant le Miſſionnaire, écrivit au Provincial pour le remercier de lui avoir donné un homme ſi puiſſant en œuvres & en paroles. Ce remerciment étoit accompagné d'un détail, qui marquoit l'extréme ſatisfaction qu'il avoit de la conduite du ſaint Homme. Il loüoit ſa prudence, ſon zele, ſon application continuelle au travail, ſa charité immenſe, ſa vie ſainte & irréprochable. Il s'étendoit enſuite ſur les biens infinis qu'il avoit faits dans les ames. Le Prelat finiſſoit la lettre en diſant, qu'il n'avoit été mécontent de lui qu'en un ſeul point : c'eſt qu'il prodiguoit ſa ſanté, & qu'il avoit été peu docile aux remontrances qu'il lui avoit faites à ce ſujet. *C'eſt la ſeule choſe* ajoutoit-il, *en quoi nous n'avons jamais pu nous accorder. Je lui reprochois toujours qu'il en faiſoit trop, & lui prétendoit toujours qu'il n'en faiſoit pas aſſez. Je vous le remets entre les mains : c'eſt à vous de vous ſervir de vôtre autorité, pour l'obliger à menager plus qu'il ne fait une ſanté ſi prétieuſe, & d'empêcher que le plus charitable de tous les hommes envers*

les

les autres, n'ait tant de dureté pour lui-même. Le Provincial envoya au General la copie de cette lettre, que je n'ay fait qu'extraire ici.

Regis après avoir pris congé de l'Evêque, ſe rendit au Puy ſelon l'ordre qu'il avoit reçû de ſes Superieurs. A peine y fut-il arrivé, que le Recteur du College témoigna au General par une lettre écrite l'onziéme d'Octobre 1634. le plaiſir qu'on lui avoit fait de lui envoyer un ſi digne Ouvrier, voici les propres termes de la lettre. *Tout le monde convient que le Pere Regis a un talent merveilleux pour les Miſſions. Il eſt ſoutenu d'un zele trés-ardent de la gloire de Dieu; & il n'en a jamais donné de marques plus éclatantes, que lorſqu'il a accompagné M. l'Evêque de Viviers dans la viſite de ſon Dioceſe. Je ne puis exprimer le grand nombre le Converſions qui ſe ſont faites, autant par les rares exemples de ſa vie, que par la vertu efficace de ſes diſcours: ce qui fait qu'on le regarde déja comme l'Apôtre du Vivarès. C'eſt un ſaint Miſſionnaire, qui ne reſpire que la gloire de Dieu & le ſalut des ames.*

Quelques jours après ſon arrivée au Puy, il apprit que l'année précedente 1633. Paul le Jeune, Jeſuite, avoit

Il demande à ſon General la

Miſſion du Canada l'an 1634.

commencé avec des fatigues inoüies les laborieuſes Miſſions du Canada parmi les Hurons, & qu'il avoit par là ouvert un vaſte champ aux Ouvriers Evangeliques. Regis avoit toûjours ſouhaité avec paſſion d'aller au delà des mers porter la foy à des Nations Idolâtres. Il brûloit d'ailleurs d'un ardent deſir, non ſeulement de ſouffrir beaucoup, mais encore de mourir pour JESUS-CHRIST. On écrivoit que les Hurons & les Iroquois étoient des peuples barbares, qui, à la figure prés, n'avoient rien de l'homme ; qui vivoient épars çà & là dans les forêts ſans aucun ſentiment d'humanité, juſqu'à ſe nourrir de la chair humaine.

Il n'en fallut pas davantage, pour faire former au ſaint Miſſionnaire le deſſein de paſſer au Canada. Ses amis à qui il communiqua cette réſolution, firent ce qu'ils purent pour l'en diſſuader. Ils lui conſeilloient de s'attacher plûtôt à la converſion du Vivarès, où il trouveroit comme au Canada des ames à gagner à Dieu, & au lieu d'Idolâtres des Heretiques à ramener à la vraie foy. On lui repreſentoit les dangers qu'il y avoit à courir dans cette Miſſion naiſſante ; mais cela même

l'affermiſſoit de plus en plus dans le parti qu'il avoit pris. *Je conviens*, diſoit-il à ſes amis, *que je vais m'expoſer à une mort cruelle: mais je ne feray en cela qu'imiter pluſieurs de nos freres, qui ont eu le bonheur de mourir pour* JESUS-CHRIST *au Japon & dans les Indes. Je pourrois travailler dans le Vivarès avec moins de peril, & peut-être avec plus de fruit: mais le Vivarès ne manquera pas d'Ouvriers, & la Nouvelle France eſt dépourvuë de tout ſecours. S'il eſt de la charité que quelqu'un ſe ſacrifie pour le ſalut de ces nations abandonnées, ne vaut-il pas mieux qu'un homme auſſi vil & auſſi inutile que moy, faſſe ce ſacrifice? Dieu m'inſpire le deſſein de leur porter l'Evangile: j'obéiray à la voix divine qui m'appelle.*

Determiné à ſuivre l'attrait de la grace, il écrivit du Puy le 15. Decembre de l'année 1634 au Pere Mutius Vitelleſchi ſixiéme General de la Compagnie, pour lui demander cette Miſſion. Voici la lettre que j'ay fidellement traduite du Latin. *Je me ſens, mon trés Reverend Pere, un ſi vehement deſir de paſſer au Canada, pour m'y conſacrer au ſalut des peuples ſauvages qui l'habitent, que je croirois manquer à la vo-*

cation divine, ſi je ne vous manifeſtois pas les ſentimens que Dieu m'inſpire à cet égard. Je vous les expoſe aujourd'huy, & je vous ſupplie trés-inſtamment d'exaucer mes vœux malgré mon indignité. Ma confiance en la bonté de Dieu & en la vôtre eſt ſi grande, qu'elle ne me permet pas de douter que vous ne m'accordiez la grace que je vous demande avec larmes, & que je ſouhaitte ſi ardemment. Vous ſçavez, mon très Reverend Pere, que je ſuis d'un temperament à l'épreuve des plus grandes fatigues. Plût à Dieu que ma vertu fût auſſi forte, que ma ſanté eſt vigoureuſe ! Mais j'eſpere qu'elle ſe fortifiera dans l'infirmité même ; qu'en travaillant par l'ordre de Dieu, ſa divine grace ſoûtiendra ma foibleſſe. Je ſçay que mes fautes ne peuvent être que très fréquentes au milieu d'une nation ſi perverſe, & par cette raiſon je prens la liberté de me recommander à vos ſaints Sacrifices.

Le General qui avoit fort à cœur le progrès des Miſſions étrangeres, & en particulier de celle du Canada qui ne faiſoit que de ſe former, eut de la joye de voir les diſpoſitions de Regis. Il la lui témoigna par la réponſe qui ſuit : elle eſt du trente Jan-

vier 1635. *La noble & ſainte ardeur que vous faites paroître pour la propagation de la foi dans le Nouveau Monde, me donne beaucoup de conſolation ; & j'en rends graces à celui qui en eſt l'auteur. J'aurai égard à vos pieux deſirs, lors que le temps les aura un peu plus meuris. Il faut en attendant l'ordre de la Providence, que vous affermiſſiez ces bons ſentimens par l'oraiſon & par la pratique des vertus neceſſaires au Miniſtere Evangelique, pour être en état de ſurmonter non plus de loin, mais de près, les difficultez qui ſe préſenteront en foule dans l'exercice de vôtre zele. Les deſirs dont vous me faites part, ne peuvent venir que du Ciel : vous devez les eſtimer, & les cultiver avec d'autant plus de fidelité, qu'ils ſont le prix du Sang de* JESUS-CHRIST. *C'eſt à quoi je ſuis perſuadé que vous vous appliquerez. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices.*

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer la joie que Regis reſſentit, lorſqu'il reçut la réponſe de ſon General, qui ſembloit lui promettre la grace qu'il demandoit. Plein de cette eſperance, il ne ſe regarda plus que comme un homme dévoüé à la mort & au ſalut des Canadois ; Il fait pluſieurs Miſſiõs dans les terres du Comte de la Mothe.

& il reſolut de faire au Puy une eſpece d'apprentiſſage de la vie dure & laborieuſe qu'il ſe propoſoit de faire un jour parmi eux. Mais Dieu qui ne vouloit pas que ſes talens fuſſent bornez à la ſanctification d'une ſeule ville, inſpira au Comte de la Mothe de prier le ſaint Homme de venir travailler dans ſes terres à la converſion des Heretiques & des pecheurs. Le Comte communiqua ce deſſein à l'Evêque de Viviers qui l'approuva fort. Il en écrivit enſuite au Pere Caſanes Provincial de la Province de Toulouſe, lequel ordonna ſur le champ à Regis de ſe rendre à Cheylard, où le Comte ſe trouvoit alors. Le ſaint Homme loüa Dieu de ce qu'il lui ouvroit de nouveau le Vivarès, en attendant que le Canada lui fût ouvert.

Il fait la Miſſion à Cheylard au commencement de 1635.

Ce fut au commencement de l'an 1635. qu'il partit du Puy pour ſe rendre à Cheylard, petite ville appartenante au Comte de la Mothe. Le Comte lui avoit envoié un cheval, que le Serviteur de Dieu accepta par complaiſance : mais il ne tarda gueres à le quitter, & à forcer le domeſtique qui l'accompagnoit de monter deſſus. Les habitans de Cheylard

étoient la plûpart infectez des erreurs de Calvin ; & le peu de Catholiques qu'il y avoit, ne conſervoient que quelques dehors bien ſuperficiels de la Religion qu'ils profeſſoient : de ſorte qu'au rapport de ceux qui en ont été témoins, cette ville n'étoit qu'un triſte aſſemblage d'Heretiques & de mauvais Catholiques, qui ſembloient ne diſputer entre eux que de l'excès des vices. Les vols, les meurtres, les aſſaſſinats, les impuretez les plus horribles, preſque tous les vices y étoient tournez en coûtumes : mais la grace par le miniſtere de Regis changea bientôt le cœur de ces Peuples. Dès les premiers jours la ville ne fut plus reconnoiſſable : ce n'étoit que ſoupirs & ſanglots en entendant le ſaint Homme ; & on vit les pecheurs les plus endurcis témoigner la vivacité de la douleur dont ils étoient penetrez, par l'abondance de leurs larmes. Les Heretiques cederent de même à la force & à l'énergie de ſes diſcours, & il en ramena un grand nombre. La ſeule perſuaſion qu'on entendoit un Saint, inſpiroit à tous des ſentimens de converſion.

Les ſuccès que Dieu donna à ſon

zele dans la ville de Cheylard, parurent tenir du miracle. Le Comte de la Mothe également ſurpris & charmé du changement inopiné d'un peuple, peut-être le plus pervers du Vivarès, pouvoit à peine en croire à ſes yeux; & on ne vit jamais mieux ce que peut un Predicateur animé de l'eſprit Apoſtolique.

Regis ne renferma pas ſon zele dans l'enceinte de la ville. Comme le pays eſt peuplé de petits villages & de hameaux diſperſez çà & là dans les bois & ſur les montagnes; il les parcourut tous avec des fatigues incroyables, l'hyver ayant été fort rude & le froid inſupportable cette année là. On voyoit l'Homme de Dieu dans une ſaiſon ſi rigoureuſe marcher dans des chemins inondez, paſſer les torrens & les ravines, traverſer les forêts & les montagnes couvertes de neiges, monter ſur des rochers au hazard de rouler dans de profonds abyſmes, pour gagner une cabane & inſtruire une pauvre famille abandonnée. Il s'égaroit ſouvent dans ces routes inconnuës, & il fut pluſieurs fois obligé de paſſer la nuit dans des bois. Pour l'ordinaire, il retournoit le ſoir à Cheylard ſi épuiſé de

forces qu'il ne pouvoit plus ſe ſoutenir : dès le lendemain il retournoit au travail, ſans ſe donner jamais de relâche.

L'abondance de neige l'oblige à s'arrêter trois ſemaines dans un lieu deſert.

Un jour qu'il ſe trouvoit engagé dans les plus hautes montagnes du Vivarès, la neige y tomba en telle abondance, qu'elle rendit les chemins impraticables, & lui boucha tous les paſſages : de ſorte qu'il ne put ni paſſer ni retourner en arriere. Il demeura trois ſemaines enfermé dans ce lieu ſauvage, deniié de tout, logé dans une miſerable cabane, dormant ſur la terre, ne mangeant que du pain noir & ne beuvant que de l'eau. Il eſt difficile d'exprimer ce qu'il ſouffrit durant tout ce temps là : mais Dieu ſçait conſoler ſes ſerviteurs par des delices interieures qui leur font oublier ce qu'ils ſouffrent.

Il fait la Miſſion à Lachau & dans les lieux circonvoiſins.

Regis, après avoir renouvellé dans Cheylard & aux environs la face de la Religion, prit des meſures avec le Comte de la Mothe, pour y entretenir le bien qui s'y étoit fait, & il ſe mit en chemin pour Lachau. C'étoit un lieu tout Catholique, où par les ſoins & le zele du Comte qui en étoit auſſi Seigneur, l'Hereſie n'avoit pû

trouver aucun accès. Quoique les mœurs des habitans n'y fuſſent pas à beaucoup près ſi corrompuës qu'à Cheylard, ils ne laiſſoient pas de ſe ſentir un peu de la corruption de leurs voiſins. Le bruit des converſions innombrables qui venoient de ſe faire par le miniſtere du ſaint Miſſionnaire, avoient attiré à Lachau un grand concours de peuple : les Heretiques même y étoient accourus de pluſieurs endroits. En arrivant il monta en chaire, & fit fondre en larmes cette multitude de peuple : les jours ſuivans la foule fut ſi grande, que l'Egliſe ne pouvoit plus la contenir.

C'étoit un ſpectacle bien touchant de voir au cœur de l'hyver les villages entiers abandonner leurs maiſons & leurs affaires domeſtiques, faire trois & quatre lieuës à travers les neiges & les glaces, pour avoir la conſolation d'entendre le Serviteur de Dieu & de ſe confeſſer à lui. Il étoit encore plus étonnant de le voir, quoiqu'extenué par le travail & l'auſterité de ſes jeûnes, inſtruire ces pauvres gens & leur adminiſtrer les Sacremens avec tant de conſtance, que ſouvent après pluſieurs heures de la

nuit il falloit le forcer d'aller prendre un peu de nourriture. Il arrivoit quelquefois, que les forces du corps n'égalant pas l'ardeur de ſon zele, il tomboit évanoüi en deſcendant de chaire: & à peine étoit-il revenu de ces défaillances, qu'il ſe mettoit à entendre les Confeſſions.

Un jour qu'il ſortoit de l'Egliſe fort fatigué, après avoir fini les fonctions de la matinée, il trouva une troupe de gens qui arrivoient de fort loin. *Mon Pere*, lui dit l'un d'eux, *pour l'amour de Dieu ne nous refuſez pas le ſecours de vôtre charité. Nous avons marché toute la nuit; & nous avons fait depuis hier douze lieuës par d'horribles chemins, pour profiter de vos inſtructions: donnez-nous la conſolation que nous ſommes venus chercher de ſi loin & avec tant d'incommodité.* Le ſaint Miſſionnaire attendri de ce diſcours juſqu'aux larmes, *Venez, mes enfans*, leur dit-il, *je vous porte tous dans mon cœur.* Soûtenu par ſon zele qui lui donnoit des forces, il prêcha tout de nouveau, comme s'il n'eût rien fait ce jour-là, il entendit leurs Confeſſions, & après avoir donné à chacun des conſeils ſalutaires, il les renvoya comblez de joïe & animez du deſir

de vivre en veritables Chrétiens.

Les ſentimens du Comte de la Mothe ſur ſes Miſſions & ſur ſa vertu.

Je ne puis mieux faire connoître l'éminente vertu de Regis, & les benedictions qu'il plut à Dieu d'accorder à ſon zele dans ces dernieres Miſſions, qu'en rapportant ici ce que le Comte de la Mothe en raconta au Comte de Fay de la Tour-Monbourg, qui a paſſé de nos jours pour l'un des plus accomplis Gentilshommes du Velay. Voici ce que celui-ci en a dépoſé dans les Actes de la Canoniſation.

„ Je n'ai jamais vû, lui dit un jour le
„ Comte de la Mothe, ni un Miſſionnaire
„ plus ſaint que le Pere Regis, ni des
„ Miſſions plus fructueuſes que les ſien-
„ nes. Quant à ſa perſonne, je l'ai obſervé
„ de près pendant huit mois qu'il a inſ-
„ truit mes vaſſaux, je n'ai jamais pû re-
„ marquer en lui aucune trace des paſ-
„ ſions humaines, tout paroiſſoit ſurnatu-
„ rel dans ſa conduite : je ne lui ai connu
„ qu'une ſeule paſſion, qui eſt celle de fai-
„ re connoître Dieu, & de le faire aimer.
„ Non content de ſanctifier le lieu qui
„ étoit comme le centre de ſes Miſſions, il
„ parcouroit tous les villages & toutes les
„ cabanes des environs. Les neiges, les
„ glaces, le froid le plus violent, les
„ vents les plus picquans ne furent jamais

capables de l'arrêter. Quelque temps « qu'il fît, il alloit de chaumiere en chau- « miere catechiſant, adminiſtrant les Sa- « cremens, conſolant & aſſiſtant les pau- « vres, travaillant ſans relâche & ne « prennant aucun repos, oubliant le ſom- « meil & la nourriture. Je regardois com- « me un grand prodige qu'il pût ſuffire à « des fatigues ſi exceſſives. «

Il traittoit ſon corps d'une manie- « re impitoyable, tout affoibli & exte- « nué qu'il étoit d'ailleurs; joignant au « ſacrifice continuel qu'il faiſoit de lui- « même dans ſes voyages, des macera- « tions étonnantes, ſeules capables d'a- « breger ſes jours. Un peu de pain, de « lait, ou de legumes cuites à l'eau & ſans « aucun aſſaiſonnement faiſoient toute ſa « nourriture. Trois ais ou le plancher « étoient ſon lit: encore ne prenoit il que « deux ou au plus trois heures de ſom- « meil. Il maceroit toutes les nuits ſa chair « par de ſanglantes diſciplines: je ſçûs mê- « me, continuoit encore le Comte, par « une voye fort ſecrete, qu'il étoit tou- « jours couvert d'un rude cilice. J'eus « beau lui repreſenter qu'une vie ſi auſtere « conſumoit ſes forces, & qu'étant join- « te à tant d'occupations laborieuſes, il « n'étoit pas poſſible qu'il ne ſuccombât. «

„ De là venoit que les peuples le re-
„ gardant comme un Saint & recevant
„ ſes inſtructions comme des oracles, il
„ fit dans mes terres tout ce qu'il voulut.
„ Les fruits qu'il y produiſit, ſurpaſſent
„ tout ce que j'en puis dire. Non ſeule-
„ ment il convertit pluſieurs Heretiques
„ & un grand nombre de pecheurs: je
„ ſçai qu'il y regla la vie de quantité
„ d'Eccleſiaſtiques, dont les mœurs ne ré-
„ pondoient pas à la ſainteté de leur pro-
„ feſſion; qu'il cõduiſit pluſieurs Religieux
„ à la perfection de leur état; que toute
„ la Nobleſſe du pays mit ſa confiance
„ en lui; qu'il ſe fit par ſon zele une ré-
„ formation génerale des mœurs. Auſſi ai-
„ je toujours regardé la Miſſion qu'il a
„ faite dans mes terres, comme l'un des
„ plus ſignalez bienfaits que j'aie jamais
„ reçû de la main de Dieu.

On ne peut rien ajoûter à ce témoignage du Comte de la Mothe, dont la droiture & la haute vertu ſont ſi connuës dans le Vivarès. Touché des benedictions que Dieu avoit données au zele Apoſtolique de Regis, il fonda à perpetuité une Miſſion à Cheylard, cedant pour toujours aux Jeſuites un capital de ſeize mille francs pour l'entretien de deux Miſſionnaires, & la

belle maiſon qu'il avoit dans la ville pour leur logement.

La Miſſion de Lachau étant finie, le ſerviteur de Dieu alla en commencer une autre à Privas. Six ans auparavant Loüis XIII. avoit réduit cette ville par les armes ſous le joug de ſon obéïſſance : mais ſe ſoûmettant à ſon Souverain, elle avoit toujours opiniatrément refuſé de ſe ſoûmettre à l'Egliſe. L'air ſimple & negligé de Regis n'inſpira d'abord que du mépris pour ſa perſonne : on le fuyoit même au point que le ſeul parti qui lui reſta, fut de redoubler ſes prieres, & de prêcher la Religion plutôt par ſes exemples que par ſes paroles. Il fait la Miſſion à Privas.

Comme l'amour des pauvres fut toujours ſon plus grand penchant, il s'appliqua à les ſecourir dans leurs beſoins par des aumônes conſiderables, ſans diſtinction de l'Heretique & du Catholique. La liberale charité du Comte de la Mothe, dont la bourſe lui fut toujours ouverte, ſuffiſoit à tout; & pour ſoulager tout à la fois l'ame & le corps, il joignoit toujours l'inſtruction à l'aumône. Il ſe mit en même temps à viſiter les malades dans l'Hôpital &

dans les maiſons des particuliers. Les ſervices qu'il leur rendoit, répondoient à la tendreſſe de ſon cœur. Il faiſoit leur lit, il les eſſuyoit dans leurs ſueurs, il netoyoit & panſoit leurs plaïes, il lavoit leur linge, il s'abaiſſoit aux miniſteres les plus humbles. Il ajoûtoit à ces pratiques de miſericorde une vie auſtere & penitente, ne vivant que du pain qu'il alloit mandier de porte en porte. Il ne paroiſſoit en public qu'avec un recueillement & une modeſtie, qui faiſoient plus d'impreſſion ſur les cœurs, que n'auroient pû faire les diſcours les plus éloquens.

Une vie ſi Evangelique frappa les yeux des Heretiques non accoûtumez à voir parmi eux de pareils exemples de vertu. Le Serviteur de Dieu s'apperçut bientôt que le peuple revenoit de ſes préventions à ſon égard. Il jugea à propos de commencer les fonctions publiques de la Miſſion par l'inſtruction de la jeuneſſe, eſperant que les ſentimens qu'il inſpireroit aux enfans, ſe communiqueroient inſenſiblement à leurs parens. Le progrès que firent ces jeunes Chrétiens dans la ſcience du ſalut, attira en effet pluſieurs Bourgeois au Catechiſme ; & l'exemple

de ceux-cy qui en ſortoient touchez & édifiez, donna aux autres l'envie d'y aſſiſter. Par cet innocent artifice le peuple s'accoutûma peu à peu à entendre parler le ſaint Homme, dont auparavant il ne pouvoit ſouffrir la vûë.

Regis encouragé par ces premiers ſuccès, crut qu'il pouvoit hazarder quelques Sermons. Il prêcha, & il fut écouté non ſeulement avec un applaudiſſement univerſel, mais encore avec des fruits étonnans. Le nombre des Heretiques qui venoient l'entendre, s'accrut ſi fort, qu'il ſe crut obligé de faire des diſcours exprès pour eux. Pluſieurs profiterent du don de Dieu, & embraſſerent la Religion Catholique. Regis ne réuſſit pas moins à reformer les mœurs des Catholiques. En un mot, le ſuccès de cette Miſſion ſurpaſſa de beaucoup l'eſperance du Serviteur de Dieu, & celle du Comte de la Mothe.

L'Evêque de Valence le prie de faire la Miſſion à

Le bruit de tant de converſions répandu dans les montagnes du Vivarès, le fit rechercher de tout le monde. Les Curez & les peuples s'empreſſerent pour avoir la Miſſion chez eux. Comme il achevoit celle de Privas, il lui vint des députez de pluſieurs endroits pour

Sainte Aggreve. le prier de paſſer chez eux. Il choiſit Sainte Aggreve, petit bourg rempli d'Heretiques, où il prévit qu'il auroit beaucoup à ſouffrir. Il le préfera aux autres lieux ſur la priere que lui en fit Charles Jacques Gelas de Leberon Evêque de Valence. Ce Prelat qui s'étoit trouvé à l'Aſſemblée du Clergé avec l'Evêque de Viviers, avoit appris de lui les grands fruits du zele de Regis dans la viſite de ſon Dioceſe. L'Evêque de Valence voulant procurer le même avantage à ſes peuples, pria le Serviteur de Dieu de faire une Miſſion à Sainte Aggreve, où l'Hereſie avoit tellement defiguré & éteint la Religion Catholique, qu'il n'y en reſtoit preſque plus que le nom.

Mais comme la Miſſion du Canada lui tenoit toujours au cœur ; avant que de paſſer à Sainte Aggreve, il alla à Aubenas pour conferer avec le Pere Labatut Recteur du College, ſur le deſir qu'il ſe ſentoit de porter la foy aux Barbares. Ce Pere lui répréſenta que le Vivarès lui fourniſſoit une abondante moiſſon, à laquelle le Ciel ſembloit l'avoir deſtiné ; que les ſuccès que Dieu y avoit donnez à ſon zele, devoient l'aſſurer de la vocation divine ;

que d'ailleurs il avoit éprouvé qu'il n'y manqueroit jamais de croix.

Les remontrances du Recteur ne l'empêcherent pas d'écrire au General de la Compagnie une ſeconde lettre. Elle eſt dattée d'Aubenas du 21. Novembre de l'an 1635, & la voici traduite ſur l'original. *Vous avez eu la bonté, mon trés-Reverend Pere, de m'écrire que vous auriez égard au deſſein que Dieu m'inſpira d'aller annoncer l'Evangile aux peuples du Canada, lorſque le temps auroit meuri ma vocation. Je vous ſupplie de faire attention, que ce deſſein qu'il y a une année entiere que Dieu a fait naître dans mon cœur, & qui s'y eſt toujours fortifié depuis ce temps-là, eſt un fruit du Ciel qui eſt parvenu à une parfaite maturité, ayant été ſi ſouvent arroſé de mes larmes, & ſi long-temps échauffé par le feu de l'Eſprit ſaint. Ayez donc la bonté d'écouter des vœux ſi ardens. Pluſieurs s'efforcent de me détourner de cette Miſſion, qui leur paroît rebuttante & perilleuſe, ſans doute parce qu'ils m'en croïent indigne. Mais malgré mon indignité, j'attens cette grace que vous m'avez fait eſperer dans votre lettre. Daignez, mon trés Reverend Pere, me l'accorder, je vous en conjure par le zele que vous avez pour la gloire de la*

Il écrit une ſeconde lettre à ſon General pour obtenir la Miſſion du Canada.

Majeſté Divine. Cependant, quoiqu'il vous plaiſe m'ordonner, j'executerai vos ordres avec une-trés-reſpectueuſe ſoûmiſſion.

Il va à Ste Aggreve avec beaucoup de fatigues l'an 1636.

Auſſitôt que Regis eut écrit à ſon General, il ſe mit en chemin pour aller à ſainte Aggreve. Il fut obligé dans ce voyage de traverſer des montagnes preſques inacceſſibles pendant l'hyver. Il lui falut tantôt marcher à travers les neiges, où il enfonçoit juſqu'au genou; tantôt ſe traîner ſur les mains, en montant & en deſcendant par des ſentiers étroits ſur le bord des précipices, dont la profondeur effrayoit; quelquefois rompre la glace pour ſe faire un paſſage. Malgré l'horreur des chemins & le froid intolerable de la ſaiſon, il arriva à ſainte Aggreve, où il trouva bien dequoi exercer ſon zele. Les peuples y vivoient dans une ignorance groſſiere des premiers principes de la Religion: les Catholiques mêlez avec les Heretiques en avoient pris les maximes & les mœurs.

Le Serviteur de Dieu travailla là avec la même application & le même fruit, qu'il avoit fait ailleurs. En peu de jours la ville prit une nouvelle forme; on vit refleurir la pieté, & revivre toutes les pratiques Chrétiennes qui

étoient preſque entierement abolies. De tous les vices qui y regnoient, l'ivrognerie étoit le plus commun. Delà naiſſoient les querelles entre les particuliers, les diſſentions dans les mariages, la ruïne des familles, les blaſphêmes, l'impudicité, la profanation des jours les plus ſaints, que les habitans avoient coûtume de paſſer dans une honteuſe crapule.

Il en bannit les vices qui y regnoient le plus.

Regis animé d'un zele genereux déclara la guerre à ce vice, & il ne ceſſa point de le combattre, qu'il ne l'eût entierement exterminé. Dieu donna tant de vertu à ſes diſcours, que tous abandonnerent la débauche, & s'interdirent pour toujours l'entrée des cabarets. Il eut auſſi la conſolation de voir ceſſer tous les autres deſordres que ce vice avoit cauſez: mais avant que d'en venir là il eut bien des combats à livrer & à ſoûtenir. Je n'en rapporterai qu'un ſeul trait, où il fit éclatter une fermeté & une patience heroïque.

Sa patience heroïque.

Il apprit un jour de Dimanche qu'il y avoit dans une hôtellerie beaucoup de Catholiques & d'Heretiques mêlez enſemble, qui dans l'ardeur de la débauche, échauffez qu'ils étoient par le vin, tenoient des diſcours impies,

& s'emportoient à d'autres excès. Il en fut vivement touché ; & s'y étant transporté ſur le champ, il aborde ces hommes ſcandaleux, leur parle avec ſa douceur ordinaire, & leur expoſe la honte de leur conduite. Un de la troupe ſe leva, & lui donna un ſoufflet. Le ſaint Homme, ſans marquer la moindre alteration ſur le viſage, lui préſenta l'autre joüe en lui diſant : *Je vous remercie, mon cher Frere, du traittement que vous me faites : ſi vous me connoiſſiez, vous jugeriez que j'en merite beaucoup davantage.* Cet exemple de patience charma tous ceux qui étoient préſens. Les complices même auſſi touchez de la douceur de Regis, qu'indignez de l'inſolence de leur compagnon, en demanderent pardon au Serviteur de Dieu, & ſe retirerent tout confus de leurs excès. Le ſaint Homme de ſon côté, s'en alla tout conſolé, d'avoir arrêté le cours du ſcandale, & d'avoir eu part aux ignominies de JESUS-CHRIST. Les diſcours d'un Prédicateur qui donne de pareils exemples de patience, perſuadent la vertu aux hommes les plus vicieux.

Regis fit à l'ordinaire ſes courſes Evangeliques aux environs de ſainte Ag-

greve ; & il n'eſt pas aiſé d'imaginer ce qu'il eut à ſouffrir dans ce pays inculte & ſauvage. Mais comme il ne reſpiroit que le ſalut des ames & l'accroiſſement du culte divin, le fruit de ſon travail le dédommageoit de toutes ſes peines. Quand on le plaignoit ſur les incommoditez qu'il ſouffroit dans cette triſte & affreuſe contrée, il ne répondoit autre choſe ſinon qu'une ame eſt ſans comparaiſon plus précieuſe que toutes les couronnes, & qu'il ſacrifieroit volontiers mille vies pour le ſalut d'une ſeule. Dans l'eſpace de trois mois, ce fut au commencement de l'an 1636, il parcourut quinze ou vingt tant Bourgs que villages, S. Barthelemy, le Plain, la Batie, Nozieres, de Zaignes, &c. Il paſſa juſqu'à Rochepaille à quatre lieuës de ſainte Aggreve, & par tout il laiſſa des monumens de ſon zele.

Le ſuccès de la Miſſion de S. André de Fangas & des environs.

Ces Miſſions étant finies, il paſſa plus avant dans le Dioceſe de Valence ſelon les ordres de l'Evêque, qui lui avoit deſigné S. André de Fangas, pour être le centre des Miſſions nouvelles qu'il alloit commencer. Il étoit prêt de ſe mettre en chemin, lorſqu'une nombreuſe troupe de payſans venus d'aſſez

loin ſe preſenta à lui. Comme il avoit déja fait annoncer la Miſſion à S. André, & qu'il en avoit marqué le jour, il fallut partir malgré qu'il en eut : mais ces bonnes gens avides de la parole de Dieu, prirent le parti de l'accompagner. Ils le ſuivirent tout le jour pour ſe confeſſer à lui, ſans penſer à manger. Le voyage fut une eſpece de Miſſion. Le ſaint Miſſionnaire s'arrêtoit de temps en temps pour produire, & faire produire à la troupe des actes de contrition & d'amour de Dieu. Toutes les montagnes d'alentour retentiſſoient d'hymnes ſacrez & de cris d'allegreſſe qui annonçoient la venuë du ſaint Apôtre. A meſure qu'il avançoit, les habitans de villages qui ſe trouvoient ſur la route, venoient groſſir le nombre de ceux qui l'avoient ſuivi.

Un Jeſuite nommé Gabriel Clement, Procureur du College de Tournon, paſſoit alors ſur ces montagnes. Appercevant de loin tant de gens qui marchoient enſemble, il demanda ce que ce pouvoit être, & que ſignifioient les voix confuſes qu'il entendoit. *C'eſt*, lui dit-on, *le Saint qui paſſe accompagné des habitans de pluſieurs villages.* Continuant ſon chemin, il vit à l'entrée

l'entrée d'un gros bourg beaucoup de monde qui en ſortoit, & qui couroit avec précipitation. Il eut encore la curioſité de s'informer où ces gens alloient. *Ils vont*, lui répondit-on, *au devant du Saint qui approche.* Il entra enſuite dans le village S. André; & ayant apperçû devant la Paroiſſe une foule prodigieuſe de peuple tant du village que des lieux voiſins, il demanda à quelques-uns ce qu'ils faiſoient là. *Nous attendons*, dirent-ils, *le Saint qui vient faire la Miſſion.* Telle étoit l'opinion que tout le monde avoit du Serviteur de Dieu.

C'eſt avec ce pieux cortege que Regis entra dans l'Egliſe de S. André, où s'étoient rendus un grand nombre d'habitans de S. Julien, de S. Bonnet, de Vocance, de Ville, de Vanoſc, de Vandenau, & de pluſieurs autres endroits. Bien des gens de qualité s'y trouverent auſſi, attirez par les merveilles qui ſe publioient des travaux Apoſtolique du zelé Miſſionnaire.

L'Homme de Dieu fit d'abord un diſcours vif & touchant qui émut & attendrit tous les cœurs, & dès qu'il fut ſorti de Chaire, il en recueillit le fruit. Pluſieurs perſonnes voulurent ſe con-

ſeſſer ſur le champ ; & tout fatigué qu'il étoit, il entendit leurs confeſſions pendant pluſieurs heures. La ſuite répondit à de ſi heureux commencemens : il ſe rendit tellement maître des eſprits, qu'il vint à bout de ce que ſon zele lui put ſuggerer.

Il expoſoit les veritez Chrétiennes, dit le Comte de la Mothe à l'occaſion de cette Miſſion dont il fut témoin, *avec une netteté & une ſimplicité qui les rendoient ſenſibles aux plus ſtupides, avec une ſolidité & une force qui convainquoient les plus opiniâtres, avec une onction divine qui forçoit les plus inſenſibles à les aimer. Sa vie ſainte donnoit une nouvelle efficace à ſes diſcours : ſans parler, il perſuadoit & touchoit. C'étoit dans l'Oraiſon & au pied du Crucifix qu'il puiſoit ce feu ſacré, dont ſes paroles étoient animées, & qui faiſoient de ſi vives impreſſions dans les cœurs.*

Son union avec Dieu au milieu des diſtractions de ſes emplois.

Malgré les diſtractions inſéparables de ſon Miniſtere, il étoit toujours uni à Dieu, il paſſoit pour l'ordinaire une grande partie de la nuit à converſer avec lui. Je ne dois pas omettre ici ce qui lui arriva dans la maiſon du Curé chez qui il logeoit. Au milieu de la nuit un enfant de ſept ans

neveu du Curé, s'étant levé & voulant descendre un escalier, tomba du haut en bas. Le bruit de la chute & les cris de l'enfant mirent l'épouvante dans la maison. L'oncle qui distingua la voix de son neveu, courut incontinent tout consterné vers le lieu d'où venoient les cris : mais il fut bien-tôt rassuré par le Serviteur de Dieu qu'il trouva en passant dans un coin où il étoit en prieres à genoux. *Ne vous affligez pas*, lui dit Regis, *vôtre neveu est tombé de l'escalier, sans se faire aucun mal ; rendez graces à Dieu, qui l'a garanti de ce danger.* Le Curé ne douta pas qu'il n'en fût redevable au Serviteur de Dieu, & que le Ciel ne lui eût fait connoître que sa priere avoit été exaucée.

Le saint Missionnaire employa presque tout le reste de l'hyver à parcourir les villages & les bourgs des environs : & par tout les peuples changerent tellement de mœurs qu'il sembloit que ce fussent d'autres hommes.

Il achevoit les Missions du Vivarès, lorsqu'il reçut une députation de la part du Curé de Marlhes, qui l'invitoit à aller faire la Mission dans sa Paroisse : à quoi il consentit volontiers. Le temps étoit horrible, quand il

Il va faire la Mission à Marlhes sur la fin de l'an 1635.

ſe determina à partir ; & les habitans du pays n'oſoient alors ſortir de leurs maiſons, dans la crainte d'être ou abiſmez dans les neiges, ou entraînez par les torrens enflez & groſſis. Claude Benſac compagnon du Pere Regis, le pria de remettre la Miſſion à un temps moins rude : mais les peines & les dangers n'intimiderent jamais l'Homme Apoſtolique, & il ne voulut pas retarder d'un moment l'œuvre de Dieu. Sans avoir donc égard ni à la rigueur de la ſaiſon, ni à la qualité des chemins, il partit pour Marlhes. Il avoüa depuis qu'il n'avoit jamais eſſuyé plus de fatigues, ni de plus grands perils que dans cette rencontre.

Les dangers & les fatigues qu'il eſſuya dans le voyage.

Benſac étant de retour au Puy après les Miſſions de cet hyver, raconta fort naïvement les avantures de leur voyage à Marlhes. La nuit, dit-il, nous ſurprit, que nous étions encore fort éloignez de nôtre terme. Je conſeillai au Pere Regis de gagner un village, où je ſçavois qu'un de nos amis ſe feroit un plaiſir de nous recevoir chez lui. » *Nous avons fait annoncer la Miſſion pour* » *demain*, me répondit-il : *quoy qu'il nous* » *en coûte, il faut en faire demain l'ou-* » *verture, pour ne pas fruſtrer l'attente* »

des peuples qui en ſont avertis. Il y a danger, lui repartis-je, que nous ne nous égarions, & que nous ne ſoyons obligez de paſſer la nuit dans ces lieux deſerts. *Ayez bon courage, mon Frere,* me dit-il, *nos Anges Gardiens marchent devant nous: guidez par de tels conducteurs nous n'avons rien à craindre.*

Cela me raſſura quelques momens; mais mes craintes revinrent, dès que je m'apperçus que nous étions égarez. Nous fûmes deux heures entieres à errer dans les bois & dans les montagnes, ne faiſant que monter & que deſcendre, au milieu des neiges & des glaces, quelquefois par des endroits eſcarpez, ſans ſçavoir où nous allions ni où nous étions. Il arrivoit de temps en temps que je tombois dans un foſſé, & puis dans un autre.

L'obſcurité de la nuit, l'abondance de la neige, le hurlement des loups qui ſont là en grand nombre, tout cela étoit horrible. Alors je ne pus m'empecher de reprocher au Pere Regis, de nous avoir engagez ſans raiſon dans un ſi grand danger. Mais lui me reprochoit à ſon tour ma defiance. *Quoy donc, mon Frere,* me diſoit-il, *perdez-vous cœur pour*

„ *ſi peu de choſe ? C'eſt le Seigneur qui nous*
„ *ſert de guide, que ne devons-nous pas eſ-*
„ *perer ſous ſa conduite ? Voicy une occaſion*
„ *que le Ciel nous offre d'augmenter nôtre*
„ *couronne.* Mais à peine l'écoutois-je,
„ tant j'étois ſaiſi de peur. Je m'ima-
„ ginois à tout moment que j'allois rou-
„ ler dans quelque abyſme, ou m'en-
„ foncer tout entier dans les neiges, ou
„ être devoré par les loups qui rodoient
„ autour de nous. Cependant les ex-
„ hortations du ſaint Homme, & en-
„ core plus ſon exemple ne laiſſoient pas
„ de me ſoutenir. A la fin nous retrou-
„ vâmes nôtre chemin, & nous arrivâ-
„ mes à Marlhes un peu après minuit, à
„ demi morts de froid & de laſſitude. Ben-
„ ſac finit ſa narration, en diſant qu'il tenoit pour un miracle qu'ils ſe fuſſent tirez d'un ſi grand péril, & il l'attribuoit à la ſainteté de Regis, lequel s'appuyant ſur Dieu ſeul, ne perdit jamais rien de ſa tranquillité en une occaſion ſi capable de la troubler.

Quelques morceaux de ſon mãteau gueriſſent

Quelques jours après ſon arrivée une femme voïant ſon manteau percé de toutes parts, & qui s'en alloit en lambeaux, le pria de lui permettre de le recoudre, & d'y mettre des pieces: à quoi il conſentit. L'opinion que

cette femme avoit de ſa ſainteté fit qu'elle retint les morceaux déchirez, & qu'elle les garda précieuſement. Elle fut bien tôt payée de ſa charité par un double miracle que Dieu opera ſur deux de ſes enfans. L'un étoit malade d'une hydropiſie formée, l'autre d'une fievre continuë très-ardente. Elle appliqua à chacun d'eux un des morceaux qu'elle avoit conſervez : ſur le champ ils recouvrerent une ſanté parfaite. Ces mêmes morceaux d'étoffe furent depuis une ſource feconde de guériſons miraculeuſes. deux malades.

Ces prodiges ne ſervirent pas peu à autoriſer ce qu'on avoit publié de la ſainteté du Miſſionnaire, & lui acquirent dès les premiers jours un fort grand credit dans tout le pays. L'odeur de ſa vertu répanduë de toutes parts, attira à Marlhes un concours infini. Voici ce que le Curé, nommé Jacques André, & qui fut depuis Chanoine de la Cathedrale du Puy, a depoſé avec ſerment dans le procès de la Canoniſation, touchant cette Miſſion de Regis.

Je n'ai jamais connu, dit-il, un plus ardent zelateur de la gloire de Dieu & du ſalut des ames. Il étoit infatigable au travail, appliqué jour & nuit aux Eloge que le Curé de Marlhes fait du

Serviteur de Dieu.

fonctions du Miniſtere Evangelique. Dans l'eſpace d'un mois il entendit lui ſeul dans ma Paroiſſe plus de deux mille Confeſſions preſque toutes générales : il entendoit plus volontiers celles des pauvres que celles des perſonnes de qualité. Il ſe devoüa entierement au ſervice des malheureux, qu'il ſecouroit & qu'il ſervoit avec la tendreſſe d'un pere. Il étoit dans une amere affliction, lors qu'il apprenoit que Dieu avoit été offenſé. Ce n'étoit que dans ces occaſions là qu'il oublioit ſa douceur naturelle. Alors il paroiſſoit tranſporté d'une ſainte colere ; avec un ton de voix foudroyant il menaçoit, il effrayoit les plus determinez libertins ; il auroit ſacrifié mille vies, pour empêcher un ſeul peché mortel. Il n'avoit qu'à dire une ſeule parole, pour embraſer les cœurs les plus froids, & amolir les plus durs : auſſi les converſions furent innombrables. Après la Miſſion, je ne reconnus plus mes Paroiſſiens, tant je les trouvai changez & transformez en d'autres hommes.

Non content de ſe conſacrer tout entier au Service de ma Paroiſſe, il faiſoit des courſes dans tout le voiſinage avec un courage qui étonnoit tous

ceux qui le voyoient. Il partoit quelquefois de chez moi par des temps capables d'intimider les plus hardis. Ni la vehemence du froid qui eſt inſuportable dans nos Montagnes, ni les torrens enflez par les pluies, ni l'abondance des neiges qui fermoient les paſſages, rien n'étoit capable d'arrêter le zele de cet Homme Apoſtolique. Il ſembloit même avoir communiqué ſon intrepidité aux autres. Lorſqu'il alloit prêcher en quelque endroit, malgré le peril, tout le monde le ſuivoit, les payſans l'attendoient ſur le chemin & ſe joignoient aux premiers. Sa douceur & ſa ſainteté étoient les charmes qui attiroient tous les peuples à ſa ſuite.

Je l'ai vû moi-même dans les temps les plus rigoureux obligé à s'arrêter au milieu des forêts, pour contenter l'avidité des Fidelles qui vouloient l'entendre parler du ſalut. Je l'ai vû ſur le haut d'une montagne, élevé ſur un monceau de neige durcie par le froid, diſtribuer au peuple le pain de la parole de Dieu, paſſer les jours entiers dans cet exercice divin, & s'occuper encore toute la nuit à entendre les confeſſions. Il auroit mille fois ſuccom-

„ bé à tant de travaux, ſi Dieu ne l'eût
„ ſoutenu par miracle pour ſa gloire &
„ pour le ſalut des ames. Non ſeule-
„ ment ma Paroiſſe, continuë le Curé,
„ mais Clevas, le bourg d'Argenton, S.
„ Sauveur, S. Julien, Moulins, Mou-
„ lette, Sainte Apollinaire & pluſieurs
„ autres lieux eurent part aux grandes
„ benedictions que donna au zele du Ser-
„ viteur de Dieu.

Après avoir ſanctifié Marlhes & tout le voiſinage, l'hyver étant paſſé, il retourna au Puy ſur la fin d'Avril de l'an 1636. Les Peres du College furent ravis de le voir. Comme on lui demandoit s'il ne ſe reſſentoit pas beaucoup de la fatigue de tant de Miſſions & d'un voyage ſi pénible; *Je ne me ſuis jamais mieux porté*, répondit-il: *je me ſuis ſenti plus de force en achevant ma carriere, que quand je l'ai commencée: je ſuis prêt à reprendre un ſemblable travail & à partir dès demain, ſi les Superieurs l'ordonnent.*

Cependant il ſuivoit ſa premiere vocation avec plus de chaleur que jamais, & il s'entretenoit lui-même jour & nuit de la converſion des Canadois. Quelquefois même il diſoit confidemment à ſon Compagnon: *Quel bonheur ſeroit-*

ce pour moy, ſi je pouvois mourir pour JESUS-CHRIST *en travaillant au ſalut des Hurons & des Iroquois!* Etant embraſé de ces ſaints deſirs, ſon premier ſoin en entrant au College fut de demander au Pere Sebaſtien Vineau qui en étoit Recteur, s'il avoit reçû des lettres pour lui. Le Recteur lui en rendit une, qui étoit la réponſe du General à ſa lettre écrite d'Aubenas. Cette réponſe dattée du 15. Janvier de l'an 1636. contenoit en ſubſtance, qu'il y avoit un ſi grand nombre de Jeſuites François, qui demandoient avec un vif empreſſement la Miſſion de Canada, qu'il ne pouvoit pas accorder cette grace à tous; les revenus de la Miſſion qui ne faiſoit que commencer, ne permettant pas de multiplier davantage le nombre des Miſſionnaires. Il ajoûtoit que les revenus venant à croître avec le temps, on pourroit augmenter le nombre des Ouvriers; & qu'alors on auroit un égard particulier à l'ardeur de ſon zele: qu'il continuât pendant ce temps-là à acquerir les vertus Apoſtoliques, & ſur tout un grand amour de la Croix, comme un viatique neceſſaire pour aller travailler utilement en des Miſſions, où il y avoit tant à ſouffrir.

Son General lui refuſe la Miſſion du Canada, & combien il en eſt affligé.

La réponſe du General l'affligea : il penſoit qu'en lui refuſant la Miſſion du Canada, on lui raviſſoit la couronne du martyre. Il attribua ce refus à ſes pechez, mais quelque vive que fût ſa douleur, il ne dît pas un mot pour ſe plaindre, reconnoiſſant dans l'ordre de ſes Superieurs la volonté de Dieu. Il ſe conſola dans l'eſperance que Dieu lui ouvriroit une autre carriere, où il pourroit travailler plus utilement, & finir ſaintement ſa courſe. Il ne ſe trompoit pas. Le Ciel lui inſpira le deſſein de commencer des Miſſions dans la ville du Puy qui eſt la capitale du Velay, & enſuite dans les montagnes qui l'entourent : & il y trouva abondamment tout ce qu'il auroit pû ſouhaitter dans le Canada, de grandes occaſions de ſouffrir, & une infinité d'ames à gagner à Dieu. Le reſte de ſa vie, comme nous l'allons voir, n'a été qu'une Miſſion & une ſouffrance continuelle.

LA VIE
DU BIENHEUREUX
JEAN-FRANÇOIS REGIS.

LIVRE TROISIE'ME.

LE Bienheureux Jean-François Regis après avoir travaillé environ ſix ans avec le ſuccès qu'on a dit, dans Montpellier, dans le Lavonage & dans le Vivarès, employa les quatre dernieres années de ſa vie à la ſanctification du Velay, Province qui confine au Vivarès, & dont le Puy eſt la capitale. Il paſſa tout ce temps-là juſqu'à ſa mort à faire la Miſſion pen-

dant les étez au Puy, & pendant les hyvers à la campagne. Pour éviter les frequentes redites, on rapportera icy tout de ſuite ce qu'il a fait dans la ville du Puy ; & dans le Livre ſuivant, ce qu'il a fait dans les bourgs & dans les villages du Velay.

En quel état il trouve la ville du Puy.

Le Puy eſt une grande ville fort peuplée, où les manufactures & le commerce attirent beaucoup d'Etrangers. Les habitans s'y diſtinguent par leur eſprit, & la plûpart par leur politeſſe. En vain l'Hereſie avoit fait ſes efforts pour les infecter de ſes nouveaux dogmes : malgré la contagion qui s'étoit répanduë chez leurs voiſins, ils étoient toujours demeurez inviolablement attachez à l'ancienne Religion. Mais leurs mœurs étoient tellement corrompuës, que bien loin de faire honneur par une conduite édifiante à la foy qu'ils profeſſoient, ils la deshonoroient par une vie licentieuſe.

Juſte de Serres étoit alors Evêque du Puy. Il joignoit à une naiſſance diſtinguée beaucoup d'érudition, de prudence, de pieté, & de zele ſur tout pour la Religion de ſes peres. Ce ſçavant & vertueux Prelat étoit d'autant plus affligé du triſte état où il voyoit

ſon Dioceſe, qu'il ne pouvoit y remedier auſſi efficacement qu'il eût voulu. La confuſion des guerres civiles qui avoit augmenté les deſordres, l'avoit obligé à les diſſimuler ; outre qu'il n'avoit pas aſſez d'Ouvriers pour ſeconder ſon zele, les Eccleſiaſtiques & les Religieux ſe reſſentant beaucoup de la corruption des mœurs de ce temps-là.

Mais lorſqu'il apprit que le Provincial des Jeſuites avoit envoyé au Puy le ſaint Miſſionnaire, dont le zele & les ſuccès lui étoient connus, il le regarda comme un ſecours que le Ciel lui offroit pour l'execution de ſes deſſeins. L'ayant fait venir, il lui dit qu'il avoit réſolu de ſe ſervir de ſes conſeils & de ſon miniſtere pour réformer ſes Dioceſains ; qu'il prevoyoit pour lui de grandes contradictions à eſſuyer, mais qu'il le ſoutiendroit de ſon autorité, & qu'il lui donnoit par avance tous ſes pouvoirs. Regis charmé du vaſte champ que Dieu ouvroit à ſon zele, offrit ſes ſervices à l'Evêque pour la réformation de ſon peuple : & après l'avoir aſſuré qu'il n'y épargneroit ni ſes ſoins ni ſes peines, il ajouta, que pour avancer l'œuvre de Dieu, il redoutoit plus

ſes propres pechez que la contradiction des hommes : mais qu'il attendoit tout de la bonté de Dieu, en qui uniquement il mettoit ſon eſperance.

Il prêche au Puy l'an 1636. & avec quel ſuccès.

Ce fut au mois d'Avril de l'année 1636 que Regis commença à prêcher & à faire le Catechiſme dans l'Egliſe du College. Pierre le Blanc Grand Vicaire de l'Evêque, a atteſté qu'il développoit les miſteres de la Religion avec une netteté qui les rendoit ſenſibles aux plus groſſiers, & avec une force qui les perſuadoit aux plus incredules, qu'on eût dit qu'il les voyoit à découvert & ſans voile, tant il en paroiſſoit perſuadé lui-même.

Ses diſcours étoient ſimples & ſans nul art: mais il prononçoit en homme inſpiré, avec un cœur ſi penetré & un ton de voix ſi touchant, qu'il étoit aiſé de juger en l'entendant qu'un feu divin le tranſportoit & l'élevoit au deſſus de lui même. Quoiqu'il n'eût en vuë que d'inſtruire les enfans & le bas peuple, les perſonnes les plus qualifiées, les Eccleſiaſtiques & les Religieux s'empreſſoient pour l'entendre. La foule étoit ſi grande, que les places étoient priſes deux & trois heures avant qu'il commençât l'Inſtruction ; & tous publioient qu'ils preferoient ſa ſainte ſimplicité à l'élegance étudiée des plus

habiles Prédicateurs. *Il préche* JESUS-CHRIST, diſoit-on, *& la parole de Dieu telle qu'elle eſt en elle-même : au lieu que les autres ſe prêchent eux-mêmes, & qu'ils ſubſtituent à la parole divine une parole toute humaine.*

Bien-tôt l'Egliſe du College ſe trouvant trop petite, il paſſa à celle de ſaint Pierre le Monſtiers, qui appartient aux Benedictins. La multitude des Auditeurs s'accrût ſi fort, que non ſeulement l'Egliſe, toute grande qu'elle étoit, mais les Tribunes étoient remplies : pluſieurs échaffaux même qu'on dreſſa, ne ſuffirent pas à la foule du monde que ſes diſcours attiroient. L'auditoire étoit pour l'ordiniare de quatre à cinq mille perſonnes:& chacun avoüoit n'avoir jamais vû un tel concours, ni entendu un Prédicateur pareil.

Un Prédicateur blâme la ſimplicité de ſes diſcours

Ce concours extraordinaire fit peine à un Prédicateur, qui prêchoit alors au Puy le Carême dans la Cathedrale. Il trouvoit étrange qu'on l'abandõnât, pour courir en foule à un Catechiſte, dont les talens lui paroiſſoient beaucoup au deſſous des ſiens. N'oſant ſe plaindre ouvertement de cette injuſtice prétenduë, il prit un détour pour faire taire ſon concurrent. Il s'adreſſa au Provincial,

(c'étoit le Pere Jean Filleau) qui faiſoit alors ſa viſite dans le College du Puy, & il lui repréſenta que le Pere Regis étoit à la verité un ſaint homme; mais que ſa maniere de prêcher convenoit peu à la dignité de la Chaire: que ſon ſtile bas & rempant, & les choſes triviales qu'il débitoit, deshonoroient ſon Miniſtere. Le Provicial qui ſentit le foible du Prédicateur, lui répondit qu'il vouloit examiner de-près ce qu'il lui diſoit, & il le mena avec lui entendre le ſaint Miſſionnaire.

Le Provincial eſt charmé & touché de la ſainte ſimplicité de ſes diſcours.

Le Provincial fut ſi touché de la ſolidité & de l'onction divine avec laquelle Regis expliquoit les veritez Evangeliques, qu'il ne fit que pleurer pendant tout le Sermon. Au ſortir de l'Egliſe, il ſe tourna vers ſon Compagnon: & ſe ſentant encore émû & penetré, *Ah! mon Pere*, lui dit-il, *plût à Dieu que tous les Orateurs ſacrez prêchaſſent avec cette divine Onction. Laiſſons prêcher le ſaint Homme avec ſa ſimplicité Apoſtolique, le doigt de Dieu eſt ici.* Quand il fut de retour à la maiſon, parlant avec admiration du Catechiſme qu'il venoit d'entendre: *Je ne ſuis plus étonné*, dit-il aux Peres du College, *ni du grand concours des peuples aux inſtructions familieres du Pere Regis*,

ni des fruits merveilleux qu'elles produiſent dans les ames. Pour-moi je n'en perdrois aucune, ſi je demeurois dans cette ville. Le Prédicateur qui n'étoit pas allé au Catechiſme à deſſein d'en être édifié, en fut touché lui-même; & au lieu de la critique à laquelle il s'étoit preparé, il ne put lui refuſer ſon approbation.

Le Provincial prit tant de goût au diſcours de Regis, qu'il voulut l'entendre le jour ſuivant, & il y alla accompagné du Pere Antoine de Mangeon qui enſeignoit alors la Philoſophie au Puy. J'ai tiré ce que je vais dire d'un Ecrit, où ce Pere a ramaſſé divers traits de vertu qu'il avoit remarquez dans le Serviteur de Dieu, lorſqu'il vivoit avec lui. J'ai connu aſſez particulierement le P. Mangeon: C'étoit un Jeſuite Lorrain d'un excellent eſprit & d'une tendre pieté. Il étoit Confeſſeur de la Ducheſſe d'Orleans épouſe de Gaſton d'Orleans frere de Loüis XIII. lorſqu'il fit le recuëil que je cite, & dont j'ai l'original entre les mains.

Les Catechiſmes du P. Regis, dit-il, « étoient touchans & éloquens, mais d'une éloquence plutôt infuſe que na- «

„ turelle ou acquiſe. Le P. Jean Filleau
„ Provincial, quoiqu'il dût partir le len-
„ demain, voulut que je le conduiſiſſe à
„ l'Egliſe, où le P. Regis les faiſoit. Il étoit
„ environ midy, & l'inſtruction com-
„ mençoit à midy & demy. Lui ayant dit
„ qu'il n'y auroit plus de places pour lui &
„ pour moi, *N'importe*, me répondit-il,
„ *je veux avoir encore une fois la conſola-*
„ *tion de voir cette foule infinie de peuples*
„ *qui me fit hier tant de plaiſir*. Nous y allâ-
„ mes : & je lui trouvai place, non ſans
„ beaucoup de peine. Il l'écouta debout
„ pendant une heure. Il verſa tant de lar-
„ mes, & fut ſi touché, qu'il me dit en
„ ſortant: *Si ce Pere prêchoit à quatre lieuës*
„ *d'icy, j'irois l'entendre à pié. Cet homme*
„ *eſt plein de Dieu & de l'amour de* JESUS-
„ CHRIST, *il n'a pas ſon pareil.*

Le Provincial ne s'expliqua pas d'une maniere moins favorable ſur les Catechiſmes de Regis, en rendant compte au General de la viſite du College du Puy. *Entre tous les Peres du College*, lui écrivit-il, *le P. Regis eſt digne de toute loüange. Dieu lui a donné une grace particuliere pour expliquer la doctrine Chrétienne: le concours du peuple à ſes Catechiſmes eſt infini. Il eſt difficile d'expliquer le fruit que cet infatigable Ouvrier produit dans les ames.*

Le General ordonna au Provincial dans la réponſe qu'il lui fit, d'exhorter les Peres du Puy à ſuivre ſon exemple, & de les feliciter d'avoir parmi eux un homme qui pouvoit ſervir de modele à tous.

Il eſt vrai que ſes diſcours étoient pleins d'un feu celeſte qui embraſoit les cœurs : mais rien ne faiſoit une impreſſion plus vive que l'opinion qu'on avoit de ſa ſainteté, laquelle n'éclatta nulle part autant qu'au Puy. Sa vie ne fut jamais ſi auſtere. Il ne faiſoit plus qu'un repas par jour, qui conſiſtoit en quelques fruits ou quelques legumes. *Pendant deux ans que j'ai demeuré avec lui*, dit Antoine de Mangeon, *je ne lui ai jamais vû manger de viande. Pour le vin, tout le monde ſçait qu'il ſe l'étoit interdit depuis long-temps. Non content d'un jeûne ſi continuel & ſi rigoureux, il portoit ſur ſon corps quelque inſtrument de penitence.* Son viſage extenué par la rigueur qu'il exerçoit ſur ſon corps, une modeſtie angelique, un profond recuëillement, une douceur charmante, un air enflammé qui ne reſpiroit que l'amour divin, voilà ce qui donnoit tant de poids à ſes paroles déja ſi touchantes & ſi efficaces par elles-mêmes.

Il ſoutient par la ſainteté de ſa vie, la ſainteté de ſon miniſtere.

Un Jesuite du Puy écrivant au General s'expliquoit en ces termes : *Entre plusieurs zelez Ouvriers qui sont dans ce College, le P. Regis se fait admirer par sa charité & par son zéle inépuisable pour la conversion des pecheurs. Il y a pour l'ordinaire plus de quatre mille personnes à ses Catechismes: & c'est un sentiment commun, qu'on profite plus d'une seule de ses Instructions, que de plusieurs Sermons des plus excellens Prédicateurs.*

Eloge qu'un Benedictin fait de sa vie toute Apostolique.

Nous l'avons entendu (c'est le témoignage qu'un Benedictin nommé André Pavé en a laissé par écrit) *nous l'avons entendu prêcher dans l'Eglise de nôtre Monastere avec un zele qui remuoit toute la ville, & qui enflammoit les plus tiedes, du feu de l'amour divin. J'ai connu un nombre infini & de pecheurs qu'il a retirez du desordre, & de gens de bien qu'il a conduits à une haute perfection. Il ne parloit jamais que de Dieu, & toûjours avec une espece de transport qui nous enlevoit. Tout nous édifioit en sa personne; un souverain mépris du monde & de lui-même, une humilité prodigieuse, une soif inalterable du salut des ames, un tendre amour pour les pauvres. Charmez de ses discours, & encore plus de ses exemples, nous benissions Dieu dans nôtre Commu-*

nauté de ce qu'il avoit ſuſcité de nos jours ce fervent Apôtre pour réformer les mœurs des habitans qui étoient tombez dans un déplorable relâchement.

Ce qui donnoit peut-être le plus d'efficace au miniſtere de Regis, c'étoit ſon application continuelle & infatigable à ſecourir les pauvres. Comme ils étoient après Dieu le plus tendre objet de ſes tendreſſes, il s'étoit fait par tout un plaiſir auſſi-bien qu'un indiſpenſable devoir, de les inſtruire & de les ſoulager. Il y employoit tout le temps qui lui reſtoit après ſes fonctions Evangeliques. A peine avoit-il fini le Catechiſme, que tout épuiſé & tout couvert de ſueur, il alloit les viſiter dans leurs maiſons, dans les priſons, & dans les hôpitaux. Il aſſembloit trois fois la ſemaine tous ceux de la ville; & comme il ne ſeparoit jamais l'inſtruction de l'aumône, il commençoit par leur faire faire la priere, qui étoit ſuivie d'une exhortation fervente. Il diſtribuoit enſuite du pain ou de l'argent. Il finiſſoit cet exercice de charité par l'action de graces que l'on rendoit à Dieu. *Son ardente charité pour les pauvres.*

Il ne pouvoit voir les pauvres languir dans la miſere, ſans la reſſentir autant ou plus qu'eux-mêmes: mais il ne s'en

tenoit pas à des manieres tendres & affectueuſes, il leur menageoit des ſecours proportionnez à ſa tendreſſe. Afin que nulle neceſſité n'échappât à ſa vigilance, il avoit toûjours devant les yeux un memoire de tous les habitans neceſſiteux, de tous leurs beſoins, & de toutes les Dames charitables qui pouvoient y ſubvenir: il aſſigna à chacune un quartier de la ville, & un certain nombre de pauvres, à qui elle devoit procurer la ſubſiſtance.

Il forme une ſocieté de Dames charitables pour le ſoulagement des pauvres.

Ayant remarqué que pluſieurs de ces Dames entroient d'elles-mêmes avec beaucoup de zele dans les œuvres de charité qu'il leur propoſoit, il réſolut d'en former une ſocieté qui auroit ſoin d'entretenir toutes les pauvres familles de la ville. Il leur parla avec cette force invincible à laquelle rien ne reſiſtoit. De ſorte qu'elles ſe déterminerent ſur le champ à s'unir enſemble pour faire une compagnie toute dévoüée à l'entretien des habitans les plus indigens.

On arrêta que tour à tour elles leur apprêteroient à manger, & fourniroient à chaque famille du pain, du potage & de la viande. On preſcrivit à cha

chacune ſa fonction particuliere. On chargea les unes de la direction des petites affaires de la ſocieté, les autres du ſoin de faire des quêtes par la ville & dans les Egliſes : il y en avoit qui devoient viſiter les familles chaque ſemaine, & s'informer de leurs beſoins, pour en faire leur rapport à la premiere aſſemblée. On ne peut dire à quel point les gens de bien furent édifiez, & les pauvres ſoulagez de cette pieuſe inſtitution, qui a ſubſiſté long-temps au grand avantage de la ville.

Le charitable Miſſionnaire non content d'un établiſſement ſi ſalutaire, ſollicitoit ſans ceſſe les riches en faveur de ceux qui étoient dans le beſoin. Il leur remettoit devant les yeux que Dieu n'a établi les différentes conditions des hommes, que pour ſanctifier les uns par la charité, & les autres par la pauvreté : qu'il n'avoit mis les riches dans l'opulence, que pour être les miniſtres de ſa providence, & les œconomes des pauvres. Les ſollicitations vives du Serviteur de Dieu, & la haute idée qu'on avoit de ſa ſainteté lui faiſoient confier des ſommes conſide-

rables. Il alloit lui-même quêter de porte en porte, & il s'accommodoit de tout ce qui lui étoit offert : Blé, lits, linge, habits, meubles, tout lui étoit bon ; ſa charité ſçavoit mettre tout à profit pour le ſoulagement des miſerables.

Il pourvoit à tous les beſoins de la ville.

Il avoit un magazin de blé, dont il avoit commis la garde & la diſtribution à une vertueuſe femme nommée Marguerite Baud, qui le diſpenſoit ſelon l'ordre qu'elle en recevoit du ſaint Homme. Le Recteur du College lui avoit abandonné une chambre, où il dépoſoit ce qu'on lui donnoit à l'uſage des pauvres. Il appelloit cette chambre ſon tréſor ; c'étoit veritablement le tréſor ſacré où étoit ſon cœur. Il y avoit en réſerve une proviſion de chemiſes, de ſouliers, d'habits, de meubles qu'il partageoit entre les pauvres ſelon la meſure de leurs beſoins.

Comme il y avoit dans ſon tréſor dequoi fournir aux beſoins de toute eſpece, tous les pauvres de la ville recouroient à lui avec une entiere confiance. Ceux qui n'avoient pas de pain, il les adreſſoit à Marguerite Baud ſa dépoſitaire, avec ordre de leur fournir ce qu'il falloit de blé pour faire ſub-

ſiſter leur famille. Ceux qui manquoient de lit, de linge, d'habits, de meubles, il les en pourvoyoit lui-même : le fond de réſerve qu'il s'étoit fait, ſuffiſoit à tout. Dans les temps fâcheux où le commerce languiſſoit, il portoit lui-même les ouvrages des pauvres artiſans aux bourgeois les plus aiſez, & il les engageoit à les acheter par un eſprit de charité au-delà de leur prix ordinaire.

Sa tendreſſe particuliere pour les pauvres honteux.

Mais les pauvres qui excitoient toute ſa tendreſſe, étoient ces familles deſolées qui étant déchuës de leur premier état, ſont tres-pauvres & ne craignent rien tant que de le paroître ; aimant mieux ſouffrir la derniere neceſſité, que la honte d'être tenuës pour neceſſiteuſes. Il étoit également touché de leur pauvreté, & de la confuſion qui en eſt inſéparable. Mais quelque ſoin qu'elles priſſent de chacher leurs miſeres, il étoit encore plus ſoigneux de cacher le ſoulagement qu'il leur procuroit : de ſorte qu'elles étoient ſouvent aſſiſtées ſans connoître la main bienfaiſante d'où leur venoit ce ſecours.

Sa charité étoit ſans bornes, il n'y avoit aucun pauvre qui n'en reſſentît les effets ; il ne dédaignoit pas même de faire du bien à ces miſerables vaga-

bonds, qui excitent ſouvent l'indignation plutôt que la pitié des Fidelles. Mais en leur diſtribuant le pain qu'il mandioit lui-même, il n'oublioit rien pour les retirer de cette vie faineante & libertine. Il avoit coûtume, de dire qu'il valoit mieux être trompé en donnant l'aumone à un pauvre qui en eſt indigne, que de ſe tromper ſoi-même en la refuſant à un pauvre qui la merite.

Il unit pluſieurs Dames entr'elles pour faire ſubſiſter les priſonniers.

Il n'y avoit nul exercice de miſericorde, où ſa charité ne ſe portât avec de ſaints empreſſemens. Il viſitoit tous les jours les priſonniers; & il les plaignoit d'autant plus que communément on les plaint moins; & que d'ailleurs ils ſont hors d'état de faire entendre leurs cris, & de ſolliciter les ſecours dont ils ont beſoin. Il unit entr'elles un certain nombre de Dames pour avoir ſoin de les ſoulager. Il avoit un penchant particulier pour ceux que la pauvreté ſeule rend coupables: il s'employoit avec chaleur, & auprès des Juges pour obtenir leur élargiſſement, & auprès de leurs Créanciers pour menager une compoſition raiſonnable.

Mais ce qui ne ſe comprenoit pas, c'étoit qu'un ſeul homme, qui étoit

pauvre lui-même, pût ſoulager la miſere de tous les pauvres de la ville, & faire ſubſiſter tant de familles. Les témoins ont dépoſé que dans les temps les plus difficiles, il avoit nourri une multitude innombrable d'habitans neceſſiteux. Il oſoit tout, il entreprenoit tout ſur le fonds inépuiſable de la Providence, qui ne lui manqua jamais.

Il entrepréd de nourrir tous les pauvres dans une extrême diſette.

Dieu manifeſta même par des prodiges réïterez combien la charité de Regis lui étoit agréable. Je n'en rapporterai que trois exemples memorables dont toute la ville du Puy fut témoin. L'an 1637. la moiſſon ayant manqué, le blé fut d'un prix exceſſif, & tout le pays ſe trouva dans une extrême diſette. La plûpart des artiſans dénuez de tout ſecours periſſoient, ou étoient ſur le point de perir. L'image de tant de maux toucha le cœur de Regis, il ſe chargea de la ſubſiſtance de tous les pauvres, & il ſe mit à aller de porte en porte recuëillir les charitez des riches.

Il repreſentoit à ceux qui avoient fait de grands amas de blé, & qui attendoient pour le vendre qu'il fût au plus haux prix, qu'il ne leur étoit pas permis de profiter de la calamité publique, & de s'enrichir aux dépens de tant

de malheureux. Il remontroit aux autres qu'ils devoient redoubler leurs aumônes ; à meſure que les beſoins croiſſoient : que dans l'extrême diſette, l'aumône étoit un devoir d'une neceſſité bien plus indiſpenſable ; & que s'ils n'y ſatisfaiſoient pas, ils ſeroient punis de Dieu comme les meurtriers de ceux qui periroient faute d'être aſſiſtez.

Par ſes exhortations, il ralluma par tout le feu de la charité. Les uns ouvrirent leurs greniers, & vendirent leur blé à juſte prix : ce qui fit reſpirer les bourgeois pendant quelque temps. Les autres ouvrirent leur bourſe, & lui donnerent liberalement de quoi ſubvenir à des beſoins ſi preſſans. Il lui vint de toutes parts des ſecours, qu'il n'auroit oſé ſe promettre, & dont il ſe ſevit à propos pour faire une grande proviſion de blé. Une partie de cette proviſion lui vint de la quête, il acheta l'autre à un bas prix ; il en amaſſa enfin juſqu'à quarante quartes, c'étoit la plus grande meſure du pays. Quoique cette quantité fût tres-conſiderable en elle-même, c'étoit peu par rapport à tant de pauvres dont il étoit chargé.

On le traitta de témeraire, d'entre-

prendre de faire ſubſiſter tant de miſerables avec un ſi foible ſecours : mais il comptoit ſur le ſecours du Ciel & ſur les ſoins de la Providence, & il n'y compta pas en vain. Marguerite Baud continua d'être la gardienne & la diſtributrice de ce dépôt. Elle diſpenſa le blé avec tant d'ordre & d'œconomie, que nulle famille ne manqua de pain. Regis lui avoit ordonné de n'en renvoyer aucune.

Cependant comme la cherté des vivres continuoit, ce qu'il avoit amaſſé de blé ne pouvoit ſuffire à tant de miſere. D'ailleurs, à meſure que la diſette croiſſoit, les aumônes diminuoient; chacun craignant pour ſoi, oublioit le peril d'autrui. Mais la Providence ſur laquelle Regis avoit compté, y pourvut; Dieu ſupplea par ſa puiſſance au défaut des charitez, de la maniere que nous allons dire.

Dieu multiplie juſqu'à trois fois le blé qu'il avoit ramaſſé.

Un jour que Marguerite Baud l'avoit averti qu'elle n'avoit plus ni argent pour en acheter, il ne laiſſa pas de lui envoyer une pauvre femme chargée de pluſieurs enfans, avec ordre de lui donner le blé qu'elle lui demandoit. Marguerite ſurpriſe de cet ordre, alla

le trouver ſur le champ ; & lui dit qu'il paroiſſoit étrange qu'il lui donnât un ordre qu'il ſçavoit fort bien qu'elle étoit dans l'impuiſſance d'executer. *Allez*, lui répondit-il, *retournez au logis & rempliſſez le ſac de cette pauvre femme*. Marguerite lui repartit qu'il ne lui reſtoit pas un ſeul grain de blé. *Allez, vous dis-je*, reprit le ſaint Homme, *vous trouverez abondamment du blé pour elle & pour pluſieurs autres.*

Marguerite obéït ; & s'en étant allée ouvrir ſon magazin, elle fut étrangement ſurpriſe de le voir regorger de blé de toute part. Elle ſe hâta de donner le blé qu'on lui demandoit ; & tranſportée de joie, elle courut au College faire part à Regis de cette merveille. Dès qu'il l'apperçut, il ſe mit à ſourire, & ſans lui laiſſer le temps de parler ; *Ayez une autre fois*, lui dit-il, *plus de confiance en la bonté divine, & ſçachez que les greniers de Dieu ſont toujours pleins. Allez, & ne parlez à perſonne de ce qui vient d'arriver.*

Regis encouragé par ce prodige redoubla ſa confiance, & fit donner largement du blé à tous ceux qui ſe preſenterent, même avec une eſpece de profuſion. Le public qui ignoroit

ce qui étoit arrivé, ne pouvoit comprendre comment dans une diſette ſi univerſelle, il pouvoit fournir du pain à tant de familles qui ne ſubſiſtoient que par ſa charité : tout le monde étoit dans un profond étonnement. Marguerite ne put ſe contenir ; elle developa le myſtere, & en même temps le bruit de cette merveille ſe répandit par toute la ville.

Cependant la cherté augmentant chaque jour, la famine faiſoit mourir une infinité de perſonnes de la campagne, & les pauvres de la ville ne trouvoient de remedes à leurs maux que dans la charité de Regis. Mais à force de les ſecourir, ſon depôt s'épuiſa une ſeconde fois. La charitable œconome des pauvres donna avis à Regis que ſon grenier étoit vuide, afin qu'il eût ſoin de faire une nouvelle proviſion. *Ne vous inquietez pas*, lui dit-il, *j'y penſerai.* Sur cette réponſe elle alla balayer ſon grenier.

Le même jour pluſieurs pauvres allerent la trouver de la part du Serviteur de Dieu, pour avoir du blé. Elle qui s'attendoit à en recevoir & non pas à en donner, alla ſe plaindre à Regis même, & le ſollicita de faire la provi-

ſion. *Rien ne preſſe*, lui repliqua-t'il; *il y a encore dans le grenier du blé pour long temps : Je l'ai balayé*, reprit-elle, *je l'ai fermé, & en voici la clef*, Regis perſiſta à ſoutenir qu'il y avoit encore du blé dans le grenier; & Marguerite Baud s'en retournant avec empreſſement, le trouva effectivement plein comme la premiere fois.

Le ſaint Homme ne ſe laſſant point d'aſſiſter les pauvres, le Ciel continua d'operer des prodiges en ſa faveur. Un jour qu'il ne reſtoit plus qu'une demie meſure de blé dans le grenier, il envoya pluſieurs pauvres à Marguerite, lui enjoignant de remplir leurs ſacs. Elle s'encourut à Regis, pour lui dire que ce qui lui reſtoit de blé, n'alloit pas à une demie meſure. *Donnez-en à tous*, lui repondit-il, *& vous en aurez de reſte.* N'oſant repliquer, elle alla prendre les ſacs; & les ayant tous remplis, il lui reſta plus de blé qu'elle n'en avoit donné. Ce qu'il y eut de plus ſurprenant dans cette troiſiéme multiplication, eſt que le blé ſe multiplioit, à meſure que Marguerite le diſtribuoit, & cela dura autant que la famine.

La plus opiniâtre incredulité auroit

peine à combattre la verité de ces multiplications miraculeuſes. Le public en fut informé ſur l'heure même, & nul ne s'inſcrivit en faux. Le ſaint Homme ne les deſavoüa pas lui-même. Sa modeſtie lui fit fuir les éloges qu'elles lui attiroient ; mais l'amour de la verité ne lui permit pas de nier le fait. Toute la ville fut témoin de ce nombre infini de pauvres nourris dans une extrême diſette, & qui n'avoient pu l'être que par une voïe miraculeuſe. On en dreſſa des procès verbaux, on en fit d'abord des informations juridiques devant les Juges Eccleſiaſtiques & Seculiers. Marguerite Baud qui étoit d'une honnête famille, & d'une vie irreprochable, atteſta avec un ſerment ſolemnel devant les Magiſtrats & devant l'Evêque que cette triple multiplication s'étoit faite dans ſa maiſon ; & que pendant les derniers mois de la famine, elle avoit tiré de ſon grenier une prodigieuſe quantité de blé, ſans y avoir mis de nouveau. Elle l'atteſta ſur les ſaints Evangiles, & toutes la ville ſouſcrivit à ſon témoignage. Ce même prodige a été confirmé dans les Actes de la Canoniſation par la dépoſition de quatorze témoins dignes de foy.

Ainſi la charité du Serviteur de Dieu, ſoutenuë avec une incroyable perſeverance, fut autoriſée par le témoignage de Dieu même.

Avec quel zele il aſſiſte les malades.

Le ſoin de viſiter les malades & d'aſſiſter les mourans, fut l'une des occupations qui lui tenoient toujours le plus au cœur. *Le bien que nous faiſons*, diſoit-il, *à l'égard des pecheurs pendant leur vie, eſt toujours incertain. Nous ſemons le bon grain; mais l'ennemi enſuite ſeme l'yvraie, qui étouffe la bonne ſemence. Le bien que nous faiſons à l'égard des mourans, n'eſt plus expoſé ni à l'inconſtance humaine, ni aux artifices du malin Eſprit: il fixe l'état du Chrétien pour toujours.*

L'orſqu'on l'appelloit pour confeſſer les malades, il quittoit tout ſur le champ; & Dieu lui avoit donné une grace particuliere, pour les diſpoſer à mourir ſaintement. Il commençoit toujours par les preparer à la penitence: il veilloit les nuits entieres auprès d'eux, & ne les perdoit pas de vûë, qu'il n'eût mis en quelque ſorte leur ſalut en ſûreté. Auſſi les malades vouloient-ils tous avoir la conſolation de mourir entre ſes bras. Pour être plus à portée de courir où le beſoin le demandoit, il ne ſe deshabilloit jamais

la nuit, toujours prêt à partir dès que la charité l'appelloit.

Il dispose une jeune personne à une sainte mort.

Le Ciel seconda souvent sa charité, en lui faisant connoître le danger où les malades se trouvoient. Une Demoiselle âgée de vingt-neuf ans, fort entêtée des vanitez du siecle, & qui s'étoit livrée à des engagemens ou criminels, ou fort approchans du crime, tomba malade, & ne pensoit ni à la mort, ni à la necessité de s'y préparer. Regis après avoir fait le Catechisme le Dimanche de la Quinquagesime, passa par hazard par devant la maison de la malade. Là une main secrette le retint au milieu de la ruë, & ravi en esprit il demeura immobile. La sœur de la malade s'en étant apperçûë, elle court lui dire que le Pere Regis passoit. La malade frappée de cet avis, fit appeller Regis; & à peine fut-il entré, qu'il connut par une lumiere divine le danger où elle étoit. Il l'en avertit dans des termes si touchans, qu'elle en fut d'abord penetrée, & qu'elle se confessa avec les marques de la plus vive douleur. Quelques momens après elle perdit toute connoissance, & elle mourut le lendemain, laissant tout

le monde dans la perſuaſion que le Seigneur s'étoit ſervi de Regis pour l'arracher à l'enfer.

Son application à ſecourir les malades abandonnez.

Mais quand la pauvreté étoit jointe à la maladie, ſa charité ſembloit ſe ranimer. Les malades les plus abandonnez étoient ſes malades bien aimez, & qui éprouvoient toute ſa tendreſſe. Il leur ſuffiſoit de voir cet Ange conſolateur, pour oublier tout ce que la maladie & la pauvreté ont de plus dur. Il n'y avoit point de douleur que ſa préſence n'adoucît. Pourvû qu'ils ſçûſſent qu'il étoit inſtruit de leur état, ils étoient tranquilles, tant ils ſe tenoient ſûrs de trouver en lui le ſecours dont ils avoient beſoin. Il deſcendoit en les ſervant aux miniſteres les plus abjets. On le vit ſouvent au Puy comme ailleurs, leur porter lui-même ſur ſes épaules des lits, des paillaſſes, des habits & des meubles : & cela il le faiſoit avec tant de goût & de complaiſance, qu'il étoit aiſé de voir ce que la foy lui découvroit dans leur perſonne.

Après la ſterilité generale dont nous avons parlé, il y eut un ſi grand nombre de malades parmi le bas peuple, qu'ils étoient pêle-mêle les uns ſur les autres dans l'Hôpital. Regis entreprit

de les soulager tous, & il pourvut à leurs besoins par ses quêtes. Il alloit de lit en lit, consolant les uns, soulageant les autres, sans craindre de gagner le mal, quelque contagieux qu'il fût, sans se lasser du travail; sans se rebuter, ni de la mauvaise humeur des malades, ni de l'infection du lieu; toujours avec un visage serein, toujours avec un cœur content, quoique souvent il ne pût se soûtenir à force de se fatiguer. Il falloit un courage aussi heroïque que le sien, pour se livrer sans menagement à des exercices si contraires aux inclinations des sens & de la nature. Mais plus les malades avoient de quoi rebuter, plus le Serviteur de Dieu avoit de goût pour eux. En voici quelques exemples.

Rare exemple de son heroïque charité.

Il y avoit à l'extremité de la ville un pauvre homme couvert d'ulceres, & mangé de vermine. Comme il faisoit horreur à ceux qui l'approchoient, il languissoit dans le dernier abandon, chacun fuyant l'infection & la puanteur du lieu où il habitoit. Il souffroit donc, sans que personne eût le cœur de le consoler, & de le soulager dans ses peines. Regis le sçut, il l'alla voir, & la compassion lui fit verser des torrens

de larmes. On ne ſçauroit s'imaginer tout ce que la charité lui ſuggera pour le ſervice de cet infortuné. Il nettoya ſes haillons, il lava ſes playes, il lui procura un lit & du linge, il lui portoit lui-même tous les jours à manger, il prit ſoin lui-même de panſer ſes playes. Un jour ce pauvre homme s'efforçant de lui marquer ſa reconnoiſſance, l'appella ſon liberateur & ſon pere. Le ſaint Homme fut attendri, il l'embraſſa; & en le ſerrant ſur ſon cœur, *Ah, mon cher frere*, lui dit-il, *c'eſt à moi à vous remercier. Je gagne plus que vous dans les petits ſervices que je vous rends. Ce que je fais pour vous, n'eſt rien en comparaiſon de ce que je voudrois faire, & de ce que je vous dois. La grace unique que je vous demande, eſt que vous me pardonniez d'avoir commencé ſi tard à vous ſecourir.*

La même charité l'engagea à prendre ſoin d'une pauvre femme qui ſe tenoit cachée, dans une chaumiere du fauxbourg S. Gilles. Un horrible cancer qui lui avoit rongé le viſage, la rendoit tres difforme; perſonne ne pouvoit ni la voir, ni l'approcher. Inſupportable à elle-même, elle s'étoit volontairement bannie de la ſocieté civile, & ne

paroiſſoit jamais. Regis ayant appris l'extrême neceſſité de la malade, l'alla viſiter, il l'exhorta à la patience. Chaque jour il lui portoit dequoi vivre, il lui fourniſſoit même de temps en temps quelque mets délicieux pour adoucir ſes peines. Comme elle étoit deſtituée de tout, juſqu'à n'avoir pas une chaiſe pour s'aſſeoir, il lui en porta lui-même une, que l'on conſerve encore aujourd'hui au Puy, comme une précieuſe relique, & comme un monument de la charité du Serviteur de Dieu. Les femmes en travail qui ſe trouvent en peril, ſe la font apporter; & pluſieurs s'y étant aſſiſes, on obtenu de promptes & heureuſes couches.

Comme il croyoit ne vivre que pour les pauvres & pour les malades, il ne ſortoit preſque jamais du College que pour aller les ſecourir ou les confeſſer: c'étoit ſon occuparion principale, & où il mettoit toute ſa joye. Un Jeſuite de la Province de Lyon paſſant par le Puy, pria le Recteur du College de lui donner quelqu'un qui lui fît voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville: Regis toujours prêt à faire plaiſir, s'offrit à lui. A peine furent-ils ſortis de la maiſon, que le Serviteur

de Dieu lui demanda s'il trouveroit bon qu'en chemin faiſant il vît un pauvre qui étoit griévement malade. L'étranger y ayant conſenti, Regis conſola le malade, & lui fit produire pluſieurs actes de vertu. Etant en train de ſatisfaire ſa charité, au ſortir de cette maiſon il entra dans une autre : de celle-cy il paſſa à une troiſiéme, & de cette troiſiéme à une quatriéme. Entraîné par ſon zele il ne faiſoit pas reflexion que le temps s'écouloit ; & la nuit à la fin l'obligea de retourner au College. Alors tout honteux de ce contre-temps, il demanda pardon au Jeſuite étranger de ſon indiſcretion. Celui cy avoüa qu'il avoit eu beaucoup plus de plaiſir à entendre parler Regis des choſes divines, qu'il n'en auroit eu à voir la plus belle ville du monde. Telle étoit la paſſion ardente dont le Serviteur de Dieu étoit épris pour les pauvres : il ne pouvoit ſe laſſer de les voir, de les aſſiſter dans leurs maladies ; indifferent pour tout le reſte, il ſembloit n'avoir de vivacité que pour cela.

Dieu l'ayant ſuſcité pour être un inſtrument de ſes miſericordes, en réformant les mœurs & rétabliſſant la pieté, il voulut autoriſer ſa Miſſion par

le don des miracles. Le détail des gueriſons miraculeuſes que le Seigneur opera par le miniſtere de ſon Serviteur, ſeroit trop long : je me bornerai à quelques-unes des plus ſingulieres.

Il guérit pluſieurs malades.

Une jeune fille qui étoit tourmentée d'une fiévre continuë accompagnée de redoublemens tres-violens, lui expoſa non-ſeulement la vehemence de ſon mal, mais, encore la miſere où ſa maladie réduiſoit ſes parens, qui ne ſubſiſtoient que de ſon travail. Attendri ſur le douloureux état d'une famille entiere, il ſe mit à genoux près du lit de la malade, & demanda ſa ſanté à Dieu d'une voix diſtincte en preſence de pluſieurs perſonnes. Il ſentit bien que Dieu l'avoit exaucé : car ſe levant & faiſant le ſigne de la Croix ſur la malade, il dit tout haut & d'un ton aſſuré : *Fiévre, ſortez du corps de cette malade qui a beſoin de ſa ſanté pour la ſubſiſtance de ſa famille.* Le ſaint Homme fut obéï, & ſur le champ la malade ſe trouva entierement guérie. Ce miracle qui eſt rapporté dans les Actes de la Canoniſation, remplit d'étonnement & d'admiration toute la ville.

Catherine Boutaud étant ſur le point d'accoucher, ſouffroit depuis plu-

ſieurs jours des douleurs extrêmes. Se trouvant en peril, elle fit venir Regis, lequel après l'avoir confeſſée, & lui avoir inſpiré une ferme confiance en Dieu, ſe retira. La malade le rappella; & ayant ordonné qu'on fermât toutes les portes de la maiſon, elle lui dit qu'elle ne permettroit pas qu'il ſortît qu'elle ne fût morte, ou bien délivrée de ſon mal par ſes prieres. Alors Regis s'adreſſant aux parens qui étoient préſens, les engagea à joindre leurs prieres aux ſiennes. Ils n'eurent pas plutôt recité tous enſemble les Litanies de la ſainte Vierge dans une chambre voiſine, que la malade accoucha heureuſement, & ſe trouva auſſi-tôt après dans une ſanté parfaite.

La gueriſon qui ſuit eſt encore plus ſinguliere. Il avoit confeſſé une femme abandonnée des Medecins, & qui étoit en effet ſur le point d'expirer. Les parens lui repréſenterent que cette femme laiſſoit une groſſe famille, & le conjurerent les larmes aux yeux de demander ſa guériſon. Regis touché de leur foy, mit la médaille de ſon chapelet dans un vaſe d'eau; & après avoir beni l'eau, il la fit boire à la mourante, qui ſe trouva au même moment

ſans fiévre & dans une ſanté auſſi parfaite, que ſi elle n'eût point été malade.

Un enfant de ſept ans étoit brûlé depuis pluſieurs jours d'une fiévre tres-ardente. Tous les remedes avoient été inutiles, & les Medecins en deſeſperoient abſolument. Le pere de l'enfant pleuroit jour & nuit, & ne croyoit pas pouvoir ſurvivre à la perte d'un fils unique, qu'il cheriſſoit plus que ſa propre vie. On lui conſeilla de recourir au ſaint Homme, dont on publioit de ſi grandes choſes. Il va le trouver, & le conjure les yeux baignez de larmes d'avoir pitié de ſon fils, & d'un pere que la douleur réduiſoit au deſeſpoir. Regis attendri à la vûë de ce pere affligé, ſe tranſporta chez lui; & en entrant dans la maiſon il trouva toute la famille dans les larmes, & jettant des cris pitoyables, parce que l'enfant étoit à l'agonie. Auſſi-tôt qu'on vit l'Homme de Dieu, on eſpera contre toutes les apparences : l'enfant lui-même un peu auparavant diſoit d'une voix mourante, que s'il pouvoit voir le ſaint Pere Regis, il guériroit infailliblement. Son eſperance & celle de la famille ne fut pas trompée : la préſence de

Regis ſembla ranimer le moribon, & lui donner des forces. Le Serviteur de Dieu après une courte & ardente priere, lui fit prendre de l'eau qu'il avoit benie : incontinent après l'enfant s'endormit,& à ſon réveil il ſe trouva plein de ſanté.

On eût dit que Regis avoit un empire abſolu ſur toutes ſortes d'infirmitez. Ce don de guériſons croiſſant tous les jours, il n'y avoit plus de malade, qui ne s'adreſſât à lui. Une femme travaillée d'un flux de ſang le fit prier de la voir : il recita quelques Oraiſons avec elle, & un moment après le ſang s'arrêta.

En viſitant les malades ſelon ſa coûtume, il rencontra une femme réduite à l'extrémité par une longue dyſſenterie jointe à une fiévre continuë. Il lui conſeilla d'abord de faire quelque vœu. Elle repondit qu'elle en avoit déja fait pluſieurs, ſans en recevoir aucun ſoulagement. Dieu réſervoit la gloire de cette guériſon à ſon Serviteur. Regis ſe mit à genoux, & pria quelque temps avec la malade. La priere finie, il l'exhorta à mettre toute ſa confiance en Dieu, & l'aſſura qu'elle n'en mourroit pas. Dès ce moment la fiévre & la

dyſſenterie ceſſerent : elle paſſa tranquillement la nuit, & ſe trouva le matin dans une parfaite ſanté. Regis étant retourné la voir le lendemain, *Ah ! mon liberateur*, s'écria-t-elle tranſportée de joye. Le ſaint Homme eut beau lui ordonner de ſe taire, elle ne put s'empêcher de publier ce qui s'étoit paſſé.

La guériſon d'une jeune Demoiſelle eut encore plus d'éclat. Les Medecins avoient en vain épuiſé tout leur art pour la guérir, & ils n'en eſperoient plus rien. On avertit un jour Regis que la malade baiſſoit extrêmement, & qu'elle entroit dans l'agonie. Etant accouru incontinent, il trouva le Medecin qui lui dit que ſa préſence ne ſeroit pas de grand ſecours : la malade étoit effectivement dans les convulſions de la mort, ſans parole, ſans connoiſſance, & preſque ſans mouvement. Affligé de la perte de cette vertueuſe fille, qui lui étoit d'une grande reſſource pour l'execution de ſes pieux deſſeins, il pria le Medecin & les parens de ſe retirer. Etant demeuré ſeul dans la chambre avec ſon compagnon, il ſe mit à genoux près du lit ; & les larmes aux yeux il pria le Pere celeſte d'avoir pitié de tant de pauvres, dont cette

Demoiſelle avoit ſoin, & de rendre la ſanté à celle qui leur tenoit lieu de mere. Après cette priere, il ſe leva, & appellant la mourante par ſon nom: *Rendez graces à Dieu*, lui dit-il, *qui a la bonté de prolonger vos jours, afin que vous le ſerviez & les pauvres ſes enfans avec plus de ferveur.* Revenuë alors comme d'un profond ſommeil, elle ouvrit les yeux, & reprenant ſes eſprits à la vûë du ſaint Homme, *Ah! mon Pere*, dit-elle, *en quel état me trouvez-vous? Bien*, répondit-il, *vous voilà guérie; faites un bon uſage de la ſanté qu'il a plû à la bonté divine de vous rendre.* Après lui avoir donné quelques avis ſalutaires, il alla rejoindre le Medecin & les parens, à qui il dit froidement, qu'il ne voyoit pas qu'on dût s'allarmer ſi fort de l'état de la malade; que pour lui, il ne la trouvoit pas ſi mal. Le Medecin & les parens étonnez de ce diſcours, le furent bien plus encore d'entendre la malade aſſûrer qu'elle ſe portoit bien, elle qu'ils venoient de laiſſer à la derniere extrémité. Le Medecin lui ayant tâté le poux, la trouva ſans fiévre. On lui demanda ce qui lui étoit arrivé. Elle répondit qu'elle n'en ſçavoit rien: qu'elle s'étoit tout à coup trouvée ſeule avec le Pere Regis

Regis & ſon compagnon ; & que le ſaint Homme après l'avoir exhortée à bien ſervir Dieu, s'étoit retiré.

Ces faveurs du Ciel n'augmenterent pas ſeulement l'opinion qu'on avoit conçûë de ſon grand credit auprès de Dieu, elles redoublerent ſon zele & ſa charité : il y trouva un nouveau motif de ſe dévoüer à la gloire de Dieu, & à la ſanctification du prochain. Au ſimple recit qu'on lui faiſoit du déreglement de quelques pecheurs, on le vit ſouvent fondre en larmes, & quelquefois même tomber en défaillance. D'un autre côté, ſon zele ingenieux lui ſuggeroit divers moyens de ramener ces ames égarées.

Comme les hommes déreglez deviennent aſſez ſouvent les ennemis de ceux qui combattent leurs paſſions, Regis eut beaucoup à ſouffrir de la part de pluſieurs, dont il entreprit de reformer les mœurs. Mais bien loin que les perſécutions le rendiſſent moins ardent à s'élever contre le vice, elles devinrent au contraire des moyens, dont Dieu ſe ſervit pour faire réüſſir les pieux deſſeins de ſon Serviteur. En voici des preuves.

Un riche Marchand qui vivoit de-

Il convertit un pecheur ſcandaleux.

puis long-temps dans un extrême libertinage, haïſſoit Regis ſans autre raiſon de le haïr, que parce qu'il faiſoit la guerre au ſcandale. Il tâchoit en ſecret de noircir la réputation de l'Homme de Dieu par d'atroces calomnies, & en public il traittoit hautement ſon zele d'indiſcretion & d'hypocriſie. Il alloit même juſqu'à l'inſulter, lorſqu'il le rencontroit; la ſeule vûë de Regis le mettoit en colere. Cette injuſte prévention du Marchand redoubla le zele du ſaint Homme, pour le retirer de l'abyſme affreux où il le voyoit plongé. Il ſe hazarda un jour de lui parler de ſon ſalut: mais il en fut rebuté avec une eſpece de brutalité. Le zele de Regis loin de s'affoiblir, le fit recourir à un pieux artifice, pour s'inſinuer peu à peu dans l'eſprit de ce riche voluptueux. Ayant reconnu qu'il étoit fort avide de gain, il s'appliqua à favoriſer ſon commerce & le debit de ſes marchandiſes. Il alloit lui-même acheter chez lui les choſes dont il avoit beſoin pour l'entretien des pauvres: il le faiſoit même entrer dans ſa confidence, en lui demandant conſeil ſur les meſures qu'il avoit à prendre, pour fournir à la ſubſiſtance des

familles neceſſiteuſes.

Ces avances & ces bons offices rendirent le Marchand plus traîttable : il commença à écouter celui qu'il ne pouvoit ſouffrir auparavant. L'Homme de Dieu commença de ſon côté à eſperer de le gagner à JESUS-CHRIST, & profitant de la diſpoſition favorable où il le voyoit: *Vous prodiguez* lui dit-il, *vos veilles & vôtre ſanté pour amaſſer de grands biens : mais quelle ſera la fin de toutes vos peines ? La mort vous ravira en un moment le fruit de tous vos travaux. Cependant ce ſont ces biens que la mort vous doit enlever, qui vous ont fait juſqu'icy oublier l'heureuſe immortalité, à laquelle vous avez droit de prétendre. Ah ! que vous ſervira d'avoir entaſſé biens ſur biens, ſi vous vous perdez vous-même ?*

Ces paroles fraperent le cœur du Marchand, il les eut preſentes à l'eſprit pendant toute la nuit ; & ſaiſi d'une vive crainte, il va dès le point du jour trouver Regis, & lui faire part du trouble qui l'agite. L'Homme de Dieu le reçut avec joye & avec tendreſſe : mais il lui fit encore plus vivement ſentir le danger de l'état où il languiſſoit. Il tâcha enſuite de faire ſucceder l'eſpe-

rance à la crainte, & d'allumer dans ſon cœur les premieres étincelles de la charité. Enfin le pecheur après avoir encore combattu quelque temps avec lui-même, ſe rendit, & declara que c'étoit tout de bon qu'il vouloit changer. En effet il fut à peine retourné dans ſon logis, qu'il en chaſſa celle qui juſqu'alors l'avoit entretenu dans le crime: & s'étant diſpoſé par l'aumône & la priere à une Confeſſion generale, il la fit au ſaint Homme avec une ſi grande abondance de larmes, que Regis crut lui-même que la grandeur de ſa contrition pouvoit ſuppléer aux peines dûës à ſa vie licentieuſe.

Sa charité envers un pecheur converti.

La penitence qui fut impoſée au nouveau penitent, lui paroiſſant beaucoup au deſſous de ce qu'il croyoit meriter; *Pourquoi épargnez-vous ainſi ma delicateſſe*, dit-il au Serviteur de Dieu? *Quelle proportion peut-il y avoir entre une peine ſi legere & une vie auſſi criminelle que la mienne? Vous avez raiſon d'en juger ainſi*, lui répondit le ſage & charitable Directeur, qui vouloit d'un côté menager ſa foibleſſe, & qui de l'autre côté ſe doutoit bien que l'indulgence dont il uſoit envers le pecheur converti, ne feroit qu'exciter ſon zele contre lui même. *Vous*

avez dû attendre, & vous meritez veritablement une penitence plus rigoureuſe, pour être proportionné au nombre & à l'énormité de vos pechez; mais j'acquiterai moi-même le reſte de vos dettes.

L'indulgence du Directeur ne ſervit qu'à ranimer la ferveur du penitent. L'experience avoit appris à Regis que quand le cœur eſt vraïment touché, il faut mettre un frein aux excès où le pecheur voudroit ſe porter, pour venger ſur lui-même les outrages qu'il a faits à Dieu. Celui dont nous parlons paſſa le reſte de ſes jours dans les exercices de la plus ſevere penitence, & repara par une vie tres-édifiante le ſcandale qu'il avoit donné. Tel étoit le talent du Serviteur de Dieu; aſſaiſonnant toûjours ſon zele par la douceur, il ſçavoit ramener les eſprits les plus rebelles, & ceux même qui l'avoient regardé avec horreur, étoient enfin forcez de ſe rendre à l'onction de ſa parole.

Plusieurs pecheurs ſont convertis par ſa douceur.

Un jeune homme tranſporté de fureur contre lui, parce qu'il lui avoit arraché celle qui le tenoit captif depuis long-temps, avoit formé le deſſein de l'aſſaſſiner. Pour l'execution de ſon attentat, il alla attendre le Serviteur de Dieu dans un chemin écarté, par où il

ſçavoit qu'il devoit paſſer. Auſſi tôt que Regis l'apperçut, il connut par une lumiere divine le projet de l'aſſaſſin. Il alla au devant de lui, & le regardant avec cette douceur à laquelle il étoit difficile de reſiſter, *Je ſçai*, lui dit-il, *le deſſein qui vous amene ici : vous ne l'executerez pas.* Puis l'embraſſant avec tendreſſe, *Ah ! mon cher frere, pourquoi voulez-vous tant de mal à un homme qui vous veut tant de bien, & qui voudroit au peril de ſon ſang, vous procurer le ſalut éternel, qui eſt le plus grand de tous les biens ?* Cet homme furieux ne put tenir contre une ſi grande charité : il ſe jetta aux pieds de Regis, lui demanda pardon, & lui promit de regler ſes mœurs. Il ſe convertit en effet, pleura amerement ſes pechez, & s'abandonna enſuite avec une entiere confiance à la direction du Serviteur de Dieu.

Trois autres jeunes debauchez des premieres familles du Puy, outrez comme celui dont nous venons de parler, de ce que Regis leur avoit enlevé l'objet de leurs infames plaiſirs, réſolurent de s'en venger. Ils vont à l'entrée de la nuit le demander au College. Quand le portier de la Maiſon avertit le ſaint Homme que trois jeunes Cavaliers vou-

loient lui parler : *Je ſçai*, dit-il, *ce que c'eſt ; ouvrez-leur la porte de l'Egliſe.* Il y arrive de ſon côté ; & après avoir adoré JESUS-CHRIST, & s'être offert à lui comme une victime prête à être immolée pour ſa gloire, il va droit à eux ; & les abordant avec intrepidité, *je n'ignore pas*, leur dit-il, *que vous en voulez à ma vie : mais je mets toute ma confiance & toute mon eſperance en Dieu. Ce qui me touche n'eſt pas la mort qui eſt l'objet de mes vœux, mais l'état de damnation où vous êtes, & dont vous êtes ſi peu touchez.*

Les jeunes libertins confus de ſe voir découverts, & ne comprenant pas comment il avoit pû penetrer leur deſſein qu'ils n'avoient confiez à perſonne, furent déconcertez. Comme il les vit interdits & immobiles : *Je vous conjure*, pourſuit-il, *de retourner à Dieu. Je ſçai que vos conſciences ſont ſoüillées de bien de crimes : mais ne deſeſperez pas d'une miſericorde toujours prête à vous faire grace.* Enſuite il ſe jetta à leur cou avec la tendreſſe d'un pere, les conjurant de ſe bien mettre avec Dieu, & d'expier leurs pechez par la penitence.

La douceur & les paroles de Regis les frapperent tellement, que bien loin

de rien entreprendre contre ſa perſonne, ils eurent horreur de leur deſſein; & la veneration prenant la place de la rage, ils ſe proſternerent à ſes pieds, & lui demanderent pardon de leur aveugle emportement. Regis les preſſant de ſe reconcilier au plûtôt avec Dieu, le plus emporté des trois ſe confeſſa dans le moment. Les deux autres vinrent dès le lendemain décharger leur conſcience dans le ſein de l'Homme de Dieu. C'eſt d'eux-mêmes qu'on a ſçû ce détail, ayant fait gloire de publier qu'ils étoient redevables au zele de Regis de leur converſion, & de la vie reguliere qu'on leur a vû mener dans la ſuite.

Son zele embraſſoit tous les états; & il n'y avoit nulle condition, quelle quelle fût, qui n'en reſſentît les effets. Toute la ville étoit charmée de le voir chaque année pendant le temps de la recolte occupé à raſſembler & à loger une foule de pauvres gens, qui venoient de tout le Vélay au Puy ſe loüer pour coupper les blés. Le peril où ſe trouvoient alors pluſieurs jeunes payſannes, allumoit ſon zele; & comme ſa vûë principale étoit d'empêcher que Dieu ne fût offenſé, ſon premier

ſoin étoit de ſéparer les hommes d'avec les femmes. Il trouva un lieu propre à les loger, les hommes d'un côté, & les femmes de l'autre. Toutes les Fêtes & tous les Dimanches il leur expliquoit ſéparément la doctrine Chrétienne, il leur inſpiroit une vive horreur du peché, il entendoit les Confeſſions de pluſieurs, il ne laiſſoit manquer de rien ceux qui tomboient malades. Le fruit de ſon zele Apoſtolique fut la converſion de pluſieurs païſans Calviniſtes, qui rentrerent à cette occaſion dans le ſein de l'Egliſe. Par ſes inſtructions ferventes il affermit auſſi de telle ſorte de jeunes payſannes dans l'amour de la vertu, qu'elles ne purent être corrompuës, ni par promeſſes, ni par preſens. Il eut même la conſolation d'apprendre la conſtance de quelques-unes, qui ayant été pourſuivies pendant pluſieurs lieuës par de jeunes libertins avoient genereuſement réſiſté à leurs violentes pourſuites.

Ce n'eſt pas ſeulement par les charmes de ſa douceur qu'il gagnoit les pecheurs à Dieu; il ſçavoit à l'exemple de JESUS-CHRIST modéle des Ouvriers Evangeliques, les ramener à leur devoir par une ſainte ſeverité. Pluſieurs pecheurs ſont gagnez à Dieu par ſa

fermeté. Un jeune Officier s'accusa un jour dans le sacré Tribunal, d'avoir tâché de séduire une jeune Religieuse : le Serviteur de Dieu lui exposa dans des termes si forts l'horreur de son attentat, que le pénitent en fut atterré. Il a souvent assuré confidemment à ses amis dans un âge avancé, que ce que Regis lui dit alors, lui étoit toujours présent ; & qu'il s'étoit toujours trouvé depuis dans la disposition de mourir plûtôt que de perdre la grace. Telle est la force de la voix de Dieu ; elle brise les cedres, & éteint les plus violens incendies.

Elle eut encore dans la bouche de Regis un effet semblable à l'égard d'un homme, lequel adonné à l'ivrognerie, portoit souvent la désolation dans son ménage, & rendoit sa femme la victime de sa fureur. En vain Regis lui avoit remis devant les yeux la honte de ses excès : ces discours le touchoient peu. Les larmes de sa femme & les gemissemens de ses enfans ne servoient qu'à irriter sa colere. Un jour cette femme plus accablée qu'à l'ordinaire, alla trouver Regis, & lui dit que les emportemens de son mari alloient à des brutalitez qu'elle ne pouvoit plus soûte-

nir. Le Serviteur de Dieu la consola le mieux qu'il put. Puis s'étant un peu recüilli, & ayant levé les yeux au Ciel, *Prenez courage*, dit-il, *& rendez graces à Dieu : vous allez devenir la plus heureuse femme qu'il y ait au Puy. Ce mari libertin qui vous cause tant de chagrins aujourd'hui, changera de mœurs au premier jour.*

A quelques jours de là Regis le rencõtra dans une ruë écartée. Il l'aborda, & le regardant avec des yeux tout enflammez de zele, *Allez*, lui dit-il, *vous êtes indigne de vivre : les honnêtes gens ne sçavent ce que c'est que de perdre la raison par l'excès du vin & de maltraitter leur femme ; il n'y a que les brutaux qui se portent à ces violences : Dieu ne tardera pas de châtier vôtre intemperance scandaleuse.* Cet homme frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, tomba à la renverse. Etant revenu de sa frayeur, il se trouva changé à l'heure même, & conçut de l'horreur de ses emportemens. Outre qu'il s'interdit entierement l'entrée des cabarets, il prit une ferme résolution de ne boire jamais de vin. Depuis ce temps là il vécut en paix & dans une grande union avec sa femme, & remplit les devoirs d'un veritable Chrétien.

De tous les pechez, celui qui causoit au saint Homme une plus vive horreur, & qu'il combattit avec plus de force, fut le blasphême. S'il arrivoit qu'il entendît outrager le saint Nom de Dieu, il pleuroit amerement, & quelquefois même il lui prenoit un fremissement par tout le corps. Alors se livrant à l'ardeur de son zele, il en venoit aux menaces les plus terribles. On le vit même, quand ses menaces étoient inutiles, on le vit, suivant le conseil de saint Jean Chrysostome, venger dans les transports d'une sainte colere, l'outrage fait à la Majesté Divine. Aussi étoit-il redouté au Puy comme le fleau des Blasphemateurs. Le frein le plus puissant pour les retenir, lorsqu'ils tomboient dans ces excès, étoit de les menacer du Pere Regis: il n'en falloit pas davantage, pour faire taire les plus insolens.

Avec quelle force il combat le blasphéme.

Il trouva un jour dans une place publique deux femmes aux prises l'une contre l'autre, & qui dans leur aveugle fureur n'épargnoient pas le Nom de Dieu. Les trouvant sourdes à ses remontrances & à ses prieres, il éleva la voix, & leur parla d'un air severe. Ce remede étant encore inutile, l'Homme

de Dieu emporté par ſon zele, prit de la bouë, comme s'il eût voulu leur fermer la bouche. Ce ſpectacle nouveau les arrêta tout à coup; & s'étant calmées ſur le champ, elles ſe reconcilierent.

Trouvant un jour un homme maſqué qui vomiſſoit mille blaſphêmes, il fit tous ſes efforts pour l'intimider par ſes menaces. Celui-cy ne répondant aux menaces que par de nouvelles impietez, Regis, comme un autre Phinées, ne put plus ſe contenir à la vûë des outrages faits à ſon Dieu, & donna un ſoufflet au Blaſphemateur. Ce fut ſans doute par une inſpiration de l'Eſprit ſaint qu'il ſe porta à une action ſi contraire aux regles ordinaires de la prudence. Car à peine l'impie ſe ſentit-il frappé, que ſe démaſquant à l'inſtant, il ſe jetta aux genoux de Regis, & implora ſon ſecours pour l'aider à expier ſes crimes.

Le Seigneur benit d'une maniere encore plus éclatante le zele du Serviteur de Dieu, pour abolir le blaſphême. Sçachant que ce vice regnoit ſur tout parmi les gens d'une certaine profeſſion, il les invita dans un Sermon qu'il faiſoit à Saint Pierre, de le venir trou-

ver dans l'Egliſe du College au jour & à l'heure qu'il leur marqua. Ils s'y rendirent ; & il leur parla ſur ce ſujet avec une éloquence ſi vive & ſi forte, qu'il les remplit tous d'effroy. La terreur dont ils furent ſaiſis, ne fut pas ſterile. Après le Sermon, ils promirent tout haut d'une commune voix de ne proferer jamais ni blaſphême, ni jurement. En ſortant de l'Egliſe ils proteſterent de nouveau à Regis les uns après les autres, de ſouffrir mille morts plûtôt que de manquer à la parole qu'ils venoient de lui donner. Ils firent plus : ils s'engagerent d'eux-mêmes de bannir de leur compagnie ceux qui violeroient une promeſſe ſi ſolemnelle. La plûpart même firent les jours ſuivans une Confeſſion genérale de toute leur vie avec toutes les marques d'une ſincere penitence.

Telle étoit l'horreur que le ſaint Homme avoit pour les offenſes commiſes contre Dieu, ſoit qu'elles ſe commiſſent devant lui, ou qu'elles vinſſent à ſa connoiſſance ; il étoit comme neceſſairement determiné à en arrêter le cours, quoy qu'il lui en dût coûter, au peril même de ſa vie. Toute la ville fut témoin de ſon zele & de ſa mode-

ration heroïque dans le trait que je vais raconter.

Pendant les trois jours du Carnaval, l'Egliſe des Jeſuites étoit magnifiquement ornée. Le peuple attiré par l'appareil du ſpectacle, abandonnoit les folies & les debauches de la ſaiſon, pour venir adorer JESUS-CHRIST expoſé à la veneration des Fidelles. L'un des trois jours quelques jeunes gens maſquez s'aviſerent d'aller avec un tambour & des hautbois devant cette Egliſe, & ils y commirent les dernieres inſolences au grand ſcandale de ceux qui en furent témoins. Regis ne pouvant voir ſans horreur une telle impieté, court vers ces jeunes libertins, & les conjure d'abord avec douceur de ne pas troubler le culte de Dieu & la devotion du peuple. Le ſaint Homme en étant repouſſé avec violence & avec menaces, leur declara que ni les menaces, ni la mort même n'étoient pas capables de l'intimider, & de l'obliger à ſouffrir rien qui bleſsât la Religion. Prenant enſuite un certain air d'autorité, il ordonna au tambour de ceſſer, à quoi il obéit. Mais le plus inſolent de la trouppe lui commandant de continuer, & Regis s'y oppoſant avec courage, le

Il s'oppoſe avec courage à la profanation des Egliſes.

jeune libertin donna un soufflet au saint Homme, qui sans s'émouvoir ne fit que présenter l'autre joüe.

Rare exemple de sa patience.

Toute la Ville qui reveroit Regis comme un Saint, se remua au premier bruit de cette insulte. Les Conseillers de la Sénechaussée s'assemblerent, & resolus de ne pas laisser impuni un tel attentat, ils deputerent vers le Recteur du College l'Avocat du Roy nommé le Blanc, pour s'informer exactement des circonstances & des Auteurs du crime. Celui-cy ayant exposé le sujet de sa commission, le Recteur fit venir Regis, pour sçavoir de lui la verité du fait.

Aussi-tôt qu'il parut, l'Avocat du Roy lui dit, que la Compagnie avoit appris avec douleur l'insulte qui lui avoit été faite, & qu'elle étoit determinée à lui en faire la justice qui lui étoit dûë: que comme l'outrage avoit été public, elle vouloit que la satisfaction fut publique: qu'elle l'avoit envoyé pour prendre de lui une exacte connoissance de ce qui s'étoit passé; & qu'ainsi il le prioit de ne lui rien cacher, & sur tout de lui nommer ceux qui l'avoient outragé, qu'on sçavoit être connus de lui.

Regis après avoir remercié les Magiſtrats, & en particulier l'Avocat du Roy de leur attention, répondit avec beaucoup de modeſtie, qu'il ne pouvoit ſe plaindre de perſonne ; & que toute la ſatisfaction qu'il demandoit, étoit qu'on ne lui en fit aucune. En vain le Magiſtrat fit de plus préſſantes inſtances, Regis ſe tût toujours, regardant comme une faveur l'inſulte perſonnelle qu'il avoit reçuë. Le Ciel recompenſa la patience du Serviteur de Dieu. Car celui qui lui avoit inſulté, vint peu de jour après ſe jetter à ſes pieds ; & fondant en larmes il confeſſa ſes pechez avec toutes les marques d'une ſincere penitence.

Il fait ſans relâche la guerre à l'impureté.

Ce que l'Homme de Dieu entreprit pour exterminer les horribles ſcandales que l'impureté cauſoit dans la ville du Puy, fit ſur tout éclater la fermeté de ſon zele. Pour coupper racine au mal, il s'informoit des lieux où ſe retiroient ces perſonnes infames qui s'étoient livrées à la proſtitution, & il n'ometroit rien pour les retirer de l'abyſme, où elles s'étoient plongées.

Il ſçut qu'un artiſan en gardoit une dans ſa maiſon. Comme Regis le preſſoit de la faire ſortir, celui-cy nia

impudemment le fait, & s'emporta contre le Serviteur de Dieu. Alors Regis élevant la voix, *Remettez-moi*, lui dit-il, *cette pechereſſe que vous retenez dans vôtre maiſon au grand ſcandale de tout le voiſinage.* L'artiſan étoit un homme violent, & alla juſqu'à menacer Regis, s'il ne ſe retiroit. Le ſaint Homme qui ne ſçavoit ce que c'étoit que de craindre, quand il s'agiſſoit de l'interêt de Dieu, prenant alors un air de Maître : *Malheureux*, dit-il, *ſi vous ne me la remettez de bonne grace, je vous l'enleverai malgré vous.* A l'inſtant il ſaiſit l'artiſan, & le tirant hors de la porte il entra malgré lui dans la maiſon, & il y trouva la pechereſſe cachée. Regis la conduiſit lui-même chez une Dame vertueuſe, à qui il en confia le ſoin : & elle vêcut enſuite avec beaucoup d'édification. La converſion de l'artiſan, ſuivit depuis l'exemple de celle qui avoit été l'inſtrument de ſon iniquité.

Regis eut un ſuccès bien different dans les mouvemens qu'il ſe donna pour la converſion d'une femme mariée qu'un homme riche entretenoit dans la débauche. De concert avec le mari, il fit enfermer cette femme pour arrêter du

moins le cours du ſcandale. Le complice homme accredité dans la ville, fit joüer tant de reſſorts, qu'il obtint du Magiſtrat une ſentence, en vertu de laquelle la femme devoit être élargie. Regis affligé de ce changement, employa les motifs les plus forts & tout ce que la vivacité de ſon zele lui put ſuggerer pour engager le Magiſtrat à ſuſpendre l'execution de la Sentence qu'il avoit portée. Celui-cy tint ferme, & renvoya le ſaint Homme fort bruſquement.

Regis avoüa qu'il n'avoit jamais rien reſſenti plus vivement que ce refus. Avant que de rentrer au College il entra dans la maiſon de Monſieur Dryde ſon ami, à qui il conta ce qui lui venoit d'arriver *C'eſt ainſi*, diſoit-il avec une ſainte indignation, *que par des vûës humaines on ſacrifie lâchement les interêts de Dieu.* Il ſe tut tout à coup plongé dans une amere affliction. M. Dryde & le Pere Charbonier compagnon de Regis, firent leurs efforts pour le conſoler, lui-diſant qu'il devoit ſe ſçavoir gré d'avoir au moins empêché l'offenſe de Dieu pendant quelques jours : & que Dieu ne manqueroit pas de lui tenir compte de ſa bonne volonté &

des démarches qu'il avoit faites, pour rompre un commerce criminel.

Pendant que Charbonier & Dryde s'entretenoient enſemble, ils s'apperçûrent que Regis étoit diſtrait; & qu'uniquement occupé du ſujet de ſa triſteſſe, il n'étoit pas attentif à ce qu'ils diſoiét. Ils le virent immobile, appuyé ſur un buffet, dans un profond ſilence & le viſage fort enflammé. Il jettoit de profonds ſoupirs, & de groſſes larmes lui couloient des yeux. Revenu à lui tout à coup, il ſe leva avec une action vehémente, & frappant le buffet de la main, *Ah le lâche*, s'écria-t'il tout haut en homme inſpiré, *le lâche qui compte pour rien l'offenſe de la Majeſté divine. Avant que l'année ſe paſſe Dieu ſera vangé.* La fatale mort du Magiſtrat arrivée dans l'année même, ne verifia que trop à la lettre la prediction du ſaint Homme.

On vit une ſemblable ſuite de la prédiction que Regis avoit faite à une jeune Dame, dont il avoit long-temps tâché en vain de rompre l'intrigue, qui la tenoit comme enchaînée. Le ſaint Homme lui dit que Dieu ſe laſſoit de ſa reſiſtance, & qu'il ne tarderoit pas à la punir. Peu de temps après la Dame fut tuée d'un coup de fuſil lâché

par mépriſe, dans le moment qu'elle s'entretenoit avec celui qui faiſoit l'objet de ſon aveugle paſſion. Ces triſtes évenemens, que l'on ſçavoit avoir été prédits par le ſaint Homme, jetterent la terreur dans la ville. On racontoit la fin malheureuſe de pluſieurs autres pecheurs, qui ayant été preſſez par Regis de ſe convertir, avoient opiniâtrement reſiſté à ſes ſollicitations. La crainte d'un ſemblable châtiment jointe à la force de ſes diſcours, opera de grands changemens dans les mœurs.

Il s'expoſe à la mort pour ſauver la pudeur d'une jeune fille.

Il n'étoit pas moins attentif à prevenir le déſordre, qu'à en retirer les perſonnes qui y étoient engagées. Il garantit avec un courage qui a peu d'exemples, une jeune orpheline pauvre & bien-faite, du precipice, dans lequel elle étoit ſur le point de tomber. Un homme de qualité l'avoit ſéduite par des promeſſes artificieuſes, & lui avoit aſſigné un rendez-vous criminel. A peine Regis en fut-il averti, qu'il y accourut. La préſence du ſaint Homme ſurprit l'impudique, & l'embarraſſa d'abord : mais s'étant remis auſſi-tôt, *Que venez-vous chercher icy, mon Pere*, lui dit-il, *vous vous mêlez de bien des*

choſes qui ne vous regardent point. Je viens, Répondit Regis, *chercher cette innocente brebis, que vous enlevez à Dieu comme un loup raviſſant. Retirez-vous, mon Pere,* reprit l'homme paſſionné : *autrement vôtre imprudence vous coûtera cher.* Regis lui repartit avec une ſainte & genereuſe liberté, qu'il ne ſe retireroit pas qu'il n'eût mis en ſûreté la pudeur de cette jeune orpheline. *Quant aux menaces que vous me faites,* ajoûta-t'il, *ſçachez qu'elles ne ſont pas capables de m'ébranler, & que je feray gloire d'être immolé à vôtre aveugle fureur.* Alors le libertin ne ſe poſſedant plus, tira ſon épée & ſe mit en devoir de percer Regis. *Ah ! très volontiers,* s'écria le ſaint Homme, *je répandray mon ſang pour* JESUS-CHRIST. Et là deſſus ouvrant ſa poitrine, *Frappez,* dit-il, *je mouray content, pourvû que Dieu ne ſoit pas offenſé.* L'intrepide fermeté du Serviteur de Dieu, & je ne ſçai quoi de divin qui reluiſoit ſur ſon viſage, arrêta tout d'un coup la fureur de l'impudique, qui ſe retira tout confus. Regis de ſon côté conduiſit ſur le champ la jeune orpheline en un lieu ſûr, où elle mena une vie trés innocente, publiant juſqu'à la mort l'ineſtimable faveur dont elle étoit rede-

vable au zele heroïque du ſaint Homme, qu'elle regarda toujours comme un Ange envoyé du Ciel, pour être le gardien de ſa pudeur.

Il convertit & retire du danger pluſieurs pechereſſes.

Pierre le Blanc grand Vicaire de l'Evêque, & pluſieurs autres témoins oculaires ont depoſé juridiquement, que Regis avoit fait rentrer dans la voïe de ſalut un nombre infini de pechereſſes publiques. Aprés leur converſion, il les diſperſoit en diverſes maiſons non ſuſpectes, où elles étoient à couvert du danger, & où il les entretenoit aux dépens des perſonnes zelées, de qui il tiroit des aumônes conſiderables. Au commencement, il alloit queſter par les maiſons de quoi fournir à cette bonne œuvre. Cette ſorte de charité déplut au Recteur du College, qui s'allarmant des plaiſanteries que quelques libertins faiſoient ſur cela, défendit à Regis d'aller lui-même chercher & recueillir ces aumônes. Le ſaint Homme obéït: mais ce qui ne lui étoit pas permis de faire par lui-même, il le faiſoit par le miniſtere de pluſieurs perſonnes animées de ſon eſprit & de ſon zele.

D'abord une Demoiſelle fort riche ſe chargea de quatre de ces femmes qui quittoient le vice, puis de ſix. Elle alla

juſqu'à en nourrir dix, aidée de quelques autres Dames qui contribuoient à cette bonne œuvre. La charitable Demoiſelle y employoit la plus grande partie de ſes revenus. Les parens en murmurerent, & s'en prirent au Serviteur de Dieu : mais il craignoit peu les diſcours & les jugemens des hommes dans ce qu'il entreprenoit pour le ſalut des ames.

Il pouvoit être plus touché d'une démarche que fit la Demoiſelle même. Perſuadée qu'un Jeſuite du College lui avoit rendu un mauvais office, dans l'ardeur de ſon reſſentiment elle va trouver Regis, pour lui dire qu'il eût à pourvoir au logement & à la nourriture de ſes nouvelles Converties : qu'elle ne pouvoit, ni ne vouloit plus s'en mêler : que s'il ne la déchargeoit au plûtôt de cet embarras, elle alloit les congedier toutes.

Regis fut d'abord fort allarmé d'une réſolution & d'une menace ſi peu attenduë de la part d'une perſonne dont il eſtimoit la vertu. Mais entrevoyant la cauſe du deſſein precipité qu'elle formoit d'abandonner l'œuvre de Dieu, *Seroit-il bien poſſible*, lui dit-il, d'une maniere tendre & vive, *que faiſant*

faiſant profeſſion de pieté, vous vouluſſiez vous prendre à Dieu de l'injure que vous prétendez avoir reçûë d'un homme, & vous en venger ſur tant d'ames innocentes? Voudriez-vous leur faire porter la peine d'une faute qu'elles n'ont pas commiſe? Ces paroles firent tout l'effet que le Serviteur de Dieu s'en étoit promis; & la Demoiſelle rentrant en elle-méme, lui demanda pardon de la foibleſſe qu'elle avoit euë.

Il établit une maiſon pour les Pechereſſes pénitentes.

Il y avoit déja quelque temps que Regis faiſoit ainſi ſubſiſter ces pecherelles pénitentes par ſon induſtrieuſe charité, lorſque Dieu lui inſpira le deſſein de les renfermer toutes dans une Maiſon. Ses amis lui repréſenterent qu'il alloit s'engager dans une affaire trés épineuſe; & que ſans compter les chagrins inſéparables des nouveaux établiſſemens, il s'attireroit beaucoup d'ennemis ſur les bras. Mais le zele Apoſtolique ne ſe rebutte de rien, quand il eſt queſtion d'avancer la gloire de Dieu.

Aprés s'être aſſûré dans l'Oraiſon, de la volonté & de la protection de Dieu, il commença par propoſer ſon projet à l'Evêque, à qui il avoit coûtume de communiquer toutes ſes entrepriſes.

Il lui dit, que tout le monde ſe plaignoit des deſordres publics cauſez par la multitude des femmes de mauvaiſe vie qui corrompoient la jeuneſſe ; qu'il ſe ſentoit un puiſſant attrait de Dieu pour les raſſembler toutes dans une maiſon, où on les obligeroit de vivre dans une exacte diſcipline; que cette voïe étoit ſûre pour les précautionner contre les rechutes, & aſſûrer la perſéverance de leur converſion. Le zelé Paſteur, qui étoit porté de lui-même à favoriſer tout ce qui pouvoit contribuer à la ſanctification de ſon troupeau, loüa la charité de Regis, & lui promit tout ce qui dépendroit de ſon autorité, pour faciliter l'execution de ſon deſſein.

Ce premier pas étant fait, l'Homme de Dieu délibera de tout avec Pierre le Blanc grand Vicaire de l'Evêque & ſon ami particulier, qui connoiſſant la grandeur du mal & la neceſſité du remede, approuva l'entrepriſe, & s'engagea à l'appuyer de tout ſon credit. La facilité que Regis trouva dans l'Evêque & dans ſon grand Vicaire, ſembla lui promettre un heureux ſuccès. Il alla enſuite demander l'agrément & les conſeils du Pere Sebaſtien Vineau,

Le Superieur de Regis s'oppoſe à l'éta-

Recteur du College. C'étoit un homme vertueux, mais timide & difficultueux à l'excès : il étoit d'ailleurs un peu prévenu contre le Serviteur de Dieu dont le zele vif, quoique discret au fond, l'avoit souvent allarmé.

bliſſement du Refuge, & y conſent à la fin.

Au seul nom d'un nouvel établiſſement, il fut effrayé. Il dit à Regis, qu'il alloit soûlever & faire crier toute la Ville, & qu'il lui conseilloit de ne pas penser à une entrepriſe si délicate & si perilleuſe. Regis convint que son deſſein n'étoit pas sans difficulté & sans peril : mais qu'il l'entreprenoit avec une ferme confiance en Dieu, & qu'il avoit souvent éprouvé que Dieu soûtient & protege ceux qui s'abandonnent entierement à lui. Il ajoûta qu'il conduiroit toutes choſes avec tant de douceur & de ménagement, qu'il eſperoit d'en venir à bout sans trouble, & sans aucun des inconveniens qu'on croyoit avoir lieu de craindre.

Le Recteur lui demanda quelles étoient ſes reſſources, aux dépens de qui la maiſon ſeroit achetée, & les Pénitentes entretenües de tout ; où il trouveroit des Directrices capables d'entretenir la diſcipline parmi des femmes à peine ſorties du libertinage.

Regis répondit, qu'il eſperoit que Dieu, auteur de ce deſſein, lui fourniroit le moyen de l'executer : qu'il pouvoit déja compter ſur la charité de pluſieurs perſonnes riches & devotes pour acheter une maiſon, pour la meubler, & avec le temps pour la faire ſubſiſter : qu'il avoit déja jetté les yeux ſur des perſonnes d'une vertu & d'une ſageſſe éprouvée, pour gouverner cette Communauté.

Le Recteur ſe trouva un peu embaraſſé de cette réponſe. Il ne pouvoit nier que l'œuvre ne fût utile : mais il craignoit de ſe faire des affaires avec pluſieurs perſonnes puiſſantes. Il penſa donc à remettre cette bonne œuvre à un autre temps. *Je ne pretends pas*, dit-il au Serviteur de Dieu, *que vous abandonniez tout à fait vôtre entrepriſe : mais il en faut differer l'execution, juſqu'à ce que les conjonctures ſoient plus favorables. Ne précipitez rien, le temps amenera toutes choſes ; & en ſe preſſant trop on gâteroit tout.*

Regis lui fit connoître au contraire le hazard que l'on courroit à remettre l'entrepriſe à un autre temps : que les conjonctures ne ſeroient peut-être jamais plus heureuſes : que l'Evêque &

le grand Vicaire approuvoient ce deſſein : qu'on avoit une maiſon preſque aſſûrée, & que pluſieurs autres reſſources paroiſſoient immanquables. Quelque préoccupé que fût le Recteur, il ne put s'empêcher d'approuver & de loüer le zele de Regis. Il fit encore quelque legere oppoſition : aprés quoi il ſe rendit enfin, & conſentit à tout ce que voulut le Serviteur de Dieu.

Regis affermi plus que jamais dans ſon deſſein par le conſentement de ſon Superieur, en entreprit l'execution avec autant de chaleur que de ſageſſe. Il s'adreſſa aux Dames les plus vertueuſes de la ville, & les excita à concourir à une œuvre ſi ſainte. La Demoiſelle dont nous avons déja parlé, offrit d'abord une ſomme conſiderable, ſon exemple fut ſuivi de pluſieurs autres perſonnes, & en fort peu de temps il amaſſa dequoi acheter & meubler une maiſon, où il logea dabord une vingtaine de Pechereſſes converties. Tout alloit ſelon ſes deſirs ; & déja le bon ordre & la regularité fleuriſſoient dans cette Communauté naiſſante, lorſque l'Enfer jaloux d'un ſi grand ſuccès, fit joüer toutes ſortes de machines pour renverſer cet édifice.

On s'éleve contre le refuge.

Pluſieurs libertins qui ne trouvoient pas leur compte dans ce nouvel établiſſement, ſe ſoûleverent contre le Serviteur de Dieu : ils firent courir des memoires ſanglans, où ils n'épargnoient ni ſa perſonne, ni le Refuge. Il n'en fut pas ſurpris, & les oppoſitions des pecheurs, ne firent jamais qu'augmenter ſon zele. Il n'étoit pas de ces ames lâches & timides, qui ſacrifient les interêts de Dieu à des craintes humaines : il pourſuivit donc ſon entrepriſe avec vivacité, malgré le déchaînement des libertins, qui de leur côté ne s'en tinrent pas là.

On faiſoit ſuggerer au Recteur, que cette Maiſon ſeroit un amas de femmes libertines, qu'on ne pourroit jamais réduire & accoûtumer au joug de la diſcipline : que Regis ſe rendoit importun à tous les honnêtes gens, les forçant malgré eux à contribuer à une entrepriſe ſi temeraire, & que toute la ville en murmuroit. Quelques Jeſuites même, qui écoutoient trop de faux Sages du ſiecle, condamnerent hautement Regis, pour s'être engagé à entretenir une Communauté, ſans avoir les fonds neceſſaires.

On n'eut pas de peine à perſuader

le Recteur, qui n'étoit pas encore entierement revenu de ſes préventions contre le Refuge, & qui n'avoit donné les mains à cet établiſſement que comme malgré lui. Il fit venir Regis, & lui ordonna d'abandonner le ſoin de cette Maiſon, qui ne pouvoit, diſoit-il, ſubſiſter faute de fonds. Cet obſtacle étonna le Serviteur de Dieu : mais après avoir conſulté le Ciel dans la priere, il crut qu'il manqueroit à ſon devoir, s'il ne faiſoit tous ſes efforts pour faire revoquer l'ordre qu'il avoit reçû ; bien réſolu pourtant d'acquieſcer à la volonté de ſon Superieur, ſi après avoir écouté ſes raiſons, il perſiſtoit dans ſon ſentiment.

Il va donc le trouver, & le conjure les larmes aux yeux de ne pas abandonner le ſalut de tant de perſonnes, qui periroient ſi on l'obligeoit d'abandonner le ſoin du Refuge. Il ajoûta qu'il en chargeoit la conſcience des Superieurs, & qu'il en déchargeoit la ſienne ſur la leur. Le Recteur loüa ſon zele & ſon courage : mais il lui déclara, qu'il ne pouvoit lui permettre de ſe mêler davantage d'un établiſſement ruïneux, qui n'avoit ni fonds, ni revenu, & qui ne pouvoit manquer

de tomber, à la confuſion de ceux qui l'avoient entrepris.

On lui défend de prêdre ſoin du Refuge, & il obeït

Regis tâcha en vain de le raſſûrer: quelques remontrances qu'il fit, il ne put fléchir un homme qu'une fauſſe prudence rendoit inflexible. Le Recteur lui défendit de voir deſormais les femmes du Refuge, & d'entrer en aucune maniere dans cette affaire, juſqu'à ce qu'il eût trouvé des revenus ſuffiſans pour cet établiſſement.

Quoique Regis vit tous ſes projets renverſez en apparence par une declaration ſi préciſe, il demeura tranquille, & ne mit plus le pied dans la maiſon du Refuge. Cependant quoique tout ſemblât déſeſperé, ſa confiance en Dieu ne fut jamais plus grande; & il dit en ſecret à un de ſes amis, que malgré tant de traverſes qui ſembloient menacer le nouvel établiſſement, d'une prochaine ruïne, il ne doutoit pas qu'il ne fleurit plus qu'auparavant, parce que le propre caractere des œuvres de Dieu eſt d'être traverſées.

Il ſouffre avec patience les mauvais traitte.

Dans ce même temps le Recteur mit la vertu du Serviteur de Dieu à une nouvelle épreuve, bien plus rude encore que la premiere. Il limita ſon zele, & le reſtraignit dans certaines bornes

fort étroites. Il modera les visites qu'il faisoit aux hôpitaux, il regla & resserra toutes les fonctions de sa charité. Il en vint même jusqu'à ne garder plus aucunes mesures avec lui, à le mortifier sans ménagement, & ce semble, avec affectation. Il le reprenoit en public & en particulier, il ne laissoit échaper aucune occasion de le chagriner. Regis souffroit tout cela en silence sans se plaindre, ni même sans se justifier: & quoi qu'on fit contre lui, rien ne fut capable d'arracher de sa bouche la moindre parole, qui eût l'air de murmure ou d'apologie. temens de son Superieur.

Un jour de fête, qu'il retournoit de quelques villages où il avoit prêché & entendu les Confessions avec d'extrêmes fatigues, son Compagnon lui dit qu'il sçavoit que le Recteur lui préparoit une grande mortification à son retour, sur une accusation intentée contre lui. *Mais j'en scai la fausseté*, ajoûta le Compagnon: *je la ferai connoître au Pere Recteur, j'espere de le desabuser.* Regis le conjura de n'en rien faire, disant qu'il envisageoit la confusion qui l'atendoit, comme la récompense de son travail: que les humiliations étoient les plus certains & les plus precieux témoig-

nages de la bonté divine : qu'il y avoit long-temps qu'il avoit fait à Dieu le ſacrifice de ſa réputation, & que dès qu'il s'étoit ſenti appellé au Miniſtere Evangelique, il ne s'étoit plus regardé que comme une victime dévoüée à la persécution des hommes. La nature n'eſt pas capable de ces heroïques efforts : ils ne peuvent être que le fruit d'une grace bien particuliere & de la charité la plus ardente.

Regis ne laiſſa pas d'être amerement affligé de ce qui ſe paſſoit à ſon égard : non qu'il fût touché des mauvais traitemens faits à ſa perſonne, il en beniſſoit le Ciel ; mais il reſſentoit vivement le beſoin de tant d'ames qu'il ne pouvoit ſecourir, & l'abandon de tant de pauvres qu'il ne lui étoit pas permis de ſoulager. Dieu vouloit ſe l'attacher entierement, & ôter de ſon cœur juſqu'à la moindre affection humaine : par ces rigoureuſes épreuves, il élevoit ſon Serviteur à une éminente ſainteté.

Un jour preſſé par ſa tendre charité, il alla trouver le Recteur, & le pria de conſiderer, qu'étant ſans talent comme ſans vertu, il n'étoit bon à rien qu'à inſtruire & à ſervir les

pauvres : que c'étoit & l'unique bien qu'il pouvoit faire, & l'unique consolation qu'il pouvoit gouter en cette vie. *Je vous conjure*, lui disoit-il, *par les entrailles de la misericorde de* JESUS-CHRIST, *d'avoir pitié de tant d'ames & de tant de pauvres, qui sont abandonnez, & qui implorent mon secours.* Tout ce que Regis remporta de ces humbles instances, furent des reproches amers que le Recteur lui fit de l'indiscrete & trop vive ardeur de son zele. Regis, sans repliquer quoique ce soit demeura en patience, n'entendant plus les Confessions, n'instruisant plus les pauvres, ne visitant plus les malades qu'aux jours & aux heures qu'on lui avoit prescrites.

Dieu recompensa la religieuse soûmission du saint Homme, d'une maniere qui surpassa son attente. Le Recteur changé tout à coup, reconnut sa faute, condamna lui-même les violences dont il avoit usé à l'égard de Regis, avoüa qu'il avoit trop deferé aux raports infideles & malins de certaines personnes. Il fit venir le Serviteur de Dieu, & après de tendres démonstrations d'une estime particuliere, il lui dit, qu'il lui laissoit libre l'exercice de ses fonctions ordinaires: qu'il

voyoit bien qu'il étoit animé de l'Esprit de Dieu ; & qu'il croyoit ne pouvoir mieux faire que de l'abandonner à lui-même, ou plutôt à son zele & à sa prudence. Dieu fit encore plus en faveur de Regis.

Comme le Recteur étoit un homme foible, & qu'il auroit pû reprendre ses anciennes impressions, Dieu permit que contre toute apparence, il fut envoyé à Beziers, & que le Pere Ignace Arnoud, homme d'un tout autre caractere de vertu & de prudence, prît sa place. Le nouveau Recteur, qui étoit depuis long-temps admirateur de la vertu de Regis & des fruits prodigieux de son zele, favorisa ses saintes entrepriſes, autant que son prédeceſſeur s'y étoit montré contraire. Il exhorta d'abord Regis à les reprendre toutes, & à les pouſſer de toutes ſes forces. Dès le même jour le ſaint Homme alla voir ſes cheres Filles du Refuge. Il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qu'elles reſſentirent, lors qu'elles revirent leur bon Pere.

Il reprend le ſoin du Refuge, &

Il s'appliqua d'abord à leur chercher des fonds. Chacun s'empreſſa à y contribuer, les perſonnes les plus riches ouvrirent leurs bourſes : ſi bien qu'en

peu de mois il procura des rentes annuelles pour la ſubſiſtance de quelques filles. Les liberalitez & les revenus croiſſant tous les jours, on en reçût juſqu'à trente. Regis encouragé par un ſi heureux progrès, penſa tout de bon à perfectionner l'ouvrage, & à lui donner la derniere forme. Il dreſſa des reglemens pour établir le bon ordre parmi ces Penitentes : les exercices de pieté, le temps du travail, il régla tout, il pourvût à tout. lui donne ſa derniere perfection.

Avant que de partir pour ſes Miſſions d'hyver, il mettoit ordre aux affaires de la Maiſon. Il recommandoit aux Penitentes une ſoûmiſſion parfaite pour leurs Directrices : il exhortoit celles-cy à redoubler leur vigilance & leurs ſoins, il mettoit en écrit certaines inſtructions pour regler leur conduite. Pendant ſon abſence, il les chargoit ſur tout de lui apprendre toutes les ſemaines l'état de la Communauté. L'on a trouvé après ſa mort un billet écrit à la Superieure, où il diſoit : *Je vous ſupplie, ma trés-chere Sœur, de croire que parmi mes plus preſſantes occupations, je ne manque aucun jour de me ſouvenir devant Dieu de vous & de vos Filles. Saluez-les toutes de ma part, &*

assurez-les que je leur suis, & nommément a vous, entierement devoüé. J'ai apris avec une extrême joie, que la paix & la regularité regnent parmi elles. Continuez à m'informer ponctuellement de toutes choses. Les soins du saint Homme ne furent pas inutils. Plusieurs de ces Pechereſſes, singulierement touchées de Dieu, vivoient avec beaucoup de ferveur, déteſtant sans ceſſe les jours malheureux qu'elles avoient paſſez dans le libertinage.

Le Refuge ne pouvoit être plus floriſſant qu'il étoit : Regis en étoit comblé de joye, & tous les gens de bien lui en donnoient mille benedictions, lorſqu'une nouvelle tempête excitée tout à coup penſa renverſer de ſi belles eſperances. L'évenement eſt remarquable & fera voir le courage invincible avec lequel le ſaint Homme affronta la mort.

Il entreprẽd de défendre le Refuge au peril de ſa vie.

On vint un jour l'avertir à ſept heures du ſoir, que de jeunes debauchez vouloient forcer le Refuge, pour mettre en liberté les Filles qui y étoient enfermées, & qu'ils menaçoient même de le reduire en cendres. A cette nouvelle il ſe tranſporte chez le Recteur, pour lui demander la permiſſion d'aller au

ſecours de ces infortunées. *Mais, mon Pere*, lui dit le Recteur, *que ferez-vous ſeul contre tant de jeunes fous tranſportez de fureur, & qui n'écoutent plus que leur paſſion. Je me mettrai*, répondit-il, *ſur le ſeuil de la porte; & à moins qu'ils ne me percent de leur épée, nul d'eux n'entrera dans la maiſon. Je ſuis déterminé à perir, plûtôt que de laiſſer perir l'œuvre de Dieu.*

Le Superieur qui connoiſſoit l'intrepidité de Regis, & qui craignoit que l'ardeur de ſon zele ne l'emporta trop loin, lui remontra qu'il n'étoit pas de la prudence de ſe mettre ainſi à la merci de ſes ennemis, qui ſeroient peut-être ravis d'avoir cette occaſion de l'inſulter : que s'il lui arrivoit quelque choſe de fâcheux, le public ne manqueroit pas de dire qu'il ſe l'étoit attiré par ſon imprudence. Comme Regis vit que le Recteur balançoit, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, impatient de ſuivre l'ardeur de ſon zele, il lui repreſenta fortement qu'il ſeroit bien douloureux, qu'un établiſſement qui avoit couté tant de travaux, fût renverſé en un moment par la malice de ces ſcelerats.

Le Recteur lui declara, qu'il ne pouvoit permettre qu'il allât s'expoſer à

la fureur d'une fougueuſe & inſolente jeuneſſe. *Je ſerois reſponſable*, ajoûta-t-il *des excès où elle ſe porteroit à vôtre égard. Eh, ne craignez-vous pas*, repartit Regis, *de vous rendre reſponſable de tant d'ames qui courent riſque de ſe perdre? Conſentirez vous que l'œuvre de Dieu ſe détruiſe par la crainte du peril que peut courir un homme auſſi miſerable que je le ſuis? Je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois perdre la vie pour une ſi bonne cauſe.* Une telle réponſe frappa le Recteur, il n'oſa plus réſiſter à Regis, ou plûtôt à l'eſprit de Dieu dont il étoit animé. D'ailleurs, eſperant que ces pecheurs tout furieux qu'ils étoient, reſpecteroient la ſainteté du Serviteur de Dieu : *Allez, mon Pere*, lui dit-il, *ſous les auſpices de la Providence, allez où le Ciel & vôtre zele vous appellent.*

Regis plein de confiance en Dieu, & lui remettant le ſoin de ſa vie, partit ſur le champ, & crut voler à une mort certaine. En ſortant de la Maiſon, il rencontra le Pere Antoine de Mengeon, & le pria, au cas que Dieu diſpoſât de lui, de diſtribuer à ces pauvres femmes quelque argent qu'il avoit mis en dépôt entre les mains du Procureur du College. *Il me chargea de cette commiſſion*, dit Mengeon dans ſon Recueïl,

parce qu'il ſe tenoit comme aſſûré de mourir en cette rencontre, & il ne pouvoit diſſimuler le tranſport de ſa joye. Mais Dieu ſe contenta de la bonne volonté de Regis. A peine eut-il avancé quelques pas dans la ruë, qu'on lui vint dire que la trouppe des jeunes libertins s'étoit diſſipée, en voyant le monde accourir aux cris & au ſecours des Penitentes. Etant de retour au College; *Vous avez bien cru,* lui dit Mengeon en plaiſantant, *que vous alliez au martyre : au moins vous aviez déja fait vôtre teſtament en bonne forme.*

Le Serviteur de Dieu crut qu'une perſecution ſi violente étoit d'un bon augure, & il ne ſe trompa pas. Depuis ce temps-là il ne trouva plus d'obſtacles par raport au Refuge, & il eut la conſolation de voir l'œuvre conſommée & conduite à ſa derniere perfection. Cet établiſſement qui ſubſiſte encore, ſera un monument éternel de ſon zele & de ſon courage. Environ l'an 1651. dix ans après la mort du ſaint Homme, on en confia la conduite à des Religieuſes : & comme la Maiſon ne ſuffiſoit pas pour recevoir toutes les femmes & toutes les filles qui ſe préſentoient, on fit un ſecond établiſſement non

moins utile que le premier : ſi bien qu'on peut dire, que le public eſt redevable à Regis de l'inſtitution de ces deux Communautez.

Ce zele que Regis avoit pour retirer les pechereſſes de leurs honteux dereglemens, lui attira de violentes perſecutions, qui ſe ſuccederent les unes aux autres, & qui ne finirent qu'avec ſes jours. Ne pouvant entrer dans le détail de tous les combats qu'il eut à ſoûtenir, nous en rapporterons quelques-uns des plus memorables.

La converſion des pecheurs lui attire de grandes perſécutions. Son courage heroïque.

Une jeune perſonne qui joignoit à une grande beauté tous les agrémens de l'eſprit, cauſoit des deſordres incroyables dans la ville : Regis tâcha de remedier au mal avec ſa prudence & ſon zele ordinaire. Il commença par lui faire donner des avis en particulier ſur le dereglement de ſa conduite. Les avis ayant été mal reçûs, il paſſa aux menaces, qui furent mépriſées de même. Il alla donc enfin la trouver ; & lui parla avec tant d'onction & de force, que frappée de ſon diſcours, elle renonça à ſa vie mondaine, & prit le parti d'aller pleurer dans la retraite les égaremens de ſa vie paſſée.

Cette importante conquête penſa

coûter cher au Serviteur de Dieu. Ceux qui avoient des engagemens avec cette femme, outrez de ce changement qu'ils n'attendoient pas, formerent le deſſein de s'en venger ſur l'Auteur, & d'attenter même à ſa vie. Un jour qu'il paſſoit de la Maiſon de Sainte Agathe aux Orphelins, il fut attaqué par quatre hommes armez qui ſe jetterent ſur lui avec fureur, & l'accablerent de tant de coups, qu'ils le crurent mort. Les aſſaſſins voyant le monde accourir, prirent la fuite.

On l'accable de coups.

Des Bourgeois qui furent témoins de ce barbare ſpectacle, ont atteſté depuis, qu'ils virent le Serviteur de Dieu renverſé par terre, & qui au milieu de cette grêle de coups, levant les mains & les yeux au Ciel, offroit à Dieu ſes prieres pour ſes cruels perſecuteurs. Cet accident ne ſervit qu'à augmenter ſa confiance en Dieu, & à lui faire mépriſer tous les dangers, lorſqu'il s'agiſſoit de la converſion des pecheurs.

Une autre fois, comme il alloit la nuit par la ville pour confeſſer un moribond, quelques hommes debauchez, dont il avoit traverſé les intrigues criminelles, s'avancerent vers lui dans la réſolution de le tuer. D'abord qu'il les

On ſe met en devoir de le tuer.

apperçût, il alla au devant d'eux; & avec cette douceur qui ne l'abandonnoit jamais, *C'eſt moi que vous cherchez*, leur dit-il: *me voilà, executez vôtre deſſein, je ſuis prêt de répandre mon ſang pour* JESUS-CHRIST. A peine l'Homme de Dieu eut-il proferé ces paroles, que ſaiſis de la plus violente frayeur, ils tomberent tous à la renverſe : ce qui lui donna lieu de gagner la maiſon où on l'appelloit. C'eſt ainſi que Dieu le couvroit de ſes aîles ; & que la Providence veilloit avec d'autant plus de ſoin à ſa conſervation, qu'il y penſoit moins lui-même. Jamais homme ne s'eſt peut-être trouvé en plus de dangers de mort.

Il apprit un jour qu'un jeune homme avoit ſéduit une fille, & la retenoit chez lui. Regis ſe donna tant de mouvemens, que l'ayant engagée à rompre ſes liens, il la conduiſit à la Maiſon du Refuge. A quelques jours de là l'impudique joignit le ſaint Homme au milieu d'une place de la ville; & aprés lui avoir fait les reproches les plus outrageans, la rage peinte ſur le viſage, il lui donna un ſoufflet. Le Serviteur de Dieu ſans marquer la moindre émotion ; *Tenez*, lui dit-il avec une merveilleuſe

On lui donne un ſoufflet.

tranquillité, *voilà l'autre joüe: il n'eſt point d'outrages que je ne merite, & que je ne ſouhaite de ſouffrir pour mon divin Maître.*

Dans le moment même Dieu toucha le cœur du jeune homme. Il ſe troubla d'abord, & parut interdit. Il fut enſuite quelque temps ſans parler. Enfin, vaincu par un tel exemple de charité & de moderation, il ſe jetta aux genoux du ſaint Homme, lui demanda pardon, & l'aſſura, le viſage baigné de larmes, qu'il auroit toute ſa vie pour lui la veneration qui étoit dûë à ſa vertu. Il ajoûta qu'il étoit prêt à lui donner toutes les ſatisfactions qu'il voudroit lui preſcrire, & qu'il ſe condamneroit lui-même à en faire une ſevere penitence. La grandeur de ſa faute lui demeura toûjours tellement imprimée dans l'eſprit, qu'ayant appris quelques années après, que le Serviteur de Dieu étoit mort à la Louveſc, il fut troublé de nouveau par l'image de ſon crime, & n'eut point de repos, qu'il n'eût été au tombeau du Serviteur de Dieu, pour chercher un protecteur en la perſonne de celui qu'il avoit ſi cruellement outragé. Il alla s'humilier devant ſes cendres, & paſſa un jour entier ſur ſon tom-

beau, ne faiſant que pleurer, pour expier par ſes larmes un crime qu'il auroit voulu effacer avec tout ſon ſang. Le reſte de ſes jours il continua d'aller une fois tous les ans au tombeau du Saint, pour renouveller la ſolemnelle réparation qu'il croyoit lui devoir.

La conſtance heroïque du Serviteur de Dieu éclata encore davantage dans le trait ſuivant. Un jeune Cavalier étoit trop aſſidu auprès d'une jeune Demoiſelle qui étoit ſous la direction de Regis. Les aſſiduitez du jeune homme pouvant être dangereuſes pour l'un & pour l'autre, Regis perſuada à ſa Penitente de congedier le Cavalier, & de le prier de ne la plus voir. Celui-ci en fut ſi irrité, qu'ayant trouvé un jour le ſaint Homme dans une ruë obſcure & détournée, il ſe vengea d'abord par un torrent d'injures atroces. Puis ſe jettant ſur lui avec furie, il le renverſa par terre, & le chargea de coups. Regis reçut ce traittement avec beaucoup de joye, & il répondit à ceux qui le plaignoient, que c'étoit peu de choſe au prix de ce qu'il auroit voulu ſouffrir pour la gloire de Dieu. *Eu égard au naturel violent du jeune homme*, ajoûta-t'il en riant, *je n'avois pas cru*

On le maltraitte avec furie.

en devoir être quitte à ſi bon marché.

On ne pourroit pas croire juſqu'où alla l'acharnement des pecheurs contre le ſaint Homme, s'il n'étoit atteſté par des témoins irréprochables. Ils ne gardoient plus aucune meſure avec lui, & ils le perſecutoient ſans ménagement. Il y en eut qui porterent l'excès juſqu'à ſe maſquer pendant le carnaval, pour contrefaire par les ruës ſon air, ſes geſtes, ſon ton de voix, ſa maniere de marcher & de prêcher. Quand on lui raporta la choſe, *Je ne ſuis pas ſurpris*, dit-il, *qu'on ait tourné en ridicule mes manieres, qui ſont ridicules en effet, & je ſuis fort aiſe qu'elles ayent ſervi à réjoüir le peuple.* Le Serviteur de Dieu trouvoit également ſon compte à arréter l'offenſe divine, & à ſouffrir des ignominies. Voici un trait bien ſingulier ſur ce ſujet.

Quelques libertins, pour pouvoir le bafoüer à leur aiſe, s'aviſerent de l'aller demander au milieu de la nuit, comme pour confeſſer un moribond. Regis étant ſorti ſur le champ, la trouppe impie feignant de le mener chez le malade, le conduiſit par pluſieurs ruës détournées; & quand ils l'eurent engagé fort avant dans la ville, ils ſe mirent à l'inſulter par de grands éclats de rire & les railleries

On le charge d'injures atroces.

les plus piquantes. Les uns le traittoient d'idiot & d'extravagant, les autres le pouſſoient rudement de tous côtez, ils lui firent tout ce qu'ils purent imaginer d'indignitez. Le ſaint Homme pendant cette triſte ſcene ne fit que repeter avec une merveilleuſe complaiſance ces paroles de l'Apôtre, qui lui étoient ſi familieres: *Nous ſommes regardez comme des fous pour l'amour de* JESUS CHRIST.

La principale vûë des libertins étoit de le dégoûter par ces mauvais traittemens, & de le forcer par là à ſe déſiſter de ſes pieuſes entrepriſes: mais ils étoient bien éloignez de leur compte. C'eſt le propre du zele Apoſtolique de ſe roidir contre les obſtacles, & de s'enflammer davantange par la perſecution.

Quoique la charité de Regis eût été ſouvent trompée par les faux avis qu'on lui donnoit, & que les viſites qu'il rendoit de nuit aux malades, lui euſſent quelquefois coûté fort cher, il ne ſe relâcha jamais dans cet important exercice : aimant mieux s'expoſer à tout autre peril, qu'à celui de perdre l'occaſion de ſecourir un mourant.

Je ſerois infini, ſi je voulois rapporter ici tous les exemples où ſa patience fut victorieuſe de la malice de ſes perſecuteurs.

cuteurs. On regarda comme un miracle qu'il eût pu échapper à la fureur de tant de gens conjurez contre lui: mais ce n'en étoit pas un moindre, qu'au plus fort de la perſecution, il ne donnât aucun ſigne d'impatience ou de chagrin;& que ni les affronts les plus ſanglans, ni les traittemens les plus inhumains ne lui arrachaſſent jamais une parole qui eût l'air de plainte. Il avoit pitié de l'aveuglement de ſes ennemis, il les plaignoit, il les excuſoit, il prioit pour eux, il tâchoit de les gagner à Dieu, & il en gagna effectivement pluſieurs;il combloit de bons offices ceux qui le traittoient le plus mal. Enfin le ſaint Homme triompha par ſon courage de tous les obſtacles qu'on oppoſoit à ſon zele.

Il avoit établi une exacte diſcipline dans le Refuge,& la tranquillité y regnoit avec la regle; il avoit fait refleurir la pieté dans tous les états; les benedictions que Dieu avoit donnée à ſes travaux Apoſtoliques, malgré les oppoſitions & les contradictions des hommes, lui en faiſoient eſperer de plus grandes pour l'avenir, lorſqu'il ſe forma un nouvel orage, qui mit la vertu de Regis à la plus cruelle épreuve. Voici comme la choſe arriva.

Les libertins voyant qu'ils ne pouvoient parvenir à le décrier, ni à laſſer ſa patience ; & que la fermeté avec laquelle il ſoûtenoit leur violence & leurs outrages, ne faiſoit que redoubler ſon zele, & augmenter ſa reputation, ils jugerent à propos de prendre une autre voye, & recourant à l'artifice, ils reſolurent de faire ſortir de la ville du Puy le Serviteur de Dieu.

Pour y réuſſir, ils entreprirent de prevenir même les Jeſuites contre lui. S'adreſſant donc à quelques Peres du College, qui étoient de leur connoiſſance, mais dont ils n'étoient pas eux-mêmes aſſez connus, ils ſe plaignoient amerement du zele bizarre & extravagant
„ de Regis, ainſi s'exprimoient-ils. C'eſt
„ un devot indiſcret, diſoient-ils, qui ſe
„ mêle de tout ; qui s'ingere dans le ſecret
„ des familles, & qui en trouble la paix.
„ Dans ſes Sermons il attaque tout le gen-
„ re humain, ſans épargner les plus hon-
„ nêtes gens, dont il fait des portraits
„ affreux. C'eſt un eſprit foible & d'une
„ credulité achevée, qui ſur le rapport in-
„ certain d'une devote viſionnaire, fait le
„ procès aux femmes les plus vertueuſes,
„ qu'il deshonnore dans toute la ville.
„ Seduit par un zele aveugle, il tourne

tout en poiſon, donnant un mauvais « tour aux converſations & aux actions « les plus innocentes, & condamnant tout « ce que ſon imagination ardente lui re- « préſente comme criminel. Tout le mon- « de, ajoutoit on, s'étonne que vous « n'arrêtiez pas efficacement les égare- « mens d'un de vos Freres; & les princi- « pales familles de la ville offenſées ne « ſçauroient manquer de s'en venger ſur « tout le College. Ceux même qui vous « ſont le plus affectionnez, condamnent « vôtre lâcheté à ſouffrir un homme, qui « n'ayant ni lumieres ni bon ſens, ſe fait « l'inquiſiteur des femmes pechereſſes, « & le patron de celles qui ne trouvant « plus de quoi vivre aux dépens de leur « honneur, ont l'art de l'engager à les fai- « re ſubſiſter aux dépens du public. Eſt-il « ſéant au fond, qu'on voye un Jeſuite « faire ſon occupation d'un tel miniſte- « re? Si vos Supérieurs n'ont pas aſſez de « fermeté pour remedier à ce mal, leur « charité pour un de leurs Freres doit « leur faire éloigner un homme qui tôt « ou tard ſera immolé à la juſte vengean- « ce de mille gens irritez contre lui. Il « y eut même de ces perſonnes appo- « ſtées, qui pour intimider encore davan-
tage les Jeſuites, allerent juſqu'aux

menaces ; declarant que ſi l'on ne moderoit les excès & les folles ſaillies de Regis, ils ſeroient contraints de s'en faire eux-mêmes juſtice.

Il eſt difficile d'exprimer l'impreſſion que ces diſcours firent ſur l'eſprit de quelques Jeſuites. Frappez des murmures de tant de gens, parmi leſquels il s'en trouvoit qui faiſoient profeſſion d'être attachez à la Compagnie, ils tâcherent d'engager le P. Recteur à demander au
» Provincial, que Regis quittât le Col-
» lege du Puy. Nous convenons, diſoient-
» ils, que ſes intentions ſont ſaintes, &
» que lui-même eſt un Saint ; mais il
» eſt neceſſaire de regler ſon zele : quel-
» que bien qu'il faſſe à l'égard de quel-
» ques particuliers, le mal qu'il cauſe eſt
» general. Bien des gens ſont offenſez :
» pluſieurs même penſent à porter leur
» vengeance aux dernieres extrémitez,
» & le contrecoup retombera enfin ſur
» tout le corps. Nous compterions pour
» peu ce qu'on feroit ſouffrir à tous les
» Jeſuites, s'il s'agiſſoit de la gloire de
» Dieu : mais nous ne ſçaurions croire
» que Dieu ſoit glorifié par un zele qui
» n'eſt pas dirigé par la prudence, dont
» les gens de bien ſont ſcandaliſez, & qui
» expoſe ſans beſoin la vie d'un de nos

Freres à une mort certaine.

Les clameurs des libertins, & les plaintes même des Jesuites étoient trop publiques, pour ne pas venir à la connoissance du Serviteur de Dieu. A la verité il s'embarrassoit peu de tout ce que les libertins pouvoient penser ou dire de lui : il y avoit long temps qu'il s'étoit fait une habitude de mépriser leurs jugemens & leurs discours. Il faisoit même gloire d'en être censuré & maltraité, loüant Dieu de ce qu'il le jugeoit digne de souffrir des opprobres pour la gloire de son nom. Mais quand il vit de ses propres Freres se tourner aussi contre lui, il avoüa que c'étoit là le plus rude assaut qu'il eut jamais eu à soûtenir. *Si je n'avois à combattre que les vices & les hommes vicieux*, disoit-il, *je m'en ferois un sujet de joïe : mais ce qui me perce le cœur, c'est d'avoir à combattre la vertu même.*

Son courage au milieu de ses traverses.

Cependant son courage fut toujours le même ; & il se confia d'autant plus en Dieu, qu'il comptoit moins sur les hommes. Il refusa même d'aller trouver le Recteur pour se dèfendre. *J'ai mis*, disoit-il, *toute mon esperance en Dieu : je lui laisse le soin de ma réputation, il sçait mieux que moi ce qui convient à sa gloire.*

Pourvû qu'il ſoit glorifié, qu'importe-t'il que ce ſoit aux dépens de mon honneur & de ma vie, dont il y a long-temps que je lui ai fait le ſacrifice. Heureux ſi je pouvois contribuer à ſa gloire par mes abbaiſſemens, & en perdant même la vie.

Le Ciel qui ne vouloit qu'épurer la vertu du Serviteur de Dieu, lui avoit préparé un défenſeur dans la perſonne de celui qu'on s'efforçoit le plus d'animer contre lui. C'étoit le Recteur Ignace Arnould, homme du plus ſage diſcernement, & qui le connoiſſoit à fond. Tout ce qu'on publioit contre Regis, ne fit nulle impreſſion ſur ſon eſprit. Il en déméla d'abord le principe; & d'ailleurs il ne pouvoit ignorer, que ſon prédeceſſeur ayant donné dans un piege ſemblable, avoit enſuite condamné ſa propre conduite.

Son Superieur prend ſa défenſe, & le juſtifie auprès du General.

Ces conſiderations porterent le Recteur à ſe déclarer pour Regis, & à prendre hautement ſa défenſe. Comme les ennemis du ſaint Homme avoient répandu, que les Jeſuites même condamnoient le zele indiſcret du Serviteur de Dieu, le Recteur en fit publiquement l'éloge dans la ville, ainſi que dans le College. Il l'exhorta lui-mê-

me devant tout le monde à continuer ſes fonctions Apoſtoliques ; il lui promit de ſeconder ſes bonnes intentions, & de l'appuyer de ſon autorité, pour l'execution de ſes ſaintes entrepriſes.

Le Recteur prenant enſuite en particulier les Jeſuites qui s'étoient déclarez contre Regis, leur dit qu'il ſe garderoit bien de demander ſa ſortie du Puy : que ce ſeroit priver la ville d'un admirable Ouvrier, & le College d'un rare exemple de vertu : que c'étoit un ſaint Homme, auſſi mort à ſes interêts, que ſenſible à ceux de Dieu, & qui n'avoit en vûë dans toutes ſes actions que le ſalut du prochain, que ſon zele ne l'emportoit pas au delà des bornes de la ſageſſe Chrétienne, & qu'il n'entreprenoit rien qu'après avoir conſulté Dieu, & en avoir conferé avec ſes Superieurs : qu'il ne falloit pas écouter ſur ſon chapitre des gens, qui ne lui en vouloient, que parce qu'il combattoit leurs vices.

La ſage fermeté du Recteur fit revenir les Jeſuites de leurs préventions contre Regis, & ils avoüerent qu'ils s'étoient laiſſé trop aiſément ſurprendre. Mais comme il ne doutoit pas, que quelques-uns d'eux n'euſſent eſſayé de

faire passer au General les impressions qu'ils avoient reçües, il lui écrivit le 19. Fevrier de l'an 1639. de la maniere qui suit. *Je ne doute pas, mon très Reverent Pere, qu'on ne vous écrive contre le Pere Regis, & contre les prétendus emportemens de son zele. Je vous prie de ne vous pas laisser surprendre aux faux portraits que l'on pourroit vous faire de ce saint Homme. C'est un infatigable Ouvrier, qui ne respire que la gloire divine. Il combat les vices avec le zele d'un Apôtre, & n'est retenu dans son Ministere par aucune consideration humaine: c'est uniquement ce qui a soulevé contre lui plusieurs pecheurs scandaleux, & méme quelques Peres du College, allarmez du bruit que ces pecheurs faisoient dans la ville. Je puis vous assurer avec verité, que je ne vois rien en sa personne qui soit digne de blâme; que j'y vois au contraire plusieurs éminentes vertus dignes de toutes loüanges: que s'il fait la guerre au scandale, c'est toujours avec autant de prudence que de zele, poursuivant vivement le peché, & ménageant la personne des pecheurs avec toute la douceur & toute la charité possible. Tous les gens de bien le reverent comme un Saint. Il fait le Catechisme dans l'Eglise de Saint Pierre avec un applaudissement qu'il est difficile*

d'exprimer. Ce qu'il y a de plus conſolant, eſt que ſes diſcours ſont ſuivis de converſions infinies. Du reſte, ajoûtoit le Recteur, *parmi tant de ſujets de vanité, nul n'eſt plus humble que lui, & n'a de plus bas ſentimens de ſoi-même. Il excelle ſur tout dans la vertu de l'obéiſſance, ne faiſant rien & n'entreprenant rien, qu'avec une parfaite dépendance de ſes Superiurs.*

Le General fut ſi ſatisfait du témoignage que le Recteur rendoit de la vertu de Regis, qu'il felicita les Peres du Puy d'avoir parmi eux un ſi zelé & ſi ſaint Miniſtre de l'Evangile. Le Provincial à qui les mécontens s'étoient auſſi addreſſez, jugea de ſon côté qu'il étoit de ſon devoir d'informer le General du zele ſage & reglé de Regis, & des fruits extraordinaires qu'il produiſoit dans les ames. Les lettres du Provincial ſont du 12. Aouſt 1638. & du 27. Septembre 1639. Elles contenoient en ſubſtance, qu'entre tous les Jeſuites du Puy, le Pere Regis meritoit des loüanges ſingulieres, pour l'éminence de ſa vertu : que c'étoit un admirable Miſſionnaire, d'un zele inépuiſable, qui menoit une vie toute Evangelique; toujours occupé aux exercices de la charité, à ſecourir les pauvres, à ſervir

Le Provincial écrivant au General, fait auſſi l'eloge de la vertu de Regis.

les malades, à entendre les Confeſſions, à convertir les pecheurs: qu'il expliquoit aſſiduëment la doctrine Chrétienne aux enfans & aux peuples dans l'Egliſe de Saint Pierre & dans celle du College, avec un concours & des fruits incroyables.

Le General répondant au Provincial, lui ordonna d'aſſurer le Pere Regis, qu'il lui ſçavoit beaucoup de gré de ſon zele Apoſtolique, & ſur tout de ſa conſtante application à faire le Catechiſme; & qu'il demandoit à Dieu pour la Compagnie pluſieurs Ouvriers tels que lui. Les Peres les plus diſtinguez du College écrivirent auſſi au General, & s'expliquerent ſur le zele de Regis en des termes pleins d'eſtime & d'admiration.

Les grands biens qu'il fait au Puy.

Mais ce qui dédommageoit le Serviteur de Dieu avec uſure des peines qu'on lui avoit faites, c'étoit de voir, que malgré tant d'obſtacles & de contradictions, Dieu donnoit des benedictions ſi abondantes à ſes travaux. Pluſieurs témoins oculaires, entre leſquels ſont le grand Vicaire de l'Evêque, pluſieurs Chanoines & pluſieurs Curez de la ville, ont dépoſé juridiquement dans les Actes de la Canoniſation qu'il donna une

nouvelle forme à l'Egliſe du Puy : que Dieu recompenſa ſon zele & ſa patience heroïque par des ſuccès qui ſurpaſſerent l'attente de tout le monde : qu'il ramena à Dieu une multitude innombrable de tout âge, & de toute condition : qu'il extermina l'impureté qui avoit fait juſqu'alors d'étranges ravages dans la ville : qu'il retira du deſordre un trés grand nombre de femmes de mauvaiſe vie, & qu'il ne garantit pas un moindre nombre de jeunes filles de la perte de leur innocence : qu'il rétablit la diſcipline & la regularité parmi les Eccleſiaſtiques qui vivoient ſcandaleuſement, & dont il ſanctifia les mœurs : qu'il mit la reforme dans pluſieurs Monaſteres qui s'étoient relâchez de la ferveur de leur premier eſprit : qu'il bannit les blaſphêmes & les juremens, qui étoient fort communs : qu'il fit revivre le frequent uſage des Sacremens, qui étoit preſque entierement aboli : qu'il inſtruiſit la jeuneſſe & regla les familles : qu'il changea tellement les mœurs des habitans, que d'une ville diſſoluë & plongée dans toutes ſortes de vices, il en fit une des plus ſaintes villes du Royaume ; & ſi differente de ce qu'elle étoit lorſqu'il commen-

ça à y prêcher, qu'on ne la reconnoiſſoit plus : que ceux qui étoient témoins des changemens qu'il y avoit faits, pouvoient à peine les comprendre, & croire ce qu'ils voyoient. En faiſant ce détail, je n'ai fait que rapporter les paroles des témoins qui ont été oüis dans le Procès de la Canoniſation, & qui avoient vû de leurs propres yeux ce qu'ils ont dépoſé.

Toute la ville le revere comme un Saint.

Les mêmes témoins ajoûtent, que tous le tenoient pour un Saint : que ceux même qui avoient été ſes plus ardens perſecuteurs, touchez de tant de vertus ſi éclatantes, devinrent les admirateurs de ſa ſainteté : que vaincus par ſa moderation, & leur haine s'étant tournée en reſpect, ils ne purent s'empêcher de lui donner les loüanges qu'il meritoit : que malgré les fauſſetez qui lui furent imputées, & les ſanglantes inſultes qui lui furent faites pour le deshonorer, le public ne rabbatit jamais rien de l'eſtime qu'il avoit pour lui : que l'acharnement de ſes ennemis ne ſervit qu'à donner plus d'éclat à ſa patience.

Dieu de ſon côté prit plaiſir à honorer ſon Serviteur par les dons ex-

traodinaires, dont il le favorisa au fort des plus cruelles persécutions. Car sans compter les guerisons miraculeuses, dont nous avons parlé dans ce livre, il reçut plusieurs autres faveurs extraordinaires. Il avoit souvent des ravissemens & des extases, soit en celebrant les saints Mysteres, soit en priant au pied des Autels. Il eut aussi le don de connoître le fond des cœurs, & de prédire les choses futures. Le détail de ces graces particulieres seroit trop long; je me bornerai à quelques faits plus marquez & plus capables d'engager le Lecteur à loüer les misericordes du Seigneur, qui se plaît encore de nos jours à glorifier ses Serviteurs par des évenemens miraculeux.

Ses extases.

Un celebre Medecin du Puy, nommé Jacques Jacmon, a deposé avec serment que le Serviteur de Dieu avoit penetré par une lumiere divine jusque dans les plus secrets replis de son ame, & qu'il lui avoit prédit plusieurs choses qui lui étoient arrivées dans la suite de sa vie. Les trois jeunes libertins qui avoient secrettement conspiré sa mort, & dont Dieu lui fit connoître le mauvais dessein, ainsi que nous l'avons dit cy-dessus, ont protesté sou-

Il connoit les secrets des cœurs.

vent depuis, qu'ils ne l'avoient communiqué à qui que ce soit, & qu'ils n'avoient laissé entrevoir par aucun signe ce qu'ils meditoient, lorsque le saint Homme leur avoit dit : *Je sçai ce qui vous amene ici, & que vous en voulez à ma vie : mais on n'a rien à craindre, quand on est sous la sauvegarde de la Providence.*

Je sçai vôtre dessein, dit-il à un autre qui méditoit un semblable attentat : *mais Dieu tournera vôtre cœur de maniere que je deviendrai vôtre ami, malgré la haine que vous avez présentement pour moi.* A quelque temps de là ce jeune homme changea de vie, & se mit sous la conduite du Serviteur de Dieu.

Il est favorisé du don de prophetie.

Le don de Prophetie lui devint si familier, qu'on eût dit qu'il voyoit les choses futures, comme si elles eussent été présentes. Une mere passionnée pour la fortune de son fils, & ayant actuellement en vûë pour lui un établissement considerable qu'elle desiroit avec ardeur, recommanda l'affaire aux prieres de Regis. *Madame*, lui dit-il, *pourquoi tant & de si vifs empressemens pour établir sur la terre un fils, dont la vie doit être de si courte durée.* Au bout de quelques mois ce fils si tendre-

ment cheri fut emporté d'une mort auſſi imprévûë que ſoudaine.

Une autre mere conſternée & inconſolable de la funeſte deſtinée de ſon fils, qui étoit condamné au dernier ſupplice, alla chercher de la conſolation auprés de Regis, qui étoit l'aſile des malheureux. *Ne vous inquiettez pas tant*, lui dit-il, *pour le corps que pour l'ame de vôtre fils; craignez pour lui, non les jugemens des hommes qui ne peuvent faire mourir que le corps, mais les jugemens de Dieu dont le pouvoir s'étend également ſur le corps & ſur l'ame, & qui peut condamner l'un & l'autre à une mort éternelle.* S'étant enſuite un peu recuëilli, *Ayez confiance en la bonté divine*, ajoûta-t'il, *vôtre fils ne mourra pas ſur la potence.* Quoique la prédiction fût hors de toute vraiſemblance, la mere ne douta pas qu'elle ne dût ſe vérifier, tant l'air avec lequel il avoit parlé, paroiſſoit avoir quelque choſe de divin. Peu d'heures aprés, elle apprit effectivement que ſon fils conduit au ſupplice & executé, avoit été detaché de la potence par les Confreres de la Compagnie des Agoniſans; & que porté dans l'Egliſe des Carmes pour y être enterré, il avoit été trouvé plein de vie.

Marcellin du Fornel, jeune Gentilhomme de la ville de ſaint Didier dans le Velai, paſſa par le Puy. Il y rendit viſite à Regis ; & aprés les premiers complimens, il lui dit qu'il alloit ſe faire recevoir Docteur en Droit à Valence. *N'avez-vous nul autre deſſein*, repliqua le ſaint Homme? *Je penſe à m'établir*, repartit le jeune Cavalier. *On m'offre un parti conſiderable, & l'affaire doit ſe conclure au premier jour.* Le jeune homme étoit ſpirituel, bien fait, verſé dans les belles Lettres : ſes talens naturels cultivez par l'étude, ſembloient lui promettre une fortune fort riante ; le mariage avantageux qu'il étoit ſur le point de contracter, & qui lui devoit apporter de grands biens, flattoit fort ſon ambition. Regis le voyant infatué des biens caducs du monde : *En vain*, lui dit-il, *vous vous repaiſſez des grands avantages que vous attendez du parti qu'on vous préſente. Dans peu de jours toutes vos eſperances s'évanouïront avec vos projets ambitieux ; & avant que l'année ſe paſſe, vous ſerez Novice de nôtre Compagnie.*

Le jeune homme qui étoit enivré de ſon prochain établiſſement, & qui ne ſe ſentoit ni diſpoſition, ni pen-

chant pour l'état auquel Regis vouloit lui faire comprendre qu'il étoit deſtiné, ſe mocqua de la prédiction, & la regarda comme une réverie. Cependant le mariage qu'il croyoit ſi aſſuré, ſe rompit, ſes projets de fortune s'évanouïrent ; & ce changement renverſant toutes ſes idées, il fut quelque temps irréſolu ſur le choix d'un état de vie. Enfin detrompé des vanitez du ſiécle par les diſcours de Regis, & par ſa propre experience dégouté du monde dont il éprouvoit l'infidelité, il alla à Toulouſe verifier dans le Noviciat des Jeſuites la prédiction dont il n'avoit fait que rire, & devint dans la ſuite un fameux & zelé Prédicateur. Le Pere Jean Pierre du Fornel Jeſuite, ſon neveu, lequel a gouverné la Province de Toulouſe avec beaucoup de ſageſſe, m'a confirmé la verité de ce fait, qui eſt auſſi rapporté par les Hiſtoriens de la Vie de Regis.

Une jeune Dame vivement touchée de la mort du fils unique de ſa ſœur, alla ſe conſoler auprès de Regis. *Ne vous affligez pas*, lui dit l'Homme de Dieu: *dans neuf mois Dieu donnera un autre fils à vôtre ſœur.* La choſe arriva ponctuellement, comme il l'avoit prédite.

Un jour il prédit la rechûte d'une jeune pechereſſe convertie, lorſque l'heureuſe diſpoſition d'eſprit où elle ſembloit être, répondoit en quelque ſorte de ſa perſévérance. Elle étoit entre les mains des Dames de la Congregation de S. Charles, à qui elle avoit promis avec beaucoup de larmes de renoncer pour toujours au peché, ſi elles vouloient bien lui procurer la guériſon d'une maladie que le libertinage lui avoit cauſée. Ces charitables Dames gagnées par des promeſſes qui paroiſſoient ſinceres, conſulterent le Serviteur de Dieu ; & connoiſſant, avec combien de chaleur il embraſſoit toutes les œuvres de miſericorde qui lui étoient propoſées, elles ne doutoient pas qu'il ne dût approuver celle-cy. Regis aprés s'être un peu recueilli, *Faites*, leur dit-il, *ce qu'il vous plaira ; je ne puis ne vous ſçavoir pas gré de vôtre zele, dont Dieu vous tiendra compte. Mais vôtre charité ſera funeſte à cette malheureuſe ; la gueriſon du corps que vous lui procurerez, ſera ſuivie de la perte de l'ame.* En effet, à peine fut-elle guerie, qu'elle ſe replongea dans le déſordre.

Quelque temps après il fit une prédiction toute oppoſée. Une Dame enga-

gée en de mauvais commerces, ſe confeſſa à lui ſans le connoître. Il l'exhorta fortement à rompre les liens qui la tenoient captive, & ſur tout à ſe ſeparer entierement des aſſemblées mondaines. Elle qui ne reſpiroit que les joies du ſiecle, & qui y tenoit par de forts engagemens, réſiſta à ſes preſſantes ſollicitations. *Il ne m'eſt pas poſſible*, diſoit-elle, *de renoncer tout à coup à des ſocietez agréables, pour mener une vie triſte & ſolitaire.* Regis s'étant recueïlli un moment ſelon ſa coûtume, lui dit d'un ton inſpiré : *Malgré la dureté de vôtre cœur ſix mois ne ſe paſſeront pas, que vous n'éprouviez les miſericordes du Seigneur ; & vous vous trouverez ſi differente de ce que vous êtes preſentement, que vous en ſerez ſurpriſe vous-même. Il ne vous paroît pas poſſible aujourd'huy de changer le train de vie que vous menez : & vous ſerez étonnée alors, que vous ayiez tardé ſi long-temps à le quitter.* Il ſe fit dans la Dame un changement total de mœurs, ainſi que le ſaint Homme le lui avoit prédit, & ſes paroles lui revenoient à tout moment à la memoire.

Voicy une autre prédiction, qui fut accompagnée de circonſtances bien ſingulieres. Une Fille qui faiſoit profeſſion de pieté, & qui avoit beaucoup

de part aux bonnes œuvres que le ſaint Homme entreprenoit, pour je ne ſçai quel ſujet de chagrin qu'elle prétendoit avoir reçû d'un Jeſuite du College, refuſa de concourir à une bonne œuvre que Regis lui propoſoit. *Vous me refuſez*, lui dit-il, *le petit ſervice que je vous demande pour la gloire de Dieu : un jour viendra que vous recourrez à moy dans un tres-preſſant beſoin.* Quelque temps aprés le Serviteur de Dieu étant mort, on attenta à la vie de cette Fille ; & elle reçût tant de coups, qu'elle fut laiſſée pour morte. Les Medecins & les Chirurgiens aprés avoir épuiſé tous les ſecrets de leur art pour la guérir, déclarerent les playes incurables. Ce fut alors que ſe ſouvenant du ſaint Homme, elle ſe fit porter à ſon tombeau, déja celebre par pluſieurs miracles ; & elle en revint parfaitement guérie.

La prédiction que je vais rapporter fut publique, & rendit le nom de Regis fort celebre. Il y avoit au Puy une Manufacture de dentelles tres-floriſſante, qui faiſoit ſubſiſter un grand nombre de filles & de femmes, occupées à ces ſortes d'ouvrages. Loüis XIII. la ſupprima par un Edit qui répandit la conſternation dans la plûpart

des familles, que la ſuppreſſion de cette Manufacture alloit réduire à la mendicité. Pluſieurs filles deſolées recoururent à Regis, & lui expliquerent autant par leurs larmes que par leurs paroles, le pitoyable état où elles ſe trouvoient. Le ſaint Homme attendri à ce ſpectacle, leva les yeux vers le Ciel; ſon viſage s'enflamma, il parut tout émû. Puis s'étant un peu remis: *Ayez bon courage*, dit-il à ces filles éplorées, *& mettez toute vôtre confiance en Dieu. La Manufacture ſera rétablie*, & il en marqua le temps; *elle fleurira plus que jamais, & ſubſiſtera toujours avec le même ſuccès.* La parole de Regis les conſola: elles ne douterent point que les choſes ne dûſſent être rétablies dans leur premier état. La Manufacture fut en effet remiſe ſur pié par un ſecond Edit du Roy, juſtement dans le temps marqué par le ſaint Homme: elle devint plus fameuſe qu'auparavant, & elle a toujours ſubſiſté juſqu'à nos jours avec beaucoup de ſuccès, comme il l'avoit annoncé.

Ces prédictions & beaucoup d'autres que je paſſe ſous ſilence, augmenterent la veneration qu'on avoit pour le Serviteur de Dieu. Mais ce n'étoit pas

ſeulement le peuple qui le reveroit : il étoit cheri & eſtimé de toute la Nobleſſe du Puy, de tous les Eccleſiaſtiques, de tous les Religieux, & ſur-tout de Jules de Serres Evêque du Puy, & de Pierre le Blanc ſon Grand Vicaire.

L'eſtime que l'Evêque du Puy & ſon Grand-Vicaire avoient pour lui.

Ce Prelat auſſi illuſtre par ſon ſçavoir & ſa vertu que par ſa naiſſance, & dont la memoire eſt encore aujourd'huy précieuſe à ſon Dioceſe, faiſoit un ſi grand cas de la ſageſſe & de la vertu de Regis, qu'il n'entreprenoit rien de conſiderable pour la Religion ſans le conſulter. Il n'y avoit nulle aſſemblée de pieté où il ne le fît entrer ; nulle entrepriſe de charité dont il ne lui confiât le ſoin, afin qu'il en fût l'ame, & qu'il la ſoutînt par ſon credit. On tâcha plus d'une fois de prévenir ce grand Prelat contre lui : mais il fut toujours ſon Apologiſte déclaré, perſuadé qu'on ne lui reprochoit que des excès de vertu. Pour impoſer ſilence à la malignité des ennemis de Regis, il affectoit de lui donner en toute rencontre toutes les preuves poſſibles de ſon eſtime & de ſa confiance. Il n'en parloit que comme d'un Saint, d'un Apôtre, d'un homme mort à lui-même & rempli de l'Eſprit de Dieu: il beniſſoit

le Ciel de lui avoir donné un ſi excellent Ouvrier, pour l'aider à ſanctifier ſon peuple. Il voulut même avoir ſon portrait, & il chargea le plus habile Peintre de la ville de le tirer pendant qu'il diſoit la Meſſe, étant perſuadé qu'en un autre temps le Serviteur de Dieu s'en ſeroit apperçû, & n'y auroit jamais conſenti.

Pierre le Blanc Vicaire general de l'Evêque, n'eut pas moins de veneration pour le Serviteur de Dieu. Dès qu'ils ſe connurent, ils s'aimerent & s'unirent étroitement enſemble : la conformité d'humeur, d'inclinations & de mœurs, fut le principe de cette union inviolable, qui dura entre eux juſqu'à la mort de Regis. Le ſaint Homme ne faiſoit & n'entreprenoit rien, ſans avoir pris auparavant l'avis & l'ordre du Grand Vicaire, dont il fut pareillement le conſeil. Comme perſonne n'avoit une plus parfaite connoiſſance des vertus du ſaint Homme que lui, il voulut être un des témoins qui furent ouïs pour le Procés de ſa Canoniſation. Il y fait une peinture admirable de la ſainteté du Serviteur de Dieu, & il finit la dépoſition par un portrait racourci qui vaut tous les éloges du monde. *Je l'ai toujours*

regardé, dit-il, *comme un Ange par la pureté de ſes mœurs, comme une fidelle copie & un digne frere de ſaint François Xavier par l'ardeur de ſon zele, comme le pere des pauvres par l'excellence de ſa charité, comme un Saint du premier ordre par l'aſſemblage de toutes les vertus Chrétiennes & Evangeliques. Tous les habitans du Puy l'ont toujours regardé, & le regardent encore non ſeulement comme un Saint, mais comme l'Apôtre de leur ville, qu'il a inſtruite, reformée, ſanctifiée par ſes Sermons & par ſes exemples, n'épargnant pour cela ni ſon repos, ni ſa reputation, ni ſa vie même, dont il a fait un ſacrifice continuel pour le ſalut de leurs ames.*

Mais comme ce que Regis fit & ſouffrit au Puy pendant les eſtez des quatre dernieres années de ſa vie, lui acquit le glorieux titre d'Apôtre du Puy : de même ce qu'il fit & ce qu'il ſouffrit pendant l'hyver des mêmes années dans les Miſſions du Velay, lui attira l'illuſtre nom d'Apôtre du Velay.

LA VIE
DU BIENHEUREUX
JEAN-FRANCOIS REGIS.

LIVRE QUATRIE'ME.

REGIS avoit été fort mortifié, ainſi que nous l'avons dit, du refus que ſon General lui avoit fait de l'employer aux Miſſions de la Nouvelle France. Pour s'en conſoler, il avoit déterminé de concert avec ſes Superieurs, de s'appliquer aux Miſſions du Velay, où les peuples en pluſieurs endroits n'étoient pas moins ſauvages, ni peut-être moins

difficiles à convertir que ceux du Canada. L'Hereſie qui dominoit dans le Vivarès, s'étoit gliſſée par une fatale contagion en pluſieurs lieux du Velay ; & jointe à la fureur des guerres civiles, elle avoit tellement perverti les mœurs des habitans, qu'on ne voyoit par tout que libertinage. Ceux qui vivoient dans les montagnes, comme ſéparez de tous les hommes, étoient la plûpart Catholiques ; mais les vices les plus groſſiers étoient paſſez chez eux en coûtume. L'ignorance des Myſteres de la Religion y étoit univerſelle, la participation des Sacremens & les autres pratiques Chrétiennes preſque entierement abolies.

C'eſt à la ſanctification de ces peuples que le Miſſionnaire conſacra les quatre dernieres années de ſa vie parcourant pendant tous les hivers les bourgs & les villages des Dioceſes du Puy, de Vienne, de Valence & de Viviers, qui ſe trouvent dans le Velay. Je ne m'attacherai qu'à quelques Miſſions principales, & je les raporterai ſelon l'ordre des temps.

Il fait la Miſſion à Fay & aux en

La premiere Miſſion qu'il fit, fut à Fay, & dans les lieux voiſins au commencement de l'année 1636. Fay eſt une petite ville ſituée dans un pays couvert

de forêts épaiſſes, & rempli de montagnes inacceſſibles. Il s'attacha d'abord à ce canton là ; parce que l'Hereſie s'y étoit fort répanduë, & qu'elle y avoit extrémement corrompu les mœurs des Catholiques. Fay fut comme le centre des Miſſions qu'il avoit réſolu de faire à ſaint Symphorien, à ſaint Julien, à Chagnac, à Champeloux, & à pluſieurs autres villages des environs. virons, l'an 1636.

Hugues Sourdon Docteur en Droit l'un des plus remarquables habitans du lieu, le pria ſi inſtamment de loger chez lui, qu'il ne put s'en défendre. Le Docteur s'eſtima heureux de poſſeder le ſaint Homme ; & il fut bien-tôt recompenſé de ſa charité par un miracle éclattant, operé dans la perſonne de Claude Sourdon ſon fils âgé de quatorze ans. Il y avoit ſix ans que cet enfant avoit commencé d'être tourmenté d'une grande abondance d'humeurs, qui lui couloient des yeux, & lui cauſoient d'extrêmes douleurs. Ces douleurs étoient quelquefois ſi vives, qu'elles lui faiſoient jetter des cris lamentables. Il n'eſt ſorte de remede que les Medecins & les Chirurgiens n'euſſent employé pour le guérir. Tout

leur art avoit été inutile : le mal crut de telle ſorte, que l'enfant devint aveugle. Lorſque Regis arriva, il y avoit ſix mois qu'il ne voyoit plus du tout, même en plein jour.

Il guerit deux aveugles.

A peine Regis fut-il entré dans la maiſon, qu'on lui préſenta le jeune aveugle. Le ſaint Homme, après l'avoir exhorté à mettre toute ſa confiance en la bonté divine, ſe retira de la foule dans une chambre voiſine, & ſe mit en prieres avec quelques uns des domeſtiques. Il n'avoit pas fini de prier, que l'enfant recouvra la vûë : de ſorte que le Serviteur de Dieu étant allé faire alors le Catechiſme au peuple, le jeune homme y diſtingua tous ceux qui étoient dans l'aſſemblée. Depuis ce temps là il ne reſſentit jamais aux yeux ni douleur, ni fluxion. C'eſt ce qu'il a atteſté lui-même avec ſerment à l'âge de 80. ans, en preſence des Evêques du Puy & de Valence.

Il a ajouté dans ſa dépoſition, que le bruit de cette merveille fit eſperer la guériſon à un autre aveugle. C'étoit un homme de quarante ans, qui avoit perdu la vûë depuis huit ans. On l'amena à Regis, qui le guérit ſur le champ, en faiſant le ſigne

de la Croix ſur lui.

Le commencement de la Miſſion ne pouvoit être plus heureux, & les deux miracles ayant pleinement autoriſé ce qu'on avoit publié de la ſainteté du Miſſionnaire, diſpoſerent les eſprits à profiter de ſes inſtructions. Le concours de ceux qui venoient pour voir, diſoient-ils, & pour entendre prêcher un Saint, fut infini. Ce n'étoit pas ſeulement le ſimple peuple qui accouroit de toutes parts : la Nobleſſe, les Eccleſiaſtiques & les Religieux faiſoient trois & quatre lieuës pour aſſiſter aux Sermons du S. Homme. Les Calviniſtes même qui admiroient ſon éminente vertu, ne marquoient gueres moins d'empreſſement que les Catholiques.

On accourt de toutes parts à ſes Sermons, & quel en étoit le fruit.

Sa vie Apoſtolique étoit le charme qui attiroit tout le monde à lui. On le voyoit jour & nuit occupé à faire le Catechiſme, à entendre les Confeſſions, à ſecourir les pauvres, & à viſiter les malades, ſans penſer preſque à prendre ni repos, ni nourriture. Quoiqu'il ne rejettât perſonne, & que le ſalut des riches ne lui fût pas moins cher que celui des pauvres; il faut pourtant avoüer, qu'il ſentoit

plus de penchant & plus de tendreſſe pour les pauvres. Il entendoit plus volontiers leurs Confeſſions, que celles des perſonnes de qualité: il alloit tous les jours les conſoler dans leurs maiſons, dans la priſon, dans l'hôpital; il cherchoit lui même de porte en porte de quoi ſubvenir à leurs beſoins.

Implacable ennemi de l'impureté, il lui fit à Fay comme ailleurs, une guerre continuelle. En y arrivant, il ſe fit inſtruire par des perſonnes ſages, des maiſons ſuſpectes de la ville; & ayant trouvé quelques femmes d'une conduite dereglée, il leur repréſenta avec tant de force l'horreur de leur vie, qu'elles renoncerent á leurs mauvais commerces. Il étoit rare que les pecheurs reſiſtaſſent à la force & à la conſtance de ſon zele. Mais ſouvent auſſi arrivoit-il que ceux qui y réſiſtoient, donnaſſent dans leur perſonne par une fin funeſte un exemple terrible de la Juſtice divine. Nous avons déja rapporté pluſieurs de ces exemples: en voici un arrivé à Fay, qui a quelque choſe de ſingulier.

Un riche Bourgeois plongé depuis long temps dans les plus honteuſes

débauches, entretenoit actuellement chez lui une concubine. Sur l'avis que Regis en eut, il l'alla trouver, & l'aborda avec toutes les manieres que la charité la plus tendre pouvoit inſpirer : mais l'impudique ne daigna pas ſeulement le regarder. Le ſaint Miſſionnaire ne ſe rebuta pas d'un tel accuëil : il retourna le lendemain vers lui, & après lui avoir fait avec la bonté d'un pere une peinture de ſa vie ſcandaleuſe, capable de lui en imprimer une vive horreur, il le conjura de penſer ſérieuſement aux affreuſes conſequences de l'état déplorable où il ſe trouvoit, & au terrible jugement qu'il auroit à ſubir, ſi la mort le ſurprenoit dans une diſpoſition ſi criminelle. Il accompagna ſon diſcours de prieres & de larmes : mais le pecheur las de l'entendre, l'interrompit bruſquement, & lui dit qu'il eût à ſe retirer. Comme le zelé Miſſionnaire voulut continuer, cet homme qui étoit fort violent, s'emporta en injures contre lui, & le prenant par le bras, le jetta hors de ſa maiſon.

Il entrepréd la converſion d'un pecheur ſcandaleux.

Regis, comme ſi de rien n'eût été, le revit le jour ſuivant, & lui parla avec encore plus de force, qu'il n'avoit

fait la veille. Mais le pecheur ne répondit à cet excès de charité que par un excès d'emportement & par de ſanglans outrages. C'eſt ici où l'on voit juſqu'où la charité eſt patiente. Le Serviteur de Dieu perſiſta un mois entier à voir tous les jours ce pecheur impenitent.

Tant de tentatives ſe trouvant inutiles, le ſaint Homme après bien des jeûnes & des prieres, pour détourner la colere de Dieu de deſſus le pecheur, va le trouver, le menace de la divine vengeance, & en homme inſpiré lui annonce ſa malheureuſe deſtinée, déclarant que c'eſt la derniere fois que Dieu l'invite à la penitence par ſon miniſtere.

Punition d'un pecheur obſtiné.

Le Concubinaire, plus endurci que jamais, ne fit que ſe mocquer des menaces de Regis : mais ſon endurciſſement lui coûta cher. A quelques jours de là il fut tué d'un coup de fuſil, & finit ainſi ſa vie criminelle, n'ayant pas eu un moment pour ſe reconnoître, & pour ſe reconcilier avec Dieu. Un châtiment ſi prompt & ſi viſible, répandit la terreur parmi les pecheurs, & fut la ſource d'un grand nombre de converſions.

Je ne ſçaurois donner une plus juſte idée de la Miſſion que Regis fit à Fay, & dans le reſte de la contrée, qu'en inſerant ici les paroles de Claude Sourdon, chez qui il logea pendant pluſieurs mois. Voici ce qu'il en a juridiquement dépoſé en préſence de deux Evêques.

J'ai toujours regardé, dit-il, comme l'une des plus grandes graces que j'aye reçûës du Ciel, l'honneur que j'ai eu de poſſeder chez moi le P. Jean-François Regis pendant la Miſſion qu'il fit dans ma patrie. Toutes ſes manieres ne reſpiroient que la ſainteté : je ne ſçai quoi de plus qu'humain qui paroiſſoit ſur ſon viſage & dans toute ſa perſonne, imprimoit le reſpect. On ne pouvoit le voir, ni l'entendre, ſans ſe ſentir embraſé de l'amour divin. Il célebroit les ſaints Myſteres avec une dévotion ſi tendre & ſi ardente, que l'on croyoit voir à l'Autel, non pas un homme, mais un Ange. Je l'ai vû quelquefois dans les entretiens familliers ſe taire tout à coup, ſe recueïllir & s'enflammer : après quoi il parloit des choſes divines avec un feu & une vehemence, qui marquoient que ſon cœur étoit tranſporté par une impulſion ce-

„ leſte. Mais l'Eſprit divin dont il étoit
„ rempli, ne ſe faiſoit jamais plus ſen-
„ tir que dans les inſtructions qu'il fai-
„ ſoit au peuple. Il inculquoit les veri-
„ tez Chrétiennes avec une clarté & une
„ force qui convainquoit les plus rebelles;
„ & quoique ſes diſcours fuſſent d'un ſtile
„ ſimple, il les prononçoit avec une onc-
„ tion qui penetroit les cœurs.

„ La Prédication finie, tous accou-
„ roient en foule au ſacré Tribunal, où il
„ paſſoit ſouvent les jours entiers ſans
„ prendre aucune nourriture. Quelque-
„ fois la multitude des étrangers, qui
„ venoient pour l'entendre & pour ſe
„ confeſſer à lui, étoit ſi grande, qu'on
„ eût dit que tous les peuples du Velay
„ étoient raſſemblez à Fay. Non content
„ d'entendre les Confeſſions pendant
„ le jour, il les entendoit pendant une
„ partie de la nuit: & quoiqu'il fût à
„ jeun, il falloit l'arracher avec violen-
„ ce du Confeſſional, pour l'obliger à
„ prendre quelque choſe. Nous étions
„ dans un profond étonnement qu'il pût
„ reſiſter à une fatigue ſi continuelle: ma
„ mere prenoit quelquefois la liberté de
„ lui en faire des reproches très vifs,
„ mais inutilement.

„ Ce qui augmentoit nôtre admiration,

eſt que le voyant jour & nuit entou- «
ré de payſans qui venoient à tout mo- «
ment des montagnes du Velay, & «
qui ſe ſuccedoient ſans ceſſe les uns «
aux autres, nous ne l'entendîmes ja- «
mais ſe plaindre, ni de leur multitude, «
ni de leurs manieres dégoutantes. Au «
contraire, nous lui vîmes toujours au «
milieu de cette foule importune, une «
tranquillité d'eſprit admirable : & l'é- «
panoüiſſement qui étoit peint ſur ſon «
viſage, faiſoit voir évidemment qu'il «
étoit au comble de ſa joie toutes les fois «
qu'il avoit à traitter avec eux. «

Après avoir travaillé avec une appli- «
cation infatigable au ſalut des habi- «
tans de Fay, il ſe donna tout entier «
à celui des peuples voiſins. Il partoit «
tous les jours de grand matin, pour «
aller viſiter les payſans diſperſez dans «
les bois & ſur les montagnes. Quelque- «
fois il pleuvoit à verſe, ou il faiſoit un «
vent très violent ; quelquefois la fonte «
des neiges & les torrens enflez rendoient «
le pays impraticable. Ma mere faiſoit «
tout ce qu'elle pouvoit pour le détour- «
ner de pareilles courſes, en un temps «
où les plus hardis du pays n'oſoient «
ſortir de leurs maiſons : mais en vain «
on lui repreſentoit le peril évident où «

„ il expoſoit ſa vie, rien n'étoit capable
„ de le retenir. Il ne faiſoit pendant tout
„ le jour qu'aller de chaumiere en chau-
„ miere, & cela toujours à pié & à jeun,
„ ſi ce n'étoit que ma mere le forçoit
„ quelquefois à prendre une pomme qu'il
„ mettoit dans ſa poche. Nous ne le revo-
„ yons qu'à la nuit : & alors toutes les fa-
„ tigues du jour ne l'empêchoient pas de
„ reprendre ſes fonctions ordinaires, & de
„ ſe délaſſer du travail par un autre tout
„ nouveau.

„ Lorſqu'il ſortoit d'un lieu où il ve-
„ noit de faire Miſſion, pour paſſer dans
„ un autre endroit où il devoit en com-
„ mencer une nouvelle, c'étoit un char-
„ mant ſpectacle de voir la multitude in-
„ nombrable de peuples qui le ſuivoient.
„ Les Calviniſtes attirez par ſa ſainteté
„ l'accompagnoient avec autant d'em-
„ preſſement que les Catholiques. Le ſuc-
„ cès dont Dieu benit ſes travaux à Fay,
„ ne ſe peut exprimer : un grand nombre
„ d'Heretiques convertis, pluſieurs fem-
„ mes de mauvaiſe vie retirées du déſor-
„ dre, les querelles appaiſées, les hai-
„ nes éteintes, la paix maintenuë dans les
„ familles, l'uſage des Sacremens rétabli,
„ les enfans inſtruits, les peuples refor-
„ mez, l'impieté exterminée, la ſancti-

fication de tout le pays, furent les fruits « de ſon zele Apoſtolique. «

Regis ayant fini la Miſſion à Fay & dans les lieux circonvoiſins, revint ſelon ſa coûtume au Puy au commencement de l'eſté de l'an 1637. Il y travailla avec le même zele & le même fruit, ainſi que je l'ai rapporté au commencement du troiſiéme Livre de cette Hiſtoire. L'hyver approchant, pluſieurs Cantons demandoient à l'envi le ſaint Miſſionnaire : mais Marles où il avoit déja fait la Miſſion quelques années auparavant, fut préferé par les vives inſtances de Jacques André Curé du lieu.

Il va commencer la Miſſion à Marles ſur la fin de 1637.

Marles eſt un gros Bourg du Foreſt à l'extremité du Velay, & à neuf lieuës du Puy. Regis partit pour s'y rendre vers le milieu de Novembre de l'an 1637. La ſaiſon étoit rigoureuſe, le froid violent, & la terre couverte de neiges. Les chemins par où il lui fallut paſſer, faiſoient horreur. Il fut obligé tantôt de grimper ſur des rochers couverts de glace, tantôt de deſcendre dans de profondes vallées remplies de neiges, tantôt de marcher à travers les broſſailles & les ronces. C'eſt dans ce voyage que Dieu fit voir par un évene-

ment miraculeux, qu'il étoit d'autant plus attentif à la conſervation de ſon Serviteur, qu'il y apportoit moins d'attention lui-même.

Comme Regis traverſoit une des plus hautes montagnes du Velay, où le chemin étoit couvert de glace, il arriva que grimpant & ſe tenant à des broſſailles, la main & le pié lui manquerent, il tomba & ſe rompit une jambe. Malgré cet accident, il ne laiſſa pas de continuer ſon voyage comme auparavant avec ſa tranquillité ordinaire, & de faire encore deux lieuës appuyé ſur ſon bâton, & ſoûtenu par ſon Compagnon. Il gagna enfin le bourg de Marles; & là, au lieu de faire venir un Chirurgien pour le pançer, plus occupé du ſoin des ames que de ſa conſervation, il alla droit à l'Egliſe, où un peuple infini l'attendoit, & il y entendit les Confeſſions pendant pluſieurs heures. Le Curé averti par le Compagnon de Regis de l'accident qui lui étoit arrivé, alla le prier de ſe retirer: mais quelques inſtances qu'il lui en fit, il ne put l'y engager. Aprés qu'il eut pleinement ſatisfait ſa charité, on viſita ſa jambe, & on la trouva parfaitement rétablie; quoique l'effort

qu'il avoit fait en marchant plus de deux heures, eût dû augmenter ſon mal, & le rendre incurable. La Providence a permis, que le Serviteur de Dieu fît lui-même confidence de ce fait à un Curé de ſes amis, comme nous le verrons cy-aprés.

L'affluence des peuples qui venoient entendre le ſaint Miſſionnaire, ne fut jamais plus grande, ni le fruit de ſon travail plus abondant qu'à Marles. Le Curé chez qui il logeoit, a aſſuré que Regis y fut ſi occupé, qu'il donnoit ſouvent la Communion à ſix heures du ſoir : qu'il paſſoit les nuits entieres à inſtruire le peuple & à entendre les Confeſſions: qu'il oublioit le manger & le ſommeil pour ſatisfaire à la pieté de ceux qui accouroient à lui des lieux circonvoiſins : qu'il étoit quelquefois ſi épuiſé de forces, qu'il ne pouvoit plus ſe ſoûtenir.

Eloge que le Curé de Marles fait de ſa vie Apoſtolique.

Le même Curé a depoſé, qu'à ſes immenſes travaux il ajoûtoit des macerations étonnantes, jeûnant rigoureuſement tous les jours, portant toujours le cilice, affligeant chaque nuit ſa chair par la diſcipline, ne dormant que deux ou trois heures ſur un banc, & emploiant le reſte de la nuit ou au Miniſtere

Evangelique, ou à la meditation des choſes celeſtes.

Le Curé tâche en vain de moderer ſon travail & ſes auſteritez.

Le ſaint Homme pouſſa ſi loin la dureté qu'il avoit pour ſon corps, que le Curé craignant qu'un travail ſi opiniâtre joint à de ſi grandes auſteritez n'abbatît ſes forces, ſe crut obligé de lui repréſenter qu'il abregeoit ſes jours, & qu'il étoit homicide de lui-même. Regis répondit au Curé qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à uſer des précautions & des ſoulagemens humains qu'il lui ſuggeroit : que ſa nourriture, ſon repos & ſa vie étoient de gagner des ames à Dieu : qu'on ne marquoit bien l'amour qu'on a pour lui, qu'en lui ſacrifiant ce qu'on a de plus cher au monde, la ſanté & la vie.

Cette réponſe donna de l'admiration au Curé, mais elle ne le ſatisfit pas. Voyant qu'il ne pouvoit obtenir de Regis, qu'il relâchât rien de ſon travail & de ſes auſteritez, il ſe crut obligé de prendre une autre voie pour moderer ſa ferveur. Il écrivit donc au Pere Ignace Arnould, Recteur du College du Puy, pour le prier de mettre un frein au zele du ſaint Miſſionnaire. *Ses fatigues*, diſoit-il, *ſont ſans meſure auſſi bien que ſes abſtinences ; & il ſeroit neceſſaire*

que vous me commiſſiez toute vôtre autorité, pour regler ſa conduite ſur ce point: ſans cela il ſera bien-tôt réduit à une défaillance entiere.

Le Recteur déja inſtruit de l'excès où Regis portoit l'amour du travail & de la penitence, répondit d'un côté au Curé, qu'il le conſtituoit Superieur du Serviteur de Dieu, & qu'il lui donnoit toute ſon autorité à ſon égard. De l'autre, il ordonna à Regis, d'obéïr ponctuellement au Curé dans les choſes qui concerneroient ſa ſanté, & de le regarder deſormais comme l'interprete de la volonté Divine. Regis n'étoit pas de ces Devots entêtez, qui ne ſuivent que leurs idées. Il ſe ſoumit avec la derniere exactitude à tout ce qu'il plut au Curé de lui preſcrire ſur ſon travail & ſur les ſoulagemens qui lui étoient neceſſaires, comme ſi Dieu lui eût parlé lui-même. A la verité, la charitable indulgence du Curé qui l'obligeoit à ſe ménager, lui étoit fort à charge: mais le deſir d'obéïr à Dieu en la perſonne du Curé, l'emporta ſur le zele & l'eſprit de penitence dont il étoit animé.

Le Recteur lui ordonne d'obéïr au Curé.

Dieu benit ſon obëiſſance par les graces particulieres dont il le favoriſa pen-

Il eſt ſouvẽt

ravi en extaſe.

dant la Miſſion de Marles. Le temps qu'il étoit obligé de retrancher aux exercices Apoſtoliques, il l'employoit à s'entretenir avec Dieu, & il regagnoit par là d'un côté ce qu'il perdoit de l'autre. Le Curé ſe levoit quelquefois la nuit pour l'obſerver. Il le voyoit tantôt à genoux le viſage proſterné contre terre & baigné de larmes; tantôt debout, les yeux tournez vers le Ciel, & abſorbé dans une profonde contemplation. Il l'entendoit d'autres fois qui pouſſoit de grands ſoupirs, & qui s'écrioit dans les tranſports de ſon amour: *Qu'y a-t'il au monde qui puiſſe attacher mon cœur ſi ce n'eſt vous, ô mon Dieu?* Ce ne furent pendant tout ce temps là que communications intimes avec ſon Bien-aimé, que raviſſemens. Le Curé a declaré dans la dépoſition dont j'ai parlé, qu'il l'avoit vû ſouvent tandis qu'il prioit, ardent & enflammé comme un Seraphin, immobile pendant pluſieurs heures, ne paroiſſant avoir ni ſentiment, ni connoiſſance.

Il chaſſe le malin Eſprit.

Dieu fit auſſi éclatter la ſainteté de ſon Serviteur par divers prodiges qu'il opera par ſon miniſtere. On lui amena un jour dans l'Egliſe un homme poſſedé du malin Eſprit depuis plus

de huit années. On avoit plusieurs fois employé les Exorcismes de l'Eglise pour le délivrer; & on les avoit toujours employez sans effet. Dès que cet homme fut en la présence de Regis, ses agitations redoublerent, & par ses contorsions & ses hurlemens il effraya tous ceux qui furent témoins d'un si triste spectacle. Regis en fut touché de compassion; & après avoir levé les yeux au Ciel, il fit le signe de la Croix sur le Possedé, qui à l'instant parut tranquille, & fut delivré pour toujours.

Un autre jour, dit Jacques André, " ramenant le saint Missionnaire de l'E- " glise à ma maison, une multitude in- " nombrable de peuple nous suivit. Un " payſan venu de fort loin qui n'avoit " pû se confesser, parce qu'étant déja fort " tard, j'avois obligé Regis en vertu de " ma Patente de Superieur, de sortir " du Confessional; ce bon homme brû- " lant d'envie de lui parler, s'efforçoit " de percer la foule, & marchoit avec " précipitation pour nous joindre. Près " de mon logis où il y a une pente assez " roide, le payſan pressé & poussé par " ceux qui marchoient avec le même " empressement, tomba, & donnant " du bras fort roidement contre un gros "

Il opere plusieurs autres merveilles à Marles.

„ caillou, il ſe démit l'épaule. Le ſaint
„ Homme le ſçut incontinent. Affligé de
„ cet accident il rebrouſſa chemin, alla
„ le trouver, lui toucha l'épaule ; &
„ l'ayant benie, il la lui remit ſur le
„ champ. Puis l'ayant confeſſé, il le ren-
„ voya conſolé & entiérement guéri. Pen-
„ dant le cours de la même Miſſion, il
„ découvrit aux uns les ſecrets les plus
„ cachez de leurs cœurs, il prédit aux
„ autres pluſieurs choſes qui leur ſont
„ arrivées dans la ſuite.

„ Toutes ces actions miraculeuſes aug-
„ menterent la haute idée qu'on avoit de
„ ſa ſainteté, & l'odeur s'en répandit dans
„ toutes les montagnes du pays. On ne
„ lui donnoit point d'autre nom, que
„ celui de Saint & d'Apôtre du Velay.
„ Tout le monde couroit après lui pour
„ recevoir ſa bénediction ; chacun vou-
„ loit ſe confeſſer à lui & communier
„ de ſa main ; on lui déroboit les choſes
„ qui avoient été à ſes uſages, & on les
„ gardoit avec veneration comme des
„ Reliques. Ce n'eſt pas merveille ſi les
„ eſprits étant ainſi prévenus de l'opinion
„ de ſa ſainteté, il ſe fit à Marles des con-
„ verſions en nombre infini.

„ Je parle, ajoûte le Curé, avec d'au-
„ tant plus de certitude de la vertu émi-

nente de ce zelé Miſſionaire, qu'il ſe confeſſa toujours à moy pendant les trois Miſſions qu'il fit dans ma Paroiſſe. Cette ame ſi pure, ſi ſainte, ſe confeſſoit tous les jours avec une pieté & une humilité qui me confondoient. Je puis aſsûrer avec verité qu'il a conſervé ſa premiere innocence juſqu'à la mort. Je ne puis penſer à un ſi ſaint homme, ſans avoir le cœur attendri & rempli d'une conſolation que je ne puis exprimer. Sa memoire eſt encore en veneration dans le Velay, & toutes nos montagnes retentiſſent des loüanges qu'on ne ceſſe de lui donner.

Il fait la Miſſion en divers lieux avec le même fruit.

Après avoir ſanctifié Marles & tout le voiſinage, il alla faire la Miſſion à Saint Sauveur, à Saint Pierre des Machabées, à Saint Bonnet le froid, à Vourcy, & en pluſieurs autres lieux les plus remarquables du pays. Les benedictions céleſtes accompagnerent par tout ſes travaux Evangeliques. Je n'en ferai pas le détail, de peur de fatiguer le Lecteur par des répetitions peu neceſſaires: mais j'ne puis omettre quelques faits ſinguliers, qui firent particulierement éclatter les miracles de la grace dans la perſonne du Serviteur de Dieu.

A Saint Sauveur un Payſan déſolé lui vint dire, que quelques ſoldats qui paſſoient lui avoient pris deux bœufs. Il ajoûta qu'il étoit ruïné, s'il ne les recouvroit pas ; parce que c'étoit tout ce qu'il poſſedoit au monde, & ce qui lui donnoit le moyen d'entretenir ſa famille. Regis touché de la miſere & des larmes de ce pauvre homme, fit une courte priere, & lui dit : *Allez reprendre vos bœufs, chaſſez-les devant vous, & ne craignez pas qu'on vous traitte mal, ni même qu'on vous faſſe aucune réſiſtance.* Le payſan comblé de joye, court ſur le champ au lieu où les ſoldats s'étoient arrêtez pour manger. Il y trouva ſes bœufs; & ſelon l'ordre qu'il en avoit reçû, il les chaſſa devant lui, ſans aucune oppoſition de la part des ſoldats qui étoient préſens.

Le Curé de Saint Pierre des Machabées nommé Gilbert, loüa Dieu toute ſa vie d'avoir eu le bonheur de connoître & d'avoir logé Regis dans ſa maiſon, pendant qu'il faiſoit la Miſſion dans ſa Paroiſſe. Il ne pouvoit ſe laſſer de publier qu'il n'avoit jamais connu un homme d'une vie plus auſtere, ni d'un zele plus ardent.

De la Paroiſſe de Saint Pierre des Ma-

chabées, il paſſa à celle de Saint Bonnet le froid, que l'on appelle ainſi, à cauſe du froid exceſſif qui s'y fait ſentir. Le Curé s'étant apperçû que Regis ſortoit ſecrettement toutes les nuits de ſa chambre, eut un jour la curioſité de ſçavoir où il alloit & ce qu'il faiſoit. Après l'avoir cherché quelque temps dans la maiſon, il alla à l'Egliſe qui n'en étoit pas éloignée, & il le trouva devant la porte à genoux, les mains jointes & la tête nuë, malgré une bize très violente qui ſouffloit. Il lui remontra le danger où il expoſoit ſa ſanté, en paſſant à l'air pluſieurs heures de la nuit dans une ſaiſon ſi rigoureuſe. Mais le voyant déterminé à continuer ſes entretiens avec Dieu, il lui donna la clef de l'Egliſe, afin qu'il y fût à couvert des injures de l'air. Le Curé a ſouvent raconté ce fait; il aſſuroit que Regis continua de paſſer toutes les nuits dans l'Egliſe malgré la rigueur du froid qui fut intolerable cette année-là.

Quand l'eſté fut proche, le ſaint Miſſionnaire penſa à ſe rendre au Puy à ſon ordinaire. Il fut arrêté en chemin par Maurice Boyer Curé de Vourcy, qui avoit été ſon écolier, & qui avoit

toujours conſervé pour Regis une extrême vénération. Il ne demeura dans cette petite Paroiſſe que huit jours, mais ſans ſe donner aucun repos, & travaillant le jour & la nuit.

Le Curé de Vourcy lui reproche ſon travail exceſſif.

Le Curé qui chériſſoit tendrement Regis, en fut touché ; & craignant que ſes forces n'égalant pas l'ardeur de ſon zele, il ne ſuccombât enfin, il lui repréſenta qu'il ſeroit reſponſable à Dieu de la ſanté qu'il lui avoit donnée : que s'il continuoit de la prodiguer, il ſe mettroit hors d'état de ſervir le prochain : qu'il devoit méſurer ſon travail, non pas ſur ſon zele, mais ſur ſes forces. Regis qui aimoit le Curé, lui fit confidence à cette occaſion de ce qui lui étoit arrivé quelques mois auparavant en allant à Marles, lorſque s'étant rompu une jambe, Dieu l'avoit gueri miraculeuſement au bout de quelques heures. *Après une marque ſi viſible de la bonté de Dieu*, ajouta-t-il, *ne dois-je pas mettre ma vie entre ſes mains, & me répoſer entierement ſur lui du ſoin de ma ſanté ?* Boyer a atteſté ce fait avec ſerment devant Melchior de Chabanes Vicaire general du Puy.

La Miſſion de Vourcy étant finie, Regis alla paſſer l'eſté de 1638. au Puy, dans

dans les fonctions accoûtumées de ſa charité; & l'hyver étant venu, il reprit ſes Miſſions de la campagne. Il choiſit d'abord le bourg de Monregard, qui n'eſt éloigné de Puy que de ſept lieuës. Comme le temps étoit mauvais, il n'y put arriver que fort tard & de nuit. Quoi qu'il fût tranſſi par le froid exceſſif qu'il faiſoit alors, & très fatigué par la longueur & la difficulté du chemin, il alla, ſelon ſa coûtume, droit à l'Egliſe qu'il trouva fermée, & ſe mit à genoux à la porte. Malgré la violence d'un vent picquant, il y prioit dans un profond recueïllement, lorſque des payſans qui paſſoient par hazard, l'apperçurent proſterné contre terre, quaſi tout couvert de la neige qui tomboit avec abondance. Ils le preſſerent de ſe retirer dans une maiſon voiſine pour s'y chauffer, & pour y prendre un peu de nourriture: & c'eſt tout ce qu'on put faire que de l'y réſoudre.

Pendant l'hyver de 1638. il fait la Miſſion à Monregard.

Dès le lendemain, il fit l'ouverture de la Miſſion en préſence d'un peuple infini, qui étoit accouru des bourgs & des villages du voiſinage. Nulle Miſſion ne le conſola tant que celle-cy: c'eſt qu'elle fut la plus penible à cauſe de

la rigueur du froid, & des differens voyages qu'il fit à Monfaucon, à Marcou & à Chambon par des chemins effroyables ; & que la moiſſon y fut plus abondante qu'en nul autre endroit. La benediction particuliere que Dieu y donna, fut la converſion d'un grand nombre d'Héretiques. Dieu lui avoit donné en un ſuprême degré le talent de ſe concilier les eſprits : il ſçut en profiter à Monregard pour retirer de l'erreur beaucoup de Calviniſtes de Chambon & de pluſieurs autres endroits, qui venoient l'entendre comme à l'envi. La plus illuſtre conquête qu'il fit alors ſur l'hereſie & qui mortifia étrangement tout le parti Huguenot, fut Loüiſe de Romezin.

Elle étoit originaire de Chambon, & elle demeuroit alors à Monregard. Elle étoit veuve, & n'avoit encore que vingt-deux ans. Son pere & ſon ayeul Seigneurs de la Terre de Mazaud, l'avoient fait inſtruire à fond dès ſes premieres années, des dogmes du Calviniſme. Elle s'y étoit effectivement renduë fort habile ; & elle brilloit dans ſa Secte autant par ſon ſçavoir que par ſa naiſſance, par ſon eſprit, & par ſa rare beauté. Elle étoit née au reſte avec

Il convertit Madame de Romezain, Calviniſte.

des inclinations nobles, un jugement ſolide, un cœur droit, un naturel doux, & fait, ce ſemble, pour la vertu. Ce qui impoſoit le plus en elle, c'eſt qu'elle étoit fort reglée dans ſes mœurs, & même très charitable envers les pauvres. Toutes ces qualitez réünies enſemble, en faiſoient une des perſonnes les plus accomplies qu'il y eût dans le pays: mais il étoit triſte que ces qualitez ne ſerviſſent qu'à faire honneur à ſa Secte, & à l'accrediter auprès du peuple. Il n'y avoit donc à reprocher à cette Dame que ſon attachement à l'erreur où elle étoit née, rien à deſirer pour elle que ſon retour à l'Egliſe; & le moment en étoit venu.

Les choſes merveilleuſes qu'on publioit de la ſainteté de Regis, firent naître à Loüiſe de Romezin un grand deſir de le voir. Elle avoit ſur tout envie de l'entendre prêcher: mais étant comme Chef du parti dans le pays, elle n'oſoit le faire publiquement; & d'ailleurs l'extrême averſion qu'elle avoit pour le Jeſuites, ſans en avoir jamais connu aucun, la retenoit. La curioſité l'emporta enfin ſur le reſpect humain. Un jour qu'il devoit prêcher le matin avant le lever du ſoleil, elle

alla l'entendre en cachette, mêlée dans la foule pour n'être point reconnuë. La ſainteté peinte ſur le viſage de Regis, l'onction céleſte de ſes paroles, ſon action vive & animée, le feu divin de la charité, dont on ſentoit bien en l'entendant qu'il étoit embraſé, la ravirent en admiration, elle qui n'étoit accoûtumée à entendre que des diſcours ſecs & pleins d'invectives ſanglantes contre la Religion Catholique. Elle prit tant de goût à ce Sermon, qu'elle réſolut de n'en perdre aucun : dans la ſuite elle aſſiſtoit effectivement à tous. Ce n'eſt pas qu'elle ſongeât encore à changer de Religion : au contraire, elle diſoit hautement qu'elle n'en changeroit jamais ; mais la droiture de ſon cœur lui faiſoit aimer la vertu dans le Prédicateur Catholique.

Regis averti de l'heureuſe diſpoſition de la Dame Huguenotte, & connoiſſant de quelle importance il étoit d'attirer à l'Egliſe une perſonne de ſon merite ; réſolut d'entreprendre ſa converſion. Après avoir recommandé la choſe à Dieu, il chercha & il trouva bien-tôt le moyen de lier un entretien avec la

Dame. Dès la premiere entrevuë, charmée de la vertu du Serviteur de Dieu, elle eut de l'empreſſement de le revoir. La premiere converſation n'avoit roulé que ſur des matieres de pieté, ſans toucher aux points controverſez entre les Calviniſtes & nous. Dans le ſecond entretien, la Dame fut inſenſiblement engagée dans la diſpute. Le ſaint Homme répondit à ſes queſtions avec tant de modeſtie & avec tant de force, que ſi elle ne fut pas entierement perſuadée par ſes raiſons, au moins elle fut tres ſatisfaite de ſa perſonne. Elle avoüa même qu'elle n'avoit jamais entendu de Catholique développer nos Myſteres avec plus de netteté, & elle lui demanda une troiſiéme conférence.

Regis encouragé par ces premiers ſuccès, la revit dès le lendemain; & la Dame citant un grand nombre de textes de l'Ecriture, qui lui paroiſſoient concluans en faveur des dogmes de Calvin, Regis lui en développa le veritable ſens d'une maniere ſi ſenſible, qu'elle n'eut rien à repliquer. La grace dans ces entrefaites ſecondoit le zele de ſon Miniſtre; de ſorte qu'après cette conférence & deux autres

qui la ſuivirent, Loüiſe de Romezin entrevit la verité. Comme elle avoit l'eſprit droit, elle étoit ſur tout indignée contre les Miniſtres, qui lui avoient dépeint la Religion Catholique avec de fauſſes couleurs, & en lui attribuant des dogmes qu'elle n'enſeigna jamais; & elle commença à ſe deffier d'une Secte qui a recours à de ſi indignes artifices. D'un autre côté, la ſainteté de Regis faiſoit ſur elle de puiſſantes impreſſions. *Seroit-il poſſible*, diſoit-elle, *qu'un homme ſi éclairé & ſi humble, ſi vif pour la gloire de Dieu & ſi mort à lui même, fût dans l'erreur, ou qu'il voulût y engager les autres?*

Qu'il eſt difficile de ſe defaire tout d'un coup des préjugez de la naiſſance & de l'éducation! Loüiſe de Romezin fut quelque temps en de cruelles agitations d'eſprit, flottant entre la verité & le menſonge, ſans oſer franchir le pas, & decider en faveur de la Religion Catholique. Elle n'étoit pas de ces femmes opiniâtres, qui étant une fois engagées dans un parti, s'en entêtent ſi fort, qu'elles n'oppoſent aux raiſons convaincantes qu'une obſtination invincible. Elle cherchoit la

verité de bonne foi, & déterminée à l'embraſſer dès qu'elle l'auroit bien connuë : mais elle vouloit ne precipiter rien, pour n'avoir rien à ſe reprocher.

Il y avoit encore un point qui lui faiſoit de la peine ; c'eſt la préſence réelle de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, ſur quoi Dieu lui déſilla les yeux preſque en un moment. A la ſimple expoſition que lui fit Regis de divers textes de l'Evangile & des Peres de l'Egliſe qui établiſſent ce myſtere, elle vit diſparoître tous les nuages, qui juſqu'alors lui avoient caché la verité. Il ne lui reſtoit donc plus de doutes dans l'eſprit : mais elle ſentoit dans ſon cœur de grands obſtacles à ſa converſion. La honte de changer ; le ſacrifice qu'il falloit faire de ſes amis & de ſes connoiſſances, qui l'abandonneroient au moment qu'elle renonceroit à la Secte ; la perte du credit qu'elle avoit dans le parti, dont elle étoit comme l'idole ; les diſcours qu'on ne manqueroit point de tenir d'elle à ce ſujet ; mais ſur tout la colere d'un pere qu'elle alloit irriter, les pleurs d'une mere qui ſeroit au deſeſpoir de ſon changement ; toutes ces raiſons ſe pre-

ſentoient à elle : c'étoit autant de liens qui la retenoient dans l'erreur, & qu'elle ne pouvoit ſe reſoudre de rompre.

Elle s'ouvrit à Regis ſur le terrible combat qu'elle éprouvoit dans ſon cœur : mais le ſaint Homme lui parla ſi fortement de l'obligation indiſpenſable d'abandonner le menſonge, & d'embraſſer la verité, que malgré toutes les craintes humaines, elle reſolut tout de bon de rentrer dans le ſein de l'Egliſe. Elle ſouhaitta pourtant que la choſe ſe fît ſecrettement, ſe croyant obligée de garder durant quelque temps des meſures avec ſa famille, pour éviter un éclat, & peut-être une perſécution, que le deſeſpoir de ſes parens pourroit ſuſciter aux Catholiques à ſon occaſion.

Le jour qu'on avoit pris pour ſon abjuration étant venu, elle la fit avec des ſentimens de pieté & de ferveur, qui tirerent les larmes des yeux de tous ceux qui en furent témoins. Elle ſe ſentit comblée de joye, dès qu'elle ſe vit au rang des enfans de l'Egliſe. Après avoir rendu de très affectueuſes & de très tendres actions de graces au Serviteur de Dieu, elle le pria d'achever ſon ouvrage, & de lui ſervir

de guide dans le chemin de la perfection Chrétienne, afin que la pureté de ſes mœurs répondît à la ſainteté de Religion qu'elle venoit d'embraſſer. Regis qui voyoit en elle des diſpoſitions merveilleuſes pour la vertu, s'appliqua avec un ſoin particulier à la former aux exercices de la vie ſpirituelle, où en peu de temps elle fit ſous ſa conduite de très grands progrès.

Les avantages conſiderables qui devoient revenir à la Religion, de la converſion d'une perſonne de ſon caractere, faiſoient ſouhaitter à Regis qu'elle fût connuë. Il lui fit donc entendre après quelques délais, qu'il étoit temps de ſe déclarer hautement par une profeſſion ſolemnelle de la foi qu'elle avoit embraſſée : que les ſages précautions qu'elle avoit priſes pour ne point irriter ſes parens, devoient avoir des bornes : que JESUS-CHRIST veut des Diſciples qui ne rougiſſent pas de ſon Evangile, & qu'il refuſera de reconnoître devant ſon Pere ceux qui n'auront pas eu le courage de le confeſſer devant les hommes.

La nouvelle Catholique ſuivit ſans réſiſtance ce conſeil du Serviteur de Dieu. Elle déclara publiquement qu'el-

le avoit changé de Religion, & devint un modelle de perfection pour les anciens & les nouveaux Catholiques par la ferveur de ſa pieté, par la participation fréquente de l'Euchariſtie, par ſon entier renoncement aux vanitez du ſiecle. Le Ciel de ſon côté récompenſa ſa fidelité à la grace, par ces celeſtes délices dont le Seigneur fait part à ſes Saints : elle-même ne ſçavoit comment exprimer les tranſports de joye dont elle étoit ſaiſie dans l'ardeur de ſes oraiſons.

Il ſemble qu'elle avoit beſoin d'un pareil ſecours contre les combats qui lui reſtoient à ſoûtenir. La declaration publique qu'elle fit de ſon changement, fut un coup de foudre pour ſes parens, qui penſerent en mourir de douleur. Le Parti Heretique ſe déchaina ſans meſures contre elle & contre Regis, qui avoit été l'inſtrument principal de ſa converſion. On mit tout en œuvre pour l'obliger à changer de nouveau : mais ſa foi quoique naiſſante, avoit déja jetté de trop profondes racines, pour être ébranlée. Ses parens voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur elle, ni par les prieres, ni par les menaces, la laiſſerent en repos & l'aban-

donnerent à elle-même.

L'eſperance que le Serviteur de Dieu avoit conçûe des ſuites heureuſes de cette converſion, ne fut pas vaïne. La profeſſion ouverte que Loüiſe de Romezin fit de la Religion Catholique, & ſes mœurs toutes ſaintes, firent beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits. Quelques Calviniſtes qui étoient chancelans, ſe déterminerent à ſuivre ſon exemple : on en compta pluſieurs à Chambon & dans les autres lieux voiſins, dont il eſt parlé dans le Procès de la Canoniſation de Regis. Elle devint dans la ſuite auſſi zelée pour la vraie Religion, qu'elle l'avoit été pour la fauſſe. Elle ſecondoit le zele du ſaint Miſſionnaire, faiſant elle-même l'office de Predicateur & d'Apôtre ; & l'eſtime qu'on avoit conçûë de ſa vertu, donnoit un grand crédit à ſes paroles. Elle ne faiſoit rien que par le conſeil de ſon ſaint Directeur ; elle le ſuivit dans les Miſſions qu'il fit à Monfaucon, à Rocoulles, à Veirines, & à la Louveſc, où le ſaint Homme finit ſa carriere Evangelique avec ſa vie.

L'an 1702. âgée de 84. ans elle ſouhaitta de rendre un témoignage public de la ſainteté de l'Homme de Dieu,

en préſence des Evêques du Puy & de Valence, qui faiſoient dreſſer le Procès de la Canoniſation dans un lieu appellé Moniſtrol. Demeurant à Monregard qui en eſt éloigné d'une lieuë, elle voulut malgré ſon âge & la difficulté des chemins faire le voyage à pié & à jeun. Pendant ſa dépoſition qui dura quatre heures, elle ne fit que verſer des larmes de joie. Les deux Prélats admirerent dans un ſi grand âge la vivacité de ſon eſprit, la fermeté de ſa memoire, & l'éloquence naturelle avec laquelle elle dicta ſa dépoſition. Mais ce qui les jetta dans un profond étonnement, eſt, qu'après avoir dépoſé pendant quatre heures, & avoir fait le matin une lieuë à pié, elle proteſta que s'il lui falloit aller ce jourlà au Puy, c'eſt à dire, faire encore ſept lieuës, pour rendre une ſeconde fois témoignage à la verité; elle partiroit dans le moment à pié, pour faire connoître les rares vertus de celui à qui elle croyoit après Dieu être redevable de ſa converſion & de ſon ſalut, tant ſa reconnoiſſance pour le Serviteur de Dieu étoit vive & ardente.

Armand de Bethune alors Evêque du Puy, qui ne conſideroit pas moins cette

Dame pour ſa vertu que pour ſa Nobleſſe, écrivit au Pape qu'elle ſembloit rajeunir & reprendre des forces ; qu'elle n'avoit fait que fondre en larmes pendant tout le temps qu'elle avoit fait ſa dépoſition ; qu'attendrie au ſeul ſouvenir de ſon ſaint Directeur, elle ne pouvoit prononcer ſon nom que les larmes ne lui vinſſent aux yeux. Son fils âgé de 72. ans a auſſi déclaré il y a peu de temps, que ſa mere dans la vieilleſſe la plus avancée, âgée de 88. ans, ne parloit de Regis qu'avec une grande abondance de larmes. On ne peut lire ce qu'elle dépoſa le 10. Octobre 1702. ſans y reconnoître le caractere de ſon eſprit & de ſon cœur, & ſans y admirer la haute idée qu'elle avoit des vertus du Serviteur de Dieu.

Dépoſition de Loüiſe de Romezin ſur ſa ſainteté.

Dieu avoit donné, dit-elle, au Pere Regis une grace particuliere pour réduire les pecheurs à la penitence, & les Héretiques à l'obéïſſance de l'Egliſe. Il recevoit les uns & les autres avec une modeſtie & une douceur qui préparoit efficacement leurs cœurs aux inſtructions qu'il leur faiſoit. Dès qu'il parloit, on jugeoit qu'il étoit animé de l'Eſprit de Dieu. A peine m'eut-il expoſé les veritez Catholiques,

„ qu'il diſſipa toutes les erreurs que
„ j'avois ſuccées avec le lait. J'avouë que
„ je n'ai jamais entendu depuis aucuns
„ diſcours, ni plus perſuaſifs, ni plus
„ pénetrans que les ſiens. On touchoit
„ les veritez Chrétiennes, lorſqu'il les
„ expliquoit, ou pour mieux dire, on
„ ſentoit que lorſque ſa voix frappoit les
„ oreilles, Dieu parloit au fond du cœur
„ par ſa grace.

„ L'auſterité de ſa vie ajoûtoit un
„ grand poids à ſes paroles. Il paſſoit tout
„ le jour, & même une grande partie
„ de la nuit dans l'Egliſe: de ſorte que
„ ſouvent les Curez & les payſans même
„ le forçoient un peu avant minuit, de
„ ſortir du Confeſſional, pour aller pren-
„ dre quelque nourriture. Il paſſoit même
„ quelquefois deux jours, & il auroit
„ paſſé les ſemaines entieres, ſans en pren-
„ dre aucune, plûtôt que de manquer
„ une occaſion de travailler au ſalut des
„ ames. Toute ſa nourriture ſe réduiſoit
„ à boire de l'eau & à manger du pain
„ noir tel que nous le donnons à nos va-
„ lets: il y ajoûtoit quelquefois un peu
„ d'herbes & de lait. Quand je lui envo-
„ yois du poiſſon, il le faiſoit diſtribuer
„ ſur le champ aux pauvres. Je ne pen-
„ ſai jamais à lui envoyer de la viande,

parce que je ſçavois très bien qu'il s'en "
étoit interdit l'uſage. "

De Montregard il alloit ſouvent inſ- "
truire les payſans diſperſez çà & là dans "
nos montagnes par des chemins effro- "
yables, ſans ſe plaindre jamais ni de "
la rigueur de la ſaiſon, ni de la difficul- "
té du chemin ; nous remarquions même "
qu'il n'étoit jamais plus content de lui- "
même, que lorſqu'il avoit le plus "
ſouffert. "

Un jour qu'il ſortoit de l'Egliſe épui- "
ſé de travail, il vit arriver une foule "
d'étrangers. Il rentra dans l'Egliſe, & "
ne ſe retira point qu'il n'eût enten- "
du la Confeſſion de tous. Cette émi- "
nente vertu prévenoit tout le monde "
en ſa faveur, & lui fit donner le nom "
de Saint. Auſſi étoit-ce un ſentiment "
commun que nul heretique comme "
nul pecheur n'échappoit à ſon zele ; "
parce qu'on ne pouvoit réſiſter à l'attrait "
de ſa ſainteté, & aux charmes de ſa "
douceur. Pendant la Miſſion de Mon- "
regard, il convertit pluſieurs Calvi- "
niſtes, & j'eus le bonheur d'être de "
ce nombre. "

Je cachai d'abord, pourſuit-elle, ma "
converſion à mes parens; pour éviter l'é- "
clat qu'elle auroit fait, & les vives perſe- "

„ cutions qu'elle auroit peut être atti-
„ rées aux Catholiques. Mais bien que
„ je vêcuſſe au milieu d'un peuple per-
„ vers, & dans le ſein d'une famille héré-
„ tique, je conſervai fidellement le ſacré
„ dépôt de ma foy. Sous le prétexte de
„ quelque viſite que je rendois à la No-
„ bleſſe des environs, j'allois me confeſſer
„ aux Curez des Paroiſſes voiſines, &
„ je communiois ſecrettement dans leurs
„ Egliſes. Quand mon heureux retour
„ à l'Egliſe fut rendu public, tous mes
„ parens & tous mes amis ſe ſouleve-
„ rent contre moi, mais mon ſaint Di-
„ recteur m'avoit tellement affermie
„ dans la foi, que ni les larmes ni les
„ prieres d'une mere que j'aimois avec
„ tendreſſe, ni le couroux & les menaces
„ d'un pere que je redoutois autant que
„ je le reſpectois, ne purent jamais m'en-
„ gager à faire aucun exercice de la mal-
„ heureuſe Secte que j'avois abandon-
„ née. Il me paroiſſoit même que j'au-
„ rois verſé mon ſang avec plaiſir pour
„ la défenſe de la Religion Catholique:
„ & j'ai été, ce me ſemble, toujours de-
„ puis dans cette heureuſe diſpoſition.
„ Deux choſes, continuë la vertueu-
„ ſe Dame, contribuerent beaucoup, l'u-
„ ne à me convertir, l'autre à fortifier

ma converſion. La premiere fut la douceur & la patience admirable du ſaint Homme. Quoyque j'euſſe d'abord été convaincuë par la ſolidité de ſes raiſons, je ne laiſſois pas de lui objecter ſans ceſſe & avec un furieux entêtement les paſſages de l'Ecriture dont j'avois la tête remplie. J'admirai alors ſa moderation : il ne lui échappa jamais aucune parole qui pût me chagriner ou humilier mon orgueïl ; mais il m'écoutoit avec une bonté dont j'étois étonnée moi-même. Il ſe contentoit de ſourire doucement, lorſqu'il me voyoit défendre mes erreurs avec tant de feu & d'opiniâtreté. L'autre choſe, ajoute-t'elle, qui ſervit beaucoup à me confirmer dans la foi de l'Euchariſtie, fut un trait de ſa pieté fort memorable. Etant arrivé à Monregard à l'entrée de la nuit & à demi mort de froid, au lieu d'aller chercher quelque ſoulagement, il alla faire oraiſon devant la porte de l'Egliſe qui étoit fermée, & il y demeura pendant pluſieurs heures malgré le froid qui fut cet hyver-là des plus rigoureux. Tel eſt le témoignage que Loüiſe de Romezin a rendu des vertus heroïques de Regis, en preſence d'Ar-

mand de Bethune Evêque du Puy, & de Guillaume de Champigni Evêque de Valence.

Il fait la Miſſion aux environs de Monregard ſur la fin de l'an 1639.

La Miſſion de Monregard étant finie avec le ſuccès qu'on a dit, le Serviteur de Dieu, ſelon ſa coûtume, paſſa l'Eſté de 1639. au Puy, & ſur la fin de l'Automne de la même année il alla réprendre ſes Miſſions aux environs de Monregard, à Iſſenjaux, à Marcou, à Chambon, à Moniſtrol, où il n'avoit encore prêché qu'en paſſant. Il travailla par tout à la ſanctification des ames avec le même zele, & avec le même ſuccès. Voici comme le Pere Arnould, Recteur du College du Puy, en écrivit au Pere Mutio Vitelleſchi General de la Compagnie : la lettre eſt du 8. Janvier de l'an 1640.

Le P. J. F. Regis, dit-il, *a obtenu de Monſeigneur l'Evêque de Puy des pouvoirs très amples pour faire la Miſſion dans ſon Dioceſe. Il eſt difficile d'expliquer le fruit que le zele de cet infatigable Ouvrier a produit dans les ames. L'affluence du peuple & l'application du Miſſionnaire ont été telles, qu'en moins de quatre mois il a entendu lui ſeul au moins dix mille Confeſſions, dont plus de cinq cens ont été generales. On ne ſçait qu'admirer*

le plus, ou la ferveur de ces peuples ſi ardens pour leur ſalut, ou le zele du Serviteur de Dieu ſi vif & ſi patient pour ſatisfaire à la pieté de ces bonnes gens.

Il commence la Miſſion à Monfaucon au commencement de l'an 1640.

Il y avoit long temps qu'il ſouhaittoit de faire la Miſſion à Monfaucon, où il ſçavoit qu'il y avoit beaucoup de fruit à recuëillir. C'eſt une petite ville à ſept lieuës du Puy, où il y a un Bailliage conſiderable, beaucoup de Nobleſſe & pluſieurs Bourgeois accomodez. Le ſaint Miſſionnaire s'y rendit ſur la fin de Janvier de l'an 1640. Il y fut devancé par une multitude innombrable de peuple, qui y étoit accouruë des lieux circonvoiſins. Le ſuccès répondoit à ſon zele & à ſes deſirs, lorſque le travail fut interrompu par un funeſte évenement, qui fit évanoüir toutes ſes eſperances.

Dieu affligea la ville d'un terrible fleau. La peſte s'y fit ſentir avec tant de violence, que les plus robuſtes étoient emportez en peu de jours: le mal ſe gagnoit d'abord, & perſonne n'y réſiſtoit. Le deſaſtre de ce pauvre peuple affligea Regis au de-là de ce qu'on peut imaginer. La contagion croiſſant tous les jours, il fut obligé de ſuſpendre les fonctions de ſon miniſtere, & il ne

s'en conſola que par l'eſperance de mourir comme une victime de la charité au ſervice des peſtiferez.

Il ſe conſacre au ſervice des peſtiferez.

On lui conſeilla de pourvoir à ſa ſûreté, en ſe retirant de la ville : mais il répondit, que la crainte de la mort ne lui feroit jamais abandonner les Fidelles que Dieu avoit confiez à ſes ſoins. Il alla prier le Curé de la ville, nommé Loüis de la Grevol, de lui permettre de ſe conſacrer au ſervice des malades. Le Curé qui ſçavoit à quel point Regis prodiguoit ſa ſanté, & que lui accorder ce qu'il demandoit, c'étoit le livrer à une mort certaine, eut beaucoup de peine à acquieſcer à ſes deſirs. Mais le beſoin preſſant de ſon peuple & les vives inſtances du Serviteur de Dieu, firent qu'il ſe rendit enfin à ſes raiſons.

On ne peut ſe figurer, ni le déplorable état où les Bourgeois étoient réduits, ni les mouvemens que le Serviteur de Dieu ſe donna pour les conſoler. Elevé au deſſus de toutes les craintes, il entreprend lui ſeul de ſecourir tous les malades. Il parcourt toutes les maiſons infectées, rendant jour & nuit les ſervices les plus penibles à ceux que le mal avoit

frappez, procurans des alimens aux uns & des remedes aux autres, pourvoyant aux beſoins de tous. Si en travetſant les ruës il trouvoit un malade abandonné, il l'embraſſoit avec tendreſſe, & le portoit ſur ſes épaules à l'Hôpital. Qu'eſt-ce que le zele d'un Apôtre n'eſt pas capable d'entreprendre ?

Sa charité ranima celle de pluſieurs Eccleſiaſtiques, qui voulurent être les imitateurs de ſon zele, & qui ſe devoüerent comme lui au ſervice des malades. Ce fut une eſpece de prodige, que bien qu'il ne reſpirât qu'un air contagieux, & que preſque tous ceux qui aſſiſtoient les moribonds, fuſſent attaquez de la peſte, il en fut préſervé : Dieu ſans doute veilloit ſur lui, & le conſervoit pour l'utilité publique. Une choſe l'affligeoit au dernier point, c'étoit de ne pouvoir ſuffire à tous : mais ce qui mit le comble à ſon affliction, fut que le Curé voyant le ſaint Homme prodiguer ſa vie ſans nulle précaution, lui défendit d'aſſiſter deſormais les peſtiferez. Voici comme la choſe arriva.

Il s'expoſe à la mort ſans ménagement.

Quelques-uns des Eccleſiaſtiques qui avoient ſuivi l'exemple de Regis,

furent atteints de la peſte, & en moururent. Leur mort refroidit le zele de pluſieurs : celui de Regis en devint plus vif ; il redoubla ſes aſſiduitez & ſes ſoins, ſans s'effrayer du danger que tout le monde craignoit pour lui. Les Eccleſiaſtiques qui avoient abandonné le ſervice des malades, allerent trouver le Curé ; & ſous pretexte de zele, mais au fond pour s'épargner les reproches que meritoit leur lâcheté, ils lui expoſerent que toute la ville trouvoit mauvais, qu'il expoſât une vie auſſi précieuſe que celle de Regis, & qu'il étoit de ſa prudence auſſi-bien que de ſa charité, d'obliger le Serviteur de Dieu à ſortir de la ville. Le Curé qui aimoit tendrement Regis, ſe laiſſa perſuader aiſément à ce diſcours.

Mais pour ne pas s'attirer le reproche d'avoir trop legerement enlevé à ſon peuple un homme ſi neceſſaire, il jugea à propos d'en conferer avec Jean de Chabanacy Gentilhomme fort ſage, & qu'il ſçavoit être trés affectionné au Serviteur de Dieu. Ils convinrent d'abord, que ſi Regis continuoit à s'abandonner à ſon zele, il ſuccomberoit bientôt comme tant d'autres. Cela poſé, ils conſidererent d'un côté qu'en

l'obligeant à s'éloigner de la ville, on privoit les habitans de la ſeule conſolation qui leur reſtoit : mais d'un autre côté, qu'il ne convenoit pas pour la conſolation d'une ſeule ville, d'en fruſtrer pluſieurs autres du ſecours qu'elles attendoient du ſaint Homme pour leur ſanctification ; & que le ſalut des peuples d'une Province devoit l'emporter ſur la ſatisfaction de quelques particuliers malades.

Le Curé lui ordonne d'abandonner le ſoin des peſtiferez.

Cette derniere conſideration ayant paru devoir l'emporter ſur tout le reſte, le Curé intima à Regis l'ordre de ſe retirer de la ville. Il lui dit que c'étoit bien malgré lui qu'il en venoit là; qu'il ſçavoit fort bien que ſa ſortie affligeroit ſes Paroiſſiens, qu'il en étoit trés mortifié lui-même : mais qu'il ſe croyoit obligé en conſcience de ménager une vie comme la ſienne, à laquelle tout le Velay étoit intereſſé : que ce ſeroit d'ailleurs offenſer ſon Recteur, que de l'expoſer plus long temps à un danger ſi évident.

Regis qui ne s'attendoit point à cet ordre, demeura interdit. Après s'être un peu remis : *Eh quoy*, dit-il au Curé, *êtes-vous donc jaloux de mon bonheur ? Faut-il que vous m'enviiez par une fauſſe*

compaſſion, le merite d'une mort ſi prétieuſe ; & que vous m'enleviez la couronne, lorſque je ſuis ſur le point de la recevoir ? Vous convenez, pourſuivit-il, *que le mal & le danger ſont extrêmes : c'eſt par cette raiſon-là même qu'il faut que je reſte pour ſervir les malades. Car que deviendront-ils, ſi je les abandonne dans un ſi éminent peril? Le ſalut de leurs ames m'eſt mille fois plus cher que ma propre vie.*

Regis ajoûta diverſes autres raiſons que ſon zele lui ſuggeroit ; & il parloit avec une ardeur, qui faiſoit bien voir la peine extrême qu'il reſſentoit : mais malgré ſes remontrances le Curé tint ferme. Jamais cœur ne fut percé d'une plus vive douleur, que le fut en cette rencontre celui de Regis : cependant perſuadé que le ſacrifice le plus agréable qu'on puiſſe faire à Dieu, eſt celui de l'obéïſſance, il ſe ſoûmit aveuglément à la volonté du Curé, qui étoit à ſon égard l'interprete de celle de Dieu même.

Il ſort de la ville avec une amere affliction.

Il ſortit de la ville parmi les gemiſſemens du peuple : ce fut une déſolation univerſelle. Le Curé & les perſonnes les plus conſiderables voulurent accompagner leur bon pere une grande partie de chemin. Environ à deux cens pas

pas de la ville, ayant trouvé une Croix, il ſe mit à genoux, & y fit ſa priere. Puis s'étant levé, & fondant en larmes, il donna ſa benediction à la ville. A meſure qu'il s'éloignoit, il tournoit la tête; & jettant ſes triſtes regards vers ſes chers enfans qu'il venoit de quitter, il pouſſoit de grands ſoupirs.

Lorſqu'il fallut ſe ſéparer, ſon affliction redoubla. Ceux qui l'accompagnoient, ſe jetterent à ſes pieds, pour luy demander ſa benediction, & le conjurerent d'interceder pour eux auprès de Dieu. Il les embraſſa tous les uns après les autres, & les arroſa de ſes larmes. Se ſentant alors inſpiré de demander pour eux la délivrance de la peſte, il ſe recueillit un moment pour prier: puis prenant tout à coup un viſage ſerein: *Ayez bon courage, mes chers Enfans,* leur dit-il, *vous ſerez bientôt delivrez de l'effroyable fleau qui déſole vôtre ville.* Ces paroles furent regardées comme une prédiction, & ranimerent toute la ville, où l'eſperance de les voir bientôt accomplies, releva les eſprits les plus abbatus.

Il délivra la ville de la peſte par les prieres.

Regis de ſon côté, fort conſolé de ce que le Ciel lui fait entrevoir & eſperer, ſe retira ce jour-là à Monregard.

Le lendemain & les jours ſuivans il s'approchoit de Monfaucon ; & montant ſur un lieu élevé d'où il découvroit toute la ville, il prioit avec de grands tranſports le Pere des miſericordes, d'avoir pitié de ce pauvre peuple racheté du Sang adorable de ſon Fils. Après une longue & fervente oraiſon il donnoit trois fois ſa bénediction à la ville. La Prophetie ne tarda pas de s'accomplir. En moins de trois jours la peſte ceſſa entierement : ceux même qui en étoient déja frappez, guerirent.

Il aſſiſte les peſtiferez à Monregard.

La préſence de Regis ne fut pas inutile à Monregard. La maladie contagieuſe s'y étoit communiquée ; & quoi qu'elle n'y fît pas à beaucoup près autant de ravages qu'à Monfaucon, le Serviteur de Dieu ne laiſſa pas d'y trouver auprès des malades de quoi exercer ſa charité, & de ſe dédommager en quelque ſorte de la violence qu'on venoit de faire à ſon zele.

Il retourne à Monfaucon, & y reprend les exercices de

Auſſitôt que Regis ſçut que la ville de Monfaucon étoit quitte de la peſte, il y retourna pour reprendre les exercices de la Miſſion qu'il avoit interrompuë. Il y fut reçû avec des démonſtrations incroyables de joie: on entendoit par tout des cris d'allegreſſe à la

vûë du ſaint Homme ; chacun le regardoit comme ſon liberateur, & croyoit lui être redevable de la vie. Les peuples étant ainſi diſpoſez, il tourna les eſprits comme il voulut. Les converſions ne furent jamais, ni plus ſinceres, ni plus nombreuſes que dans cette Miſſion : auſſi avoüoit-il que nulle autre ne lui avoit donné tant de conſolation. la Miſſion.

Lorſque Regis étoit au comble de la joie, un contretemps fâcheux l'obligea d'interrompre une ſeconde fois ſa Miſſion. Son Recteur lui envoya un exprès, en lui marquant de venir prendre la place d'un Profeſſeur du College qu'il falloit abſolument remplacer. Il eſt aiſé de juger combien il dut être ſenſible au ſaint Miſſionnaire, de ſe voir obligé d'interrompre ſes travaux Apoſtoliques au milieu de l'abondante moiſſon qu'il recueïlloit. Il étoit ſans doute bien naturel qu'il repreſentât ſa peine à ſon Superieur, & qu'il laiſſât parler ſon zele contre l'ordre qui l'arrêtoit au milieu de ſes ſuccès : mais le ſaint Homme préfera toujours le merite de l'obéïſſance à tout le reſte. Le Curé le conjura en vain de ſuſpendre ſon voyage, & de lui donner deux Il eſt obligé d'interrompre

une ſeconde fois la Miſſion de Monfaucon.

jours pour inſtruire le Recteur de l'état des choſes : ſon obéïſſance ne put ſouffrir aucun délai ; & malgré la rigueur de la ſaiſon, il partit le même jour à pié au grand regret de tous les habitans, que ſon départ auroit rendus inconſolables, s'il ne leur avoit promis de les revoir l'automne ſuivante.

A peine fut-il arrivé au Puy, qu'il écrivit au General de la Compagnie pour lui demander la permiſſion de ſe devoüer le reſte de ſes jours aux Miſſions de la Campagne, & d'y employer au moins ſix mois chaque année. Voici la copie de la Lettre qui ſe garde dans les Archives de la Maiſon Profeſſe des Jeſuites de Rome : elle eſt du premier Avril 1640.

Il obtient de ſon General la permiſſion d'employer ſix mois de

J'ai recours aujourd'hui à vous, mon très Reverend Pere, avec d'autant plus de confiance, que je ſuis perſuadé que la priere que j'ai l'honneur de vous faire, ne vous déplaira pas : c'eſt que vous ayez la bonté de me permettre de conſacrer ce qui me reſte de vie & de force à l'inſtruction des peuples de la Campagne. Je ne puis expliquer les grands biens que ces ſortes de Miſſions produiſent. J'en parle par experience, l'ayant vû de mes yeux ; & plût à Dieu qu'il fût permis de l'éprouver plus

ſouvent. Je vous conjure donc, mon trés Réverend Pere, pour l'amour de Dieu, de m'accorder la permiſſion d'employer au moins ſix mois par an dans ce divin Miniſtere. Monſeigneur l'Evêque du Puy m'a donné tous ſes pouvoirs: pluſieurs Curez & pluſieurs peuples demandent la Miſſion avec de grands empreſſemens. Le Pere Recteur croyant avoir beſoin de moi dans ſon College, m'y retient de temps en temps, malgré les extrêmes beſoins de tant de peuples qui languiſſent dans les villages deſtituez de ſecours. Je vous prie de faire attention que les habitans des villes ont le pain avec abondance, pendant que les peuples de la campagne pâtiſſent de la faim, faute d'une main charitable qui leur diſtribuë le pain de la parole de Dieu. J'eſpere de vôtre paternelle bonté, que vous ne me refuſerez pas la grace que je vous demande; quand ce ne ſeroit que pour me conſoler du refus que vous m'avez fait d'aller au Canada. Si vôtre réponſe eſt favorable à mes vœux, elle me comblera de joie, &c.

l'année aux Miſſions de la Campagne.

Le General ſouſcrivit aux deſirs de Regis, dont le zele lui étoit connu depuis long-temps. Le Serviteur de Dieu reçut la réponſe à ſa lettre, pendant que le Pere Jean Filleau Provincial faiſoit la viſite du College du Puy.

Celui-cy à qui Regis fit part de cette réponſe, fut fort aiſe d'apprendre que le General approuvoit & ratifioit la permiſſion qu'il lui avoit déja donnée lui-même. Il fit ſçavoir au General, que le Serviteur de Dieu reprendroit bientôt le cours de ſes Miſſions : la lettre eſt du 30. Juillet 1640. *Le Pere Regis*, dit-il, *a fait cette année la Miſſion pendant cinq mois par l'ordre de Monſeigneur l'Evêque du Puy, avec un fruit merveilleux. Le bien qu'il a fait dans ces dernieres Miſſions, ſurpaſſe de beaucoup celùi des précedentes. Il les recommencera dans peu de temps, pour ſatisfaire à l'empreſſement des Curez & des peuples qui le demandent à l'envi.*

Pendant tout l'eſté de la même année qu'il paſſa au Puy, occupé ſans relâche à la converſion des pecheurs & au ſoulagement des pauvres, il lui vint un grand nombre de Deputez de toutes les parties du Velay & de pluſieurs endroits du Vivarès. Les peuples le preſſoient d'aller cultiver leur contrée ; & pour l'y engager, ils lui expoſoient au long leurs miſeres ſpirituelles. La corruption génerale des mœurs & l'ignorance profonde de la Religion, dont on lui faiſoit la peinture, toucherent

vivement le cœur du ſaint Homme : mais il ſe voyoit avec douleur hors d'état de ſuffire ſeul au beſoin de tous. Il en gémit long-temps devant Dieu dans l'Oraiſon. L'affliction où il étoit, lui fit former un projet digne de ſon grand cœur : ce fut de raſſembler pluſieurs Miſſionnaires choiſis & animez du même eſprit que lui, qui puſſent ſe répandre dans les montagnes du Velay, du Vivarès & des Cevennes, pour y travailler à la reformation des mœurs, à l'extirpation de l'hereſie, & ſur tout à la converſion des Cevennes. Cette Province lui avoit toujours tenu le plus au cœur, à cauſe des énormes & monſtrueux déreglemens, que l'hereſie y avoit introduits.

Dieu lui inſpire le deſſein de former une ſocieté de Miſſionnaires.

Il communiqua à ſon Recteur le deſſein que Dieu lui inſpiroit, d'établir une ſocieté d'hommes Apoſtoliques, pour fournir à ces trois Provinces d'excellens Ouvriers. Il ajoûta, que le College du Puy ou celui de Tournon, pourroit être comme le Seminaire où on les dreſſeroit aux fonctions Evangeliques : que ſi ſon projet agréoit, il ne falloit pas s'embaraſſer des moyens de l'executer ; qu'il ſe faiſoit fort de trouver les fonds neceſſaires pour ſoû-

tenir cette bonne œuvre. Le Recteur approuva fort ſon deſſein, & lui promit d'en écrire au General de la Compagnie: voici ſa lettre.

Le P. J. F. Regis m'a découvert un deſſein qui lui eſt venu ſans doute par une inſpiration divine; qui eſt de s'aſſocier pluſieurs fervens Miſſionnaires, & de travailler de concert avec eux à inſtruire les habitans de nos montagnes, qui vivent dans un étrange abandon. On ne peut s'imaginer, ni l'application infatigable de ce ſaint Miſſionnaire, ni les fruits dont ſes travaux Apoſtoliques ſont ſuivis. Dans les dernieres Miſſions qu'il a faites, il commençoit à entendre les Confeſſions trois heures avant la pointe du jour, & il n'interrompoit ce ſaint & laborieux exercice, que pluſieurs heures après le coucher du ſoleil. Il eſt ſouvent arrivé que des troupes nombreuſes de payſans venus toute la nuit de cinq & de ſix lieuës, ſont demeurez à jeun tout le jour ſuivant, n'ayant pû à cauſe de la foule ſe confeſſer ni communier que ſur le ſoir. De-là il eſt aiſé de juger quel fruit produira cet incomparable Miſſionnaire, s'il vient à bout, comme je l'eſpere, de former une compagnie d'Ouvriers qui lui reſſemblent.

Le General goûta fort l'entrepriſe

du Serviteur de Dieu, ainſi qu'il le marqua dans la réponſe qu'il fit au Recteur. *Vous m'avez fait un fort grand plaiſir*, lui dit-il, *de me rendre compte des fructueuſes Miſſions du P. J. F. Regis, & de la réſolution qu'il a priſe de donner plus d'étenduë à ſon zele, & de le perpetuer en formant une Compagnie de Miniſtres Evangeliques toute devoüée à l'inſtruction des peuples de la campagne. Je ne puis vous dire à quel point j'approuve un deſſein ſi ſalutaire. Je vous prie de l'exhorter de ma part à mettre la derniere main à une œuvre ſi utile au public. La ſeule idée de ſon projet, & l'eſperance que j'ai qu'il en réſultera de grands biens, me rempliſſent de joie. Je felicite la Compagnie, & en particulier vôtre College, des travaux ſi glorieux & ſi ſaints de cet Homme Apoſtolique.*

Le General s'expliqua à peu près de la même maniere dans la réponſe qu'il fit à Regis. Il finit la lettre qu'il lui écrivit, en l'aſſûrant qu'il ſeconderoit ſes pieux deſſeins autant qu'il le pourroit, & en lui ordonnant de lui faire ſçavoir, en quoi il pourroit ſoûtenir de ſon autorité le ſaint & noble projet qu'il lui avoit communiqué.

Il eſt à remarquer, qu'en cette même

année 1640. Dieu inſpira la même penſée à un autre célebre Miſſionnaire ; c'eſt le Pere Julien Maunoir, Jeſuite de la Province de France. Celui-cy ayant vêcu 43. ans, après avoir formé ſon deſſein pour la baſſe Bretagne, eut le temps & la conſolation de l'exécuter d'une maniere ſi ſolide, que la Societé des Miſſionnaires qu'il y inſtitua, ſubſiſte encore aujourd'huy, & continuë avec beaucoup de fruit ſes fonctions Apoſtoliques. Pour le Pere Regis, déja uſé par ſes travaux & par ſa pénitence, il n'eut que le merite d'avoir formé un ſi glorieux projet.

Il recommence la Miſſion à Monfaucon pendant l'automne de l'an 1640.

Lorſque le Serviteur de Dieu s'occupoit à chercher les moyens de le faire réüſſir, les neiges qui couvroient déja les montagnes, l'arvertirent que le temps de ſes Miſſions étoit venu. Pour tenir la parole qu'il avoit donnée aux habitans de Monfaucon, il alla y reprendre celle qu'il avoit interrompuë deux fois. C'eſt au commencement de l'automne 1640. qu'il s'y rendit. Il n'eſt pas poſſible d'expliquer quelle fut la joie de ces peuples, dés que la nouvelle de ſon prochain retour ſe répandit dans le pays. Quand ils revirent leur Apôtre & leur Liberateur, c'eſt

ainſi qu'ils l'appelloient, ce ne furent que cris de joie, mêlez des pleurs que la tendreſſe leur faiſoit répandre.

Regis animé par de ſi heureuſes diſpoſitions, ſentit redoubler ſon ardeur & ſon courage. Comme il eut un preſſentiment ſecret, qu'il étoit ſur le point de finir ſa courſe, il ne s'épargna jamais moins, & ne recueïllit nulle part des fruits plus abondans. Outre les Catéchiſmes qu'il faiſoit aux enfans, il prechoit chaque jour trois fois au peuple, le reſte du temps étoit employé à écouter les Confeſſions, à viſiter les pauvres, & à les ſoulager.

On ne vit jamais dans aucune Miſſion, ni plus d'aſſiduité dans les pratiques de pieté, ni un changement plus ſenſible dans les mœurs. Les habitans furent tellement transformez en d'autres hommes, qu'ils faiſoient voir par leur ferveur & par leur charité une vive image de l'Egliſe naiſſante. L'opinion de la ſainteté du Miſſionnaire étoit tellement gravée dans les cœurs, que perſonne ne réſiſtoit à ſes paroles. Tous couroient après lui, pour voir un Saint, diſoient-ils; tous vouloient lui parler, & recevoient avec un reſpect religieux les avis qu'il leur donnoit, comme s'ils

fuſſent ſortis de la bouche de Dieu même. On lui enlevoit tout ce qui avoit été à ſes uſages. Un Medecin de Monfaucon, nommé Pierre de Chabanacy, lui déroba ſecrettement le bâton dont il ſe ſervoit dans les voyages; & il aſſura que cette Relique appliquée aux Malades, avoit operé un nombre infini de gueriſons miraculeuſes.

Il paſſe de Monfaucon à Rocoulles & à Veirines.

Après avoir travaillé pendant près d'un mois à ſanctifier la ville de Monfaucon, il paſſa à Rocoulles, & de Rocoulles à Veirines, où il s'appliqua à la ſanctification des ames avec la même ardeur & avec le même ſuccès. L'hyver fut trés rude cette année là; malgré la rigueur de la ſaiſon, il n'y eut ni hameau, ni cabane qu'il ne parcourût.

Je ne puis donner une plus juſte idée de ces dernieres Miſſions du ſaint Homme qu'en raportant les paroles de Loüiſe de Remezin, qui en a fait une courte, mais vive peinture dans la dépoſition dont j'ay parlé. „ Je ſui-
„ vis mon ſaint Directeur, dit-elle, de
„ Monregard à Monfaucon, à Rocoul-
„ les & de là à Veirines, avec beaucoup
„ d'autres perſonnes de tout âge & de
„ toute condition. J'ay été témoin, &

une grande partie du Velay avec moi, « qu'il n'a jamais fait éclatter plus de « zele & plus de ſainteté que pendant le « temps de ces dernieres Miſſions. «

Il inſtruiſoit des peuples groſſiers, « ignorans, incommodes, qui n'avoient « rien que de dégoûtant & de ſauvage, « qui l'abordoient à tout moment ſans « diſcretion. Le ſaint Homme les rece- « voit avec une merveilleuſe douceur, « & les écoutoit avec une patience di- « vine. Loin qu'on l'ait jamais vû ſe « plaindre, ni de leur nombre, ni de « la longueur faſtidieuſe de leurs nar- « rations, il entroit avec une tendre ſol- « licitude dans le détail de leurs beſoins « & de leurs petits interêts. Il procu- « roit le ſalut de tous par des voyes pro- « portionnées à leur état & à leurs diſ- « poſitions. Dieu benit ſon travail d'un « ſuccès extraordinaire dans toute cet- « te contrée qui étoit fort diſſoluë, il « retira du deſordre un nombre infini « de pecheurs. Dieu lui avoit donné « un art merveilleux pour ſe concilier « leur affection & s'attirer leur con- « fiance. Je n'ai vû aucun pecheur ſor- « tir d'auprès de lui, que les larmes « aux yeux & la componction dans le « cœur. Il n'étoit pas d'un moindre ſe- «

„ cours aux perſonnes reglées, qu'il en-
„ flammoit par ſes exemples encore plus
„ que par ſes diſcours. Toute ſa per-
„ ſonne ne reſpiroit que l'amour divin;
„ il ſuffiſoit de le voir ou de converſer
„ avec lui, pour en être embraſé. Toutes
„ les paſſions paroiſſoient mortes en lui: il
„ n'en laiſſoit voir qu'une ſeule, celle
„ d'aimer Dieu, & de le faire aimer.

„ Après avoir paſſé tout le jour ſans
„ boire & ſans manger dans les penibles
„ exercices de ſon Miniſtere, il falloit
„ pour l'ordinaire l'arracher le ſoir de
„ ſon Confeſſional avec une eſpece de
„ violence. On ne comprenoit pas com-
„ ment il pouvoit ſoutenir un travail
„ ſans aucune interruption, & traittant
„ d'ailleurs ſon corps ſi durement. Je pre-
„ nois quelquefois la liberté de lui repré-
„ ſenter, qu'il étoit le meurtrier de lui-
„ même, & qu'à la fin la nature accablée
„ ſuccomberoit ſous tant de travaux: mais
„ l'amour de la Croix rendoit toutes mes
„ remontrances inutiles.

Regis ayant ſanctifié tout le canton de Monfaucon, de Rocoulles & de Veirines, au lieu de penſer à ſe repoſer annonça la Miſſion de la Louveſc pour les derniers jours de l'Avent. Dieu lui fit connoître clairement alors

Il connoît par une lumiere divine,

que ce ſeroit là ſa derniere Miſſion : ce qui le détermina à ſe rendre au Puy, pour ſe recueïllir quelque temps, & ſe mettre en état de paroître devant Dieu. En retournant au Puy, il paſſa auprès de la maiſon de campagne du College ; & ayant ſçû que les Peres y étoient ce jour là, il entra pour les ſaluer. Comme on ne l'attendoit pas ſitôt, on fut agréablement ſurpris de le voir : & ſur ce que quelques-uns lui dirent, qu'apparemment il venoit paſſer les fêtes de Noël avec eux, il répondit qu'il ne pouvoit pas joüir long-temps de leur chere compagnie : qu'il avoit annoncé la Miſſion à la Louveſc pour la veille de Noël : que ces bonnes gens l'attendoient, & qu'il ne convenoit pas pour ſa propre ſatisfaction de les fruſtrer des ſecours ſpirituels qu'il leur avoit promis.

que ſa derniere heure eſt proche.

Après s'être entretenu quelque temps avec les Peres, il declara en particulier à l'un d'eux en qui il avoit une particuliere confiance, qu'il avoit un ſecret preſſentiment de ſa mort ; qu'il vouloit s'y diſpoſer par quelques jours de retraite, & qu'il le prioit de l'aider des ſes conſeils dans une affaire ſi importante. Le Pere fit d'abord ce qu'il put

pour détruire la perſuaſion où il le voyoit de ſa mort prochaine : mais par la maniere poſitive dont il vit le ſaint Homme s'expliquer là deſſus, il ne douta point que Dieu ne lui eût fait connoître diſtinctement qu'il alloit l'appeller à lui.

Regis entra de nuit dans la ville du Puy, pour dérober à tout le monde la connoiſſance de ſon retour, & n'être point troublé dans ſa ſolitude. Dès qu'il fut arrivé au College, il s'enferma dans ſa chambre, où il demeura trois jours ſans avoir communication avec perſonne, uniquement occupé de la penſée des années éternelles. Il commença ſa retraite comme un homme qui ne tient plus à la terre ; & il n'y omit rien de ce qu'il crut neceſſaire pour ſe mettre en état de rendre compte au ſouverain Juge de toutes les actions de ſa vie. Au bout de trois jours il fit ſa confeſſion generale, comme s'il eût dû mourir ce jour-là. S'entretenant enſuite avec ſon Confeſſeur, il lui témoigna avec les ſentimens les plus tendres & les plus vifs, l'impatience où il étoit de poſſeder ſon Dieu : il ne ſoûpiroit plus du tout qu'après l'éternité.

Il entre en retraite pour ſe preparer à la mort.

En prenant congé d'un de ſes amis,

celui-cy lui demanda s'il ne retourneroit pas au College au commencement de Janvier, pour assister à la céremonie du Renouvellement des vœux. *Je le ferois volontiers*, dit le Serviteur de Dieu: *mais le Maître s'y oppose. Je suis asseuré*, reprit son ami, *que vous ferez plaisir au Pere Recteur, de vous trouver à la Ceremonie. Je sçai de lui-même, qu'il le souhaitte, afin que vôtre presence excite alors la ferveur parmy nous. Je ne doute pas*, repartit Regis, *de la bonne volonté du Pere Recteur à mon égard: mais je vous repete que le Maître s'oppose à mon retour. Mon Compagnon assistera à la Ceremonie, & moi je n'y assisterai pas. Il ne seroit pas édifiant*, reprit le Jesuite, *que vous demeurassiez seul à la campagne. Cela sera cependant*, repliqua Regis, *parce que le Maitre le veut ainsi.* Le Pere ne comprit pas alors ce discours mysterieux; mais à dix jours de là, la nouvelle de la mort du saint Homme étant venuë, il fut aisé de voir en quel sens il avoit dit que le Maître s'opposoit à son retour.

La veille de son départ le Recteur n'oublia rien pour le retenir au Puy, à cause que le temps étoit horrible. Il luy remit devant les yeux la difficulté

des chemins qui étoient impraticables, & le froid intolerable qu'il ſouffriroit au cœur de l'hyver dans les affreuſes & inacceſſibles montagnes de la Louveſc : qu'un voyage de cette nature pouvoit achever de ruiner ſa ſanté, déja tant alterée par les travaux de quatre mois de Miſſion. Regis répondit qu'il avoit pris un engagement qu'il ne pouvoit rompre, & qu'il ſe ſentoit déterminé par une force ſuperieure à partir. Ce qu'on lui repréſentoit qu'il auroit à ſouffrir, étoit juſtement ce que cherchoit l'Homme Apoſtolique.

Aprés avoir reglé quelques affaires, qui regardoient les pauvres & le Refuge, il partit du Puy le 22. de Decembre pour arriver le lendemain à la Louveſc. Bien que ce village ne fût éloigné du Puy que de ſept lieües, les gens de pié ne peuvent faire ce chemin pendant l'hyver qu'en deux jours à cauſe des torrens qui inondent le pays, & qu'en pluſieurs endroits on ne fait que monter & deſcendre : il faut pour y aller, traverſer les plus hautes montagnes du Velay, couvertes alors de neiges & de glaces.

Il va à la Louveſc, &

Ce qu'il eut à ſouffrir dans ce voyage ſemble incroyable. Voici ce qu'en

a deposé juridiquement Loüiſe de Romezin qui aſſiſta à ſes dernieres Miſſions, & même à celle de la Louveſc diſtante de trois lieuës de Montregard où elle faiſoit ſa demeure. *Les chemins*, dit-elle, *étoient ſi effroyables, que le ſaint Homme fut obligé de rompre la glace en pluſieurs endroits, pour s'ouvrir un chemin, & de ſe trainer ſur les mains, tantôt en grimpant à des rochers eſcarpez, tantôt en montant par des ſentiers étroits, gliſſans & bordez de precipices, avec un continuel danger de rouler dans de profonds abiſmes.* Ce ſont les propres termes de cette illuſtre Convertie.

ce qu'il ſouffre dans le voyage.

Regis avoit fait état d'arriver à la Louveſc le 23. de Decembre : mais il s'égara ce jour-là même, & fut ſurpris de la nuit au milieu des bois : Après y avoir erré long temps, il ſe trouva au village de Veirines où il avoit fait la Miſſion quelque temps auparavant, & qui n'étoit pas éloigné de ſon terme. Il auroit bien voulu paſſer outre, & pouſſer cette nuit-là même juſqu'à la Louveſc : mais il ſentit ſes forces tellement épuiſées, qu'il prit le parti de ſe retirer chez quelque payſan pour y prendre un peu de repos. Il y a apparence qu'il ne voulut point ſe fai-

re connoître : quoyqu'il en ſoit, aucun habitant ne voulut lui ouvrir la porte de ſa maiſon; & Dieu qui eſt admirable dans ſes Saints, permit ſans doute cette inhumanité, pour achever d'épurer la vertu de ſon Serviteur. Tout ce qu'il put faire dans l'épuiſement & la foibleſſe où il ſe trouvoit, fut de gagner près du village une maſure abandonnée, ouverte de tous les côtez, & qui tomboit en ruine. Il y paſſa la nuit couché ſur la terre, exposé à la violence d'une bize très-picquante. Comme il y étoit entré baigné de ſueur, & qu'il fut d'abord ſaiſi du froid, il fut attaqué d'une pleureſie accompagnée d'une fievre très-ardente.

Il paſſe la nuit dãs une maſure, & il y tombe malade d'une pleureſie.

Ses douleurs devinrent très-violentes en peu d'heures : mais en recompenſe Dieu le remplit de conſolations interieures qui lui faiſoient oublier ſon mal. Comme la maſure lui étoit une image de l'étable, où JESUS-CHRIST rejetté de tout Bethléem, nâquit denué de tout, le Serviteur de Dieu ſe repréſentoit avec des délices ineffables le Sauveur couché ſur la paille; & toute la nuit il ne fit que benir le Ciel, de lui avoir fourni l'occaſion d'imiter dans la même ſaiſon la pauvre-

té & les ſouffrances de ſon divin Maître. Malgré la vehemence de ſa douleur & l'ardeur de ſa fievre, il ſe mit en chemin à la pointe du jour, & il ſe traîna comme il put à la Louveſc, où il arriva le matin du 24. Decembre.

Il commence la Miſſion à la Louveſc tout mourant qu'il étoit.

Quoique Regis portât la mort dans le ſein, il cacha ſa maladie avec ſoin, réſolu de conſacrer les derniers momens de ſa vie au ſalut des ames. Dans la défaillance de la nature, il ſe ſentit un redoublement de courage & de force à la vûë d'un grand peuple qui s'étoit déja raſſemblé des montagnes voiſines. Tout accablé qu'il étoit, & de ſon mal & du voyage, il alla droit à l'Egliſe, où il commença la Miſſion par un diſcours qui ne ſe reſſentoit nullement de la foibleſſe du corps. Loin de ſe relâcher en rien, il entendit les Confeſſions tout le jour du 24. Decembre & toute la nuit ſuivante : ſon zele le ſoûtenoit tellement, qu'il ſembloit que ſes forces augmentaſſent avec le danger. Le jour de Noël il ſe trouva plus mal ; & malgré l'abbatement où il étoit, il prêcha trois fois : tout le reſte du jour il ne ſortit pas du Confeſſional. Le lendemain jour de ſaint Etienne, quoique tout mourant, il fit encore

L'excès de ſes derniers travaux.

trois Sermons, qu'il prononça avec plus de vehemence que jamais. Après le troiſiéme Sermon, il voulut ſe remettre au Confeſſionnal ; mais la foule étoit ſi grande, qu'il ne pnt la percer. Il ſe mit à entendre les Confeſſions près du grand Autel, vis à vis d'une fenêtre qui étoit ſans vitres & ſans volets : & c'eſt là que les forces luy manquerent abſolument. Il tomba en défaillance, & on le porta au logis du Curé, où on le mit auprès du feu. Au bout d'un quart-d'heure il revint à luy ; & cette grande ame ne pouvant ſe rendre, il entendit encore les Confeſſions de quelques peyſans qui l'avoient ſuivi de l'Egliſe. Ce furent les derniers efforts de ſon zele : car il luy prit alors une ſeconde défaillance, qui obligea à le mettre au lit.

Abſolument épuiſé il tombe en defaillance.

On fit auſſi-tôt venir du voiſinage un Medecin, qui jugea d'abord que le mal étoit ſans remede. Le P. Jacques Laſcombes, Procureur du College de Tournon, le P. Chabru & le P. Audibert, ſe trouverent alors à Annonay, qui n'eſt qu'à trois lieuës de la Louveſc. Ils accoururent au ſecours du malade : & bien que Regis ſe fût déja preparé à la mort huit jours auparavant

par une Confeſſion generale, il ſouhaitta de la faire de nouveau au Pere Laſcombes. Celui-cy après la mort du ſaint Homme, déclara deux choſes par écrit. La premiere, que Regis avoit eu juſqu'au dernier ſoupir toute la ſolidité de ſon jugement & toute la force de ſa raiſon. La ſeconde, que dans la Confeſſion de toute ſa vie qu'il avoit entenduë, il n'avoit remarqué non ſeulement aucun peché mortel. mais pas même une faute venielle, où il n'entrât de la ſurpriſe.

Il fait une Confeſſion generale, & quelle eſt l'innocence de ſa vie.

Regis après ſa Confeſſion qu'il fit le 30. de Décembre, demanda le Saint Viatique & l'Extrême-onction, qu'il reçut en homme tout embraſé de l'amour divin. Enſuite il congedia tout le monde pour ne plus s'entretenir qu'avec celui qui devoit bien-tôt faire ſa felicité. Comme quelque temps après on luy eut apporté un boüillon, il le refuſa, diſant qu'il ſouhaittoit d'être nourri juſqu'à la mort comme les pauvres, & qu'on lui feroit plaiſir de luy donner un peu de lait, au lieu d'un boüillon gras. On le pria de dire' s'il ne deſiroit rien de plus. Il répondit que toute la grace qu'il demandoit, étoit qu'on le laiſſât ſeul.

Il reçoit les derniers Sacremens.

Il souffroit des douleurs violentes : mais la vûë d'un Crucifix qu'il tenoit entre les mains, & qu'il baisoit sans cesse, adoucissoit ses souffrances. Son visage fut toujours serein, & on ne vit jamais plus de tranquillité dans un mourant. Il eut toujours l'esprit & la parole libres : ce n'étoient que prieres vives & affectueuses, que tendres aspirations, que soupirs ardens vers la celeste patrie.

Il desire de mourir dans une étable.

Le mal croissant d'heure en heure, il pria le Curé & le P. Lascombes de le faire porter dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un état semblable à celui de JESUS-CHRIST naissant sur la paille, puisqu'il ne pouvoit pas comme luy mourir sur la Croix. On lui fit entendre que la foiblesse extrême où il étoit, ne permettoit pas de le transporter. Il ne pouvoit se lasser de remercier Dieu de la grace qu'il lui faisoit de mourir au milieu des pauvres & des peuples grossiers de la campagne qui avoient toujours été les plus tendres objets de son zele.

Jesus & Marie lui

Il demeura tout le 31. dans une parfaite paix, les yeux tendrement attachez sur JESUS-CHRIST crucifié, qui seul occupoit

occupoit ſes penſées. Sur le ſoir ſe ſentant aux portes de l'éternité, il fut ſaiſi d'une joie extraordinaire. Peu avant minuit, le Ciel s'ouvrit à ſes yeux; JESUS & MARIE lui apparurent; il les vit qui l'invitoient au Ciel, & à venir recevoir l'immortelle couronne de la gloire. Cette apparition celeſte le ravit tellement, qu'il ne put contenir ſes tranſports. Il ſe tourna vers le Frere Bideau ſon Compagnon; & comme s'il fût ſorti d'une profonde extaſe, *Ah, mon cher Frere*, lui dit-il, *quel bonheur, & que je meurs content! Je voy* JESUS & MARIE, *qui daignent venir au devant de moi, pour me conduire dans le fortuné ſejour des Saints.* Un moment après il joignit les mains; Puis levant les yeux au Ciel, il dit d'une voix haute & diſtincte: JESUS-CHRIST, *mon Sauveur, je vous recommande mon ame, & la remets entre vos mains.* En achevant ces paroles, il rendit doucement l'eſprit vers minuit du dernier jour de l'année 1640. *Il s'apparoiſſent.* *Sa Mort.*

Il avoit 43. ans. Il en avoit paſſé vingt-ſix dans la Compagnie; & des vingt-ſix, il en avoit employé dix dans les Miſſions. Il ſemble qu'une vie ſi ſainte & ſi Apoſtolique ne devoit pas être.

ſi-tôt terminée : mais le Seigneur jugea qu'il étoit temps de couronner un homme, que le zele & la charité avoient conſumé.

Combien il eſt regretté des peuples.

A peine le Serviteur de Dieu fut-il mort, que toutes les montagnes voiſines retentirent de ces paroles, *Le Saint eſt mort ;* & la deſolation fut univerſelle. Chacun exprimoit par ſes larmes la vive douleur dont il étoit penetré. Quoique le temps fut rude & les chemins fort mauvais, la Louveſc regorgea bien-tôt de monde : on y accouroit de toutes parts, pour voir le ſaint Apôtre.

Le ſervice funebre ne put ſe faire le jour ſuivant : il fallut le differer, pour ſatisfaire à l'empreſſement du peuple qui vint en foule baiſer le ſacré corps. On délibera quelque temps ſur le lieu de ſa ſépulture : les uns furent d'avis qu'il falloit le tranſporter au College du Puy, ou à celui de Tournon, pour rendre aux Jeſuites un depôt qui ſembloit leur appartenir : les autres jugerent que ce n'étoit pas ſans un deſſein particulier de la Providence, que Regis étoit mort au milieu des peuples qu'il avoit cheris ſi tendrement & inſtruis avec tant de charité ; & ſur cela, il fut

reſolu de l'inhumer à la Louveſc. Dieu permit ſans doute que le corps fût conſervé dans un lieu écarté & obſcur juſqu'alors ; afin qu'on ne pût attribuer qu'à Dieu ſeul la gloire qu'il deſtinoit au Tombeau de ſon Serviteur.

Après avoir ſatisfait à la pieté des peuples, on celebra le 2. Janvier les funerailles. Vingt deux Curez s'y trouverent, ſans qu'on pût bien comprendre comment diſperſez çà & là dans les montagnes éloignées, ils étoient accourus en ſi grand nombre comme de concert pour rendre les derniers devoirs au ſaint Miſſionnaire. On fit la Ceremonie avec un appareil proportionné à l'obſcurité & à l'indigence du lieu : mais le concours des peuples, & les marques publiques qu'ils donnoient de la plus vive douleur, y ſuppléerent. Les gemiſſemens des pauvres valent bien les panegyriques & l'éclat des pompes funebres. Quand on mit le corps en terre cette multitude de peuples jetta des cris lamentables, comme des enfans qui pleurent leur pere, & qui croient avoir tout perdu en le perdant.

On plaça le cercueïl auprés du grand Autel à côté de l'Evangile ; & on le mit fort avant dans la terre, de peur

qu'on ne le deterrât ſecretement pour l'emporter ailleurs. Quelque temps après on redoubla les précautions ; & ayant enfoncé ce riche tréſor plus profondément encore dans la terre, on le couvrit de poutres entrelaſſées les unes dans les autres, pour ſervir de retranchement contre ceux qui pourroient tenter de l'enlever. On a effectivement tenté quelquefois de le faire : mais on l'a toujours tenté en vain, les peuples juſtement jaloux d'un gage ſi précieux, s'étant armez pour le conſerver.

A quel point il eſt réveré après ſa mort.

Au moment qu'on eut dépoſé le cercueil, il ſe fit un changement étonnant dans les cœurs. La triſteſſe ſe tourna en véneration, nul ne penſa à prier pour le Serviteur de Dieu, chacun pouſſé par un mouvement interieur eut recours à ſes prieres. Il n'y eut perſonne qui ne recueïllît une portion de la terre de ſon Tombeau, & qui ne l'emportât comme une Relique : ce qui augmenta la devotion des peuples, eſt que cette terre appliquée aux malades, opera incontinent un grand nombre de gueriſons miraculeuſes. Les jours ſuivans on vit même concours, même empreſſement, mêmes ſentimens

de pieté, même ardeur à ramaſſer de la terre qui couvroit le ſacré Corps. On venoit en foule de toutes les montagnes à la Louveſc, pour reverer les cendres du S. Apôtre; & tous avoüoient qu'ils ſentoient croître en eux le reſpect & la devotion à l'inſtant qu'ils approchoient de ſon Tombeau.

Nul ne fut plus vivement touché de la mort du Serviteur de Dieu, que Loüiſe de Romezin. Auſſi-tôt qu'elle l'apprit, un ruiſſeau de larmes coula de ſes yeux; & pour ſoulager ſa douleur, elle ſe tranſporta à la Louveſc. A peine y fut-elle arrivée, que les ſentimens de la plus tendre pieté ſuccederent à la triſteſſe où elle étoit plongé. Voici ce qu'elle en a depoſé juridiquement dans le Procès de la Canoniſation.

Dès que la funeſte nouvelle de la " mort du Pere Regis ſe répandit dans " nos montagnes, les peuples d'alen- " tour fondirent en foule à ſon Tom- " beau. Je fus inconſolable d'avoir aſ- " ſiſté à ſes derniers Sermons, & de n'a- " voir pas eu la conſolation d'aſſiſter " à ſa ſainte mort. Lorſque je l'appris, " je partis dans le moment de Mon- " regard qui eſt à trois lieuës de la Lou- " veſc, pour aller réverer les cendres "

„ du pere de mon ame, à qui je de-
„ vois après Dieu la grace ineſtimable
„ de ma converſion. Je me rendis ſur
„ le champ à l'Egliſe du lieu, où je
„ vis une foſſe aſſez profonde, & dans
„ cette foſſe le cercueïl du ſaint Hom-
„ me couvert de terre. Je demandai
„ pourquoi on avoit laiſſé ce grand vuide,
„ & d'où venoit qu'on ne le rempliſſoit
„ pas de terre. On me répondit qu'on
„ avoit mis la foſſe au niveau du pavé de
„ l'Egliſe ; mais qu'on ne pouvoit empê-
„ cher les peuples qui venoient en foule,
„ d'emporter avec eux une portion de
„ la terre qui couvroit le cercueïl : qu'à
„ peine pouvoit-elle ſuffire pour la mul-
„ titude prodigieuſe des gens qui accou-
„ roient de toutes parts, attirez par l'o-
„ pinion qu'ils avoient conçûë de l'éminen-
„ te ſainteté du Serviteur de Dieu.

„ Je me ſentis pénetrée des mêmes
„ ſentimens de véneration & de pieté.
„ Etant deſcenduë dans le creux du ſe-
„ pulcre, je me mis à genoux pleurant de
„ joie & de tendreſſe. Je baiſai pluſieurs
„ fois la terre qui couvroit les ſacrez
„ reſtes de mon ſaint Directeur. Je n'ai
„ point de paroles, pour exprimer le
„ tranſport de devotion ſenſible, dont
„ je fus ſaiſie dans ce moment. Je fis

une longue priere ſur ce Tombeau ; « & il me ſemble que je n'ai jamais « imploré le ſecours d'aucun Saint avec « plus de ferveur : il me fallut faire une « extrême violence pour m'en retirer. Je « ne me conſolai de cette ſéparation, que « par le deſſein que je formai de faire « bâtir une maiſon à la Louveſc, pour « finir mes jours auprés des cendres de « celui qui m'avoit retirée de l'erreur ; « eſperant qu'après avoir été mon maître « dans la voie du ſalut ſur la terre, il « ſeroit mon interceſſeur auprès de Dieu « dans le Ciel. Mais comme j'étois en- « core ſous le pouvoir de mes parens, je « ne pus executer ce deſſein auquel ils « s'oppoſerent. «

L'affliction ne fut nulle part, ni plus ſenſible, ni plus marquée que dans la ville du Puy. Dès que cette triſte nouvelle y arriva, ce fut une déſolation génerale, comme ſi chacun eût perdu ce qu'il avoit de plus prétieux au monde. Les hôpitaux, les priſons, le Refuge, les Communautez Religieuſes, les veuves, les orphelins, pleurerent leur pere commun : tous diſoient qu'ils avoient perdu leur appui, leur conſolation, leur conſeil, celui qui leur tenoit lieu de toutes choſes, & en qui ils trou-

La Ville du Puy eſt conſternée de ſa mort.

voient une reſſource dans tous leurs beſoins. Le P. Ignace Arnould, Recteur du College, lui fit faire un Service ſolemnel, ce qui ne ſe pratique parmi les Jeſuites que pour le General ; & toute la ville voulut prendre part à cette Ceremonie.

Mais au Puy, comme dans le reſte du Velay, on condamna bien-tôt les larmes qu'on avoit verſées; Chacun croyant avoir dans la perſonne de Regis un protecteur dans le Ciel, lui addreſſa des prieres. On reſpecta tous les lieux qu'il avoit le plus fréquentez ; on alla lui offrir des vœux devant le ſacré Truibunal, où il avoit coûtume d'adminiſtrer le Sacrement de la Pénitence. Chacun devint ſon Panegyriſte, & publia les traits heroïques de vertu qu'il avoit remarquez dans l'Homme Apoſtolique.

Le Recteur rendit compte au General de ſa mort le 5. Janvier 1641. en ces termes. *Le Pere Jean-François Regis a parcouru pendant quatre mois pluſieurs bourgs & villages du Velay, où il a ſi peu menagé ſa ſanté, qu'il eſt mort épuiſé de fatigues, pleuré & regretté de tout le monde, ſur tout des peuples de la campagne, au ſalut deſquels il s'étoit entierement devoüé.*

Divers Peres du College écrivirent au General ſur le même ſujet. Voici un extrait de leurs lettres. *Le P. J. F. Regis a fait pluſieurs Miſſions depuis quelques mois avec un zele & un fruit extraordinaire. Pendant les dernieres Fêtes de Noël, il a été emporté d'une mort prompte, mais non pas imprevûë : car il étoit aiſé de prévoir, qu'il ne pourroit pas ſoûtenir longtems un travail ſi exceſſif, auquel pluſieurs Miſſionnaires n'auroient pas pû ſuffire. Il s'eſt occupé toute ſa vie à inſtruire le peuple & à ſoulager les pauvres. Ses travaux & ſa charité ont mis ſa memoire en bénediction, & ce grand Serviteur de Dieu a fini ſes jours en odeur de ſainteté.*

Le General répondit le 5. Fevrier de la même année ce qui ſuit. *J'ai été fort touché de la mort ſi ſoudaine du P. J. François Regis. Ce qui me conſole dans la grande perte que nous venons de faire, eſt que ſa mort a été auſſi Apoſtolique que ſa vie, & qu'il s'eſt montré juſqu'au bout un digne enfant de la Compagnie ; puiſqu'il eſt mort en procurant actuellement le ſalut des ames, & en combattant pour la gloire de Dieu contre le Demon & contre le peché.*

Le Tombeau du Serviteur de Dieu devint bien-tôt célebre par une foule de La dévotion

de la ville du Puy en-vers lui.

pelerins, qui attirez par les frequens miracles que Dieu y opere, vont des provinces les plus éloignées, y révérer les prétieuſes cendres de l'Apôtre du Velay.

Mais peut-on voir un ſimple Religieux qui ne reſpira jamais que l'abjection, dont toute l'attention fut de ſe cacher aux yeux des hommes, qui mit toute ſa joie à traitter avec la plus vile populace, preſque toujours mépriſé pendant ſa vie, mort dans un lieu deſert ſur la cime d'une affreuſe montagne; le peut-on voir cet homme ſi vil à ſes yeux & aux yeux du monde, devenu tout à coup l'objet de la vénération publique, comblé de gloire juſqu'à voir ſes cendres illuſtrées par un concours infini de peuple & par des miracles continuels, ſans reconnoître que Dieu eſt admirable dans ſes Saints, & qu'il n'y a de vraie grandeur qu'à le ſervir?

Pour achever l'Hiſtoire de Regis, il ne reſte plus qu'à faire un précis de ſes vertus, & des miracles operez par ſon intercеſſion. Ce ſera la matiere des deux Livres ſuivans.

LA VIE DU BIENHEUREUX JEAN-FRANÇOIS REGIS.

LIVRE CINQUIE'ME.

CE qu'on a dit dans les Livres précedens, pourroit ſuffire pour montrer à quel point de perfection le Bienheureux Jean-François Regis a porté la pratique des vertus Chrétiennes. Mais comme le fil de l'Hiſtoire nous a ſouvent obligez de laiſſer échapper certains traits propres à faire connoître toujours de plus en plus l'éminente ſainteté du Serviteur

de Dieu, nous avons jugé à propos de les recueïllir dans ce Livre, pour l'édification des ames pieuſes : tout eſt pretieux dans les ſentimens & dans la conduite des Saints.

Sa charité envers Dieu.

Ceux qui ont pratiqué Regis avec plus de familiarité, ont dépoſé qu'il avoit toujours dans la bouche ces paroles du Roi Prophete : *Qu'ai-je à deſirer dans le Ciel, & que puis je aimer ſur la terre, ſi ce n'eſt vous, ô mon Dieu ?* On l'entendoit ſouvent s'écrier dans les ſacrez tranſports de ſon amour : *O Dieu, l'amour & les delices de mon cœur, que ne puis-je vous aimer autant que vous meritez d'être aimé, & que je deſire de vous aimer !* Le feu divin l'embraſoit quelquefois tellement, qu'il ne pouvoit en ſoûtenir l'ardeur. On l'a vû quelquefois ſe mettre ſous une goutiere, pour recevoir ſur ſon dos la pluie qui dégoutoit du toit. Là baiſſant la tête, il ſe laiſſoit inonder, pour moderer l'impreſſion que faiſoit ſur ſon corps le feu dont il brûloit. Ses entretiens n'étoient qu'un tiſſu d'expreſſions & de ſentimens, qui marquoient un cœur tout penetré de l'amour de Dieu, & qui inſpiroient aux autres le deſir de l'aimer. *Je ne puis expliquer*, dit Louiſe de Romezin

dans ſa Dépoſition, *l'impreſſion que ſes diſcours faiſoient ſur moi: ſes paroles étoient autant de traits ardens, qui perçoient & qui embraſoient mon cœur.* Les enfans même dont l'éducation lui fut confiée, ont publié qu'en les inſtruiſant dans les Lettres, il ne ceſſoit de les exhorter à aimer Dieu; & qu'il leur parloit toujours du divin amour avec une onction qui les charmoit: qu'il en étoit ſi penetré lui-même, que ſouvent il étoit contraint d'interrompre ſes exhortations pour laiſſer couler ſes larmes.

De cet ardent amour qu'il avoit pour Dieu, naiſſoit le deſir ardent qu'il eut toujours de procurer en tout la gloire divine. *Ayant été créez de Dieu, & pour Dieu ſeul*, diſoit-il, *nous n'appartenons qu'à lui ſeul, & nous devons tout rapporter à ſa gloire.* Cette ſainte maxime fut toujours l'ame de ſa conduite; & l'oubli de ſon intereſt propre alla ſi loin, qu'il dit un jour au Grand Vicaire du Dioceſe du Puy, qu'il conſentiroit volontiers de joüir plus tard des délices du Ciel, ſi ce delai lui donnoit lieu de travailler plus long-temps à faire connoître & aimer ſon Dieu.

Ces ſentimens ſi épurez de tout

amour propre, & ce ſacrifice de ſoi-même, qui ſont la marque la moins équivoque du veritable amour de Dieu, éclatterent ſur tout dans les travaux & les peines que Regis eut à ſoûtenir. Il ne trouvoit de delices que dans les Croix. Comme on le plaignoit une fois de tant de traverſes qu'il avoit à eſſuier dans ſon miniſtere, il répondit : *Ce qu'on ſouffre pour Dieu, ne merite pas le nom de ſouffrances ; & les Croix qu'on trouve dans la vie Apoſtolique, ont une onction qui les adoucit, & qui les fait trouver legeres.* Auſſi plus il ſouffroit, plus il deſiroit de ſouffrir. Un jour que des libertins l'ayant renverſé dans la boüe, l'accabloient de coups, on l'entendit s'écrier : *Que ne puis-je, ô mon Dieu, ſouffrir davantage pour la gloire de vôtre ſaint Nom !*

Cet amour de la Croix le porta à ce que la charité a de plus parfait & de plus heroïque. Il ne reſpira toute ſa vie que le martire. On lui repreſentoit ſans ceſſe que la guerre qu'il declaroit aux vices, irritoit contre lui certains pecheurs obſtinez : que ſon zele les mettoit contre lui dans une eſpece de fureur, à laquelle ils l'immoleroient tôt ou tard : qu'il devoit ſur tout s'abſtenir de viſiter

les malades pendant la nuit, & ne s'abandonner pas à la diſcretion de gens qui en vouloient même à ſa vie. A de pareilles remontrances il répondit, qu'il ne deſiroit rien plus ardemment que de mourir pour celui qui étoit mort pour lui ; & qu'il ſeroit heureux de verſer ſon ſang pour un Dieu, qui l'avoit tant aimé. Son courage croiſſoit avec le peril. *Qu'eſt-ce que ma vie*, diſoit-il, *au prix de travailler à la gloire de mon Dieu ? Je ne puis ſçavoir mauvais gré à des gens qui veulent me procurer le plus grand de tous les biens. Il n'appartient pas à un pecheur comme moi, d'aſpirer à une gloire qui n'eſt reſervée qu'aux ames Heroïques.* Rempli de ces genereux ſentimens malgré les dangers capables d'ébranler la vertu la plus ferme, il ne ceſſa jamais, ni de combattre les vices, ni d'aller la nuit aſſiſter les moribonds.

Son union avec Dieu.

C'eſt dans l'Oraiſon qu'il puiſoit cette force divine, dont il étoit animé; auſſi avoit-il un attachement extrême pour ce ſaint exercice. Il paſſoit preſque toute la nuit à converſer familierement avec Dieu, & n'interrompoit ce ſaint commerce, que quand le corps abbatu par le travail du jour ſuccomboit au ſommeil. Ce n'étoit pas ſeulement dans les mai-

ſons de la Compagnie, mais encore dans les Miſſions, qu'il donnoit la nuit à la priere, après avoir donné tout le jour aux plus penibles fonctions.

Pierre le Blanc, avec qui il étoit dans la plus étroite union, a atteſté qu'il ne l'a jamais vû que recuëilli & tout abſorbé en Dieu. Lorſqu'il traverſoit les ruës, on ſortoit des maiſons pour le voir paſſer. *Ce n'eſt pas un homme*, diſoit-on, *c'eſt un Ange revêtu d'une chair mortelle*. Son recueillement étoit tel, qu'il ſembloit que toutes les creatures diſparuſſent devant lui, & que la Majeſté divine ſe rendît viſible à ſes yeux. *Je croyois en le voyant*, diſoit le Comte de la Mothe, *qu'il n'agiſſoit plus par ſon propre eſprit, mais par une impreſſion divine; qu'il y avoit une vertu interieure & ſurnaturelle qui le faiſoit agir; & que Dieu, ou plûtôt l'amour de Dieu étoit comme l'ame de ſon ame*.

Par cette union ſi étroite avec Dieu, il parvint à un genre ſi ſublime d'oraiſon, que les moindres objets qui reveilloient en lui l'idée de Dieu, le tranſportoient de telle ſorte, qu'il en perdoit même l'uſage des ſens. Un jour qu'il étoit à la campagne avec quelques Jeſuites, un d'entre eux ayant

chanté un air, dont les paroles étoient ſur l'amour de Dieu, Regis entra tout à coup dans un raviſſement qui leur fut ſenſible. Pluſieurs Curez l'ont vû ſouvent dans l'ardeur de ſes prieres ſans parole & ſans mouvement pendant pluſieurs heures. Quelquefois allant par la ville, il s'arrêtoit tout à coup au milieu d'une ruë les yeux élevez au Ciel, dans des tranſports qui l'empêchoient de faire attention à ce qui ſe paſſoit autour de lui. Souvent même en prêchant, la parole lui manquoit tout à coup : mais ſes yeux & ſon viſage enflammez tenoient un langage éloquent qui penétroit ſes Auditeurs. Revenu de ces raviſſemens divins, il recommençoit à parler de Dieu avec l'air & l'entouſiaſme d'un Prophete, & avec un feu & une impetuoſité qui le rendoient maître des cœurs.

Sa dévotion envers l'Euchariſtie.

C'eſt particulierement aux pieds des Autels, qu'il entretenoit ſon intime union avec Dieu. Dès ſes plus tendres années, il avoit conçû un tendre amour pour JESUS CHRIST. Lorſque dans ſa premiere jeuneſſe il érudioit à Beziers, il communioit tous les Dimanches & toutes les Fêtes ; il paſſoit dès lors devant JESUS-CHRIST dans l'E-

gliſe tout le temps que l'étude lui laiſſoit libre. Etant Prêtre, il ſe ſeroit fait les plus vifs reproches, s'il avoit manqué un ſeul jour à dire la Meſſe. Il apportoit dans ſes voyages une précaution infinie, pour ne pas loger en des lieux, où il ne pût pas ſatisfaire ſa pieté. Que ſi malgré ſes meſures, il étoit obligé de paſſer la nuit ſans avoir dans le voiſinage aucune Egliſe, le lendemain il partoit avant le jour; & quels que fuſſent les chemins, il gagnoit un village, où il pût celebrer les ſaints Myſteres. Un Conſeiller & un Medecin de la ville du Puy, ont depoſé qu'en lui ſervant la Meſſe, ils l'avoient vû ſouvent ravi hors de lui-même, pendant qu'il offroit le divin Sacrifice.

Perſuadé par ſa propre experience que l'Euchariſtie eſt une ſource de graces, & l'un des moyens les plus propres à faire croître en nous la charité, il ne manquoit jamais d'inſiſter beaucoup dans ſes Miſſions ſur la pratique de la fréquente Communion; & il ne les finiſſoit jamais dans aucune Paroiſſe, ſans y avoir auparavant établi l'Aſſociation du Saint Sacrement. Il regardoit cet établiſſement comme l'un des plus excellens fruits de la Miſſion.

L'Euchariſte étoit ſon azile, ſa conſolation & ſes délices. C'eſt là qu'il puiſoit les lumieres neceſſaires pour accomplir les devoirs de ſon Miniſtere; qu'il conferoit avec JESUS-CHRIST de la converſion des pecheurs; qu'il le conſultoit ſur ſes doutes & ſur ſes entrepriſes. C'eſt là qu'il s'enflammoit de l'amour divin, pour allumer enſuite dans les autres ce feu ſacré: c'eſt de là qu'il tiroit toute ſa force dans les perils & les perſécutions.

Sa confiance en Dieu.

On l'a vû, lorſqu'il faiſoit la Miſſion pendant les plus rigoureux hyvers en des lieux affreux par leur ſituation, franchir des montagnes inacceſſibles couvertes de neiges, traverſer des torrens trés impetueux, marcher le jour & la nuit ſur le bord des précipices, eſſuïer enfin dans ces voyages de tels dangers qu'on l'accuſoit de temerité & de tenter Dieu: ſouvent ſon Compagnon fremiſſoit d'horreur à la vuë des perils manifeſtes où il s'expoſoit. Regis le raſſuroit par ſon exemple & par ſes diſcours. *Ne craignez rien, mon cher Frere*, lui diſoit-il, *Dieu eſt nôtre conducteur; ſa Providence attentive ſur nous, guide nos pas.* Sûr de la protection divine il repetoit ſouvent les paroles de David:

Le Seigneur veille à ma conſervation : qu'eſt-ce que je craindrois? Le Seigneur eſt le défenſeur de ma vie : les plus grands perils ont-ils dequoi m'étonner ?

Cent fois on l'avertit qu'on en vouloit à ſa vie : *Je ſuis*, répondoit-il, *ſous la ſauvegarde de la Providence: quel mal peut-il m'arriver de la part des hommes ?* On lui a mis plus d'une fois le piſtolet ſous la gorge ; ſouvent on lui a préſenté la pointe d'une épée nuë, & alors ouvrant ſa poitrine, *Faites*, diſoit-il, *je ſuis prêt de mourir pour* JESUS-CHRIST.

Dieu de ſon côté fit ſouvent des miracles, pour le ſauver des mains de ſes ennemis. Quelquefois il le leur rendoit invisible; d'autres fois il les rendoit immobiles. Tantôt il changeoit ſoudainement leurs cœurs : de ſorte que leur rage ſe tournoit tout à coup en vénération. Tantôt il répandoit ſur eux l'eſprit de vertige & de terreur : de ſorte qu'ils étoient atterrez d'un ſeul des regards ou d'une ſeule des paroles du Serviteur de Dieu.

Cette viſible protection du Ciel animoit toûjours de plus en plus la confiance de Regis. On lui faiſoit ſcrupule de ce qu'il ruïnoit ſa ſanté par un travail exceſſif, & ſur tout de ce qu'il

n'uſoit d'aucun ſoulagement pour reparer ſes forces épuiſées par tant de fatigues. *J'ai ſouvent éprouvé*, diſoit-il. *que Dieu a une attention particuliere à ma ſanté: peut-elle être en de meilleures mains qu'en celles du plus tendre & du plus charitable de tous les peres?* Lorſque les ſecours humains & les choſes neceſſaires à la vie lui manquoient, ſa confiance en Dieu le ſoûtenoit & la Providence ne lui manquoit jamais. Le Comte de la Mothe lui offroit ſouvent de l'argent pour les beſoins imprevûs où il pouvoit ſe trouver; il le refuſoit conſtamment, comptant uniquement ſur la bonté divine. Il en fut bien ſingulierement ſecouru dans une rencontre que voici.

Après avoir marché tout le jour par des chemins très-mauvais, il arriva à l'entrée de la nuit dans un village tout heretique, appellé Chambon. Le Frere Benſac qui étoit pour lors ſon Compagnon, ſe trouvant très-fatigué, & ne ſe portant pas trop bien ce jour-là, Regis le conduiſit à l'hôtellerie où il ordonna le ſouper. Benſac fort étonné de l'ordre qu'il donnoit: *Vous ne faites pas attention*, lui dit-il, *que vous êtes ſans argent, & que le Maître du cabaret*

étant heretique, ne vous fera point de grace. Regis lui ayant répondu qu'il falloit recourir à Dieu, & ſe mettre en prieres : *Vous croyez donc*, repartit Benſac, *que l'Hôte qui eſt Calviniſte, prendra vos prieres en payement ? Ne vous embaraſſez de rien*, reprit Regis : *Nous avons une bonne reſſource dans la Providence, qui ne nous a jamais délaiſſez dans nos beſoins.* Le Serviteur de Dieu s'étant mis à genoux, implora l'aſſiſtance divine, & ce ne fut pas inutilement.

Sa priere étant finie, pouſſé par un mouvement interieur, il entre dans une chambre, où de jeunes Calviniſtes paſſoient le temps à joüer, en attendant le ſouper. Regis après les avoir ſaluez avec ſa douceur ordinaire, s'aſſit auprès d'eux, pour tâcher d'en gagner quelqu'un à Dieu. Ces jeunes gens furent d'abord fort ſurpris de voir un Jeſuite en leur compagnie. A leur étonnement ſuccederent quelques legeres inſultes. Enfin laſſez de la preſence d'un homme qui les embarraſſoit, ils ne penſerent qu'à s'en défaire par des diſcours qui faiſoient ſentir leur chagrin, & ils en vinrent juſqu'aux paroles les plus outrageantes. Ce mauvais traittement ne rebutta pas le ſaint Hom-

me. Il le reçut avec une patience qui les étonna : il osa même parler à son tour, & il leur représenta la necessité de travailler au salut éternel, en des termes si vifs & si tendres, que non seulement ils s'adoucirent à son égard, mais qu'ils en furent touchez jusqu'à lui demander pardon de l'insulte qu'ils lui avoient faite, & lui promettre de profiter de ses charitables avis.

Ils furent sur tout tellement charmez de l'air de sainteté qui brilloit sur son visage, & de la modestie de ses discours, qu'un d'entr'eux se détacha de la trouppe, alla trouver l'hôte, le chargea de bien traitter les deux Jesuites, & de ne point prendre de leur argent, ajoûtant que celui qui leur avoit parlé, étoit un vrai Saint. Le Compagnon de Regis racontoit souvent cette avanture, pour faire voir jusqu'où alloit la confiance que le saint Homme avoit en Dieu, & les soins paternels de la Providence à son égard.

Rempli de cette divine confiance il entreprenoit souvent des choses que tout le monde jugeoit impossibles. A peine avoit-il dressé le plan de quelque entrepriſe, que Dieu pour éprouver sa foy, permettoit qu'on fît naître

des obſtacles de toutes parts pour en traverſer l'execution. Mais Regis ſe tenant toujours aſſûré de la protection du Ciel, n'abandonnoit pas pour cela ſes deſſeins ; & il arrivoit que malgré les oppoſitions des hommes & les impoſſibilitez apparentes, tout ſe tournoit ſelon ſes deſirs, tout s'applaniſſoit de ſoi-même, lorſqu'on y penſoît le moins. Il vint à bout de la converſion de certains pecheurs dont tout le monde deſeſperoit, & jamais de pareilles entrepriſes ne lui parurent impoſſibles ; parce qu'il ſe confioit en la miſericorde de celui qui ſçait changer les pierres en des enfans d'Abraham. Mais cette confiance heroïque n'éclatta jamais plus viſiblement, que dans le ſoulagement de tous les pauvres de la ville du Puy au temps d'une diſette generale, & dans l'établiſſement du Refuge, ainſi qu'on l'a vû dans le cours de cette Hiſtoire. Tout le monde lui diſoit au ſujet de cet établiſſement, qu'il y échoüeroit infailliblement : *Vous auriez raiſon*, repliquoit-il, *ſi je prétendois établir le Refuge ſur le ſecours des hommes ; mais comme Dieu eſt mon unique appui, j'eſpere d'autant plus d'être protegé de lui dans cette entrepriſe, que les hommes*

hommes y ſont moins favorables.

Son zele pour le ſalut des ames.

Regis avoit beſoin d'une pareille confiance en Dieu, pour ſe ſoûtenir dans les exercices de ſon zele. Le Serviteur de Dieu n'eut dans toute ſa vie d'autre vûë & d'autre paſſion, que de contribuer à gagner des ames à Dieu. Sans ceſſe il étoit appliqué ou à ſanctifier les juſtes, ou à convertir les pecheurs, le jour, la nuit, à la ville, à la campagne, dans les Egliſes, dans les places publiques, dans les priſons, dans les hôpitaux, dans les maiſons des particuliers, ſans prendre aucun repos, ſans goûter aucun autre plaiſir. Il ne penſoit qu'à étendre le Royaume de JESUS-CHRIST, oubliant tout, oſant tout, s'expoſant à tout, ſouffrant tout pour cela. S'il échappoit une occaſion de ſecourir un pecheur, il avoit le cœur percé de la plus vive douleur, & il ſe le reprochoit comme un crime, quoiqu'il n'y eût point eu de ſa faute. Un jour qu'il n'avoit pû aller confeſſer un étranger qui ſe mouroit dans une hôtellerie : *Que je paſſerois mal la nuit* ! dit-il à un de ſes amis : *Je ſerai dans une mortelle inquiétude, juſqu'à ce que je ſçache ſi on a pourvû au ſalut de ce mourant. J'avouë*, ajoûta-t-il, *que la vie me ſeroit*

insupportable, si je n'avois les moyens de secourir les pecheurs.

Ayant mis une fois tout en œuvre pour arrêter la passion d'un pecheur, & voyant tous ses efforts rendus inutiles par l'obstination de ce malheureux; *Ah, je vous en conjure*, lui dit-il les larmes aux yeux, *enfoncez-moi dans le sein l'épée que vous portez, plûtôt que d'outrager la Majesté divine.*

Un jeune homme de condition follement entêté de la beauté d'une jeune Demoiselle, la voyoit avec trop d'assiduité, & même avec quelque scandale. Il n'en falut pas davantage pour exciter le zele de Regis. Il resolut d'arrêter le cours de ce commerce; & il commença par reprendre doucement la Demoiselle de sa facilité à recevoir des visites si dangereuses. Elle répondit que c'étoit bien malgré elle qu'elle souffroit ces visites, & qu'elle n'oublieroit rien desormais pour s'en délivrer.

Ce premier pas étant fait, le Serviteur de Dieu en fit un second: ce fut d'avertir en secret le Cavalier avec tous les adoucissemens que la charité pouvoit inspirer, que les conversations trop fréquentes qu'il avoit avec la Demoiselle, étoient mal prises dans la

ville, & que tout le monde en parloit; il employa toutes les raiſons humaines & divines, pour le guerir de ſa paſſion. Le Cavalier promit tout, & ne tint rien. Alors le ſaint Homme réſolut d'emporter par la force ce qu'il n'avoit pû obtenir par la douceur. Ayant donc appris un jour, que le jeune homme étoit chez la Demoiſelle, il y courut ſur le champ. Là, s'armant d'une ſainte colere, & prenant ce ton d'autorité qu'inſpire le zele Apoſtolique, il parla avec tant de force & d'un air ſi menaçant, que le jeune homme ne put dire que deux ou trois paroles mal conçuës, qui marquoient le trouble de ſon eſprit. Il ſe retira dans le moment même, & n'oſa jamais plus mettre le pié dans la maiſon de la Demoiſelle. Le diſcours de Regis lui reſta gravé dans le cœur, & y fit une impreſſion ſi profonde, qu'il changea tout-à-fait de conduite. Dans ces occaſions le zele du Serviteur de Dieu s'enflammoit tellement, qu'il n'en étoit plus le maître; il ſe ſentoit entraîné par une force ſuperieure, qui lui faiſoit mépriſer toute crainte & toute conſidération humaine. C'eſt de quoi j'ai apporté juſqu'icy un grand nombre d'exemples dans le

cours de cette Hiſtoire. Je n'en ajoûterai qu'un ſeul, qui eſt trop ſingulier pour être omis.

Il y avoit au Puy une fameuſe Comedienne qui ſéduiſoit une grande partie de la jeuneſſe. Tout le monde déploroit la ruine de tant d'ames, & nul n'oſoit entreprendre d'y remedier, parce que cette femme étoit appuyée du credit des premiers de la ville. Regis toujours intrepide, quand il s'agiſſoit du ſalut des ames, réſolut de s'oppoſer comme un mur d'airain à une licence ſi effrenée. Comme il crut qu'il appartenoit au Magiſtrat de reprimer un deſordre ſi public, il va trouver le Juge de la Police, homme de probité, mais foible & peu capable de tenir ferme contre le reſpect humain. Après lui avoir expoſé les déſordres que la Comedienne cauſoit dans la ville, il lui repreſenta vivement qu'il étoit obligé par le devoir de ſa charge d'en interrompre le progrès; que le peu de fermeté qu'il auroit en cette occaſion, le rendroit complice devant Dieu, de tous les crimes que cette femme faiſoit commettre; que tout le monde eſtimoit avec juſtice ſa probité, mais que le Seigneur en jugeroit un jour autre-

ment, s'il ne ſe ſervoit pas de l'autorité qu'il avoit pour arrêter une ſéduction ſi univerſelle,

Le Magiſtrat frappé des raiſons de Regis, n'oſa lui refuſer ouvertement ce qu'il demandoit, ni auſſi ſe rendre à ſes remontrances, retenu qu'il étoit par des craintes humaines. Prenant donc le parti de traîner la choſe en longueur, il répondit qu'il convenoit de la grandeur du mal & de la neceſſité du remede ; qu'il avoit la meilleure volonté du monde, mais qu'on ne faiſoit pas tout ce qu'on vouloit ; que comme il y avoit beaucoup de gens de diſtinction mêlez dans l'affaire preſente, il falloit pour éviter l'éclat, prendre ſon temps & de bonnes meſures ; qu'il entroit dans ſon deſſein, & qu'il penſeroit aux moyens de le faire réüſſir.

Le Serviteur de Dieu ne ſe laiſſa pas donner le change. Ennemi des ménagemens politiques, & des remiſes qui ne ſervent pour l'ordinaire qu'à gâter les affaires de Dieu, il ſe mit à preſſer le timide Magiſtrat par de ſi fortes raiſons, qu'il le contraignit de s'y rendre. *Quoy* ! lui dit-il, *vous convenez de l'horreur du mal, & vous*

voulez differer le remede qui eſt entre vos mains? Souffrirez-vous que pendant ce temps la Majeſté de Dieu ſoit offenſée? Comptez-vous donc pour ſi peu de choſe les outrages faits au grand Maître que nous ſervons? & le peché vous paroit-il ſi peu de choſe, que vous deviez permettre qu'il ſe multiplie pour éviter l'éclat & le bruit? Souffrez que je vous diſe avec tout le reſpect qui vous eſt dû, que le bruit qu'il faut éviter, eſt celui qui eſt cauſé par un ſcandale ſi affreux & non pas celui que cauſera le remede que vous y apporterez.

Il ajoûta pluſieurs autres choſes également fortes & touchantes, qui firent une ſi vive impreſſion ſur l'eſprit du Magiſtrat, qu'il donna ſur le champ ſes ordres pour défendre à la Comedienne de ſe montrer jamais en public, & dans les ſpectacles. Regis fort content du ſuccès en rendit graces à Dieu & au Magiſtrat, à qui il declara que ſon deſſein étoit en cas de refus d'aller dans l'aſſemblée pour invectiver, le Crucifix à la main, contre cette ſcandaleuſe pechereſſe.

Son tendre amour pour

Sa charité n'étoit pas moins ardente, quand il s'agiſſoit de ſoulager les malheureux: & on peut dire que l'a-

mour des pauvres a été un des caracte- les pau-
res le mieux marqué du Bienheureux vres.
Regis. On l'apelloit l'Agent des pauvres, le défenſeur de tous les opprimez, le refuge de tous les miſerables, le tuteur de tous les orphelins, le protecteur de toutes les veuves. Tous ces glorieux titres étoient confondus dans celui de pere des pauvres qu'il merita par ſon heroïque charité, & qui lui demeura juſqu'à la mort.

Voici le portrait admirable que le Comte du Fay de la Tour Maubourg a fait de la charité de Regis dans le procès de la Canoniſation. " Il aimoit, dit-il, " tous les hommes comme les images de " Dieu: mais ſon penchant & toutes ſes " tendreſſes étoient pour les pauvres. Ses " entrailles étoient émuës à la vûë de " leurs moindres miſeres. Il les aſſiſtoit " le jour & la nuit dans les priſons, dans " les hôpitaux, & dans leurs maiſons: " ni l'infection des cachots & des hô- " pitaux, ni le danger des maux conta- " gieux, n'étoient pas capables de le re- " buter ou de ralentir ſa charité. Ses ri- " cheſſes & ſes délices étoient les malades " abandonnez, il mettoit ſa joie & ſa ſatis- " faction à les ſecourir. Ce qui faiſoit le " plus d'horreur aux autres, étoit un char- "

„ me pour lui : il n'étoit jamais plus con-
„ tent & plus épanoüi, qu'en nettoyant
„ les plaies les plus dégoutantes. Il ne s'en
„ tenoit pas à de ſimples viſites, il leur
„ rendoit les ſervices les plus bas, &
„ il les leur rendoit conſtamment com-
„ me un valet gagé & payé pour les ſer-
„ vir. Aux ſervices les plus bas & les
„ plus penibles, il ajoutoit tous les ſe-
„ cours que ſon ingenieuſe charité pou-
„ voit imaginer.

A ce témoignage j'ajoûte celui du Pere Antoine de Mangeon, témoin oculaire de la conduite du Serviteur de Dieu. „ Je ne puis exprimer, dit-il, juſqu'où alloit la tendreſſe que le
„ Pere Regis avoit pour les pauvres,
„ ſur tout pour les malades les plus af-
„ freux, & que l'infection rendoit inſup-
„ portables à tout le monde. Nos Freres
„ qui l'accompagnoient, diſoient qu'il
„ falloit qu'il eût perdu entierement le
„ ſentiment de l'odorat, ou qu'il eût
„ une force plus qu'humaine, pour de-
„ meurer des heures entieres comme il
„ faiſoit auprès de certains malades, dont
„ la puanteur ſaiſiſſoit & faiſoit ſoule-
„ ver le cœur, auſſitôt qu'on en appro-
„ choit. Cependant on le voyoit entrer
„ avec je ne ſçai quel épanchement de

joie dans ces lieux infectez, comme " s'il fût entré dans un Palais. Nos Freres, pourſuit le Pere Mangeon, l'accompagnoient volontiers pour être témoins de ſa charité qui les charmoit: mais comme le ſaint Homme étoit auſſi indulgent envers les autres, qu'il étoit dur envers lui-même, il les obligeoit de reſter à la porte de la maiſon, pendant que lui goûtoit de ſaints délices avec ſes chers pauvres, au milieu de l'infection la plus effroyable. C'étoient là ſes plaiſirs les plus ordinaires. Après avoir fatigué dans le miniſtere de la Prédication & des Confeſſions, ſon divertiſſement étoit de s'aller delaſſer auprés des pauvres & des malades. Toutes les fois qu'on le voyoit paſſer dans les ruës d'une ville: Il va, diſoit-on, ſecourir un pauvre, ou ſecourir un malade; & on ne s'y trompoit preſque jamais.

Une vertueuſe Dame du Puy, nommée Marie Bonnot, a depoſé, que c'étoit une opinion commune parmi le peuple du Puy, que Dieu lui reveloit par une lumiere celeſte les neceſſitez les plus cachées, ou qu'il lui donnoit un inſtinct ſecret pour les découvrir; parce qu'il ne s'exerçoit dans la ville

„ aucune œuvre de charité qu'il n'y en-
„ trât, qu'il n'y avoit nulle misere à la-
„ quelle il ne pourvût, nul pauvre ma-
„ lade qu'il n'assistât, nulle calamité qui
„ échappât à sa vigilance & à ses soins.
„ Je n'apprenois jamais, poursuit-elle,
„ qu'il s'étoit fait une bonne action
„ dans la ville, qu'on ne m'ajoûtât :
„ C'est le Pere Regis qui a procuré ce
„ secours ; c'est lui qui a assisté ce mori-
„ bond, qui a terminé ce different. On
„ eût dit qu'il se multiplioit pour se
„ trouver dans les lieux où les pauvres
„ avoient besoin de sa personne. On ne
„ vit peut-être jamais un cœur plus ten-
„ dre, plus liberal & plus genereux envers
„ les pauvres que le sien.

Sa mortification, & son amour de la Croix.

Regis effectivement n'avoit le cœur dur, & n'étoit sans pitié que pour lui seul. Pénetré de la grande maxime de JESUS-CHRIST, que pour être son disciple, il faut mourir & renoncer à soi-même, il ne cessa jamais, selon le langage de saint Paul, de porter sur soi la mortification de JESUS-CHRIST. Il étoit revêtu d'un rude cilice, qu'il ne quittoit jamais : & outre cela, il se ceignoit les reins d'une chaîne heriſſée de pointes, dont il faisoit plusieurs tours pour donner plus

d'étenduë à la douleur. Toutes les nuits il prenoit la diſcipline, & ſe déchiroit la chair avec une ſorte d'inhumanité. La terre nuë lui ſervoit de lit, ſes jeûnes étoient continuels, l'eau & le pain faiſoient ſa nourriture; & ſes repas delicieux conſiſtoient à prendre quelquefois un peu de lait, & quelques herbes ſans aucun aſſaiſonnement. Il n'uſoit ni de vin, ni de viande, ni d'œufs, ni de poiſſon. Dans les dernieres Miſſions qu'il fit, pour n'être à charge à perſonne, il portoit ſur ſon dos dans un petit ſac, un peu de farine qu'il détrempoit avec de l'eau. Il étoit ſouvent les jours entiers ſans manger dans les Colleges, il donnoit tout au plus trois heures de ſommeil aux beſoins de la nature; & dans les Miſſions, une ou deux heures de ſommeil lui ſuffiſoient. Quelque épuiſé qu'il fût par le travail continuel des Miſſions, on ne put jamais l'engager à prendre un peu de vin pour reparer ſes forces. Il ne ſe permit jamais, ni la vuë d'aucun ſpectacle, ni le plaiſir d'entendre une ſimphonie, pas même la curioſité d'apprendre les nouvelles auſquelles tout le public s'intereſſoit. En un mot l'eſ-

prit de mortification l'accompagnoit par tout, & le faiſoit mourir à toutes les commoditez, à toutes les aiſes, à toutes les ſatisfactions de la vie, pour ne vivre qu'à Dieu ſeul.

Le Comte de la Mothe, fidelle témoin de la vie du ſaint Aprôtre, avoit coûtume de dire que Dieu faiſoit tous les jours un miracle pour la conſervation du Pere Regis : que ce qu'il faiſoit ou qu'il ſouffroit, étoit au-deſſus des forces humaines ; & qu'il n'y avoit qu'une vertu divine qui pût le ſoûtenir. Effectivement il ne trouvoit de vraies délices que dans la faim, dans la ſoif, dans la rigueur des ſaiſons & la violence du froid, que lors qu'il erroit dans les montagnes percé de la pluie, enfoncé dans la neige, épuiſé de travail & de laſſitude. Un jour qu'il avoit plus ſouffert qu'à l'ordinaire, il dit à ſon Compagnon qu'il n'en pouvoit plus ; mais qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais goûté de joie plus pure que ce jour là. Le Compagnon paroiſſant étonné de ce langage de la Croix ; *Je vous avoüe*, ajoûta le Serviteur de Dieu, *que la vie me ſeroit inſupportable, ſi je n'avois rien à ſouffrir pour* JESUS-CHRIST, *c'eſt la ſeule con-*

ſolation qui me reſte dans le monde.

La mortification du corps n'eſt eſtimable, qu'autant qu'elle eſt jointe à celle du cœur: la vraie vertu s'attache ſur tout à moderer les paſſions de l'ame. Perſonne n'eut peut-être jamais un empire plus abſolu ſur ſes paſſions que le Serviteur de Dieu : il les avoit toutes étouffées, hors celle de procurer la gloire de Dieu & le ſalut des ames. Dès ſes premieres années, il s'appliqua à ſe vaincre en tout ; & par la violence qu'il ſe fit, il devint maître de lui-même, juſqu'à ne donner plus aucune marque qu'il éprouvât même les premiers mouvemens de la concupiſcence. On ne le voyoit jamais émû de colere, que lors qu'il reprimoit la licence des pecheurs, & qu'il ſoûtenoit la cauſe de Dieu ; jamais abbatu par la triſteſſe, que lors qu'il apprenoit que Dieu avoit été offenſé, jamais ſenſible à la joie, que quand la grace triomphoit. Hors delà, en quelque ſituation qu'il ſe trouvât, on voyoit toujours ſur ſon viſage & dans ſes yeux une ſerenité, qui marquoit la profonde paix de ſon ame. Les évenemens les plus imprevûs ne faiſoient nulle impreſſion ſur lui ; & il ſoûtenoit les plus mauvais traite-

Sa mortification interieure.

mens, ſans qu'il s'élevât jamais, ni le moindre orage dans ſon cœur, ni le plus leger nuage ſur ſon front.

Un jour qu'il alloit par la ville pour je ne ſçai quelle œuvre de charité, quelques libertins s'attrouperent autour de lui, & l'accompagnerent quelquelque temps avec de grandes huées: il écouta leurs cris outrageans ſans s'émouvoir. Ces jeunes inſenſez mettant le comble à leur inſolence, lui couvrirent le viſage de bouë: le Serviteur de Dieu ne fit que ſourire; & prenant froidement ſon mouchoir, il ſe nettoia le viſage, & continua tranquillement ſon chemin, comme ſi rien ne lui fût arrivé. Une telle moderation changea les riſées & les inſultes en admiration: & les plus libertins furent obligez de convenir qu'un homme qui ſe poſſedoit à ce point, étoit au deſſus des autres hommes.

Il avoit acquis un tel empire ſur les mouvemens de ſon cœur, que l'image même de la mort preſente à ſes yeux, n'étoit pas capable d'y cauſer la moindre alteration. Il apprit un jour qu'une jeune Demoiſelle vivoit dans une grande familiarité avec un Officier homme de condition, & que tout le

voiſinage en étoit ſcandaliſé. Il entreprit de la gagner à Dieu, & il y réuſſit ſi bien, qu'elle ferma pour toujours à l'Officier l'entrée de ſa maiſon. Celui-cy entra dans de violens tranſports; & ſçachant que Regis devoit aller prêcher dans un village, il alla l'attendre dans un pré nommé *le Fruëil*, où il ſe cacha dans des broſſailles. Auſſitôt qu'il apperçoit le ſaint Homme, s'élançant de ſon embuſcade, il l'aborde tout furieux, le prend d'une main par le bras, & lui préſentant de l'autre la pointe de ſon épée, *Il faut* lui dit-il, *que tu meures aujourd'huy de ma main.* Regis ſans perdre rien de ſa tranquillité, lui dit avec beaucop de douceur: *Permettez-moi au moins de penſer un moment à Dieu.* Ces paroles arrêterent d'abord l'aſſaſſin; & le ſaint Homme profitant de cet intervalle, ſe recueillit un peu. Puis ſe tournant vers lui; *Vous pouvez maintenant*, dil-il d'un air ſerin, *faire de moi ce qu'il vous plaira, je ne deſire rien plus ardemment que de mourir pour* JESUS-CHRIST. La fureur de l'Officier ne put tenir contre une pareille tranquillité. Il ſe trouva calmé tout à coup; & ſe jettant aux pieds du Serviteur de Dieu, il lui demanda par-

don de ſon crime, & proteſta qu'il le pleureroit toute ſa vie.

Le Pere Antoine de Mangeon dans ſon Recueil, aſſûre que quelque diligence qu'il eût apportée à obſerver Regis, il n'avoit jamais pû remarquer dans ſes paroles ou ſur ſon viſage le moindre veſtige d'aucune paſſion déreglée. *Il fut quelquefois*, dit-il, *abandonné, & même maltraitté par les gens de bien, par ceux même qui devoient le défendre : rien n'étoit capable d'alterer la paix de ſon ame. De quelques ſuccès bons ou mauvais que ſes entrepriſes fuſſent ſuivies, ſon viſage étoit toujours égal comme ſon eſprit. Il écoutoit avec la même indifference ceux qui condamnoient & ceux qui approuvoient ſa conduite, inſenſible à tout comme un homme mort, ne ſe réjoüiſſant & ne s'affligeant de rien, ne deſirant & ne craignant rien : tant l'amour divin avoit anéanti dans ſon cœur tout ce qu'il pouvoit y avoir d'humain & de terreſtre.*

Son humilité.

Tel qui compte pour peu ſa propre vie, n'a pas toujours la même force pour ſoûtenir un mépris. C'eſt en ce point ſur tout, où la grace parut triompher dans le cœur de Regis. Elle lui inſpira une ſi prodigieuſe indifférence pour tout ce que le monde appelle honneur, eſtime, reputation, qu'on ne

peut disconvenir que l'humilité n'ait été comme le caractere particulier du Serviteur de Dieu. Il délibera longtemps s'il ne prieroit pas ses Superieurs de permettre qu'il ne prît pas les Ordres sacrez, & de l'appliquer pour toujours aux Offices domestiques. Tout le monde convenoit qu'il avoit des qualitez éminentes pour parler en public : il borna cependant ses rares talens à faire des Catechismes & des Instructions familieres, à prêcher d'une maniere populaire.

Quand on le loüoit, la rougeur lui montoit au visage : il se troubloit, & paroissoit tout déconcerté. Un jour qu'une jeune fille désesperée des Medecins, & qui souffroit déja les douleurs de l'agonie, recouvra la santé en un instant par ses prieres ; toute la famille se rangea autour de lui pour lui en rendre des actions de graces. Il pensa mourir de honte, en voyant qu'on lui attribuoit le miracle. *Helas*, dit-il, *le plus grand miracle que Dieu auroit fait en cette rencontre, seroit de s'être servi d'un sujet si vil pour en operer un.*

Son humilité ne se borna pas à fuir l'estime & les honneurs du monde ; elle

lui fit rechercher avec empreſſement les abaiſſemens & les opprobres. Il avoit coûtume de dire que ſi on le connoiſſoit, & qu'on voulût lui faire juſtice, on le fouleroit aux pieds comme le dernier des hommes. Il étoit dans une forte perſuaſion, qu'il n'y avoit point d'ignominies ni de mauvais traittemens qui ne lui fuſſent dûs. Il arriva pluſieurs fois qu'il reçut des ſoufflets, qu'il fut chargé de coups: il prétendoit toujours en ces occaſions qu'on lui avoit fait grace de quelque choſe, & qu'il avoit été bien moins maltraitté, qu'il ne meritoit de l'être. Quand on le railloit dans les converſations, il montroit une complaiſance qui faiſoit ſentir combien il prenoit de plaiſir à voir les autres rire à ſes dépens: il uſoit même alors d'artifice, pour faire durer le ſujet de l'entretien, afin de ſatisfaire ſon goût pour l'humiliation. Il en vint même juſqu'à affecter dans ſes habits, dans ſes diſcours, dans ſon maintien, dans ſa démarche, certains airs groſſiers qui ne conviennent qu'aux gens ſimples & à la plus vile populace: il eſperoit par là attirer le mépris de ceux qui ne le connoiſſoient pas, & il y réüſſit quelquefois. Son

insensibilité au milieu des affronts fut telle, que ses amis traitterent quelquefois sa patience de lâcheté, & son humilité de bassesse : on eût dit qu'il étoit sourd aux injures les plus diffamantes, tant il en paroissoit peu touché.

Ce ne furent pas seulement les libertins qui mirent à l'épreuve l'humilité de Regis ; un de ses Superieurs lui donna lieu de l'exercer plusieurs fois. Prévenu contre les manieres du Serviteur de Dieu, il lui faisoit en public & en particulier des reprimandes très-vives & très-humiliantes. Regis les reçut toujours avec une parfaite soûmission, sans jamais se plaindre ou s'excuser.

Un Jesuite de consideration ayant souvent entendu dire que Regis ne s'excusoit jamais, quand on le reprenoit, & que même il avoit de la complaisance à être repris, voulut en faire l'épreuve, & voir par lui-même jusqu'où alloit l'humilité du Serviteur de Dieu. Il le prit donc un jour à part, & lui fit le détail de ce que la plus maligne médisance avoit pû debiter contre sa conduite. " Bien des gens, lui dit-il, pensent " que vôtre vertu n'est que l'effet de vôtre " humeur, & que les entrepriſes de vôtre " zele ne sont que les saillies indiscretes "

„ d'un naturel boüillant & impetueux.
„ De là vient que de toute part on ſe
„ plaint de vôtre imprudence, qui vous
„ attire tous les jours de nouvelles affai-
„ res, & beaucoup d'ennemis à la Com-
„ pagnie. C'eſt un ſentiment preſque uni-
„ verſel, pourſuivit-il, que vous ne pou-
„ vez vivre en repos, ni y laiſſer vivre
„ les autres. Vous ſçavez qu'on eſt ſcan-
„ daliſé de ce que ſous prétexte de zele,
„ il n'y a pour vous ni regles, ni obſer-
„ vances regulieres, & que le ſejour de
„ la Maiſon vous eſt à charge. Je ſçai
„ même que certaines gens ont formé de
„ terribles ſoupçons contre vos mœurs,
„ en voyant vôtre empreſſement à con-
„ verſer avec des femmes débauchées.
„ Je veux croire que vos intentions ſont
„ très pures; mais il eſt difficile de ne
„ pas convenir que vous manquez de diſ-
„ cretion & de ſageſſe. Pour moi j'admire
„ la moderation des Superieurs. Si j'é-
„ tois le maître, je ſçaurois bien vous
„ obliger à changer de conduite. Si vous
„ m'en croyez, vous n'attendrez pas
„ qu'on vous y force. C'eſt un ami qui
„ vous avertit : profitez de ſes conſeils
„ en vous corrigeant de vôtre bizarre ſin-
„ gularité. Apprenez enfin à vivre com-
me les autres Peres de la Maiſon. „ Le

Pere lui parla ſur ce ton pendant une demie heure, avec un air de candeur & de ſincerité, qui ne laiſſoit aucun lieu de douter qu'il ne parlât ſelon ſes ſentimens.

L'humble Serviteur de Dieu après l'avoir écouté juſqu'au bout ſans l'interrompre, & ſans montrer la moindre alteration, le remercia de ſes charitables avis avec les expreſſions les plus tendres. Il le conjura de lui continuer ce bon office, & d'ajoûter aux avis les reprehenſions les plus fortes; afin, diſoit-il, de le guerir de ſon inſupportable orgueil. Il lui promit enfin de ne rien oublier pour ſe corriger des fautes dont il avoit eu la bonté de l'avertir. Le Pere tout perſuadé qu'il étoit auparavant de la haute vertu de Regis, fut étonné d'un langage ſi inconnu au reſte des hommes. Il ne pouvoit comprendre qu'il eût pû entendre un recit ſi mortifiant, ſans rien perdre de la paix de ſon ame & de la ſerenité de ſon viſage; & il publioit que tout ce qu'on diſoit de ſa profonde humilité, étoit encore bien au deſſous de l'idée qu'on en devoit avoir.

Regis ne fut pas moins inſenſible à la calomnie, qu'à la reprimande.

Il fut cent fois calomnié, & il ne fit jamais ſon apologie, quelque interêt qu'il parût avoir à ſe juſtifier, & quelque aiſé qu'il lui fût de le faire. Un jour qu'on l'accuſoit d'une faute griéve, un de ſes amis qui connoiſſoit la noirceur de l'accuſation, voulut prendre ſa défenſe. Mais Regis le conjura de ſe taire, ne voulant pas, diſoit-il, perdre une ſi belle occaſion d'avoir part à l'ignominie de JESUS-CHRIST.

Il diſoit ordinairement que le plus riche treſor des Chrétiens, étoit l'humiliation. Auſſi n'étoit-il jamais plus content, que quand il avoit reçû quelque inſulte en public : il beniſſoit alors le Ciel, d'avoir été jugé digne de porter les livrées de JESUS-CHRIST. S'il voyoit quelqu'un lui porter compaſſion, il diſoit que c'étoit ignorer le prix & la valeur des treſors cachez dans les opprobres qu'on ſouffre pour JESUS-CHRIST. Comme on le plaignoit un jour d'un ſoufflet qu'il avoit reçû au milieu d'une place publique ; *Eſt-ce donc*, dit-il, *ſi grand'choſe que de recevoir un ſoufflet ? Il me ſemble qu'on ne peut-être un veritable diſciple de* JESUS-CHRIST, *ſans faire ſes délices des affronts les plus ſanglans.*

Regis étant ſouverainement humble, ne pouvoit pas manquer d'aimer la pauvreté : ſelon l'eſprit & la Regle de ſon ſaint Fondateur, il l'aima comme ſa mere. JESUS-CHRIST couché ſur la paille dans l'étable de Bethleem fut la matiere la plus ordinaire de ſes méditations, & le modelle qu'il ſe propoſa d'imiter. Tout reſpiroit en lui cette pauvreté, qui lui étoit ſi chere. Sa demeure ordinaire étoit dans la ville la chambre la plus incommode de la maiſon, & ſouvent à la campagne, la chaumiere d'un payſan, ou une maſure ruinée ; ſa nourriture, celle des payſans les plus pauvres, du pain, de l'eau, du lait, des herbes ; ſon équipage dans les voyages, un bâton à la main, ſon breviaire ſous ſon bras, ſon Crucifix ſur la poitrine. Son vêtement, une vieille ſoutane & un manteau tout uſé, qu'il ne quittoit jamais qu'ils ne fuſſent tout déchirez. Un jour on lui donna une ſoutane neuve : il en fut ſi affligé, que pour le conſoler il fallut lui en chercher une autre qui fût pleine de pieces. Celle avec laquelle il mourut, & que l'on garde prétieuſement à la Louveſc, étoit rompuë en beaucoup d'endroits.

Sa pauvreté Evangelique.

Durant les premieres années de ſes Miſſions, il ne vivoit que d'aumônes qu'il mandioit chaque jour. Mais comme ſes occupations ne lui laiſſoient pas le temps d'aller mandier de porte en porte, il ſe détermina les dernieres années de ſa vie à porter ſur ſon dos le pain ou la farine dont il ſe nourriſſoit. Il lui eſt ſouvent arrivé qu'après avoir prêché, & entendu les Confeſſions dans quelque village, & ne ſçachant où ſe retirer pour manger le morceau de pain qu'il portoit dans ſa poche, il prioit un payſan de le recevoir pour l'amour de Dieu, comme un pauvre dans ſa maiſon.

Nulle compagnie ne lui étoit plus agréable que celle des pauvres: il ne rendoit viſite qu'à eux, ce n'étoit que pour leur ménager des ſecours qu'il voyoit les riches. Enfin il expira, pour ainſi paler, dans le ſein & entre les bras de la pauvreté ſur la cime d'une montagne dans une maiſon empruntée, & Dieu permit que ſon corps reſtât dans un vilage compoſé de quelques cabanes, c'eſt à dire au milieu des pauvres, comme un gage éternel de l'amour conſtant qu'il avoit eu pour eux.

Regis étant mort, comme nous l'avons

vons dit, aux plaiſirs par la mortification, aux honneurs du monde par l'humilité, aux biens de la terre par la pauvreté, il ne lui fut pas difficile de mourir à ſa volonté propre par l'obéïſſance. Il arriva à la perfection de cette vertu, telle que ſaint Ignace la propoſe dans ſes Conſtitutions. Il ne ſe regarda jamais dans la Religion que comme un homme mort, privé de tout mouvement & de tout ſentiment propre : il n'avoit plus pour regle de ſon jugement & de ſa volonté, que le jugement & la volonté de ſes Superieurs. Il n'enviſageoit en leur perſonne que JESUS-CHRIST dont ils tenoient la place : de là venoit cette religieuſe vénération qu'il avoit pour eux, & le reſpect avec lequel il recevoit leurs ordres, comme ſi Dieu les eut dictez lui-même. Il ne s'engageoit dans aucune entrepriſe, ſans les avoir auparavant conſultez, prêt à la laiſſer ou à la pourſuivre à leur gré ; parce qu'il n'avoit en vûë que la volonté divine, dont il ſçavoit qu'ils étoient les interpretes à ſon égard.

Son obéïſſance.

Il ſe trouve ſouvent des Miniſtres ſacrez, vifs & zelez pour le ſalut des

ames ; mais opiniâtres, & d'autant plus entêtez de leurs projets, qu'il leur ſemble que toutes leurs vuës ne tendent qu'à la ſanctification du prochain. Regis n'eut jamais de ces entêtemens. On l'a vû plus d'une fois abandonner au premier ſigne de leur volonté des deſſeins ſagement conduits, & ſur le point d'être heureuſement executez. Son obéïſſance étoit ſans bornes : à quelque choſe qu'on l'appliquât, tout lui étoit bon, pourvû qu'il lui vînt de la main de ſes Superieurs.

Afin que ſon obéïſſance fût plus pure, Dieu permit qu'il tombât entre les mains d'un Superieur, qui le mit, ainſi que nous l'avons vû, à de ſurprenantes épreuves, juſqu'à lui interdire toutes les fonctions de zele. Regis reſſentit vivement la rigueur d'un ordre ſi dur ; mais il obéït, & ſa douleur ne lui arracha jamais une parole de plainte. Il eſt vrai que pour pouvoir continuer ſes fonctions Apoſtoliques, ſans bleſſer les regles de l'obéïſſance Religieuſe, il pria ſon Provincial de lui aſſigner un autre College, où il trouvât un Superieur plus favorable au deſir qu'il avoit de s'employer au ſalut des ames : ce qui lui fut accordé. Mais

Regis craignit qu'il n'y eût de l'illuſion dans ſa demande, & ne penſa plus à changer de demeure, perſuadé qu'il étoit plus sûr pour lui de ſacrifier le zele à l'obéïſſance. Alors toutes ſes inquiétudes ſe calmerent ; & parfaitement reſigné au bon plaiſir de Dieu, il fut plus content de ne rien faire que par obéïſſance, que de faire beaucoup en ſuivant ſa propre volonté. C'étoit un ſupplice pour lui de ne pas vaquer à la ſanctification du prochain : mais c'en auroit été un beaucoup plus grand, de s'écarter des ordres de ſon Superieur.

Le Recteur du Puy, comme nous l'avons dit, lui ordonna d'obéïr au Curé de Marles dans les choſes qui concernoient ſa ſanté, ſon travail, & ſes auſteritez ; parce que le Serviteur de Dieu n'y gardoit aucunes meſures, & que ſa ferveur l'emportoit trop loin. Le Curé fut charmé de la ſainte ſimplicité avec laquelle Regis ſe ſoûmit à ce qu'il voulut. Voici ſes paroles fidellement extraites de ſa Dépoſition juridique. *Je me ſervis*, dit-il, *de l'autorité que le Recteur m'avoit donnée ſur lui. Je reglai ſes occupations, ſes repas, ſon ſommeil, ſon travail, ſes courſes, & il m'obéït avec la plus*

ſcrupuleuſe ponctualité. S'il arrivoit que, ſans y faire reflexion, il reſtât dans l'Egliſe au delà des bornes que je lui avois preſcrites, je ne faiſois que lui montrer de loin la lettre du Recteur qui m'avoit établi ſon Superieur, ſur le champ il abandonnoit les occupations les plus ſaintes.

Il avoit un reſpect infini pour ſes Superieurs Eccleſiaſtiques, comme étant revêtus de l'autorité & de la puiſſance de Dieu. C'eſt ce que Pierre le Blanc, Vicaire General de l'Evêque du Puy, a publiquement atteſté. *Il ne faiſoit*, dit-il, *& n'entreprenoit rien ſans me l'avoir communiqué, & ſans avoir eu auparavant mon agrément, voulant dépendre en tout des Evêques dans les Dioceſes deſquels il travailloit & de leurs Vicaires Generaux. En quoi*, ajoute Pierre le Blanc, *il a été un parfait imitateur de l'obéiſſance de ſaint François Xavier, comme il l'a été de ſon zele.*

Sa pureté Angelique.

Ce qui mit le comble à tant de vertus, fut l'extrême pureté de corps & d'eſprit que l'on admira toujours dans le Serviteur de Dieu. Il lui eſt échappé d'en dire aſſez, pour faire comprendre que par une grace ſinguliere, le Seigneur l'avoit préſervé de ces combats interieurs qui font ſouvent gemir

les Saints. S'entretenant un jour à cœur ouvert avec un Jesuite, que la vertu avoit étroittement uni avec lui ; ce Jesuite, lui fit part dans une grande confiance de certaines faveurs particulieres qu'il avoit reçuës du Ciel. Regis s'ouvrit à lui avec la même candeur, & lui dit: *Pour moi j'estime que la plus grande grace dont il a plû à la Bonté divine de me favoriser, est de n'avoir jamais éprouvé ni sçû ce que c'est que l'aiguillon de la chair.* Dieu l'avoit au contraire prévenu de la plus grande horreur contre l'impureté ; & delà ce zele si vif & si ferme, dont il fut toujours animé pour arracher aux sales voluptez ceux qui s'y étoient livrez.

C'étoit un sentiment commun, que ses discours, que ses regards, & même sa présence seule inspiroient l'amour de la pureté. Il suffisoit souvent qu'il parlât une seule fois à un impudique, pour exciter dans son cœur une extrême aversion de l'impudicité. Plusieurs personnes engagées en des habitudes criminelles, dont elles n'avoient pû se défaire, ont avoüé qu'après s'être confessées à lui, elles s'étoient trouvées changées tout à coup, & qu'elles

avoient ſecoüé ſans peine le joug de la paſſion qui les tyranniſoit depuis long temps. Le Grand Vicaire de l'Evêque de Viviers lié d'une étroite amitié avec Regis, diſoit ſouvent que Dieu lui avoit donné une merveilleuſe efficacité, non ſeulement pour engager les femmes débauchées à une vie pénitente, mais encore pour maintenir en elles l'eſprit de pénitence & il le diſoit, pour n'en avoir connu aucune qui eût reſiſté à la force de ſes exhortations, ou qui ſe fût laiſſée entraîner à ſes premiers déreglemens, après y avoir renoncé.

Les libertins même dont la malignité eſt extrême à l'égard de ceux qui les traverſent dans leurs deſordres, voyoient le monde ſi convaincu de la pureté de Regis, que quoiqu'il fût ſans ceſſe occupé ou à la converſion, ou au ſoulagement des femmes débauchées, ils n'oſerent jamais dans les calomnies qu'ils repandirent contre lui, toucher à la pureté de ſes mœurs, ni lui reprocher rien qui pû y donner la moindre atteinte.

Je ne veux point d'autre preuve de la pureté des mœurs de Regis, diſoit le Com-

te du Fay de la Tour Maubourg, *que l'impuiſſance où il reduiſit ſes ennemis de lui reprocher aucun vice.* C'eſt par les paroles de ce ſage Gentilhomme, telles que je les ai trouvées dans les Actes de la Canoniſation, que je vais finir le Recueil des vertus de Regis.

Il eſt impoſſible, dit-il, qu'un Religieux, dont la vie a été auſſi publique & auſſi expoſée aux yeux des hommes que celle du Pere Regis, ait peché contre les devoirs envers Dieu & envers le prochain, contre la perfection de ſon état, & contre les obligations de ſon miniſtere, ſans qu'on s'en fût apperçû. Pour peu qu'il eût été ſujet à quelque déreglement, on n'eût pas manqué de s'en appercevoir. Quelque circonſpection qu'on apporte pour ſe déguiſer, tôt ou tard l'humeur, le caprice, la vanité, la paſſion ſe font ſentir. On ne peut être ſi fort ſur ſes gardes, qu'il n'échappe quelque trait d'amour propre qui le découvre: ſur tout ſi on a des ennemis interreſſez à découvrir les moindres manquemens, il n'eſt pas poſſible qu'on cache longtemps ſes défauts. Les gens du monde ont ſur tout les yeux attachez ſur le procedé des Miniſtres ſacrez, qui

„ s'élevent contre les déſordres publics,
„ & qui ſont profeſſion de réformer les
„ mœurs. Leur curioſité clairvoyante ap-
„ perçoit en eux juſqu'aux moindres foi-
„ bleſſes; & leur malignité ne manque
„ jamais de les relever, pour ſe venger
„ de la cenſure des reformateurs, de
„ leur conduite.

„ Regis, ajoute le Comte, a toûjours
„ mené une vie publique, il a toujours
„ été dans le commerce du monde. Son
„ zele lui avoit attiré tous les libertins de
„ la ville, qui étudioient ſoigneuſement
„ ce qu'il faiſoit en public & en particu-
„ lier; pour uſer, s'il eût été poſſible, de
„ repreſailles, & pour cenſurer à leur
„ tour ſans pitié celui qui cenſuroit ſans
„ ceſſe leurs déreglemens. S'ils avoient
„ découvert en lui quelque paſſion, quel-
„ que vanité, quelque foibleſſe, ils
„ n'auroient pas manqué de les lui re-
„ procher.

„ Cependant quelque diligence qu'ils
„ ayent apportée à examiner ſi ſes ac-
„ tions ne dementoient point ſes diſ-
„ cours, il n'ont jamais remarqué en lui
„ rien qui eût l'ombre ou la moindre
„ apparence de faute. Ils lui ont bien re-
„ proché des excès de vertu; mais ils ne

lui ont jamais reproché aucun vice : " parce que ſa conduite étoit exempte " de tout blâme & à l'epreuve de la plus " rigide critique, & qu'il n'y eut jamais " rien dans ſes actions de ſuſpect & " d'ambigu. Voila la marque la plus " évidente & la moins équivoque de la " pureté des mœurs de cet homme " Apoſtolique. "

Bien plus, ajoûte le Comte, non " ſeulement on n'a remarqué en lui au- " cun vice : mais tous ont déclaré, " grands & petits, juſtes & pecheurs, " Seculiers & Religieux, qu'ils n'ont " jamais rien vû en lui que d'édifiant " & de ſaint ; rien qui ne reſpirât & " qui n'inſpirât l'amour de Dieu. Ce ne " ſont point des témoins inconnus ou " douteux, qui aient rendu ce témoig- " nage ſur le rapport incertain & in- " fidelle d'autrui ; ce ſont les Grands " Vicaires avec qui il conferoit des " œuvres de charité, les Curez chez " qui il logeoit dans les Miſſions, les " Jeſuites avec qui il vivoit dans les " Colleges, les peuples qu'il inſtruiſoit, " juſqu'aux libertins dont-il combattoit " les vices, qui n'ont pu refuſer leur

„ eſtime à l'éminence de ſa ſainteté toute
„ incommode qu'elle leur étoit.

Cette opinion univerſelle, loin de s'affoiblir par la mort du Serviteur de Dieu, n'a fait que ſe fortifier & ſe répandre depuis dans toutes les Provinces de la France par la multitude innombrable des Miracles que Dieu a operez par ſon interceſſion.

LA VIE
DU BIENHEUREUX
JEAN-FRANCOIS
REGIS.

LIVRE SIXIE'ME.

TANT de vertus Chrétiennes & Religieuſes réünies dans le Serviteur de Dieu, comme nous l'avons montré, porterent les peuples à lui rendre aprés ſa mort un culte religieux. A peine eut-il expiré, que l'on partagea comme des Reliques ſes habits, & tout ce qui avoit été à ſon uſage. Le Curé de la Louveſc retint ſa ſoutane; une Dame de qualité achetta cherement ſon chapeau, qu'un payſan avoit ſecrettement enlevé; on rechercha avec de grands

empreſſemens juſqu'à ſes ſouliers & ſon bâton. Le ſacré Tribunal où il avoit adminiſtré au Puy le Sacrement de la Penitence, fut auſſi-tôt l'objet de la veneration publique.

Son Tombeau devient célebre par les miracles & le concours des peuples.

Son Tombeau ſur tout devint deſlors, & a toûjours été depuis un lieu venerable par la multitude des miracles qui s'y ſont operez. Mais avant que d'entrer dans le détail de ces merveilles, voyons comment ſe ſont expliquez ſur ce ſujet l'Archevêque de Vienne, & les Evêques du Puy & de Valence, dans une lettre qu'ils écrivirent en commun à la ſacrée Congregation des Rits l'an 1702.

Témoignages des Evêques ſur ſes miracles.

La devotion des peuples, diſent-ils, *envers le Pere Jean-François Regis, & la confiance qu'ils ont en ſa puiſſante protection, ſont incroyables. Le concours des Fidelles qui vont à ſon Tombeau, attirez par les merveilles qui s'y operent tous les jours, ne ſe peut exprimer; quoiqu'il faille pour s'y rendre, traverſer des montagnes preſque inacceſſibles. Ils ſont tellement prévenus en faveur de la ſainteté du Serviteur de Dieu, qu'il nous paroît preſque impoſſible d'empêcher qu'ils ne lui rendent les honneurs qui ne ſont dûs qu'aux Saints canoniſez par l'oracle de l'Egliſe.*

Armand de Bethune Evêque du Puy, ajoûta dans une lettre particuliere écrite le premier de Mars 1703, que *la multitude de ceux qui recherchoient la pouſſiere miraculeuſe de ſon Tombeau, étoit innombrable; & qu'il ne voyoit pas comment on pourroit arrêter plus long-temps la pieté des Fidelles, & empêcher qu'elle ne degenerât en un culte public, malgré les Decrets du Saint Siege qui le défendent.* Armand de Monmorin Archevêque de Vienne, écrivant au Pape le 9. Octobre 1703. confirma ce que l'Evêque du Puy avoit fait ſçavoir ſix mois auparavant à la Congregation des Rits.

Ce que ces Prelats avoient craint arriva dans la ſuite. Les peuples entraînez par le mouvement de leur pieté & de leur reconnoiſſance, ne garderent plus de regles: de ſorte que l'Archevêque de Vienne dans le Dioceſe duquel eſt la Louveſc, fit enlever de l'Egliſe les tableaux & les autres marques publiques d'une pieté indiſcrete envers le Serviteur de Dieu. On approuva à Rome la vigilance du Prelat, & ſa religieuſe attention à ſe conformer aux Decrets du Saint Siege. Mais en reſſerrant les peuples dans les bornes d'un culte legitime, on n'a point rallenti leur fer-

veur ; & le temps qui ſi ſouvent a fait oublier de grands Serviteurs de Dieu qu'on avoit d'abord honorez comme des Saints, n'a pu encore diminuer depuis près de quatre-vingt ans le concours des pelerins qui vont au Tombeau de Regis ; parce que le Seigneur n'a pas ceſſé d'autoriſer par des miracles la veneration qu'on a pour lui.

Il y a quelques années qu'un Jeſuite traverſant les montagnes du Velay qui ſont proche de la Louveſc, demanda à un payſan ſi l'on alloit toûjours au Tombeau du ſaint Homme. *Voyez-vous*, répondit le payſan, *cette chaîne de hautes montagnes qui ſemblent percer les nuës ? Il y paſſe deſſus tant de pelerins, que je crois qu'avec le temps ces montagnes s'applaniront, & que tout le pays deviendra une raſe campagne.* Le payſan ne crut pouvoir faire entendre qu'avec cette expreſſion ſi outrée, quelle étoit la foule de ceux qui viſitoient le Tombeau du Serviteur de Dieu.

L'Archevêque de Vienne en rendit un éclattant témoignage dans une lettre écrite à Sa Sainteté l'onze Octobre 1710. " Pendant la vie du Pere
„ Jean-François Regis, dit-il, tous le
„ regardoient & le reveroient comme un

Saint : mais l'opinion qu'ils avoient
conçûë de ſa ſainteté, a bien augmen-
té depuis ſa mort par la grande multi-
tude des miracles que Dieu opere tous
les jours à ſon Tombeau pour le ren-
dre plus illuſtre. On en emporte de la
pouſſiere dans toutes les Provinces
du Royaume ; & on l'y conſerve pré-
tieuſement, comme un remede uni-
verſel pour toutes ſortes de maladies.
Ce n'eſt pas ſeulement, ajoûte-t il,
le bas peuple, qui entreprend ces
pieux pelerinages ; c'eſt toute la No-
bleſſe & le Clergé, Comtes, Marquis,
Gouverneurs de Provinces, Generaux
d'armées, Evêques, Archevêques, &
Cardinaux même. Il s'y trouve quel-
quefois tant de monde en certaines
ſaiſons de l'année, que les Pelerins
ſont obligez de dormir au milieu de
la campagne, toutes les hôtelleries &
toutes les maiſons du lieu étant occu-
pées par les perſonnes de diſtinction.
L'Egliſe eſt remplie pendant tout le
jour par les étrangers, qui ſe ſucce-
dent continuellement les uns aux au-
tres. Pluſieurs Prêtres ſuffiſent à peine
pour adminiſtrer les Sacremens à tous
ceux qui ſe préſentent.

On y envoye des pays les plus

„ éloignez des préſens très-riches, en
„ action de graces des faveurs reçûës
„ par les merites du ſaint Homme. Il
„ en eſt venu ſouvent de Lyon, de
„ Nevers, de Grenoble, de Vienne,
„ de Monpellier, de Toulouſe, de
„ Marſeille, d'Avignon, de Perpignan,
„ d'Orleans, de Paris, de la Bourgogne,
„ du Piemont, du Milanois. La Prin-
„ ceſſe de Vaudemont encore plus re-
„ commandable par ſa rare vertu que
„ par ſa haute naiſſance, après avoir de-
„ mandé avec beaucoup d'empreſſement,
„ & avoir reçû avec une égale pieté un
„ peu de pouſſiere de ſon Tombeau, y
„ a envoyé de fort groſſes aumônes.
„ Il eſt arrivé de-là, continuë l'Ar-
„ chevêque, que l'Egliſe qui étoit dela-
„ brée & denuée des ornemens les plus
„ neceſſaires, en a maintenant abondam-
„ ment & de trés magnifiques. Le Curé
„ de Veirines dont la Louveſc n'étoit
„ qu'une petite annexe, a abandonné ſa
„ premiere demeure, & s'eſt établi à
„ la Louveſc, où il a été obligé de
„ s'aſſocier pluſieurs Vicaires, pour par-
„ tager avec lui le ſoin de ce ſaint & ve-
„ nerable Sanctuaire.
„ L'ardeur des peuples, pourſuit le

même Prelat, à honorer les ſacrées reliques du ſaint Homme, s'augmente tous les jours à un tel point, que je doute fort que les cenſures dont je me ſuis ſervi juſqu'à préſent pour retenir le peuple, ſoient déſormais un frein aſſez puiſſant pour arrêter le culte public : de maniere qu'il eſt fort à craindre que malgré les Decrets du Saint Siege qui le défendent, il ne s'introduiſe à la fin, ſans qu'il ſoit au pouvoir des Evêques de l'empêcher. Les peuples s'imaginent que ceux qui s'y oppoſent, obéïſſent moins aux ordres de l'Egliſe, qu'ils ne réſiſtent à la volonté de Dieu, qui manifeſte ouvertement par tant de miracles, qu'il agrée le culte religieux qu'on lui rend publiquequement. „ C'eſt ainſi que ſe ſont expliquez en general pluſieurs Evêques ſur les miracles de Regis, & ſur les effets merveilleux qu'ils ont produits dans le public.

Cet éclattant témoignage eſt ſoûtenu par celui de vingt-deux tant Archevêques qu'Evêques du Languedoc qui écrivirent à Clement XI. le douziéme Janvier 1704, qu'ils étoient témoins eux-mêmes des miracles que Dieu operoit tous les jours dans leurs Dio-

» ceſes par les merites de ſon Serviteur.
» Voici leurs paroles. „ Nous nous felici-
» tons nous-mêmes, diſent-ils, de ce que
» Dieu a fait naître parmi nous de nos
» jours un Homme Apoſtolique doüé de
» la grace des miracles: de ſorte que nous
» pouvons nous écrier avec le Prophete:
» *Le deſert ſe réjoüira & fleurira comme le*
» *lys ; parce que les yeux des aveugles ſe-*
» *ront ouverts, auſſi-bien que les oreilles*
» *des ſourds. Le boiteux courra comme le*
» *cerf ſur les collines, & la langue des muets*
» *ſera déliée.* Car nous voyons de nos
» yeux les mêmes prodiges ſe renouveller
» ſans ceſſe ſur les montagnes deſertes de
» la Louveſc. Nous ſommes témoins que
» devant le Tombeau du P. Jean-Fran-
» çois Regis les aveugles voyent, les
» boiteux marchent, les ſourds enten-
» dent, les muets parlent, & que le bruit
» de ces ſurprenantes merveilles s'eſt ré-
» pandu dans toutes les nations. Plaiſe au
» Ciel, Très-ſaint Pere, ajoûtent les Pre-
» lats, que par le ſuprême jugement de
» Vôtre Sainteté, cet Homme de Dieu
» augmente le nombre de ceux à qui l'E-
» gliſe accorde ſon culte.

Le ſuffrage de tant de Prelats ſeroit ſuffiſant pour convaincre le public, que le Ciel a voulu rendre ſon Serviteur

recommandable dans le monde par un grand nombre de prodiges: mais il ſemble que les Fidelles ont droit d'attendre ici quelque détail ſur ce ſujet. Comme Regis s'eſt particulierement ſignalé pendant ſa vie par ſa charité envers les malades, il ſemble qu'il a conſervé un même eſprit & un même cœur dans le ſejour de la gloire, en y employant particulierement ſon credit en faveur de ceux qui ſouffrent des infirmitez dont la gueriſon eſt au deſſus de la nature. Je ne rapporterai que les plus éclattantes de ces gueriſons.

Il guerit une Religieuſe hydropique, paralitique & agoniſante.

Magneleine Arnauld, Religieuſe de Sainte Marie au Puy, âgée de 50. ans, tomba l'année 1656. dans une hydropiſie formée. Tous les remedes ne firent qu'aigrir le mal; & l'enflure devint ſi grande, que la Malade ne pouvant plus marcher, elle fut obligée de garder le lit. Le mal croiſſant de jour en jour, elle devint paralitique de tout le corps, ſans pouvoir ſe remuer, ni même reſpirer qu'avec peine: de ſorte que de toutes les parties du corps, elle n'avoit plus de libre que la langue. On lui adminiſtra alors les derniers Sacremens; & après avoir reçû l'Extrême-onction, elle s'affoiblit tellement,

qu'on crut à chaque moment qu'elle alloit expirer. Tout le Monaſtere reveroit particulierement le Bienheureux Regis. Sur le ſoir lorſque les Medecins ne donnoient plus qu'une demie-heure de vie à la Malade, on lui preſenta une Relique du Serviteur de Dieu. Après l'avoir baiſée tendrement, *Grand Serviteur de Dieu*, dit-elle, *je ne deſire autre choſe en ce monde que d'accomplir l'adorable volonté de Dieu. Si je ſouhaite la ſanté, ce n'eſt que pour reparer par une vie fervente la tiedeur de ma conduite paſſée. Obtenez-moi de Dieu encore une année, pour me préparer ſaintement à la mort, & ſatisfaire par la pénitence à la Juſtice divine.* Quand elle eut proferé ces paroles, elle mit la Relique ſur ſa poitrine. Au même moment elle ſe trouva guerie, & ſon enflure qui étoit monſtrueuſe, fut abſolument diſſipée. Elle dormit tranquillement la nuit, & le lendemain s'étant levée à quatre heures avec la Communauté, elle aſſiſta aux Offices divins, & s'acquitta toûjours depuis de tous les devoirs de la vie Religieuſe, aſſurant qu'elle ne s'étoit jamais mieux portée. Ce qui mit le comble au prodige, c'eſt que, comme elle l'avoit demandé à Dieu par les me-

rites de ſon Serviteur ; elle mourut au bout de l'année. Quatorze perſonnes témoins oculaires de la maladie & de la gueriſon de cette Religieuſe, & de la priere qu'elle avoit faite au bienheureux Regis, ont atteſté avec ſerment la verité de ce miracle.

Un Bourgeois du Puy délivré d'une triple hernie.

Le credit du Bienheureux Regis auprès de Dieu, ne parut pas avec moins d'éclat dans la gueriſon de Jean Gaſpar Montercymar, d'une des meilleures familles du Puy. Je ne ferois ici nulle mention de ſa maladie, ſi je ne craignois de dérober à la pieté du Lecteur un fait, où la plus opiniâtre incredulité eſt forcée de reconnoître un étonnant prodige. La tunique délicate qui ſoûtient les inteſtins, s'étant rompuë en trois endroits, les boyaux échaperent par les trois ouvertures, & formerent dans le lieu où ils étoient deſcendus, une groſſeur égale à la tête d'un homme. Y ayant ſejourné pendant pluſieurs années, ils y devinrent durs comme du bois. Cent fois les Chirurgiens avoient inutilement épuiſé leur art pour y remedier. ils abandonnerent à la fin le Malade, déclarant ſa guériſon impoſſible. Il ſouffrit dans tout le cours de ſon mal, des douleurs ex-

traordinaires. Le 29. Janvier 1674. on l'entendit jetter des cris lamentables; & on ne doutoit pas que la mort ne ſuivît bientôt les accidens qui lui étoient ſurvenus. Dans cet état, un de ſes enfans lui raconta la ſubite gueriſon qu'une Demoiſelle paralitique depuis long-tems avoit obtenuë depuis peu à la Louveſc, par l'interceſſion du Bienheureux Regis. Montercymar qui avoit autrefois promis d'aller au Tombeau du ſaint Homme, mais qui n'avoit pas encore ſatisfait à ſa promeſſe, regarda ſon mal comme le châtiment de ſon infidelité; & par le conſeil de ſon fils, s'étant mis à genoux, il renouvella le vœu qu'il avoit fait de ſe rendre au plûtôt au Tombeau du Serviteur de Dieu. Apeine eut-il fait ſa priere, qu'il ſe leva, & ſe ſentit entierement gueri. Il fit ſur le champ appeller ſon Chirurgien qui ne trouva plus ni tumeur, ni dureté. Le Chirurgien lui fit prendre diverſes ſituations, pour s'aſſûrer de la verité de la guériſon, & il reconnut qu'il ne lui reſtoit aucun veſtige de ſon mal. Toute la ville accourut au brut de ce miracle; & comme une infinité de perſonnes avoient été témoins du triſte état de Monter-

cymar ; on n'eut pas de peine à en avoir des atteſtations juridiques, à la tête deſquelles eſt celle du Vicaire general du Puy, de deux Medecins, de deux Chirurgiens, de pluſieurs autres perſonnes du Preſidial & du Chapitre, qui voulurent par leur témoignage concourir à faire connoître de plus en plus le grand credit que le Bienheureux Regis a dans le Ciel.

Il rend la vûë à deux femmes aveugles.

On n'en doutoit pas dans la ville du Puy, où l'on avoit ſi ſouvent vû les prodiges operez par ſon interceſſion. Dés l'année 1654. Antoinette Stival qui avoit abſolument perdu la vûë, la recouvra ſubitement, après s'être appliqué ſur les yeux une Reliqúe du ſaint Homme. Quelques années aprés, Antoinette Gravier reçut une ſemblable faveur. Ayant mis pendant neuf jours ſur ſa tête l'image du Bienheureux Regis, & fait de ferventes prieres, au bout de la Neuvaine elle recouvra tout à coup la vûë, elle qui auparavant ne voyoit pas la lumiere d'une bougie allumée qu'on lui mettoit devant les yeux. Ces deux gueriſons furent également ſoudaines & conſtantes ; & les perſonnes qui les ont atteſtées en très grand nombre, ſont d'un caractere

à ne laiſſer aucun doute de la verité de leur témoignage.

Célebre guériſon d'un cancer.

Blanche Garnier de la même ville avoit une apoſtume au ſein. La mammelle gauche étoit toute livide & preſque noire, d'une extrême dureté, & d'une groſſeur prodigieuſe. Le Chirurgien qu'elle fit venir, y appliqua diverſes emplâtres, ſoit pour appaiſer la douleur, ſoit pour faire ſuppurer l'apoſtume: elles ne firent qu'envenimer le mal. Il ſe détermina à ouvrir enfin l'abcés: mais en le preſſant, il n'enleva que quelques peaux qui étoient mortes, ſans que l'abcés vînt à ſuppuration. L'apoſtume enfin dégenera en cancer; & les douleurs de la Malade s'accrurent tellement, qu'elle fut dix-ſept jours ſans dormir, & même ſans pouvoir demeurer au lit. Elle étoit dans ce pitoyable état, lorſqu'on lui conſeilla de ſe recommander au Serviteur de Dieu, & de mettre de la pouſſiere de ſon Tombeau ſur la partie malade. Ce fut à neuf heures du ſoir qu'elle implora avec larmes le ſecours du Bienheureux, & que ſuivant le conſeil qu'on lui avoit donné, elle mit ſur la plaie de la pouſſiere de ſon Tombeau. S'étant couchée là-deſſus, elle

s'éveilla

s'éveilla trois heures aprés, & trouva ſa mammelle gauche entierement ſaine & toute ſemblable à la droite.

Un jeune homme guéri des écroüelles à la Louveſc.

La ville du Puy ne fut pas moins étonnée de la merveilleuſe guériſon de Guillaume Faure arrivée en 1651. Les écroüelles lui avoient ouvert ſept ulceres ſous la partie gauche du menton. Deux habiles Chirurgiens ayant examiné le mal, le trouverent incurable, & refuſerent même d'entreprendre de le guérir. Le Malade eut recours au Bienheureux Regis. Il alla à la Louveſc, & ayant mis ſur ſes plaies de la pouſſiere du Tombeau du Serviteur de Dieu, elles ſe fermerent tout à coup, ſans qu'il en reſtât aucune cicatrice. Le grand Vicaire, le Doyen des Conſeillers, deux Chanoines, deux Curez, un Religieux & deux Avocats ſont du nombre de treize témoins, qui ont atteſté ce prodigieux évenement.

Une jeune fille percluë de tous ſes membres, recouvre la ſan-

Il y eut des circonſtances encore plus ſurprenantes dans la gueriſon d'une fille de 25. ans, nommée Jeanne Percie, originaire de Vanoſc, petite ville du Vivarés. Elle ſe trouva le deuxiéme Mars 1672. attaquée de pluſieurs maladies compliquées. Sa jambe gauche ſe replia par derriere, & s'attacha fortement à la

té à la Louvesc.

cuisse. Son bras droit se retressit, & demeura collé sur sa poitrine. Les deux machoires se serrerent tellement, qu'il ne fut pas possible de les separer ; & la Malade ne pouvant prendre aucune nourriture solide, ne vivoit que de boüillons, que l'on faisoit passer avec un tuyau par le vuide que laissoient quelques dents qui lui manquoient. Ses reins s'enfoncerent d'un demi-pied. Son estomach s'éleva de quatre doigts. Enfin pour comble de maux, elle perdit la vûë. Elle demeura deux ans entiers dans cet état, gardant toujours le lit sans pouvoir se remuer. Trois Medecins & trois Chirurgiens employerent en vain différens remedes pour la guérir. La Malade s'addressa par de frequentes prieres au Bienheureux Regis, & conçut une ferme esperance de guérir. Mais comme Dieu, selon la remarque de saint Augustin, attache souvent certaines graces particulieres à certains lieux où l'on honore les Saints d'une maniere speciale, afin de faire mieux sentir que c'est à leur intercession qu'on en est redevable; Jeanne Percie ne devoit être guérie qu'à la Louvesc, où reposent les crendres du saint Homme. Elle se sentit fortement

inſpirée de demander à ſes parens d'y être tranſportée ; & elle fit auprés d'eux les plus vives inſtances pour l'obtenir. La rigueur de l'hyver & l'état pitoyable de cette fille firent que les parens reſiſterent long-temps à ſes prieres : mais il fallut enfin ceder à ſes inſtances réïterées. Elle partit donc le quatriéme de Janvier 1674. dans une littiere du Comte de Cadenac, percluë de tous ſes membres, & portant l'image de la mort peinte ſur le viſage. Tout le peuple fut touché en la voyant partir en cet état, & dans une ſaiſon ſi rude ; un Chirurgien Huguenot inſultant à la pieuſe credulité de ſes parens, dit tout haut qu'il changeroit de Religion, s'il la voyoit guérie. Dés le premier jour de la Neuvaine, la Malade aſſiſtant à la Meſſe qu'elle faiſoit dire dans l'Egliſe de la Louveſc, ſa main droite reprit ſon mouvement & ſa ſituation naturelle. Un autre jour la gauche eut un ſort auſſi heureux. Chaque jour il ſe fit un nouveau prodige : de ſorte qu'avant la fin de la Neuvaine, cette fille ſe trouva dans une ſanté parfaite. Elle retourna incontinent à Vanoſc non plus en littiere, mais à che-

val, où elle monta ſans le ſecours de perſonne.

Toute la ville de Vanoſc qui l'avoit vû partir paralitique de tout le corps & mourante, fut ſaiſie d'admiration & de joye en apprenant qu'elle étoit guérie. Mais ce qui fut un ſpectacle bien touchant, c'eſt que tout le peuple alla à ſa rencontre, & l'accompagna comme en triomphe juſqu'à ſa maiſon, chacun loüant & beniſſant Dieu, qui avoit bien voulu glorifier ſon Serviteur par une merveille ſi ſurprenante. Le bruit s'en répandit par toute la province, & y augmenta la devotion des Fidelles envers le Bienheureux Regis.

Sur la requête du Curé de la Louveſc, on proceda ſur le champ à la verification de ce miracle ; & le Procés verbal en fut dreſſé par l'Official de Vienne de l'ordre de l'Archevêque. Quelques années aprés les Evêques du Puy & de Valence en firent dreſſer eux-mêmes un nouveau. On interrogea juridiquement dix-neuf témoins irréprochables ; & douze d'entre eux proteſterent qu'ils n'avoient rien depoſé ſur la maladie & ſur la guériſon, qu'ils n'euſſent vû de leurs propres

yeux. Le Chirurgien heretique qui avoit promis de changer de Religion, ſi la Malade recouvroit la ſanté au Tombeau du Serviteur de Dieu, déclara que croyant ſon mal incurable, il l'avoit abandonnée. On le ſomma d'acquitter ſa promeſſe, & de ſe faire Catholique. Mais quoique par un terrible jugement de Dieu il perſiſtât dans ſon erreur, il ne put pas ſe défendre de rendre témoignage à la verité du miracle, auquel il ſouſcrivit lui-même dans le Procés verbal.

Merveilleuſe gueriſon d'une Religieuſe de Moulins paralitique.

Un autre prodige arrivé dans la ville de Moulins, ne contribua pas peu à rendre le nom de Regis illuſtre. Une Religieuſe du Monaſtere de la Viſitation, nommée Jeanne Marie Peret, aprés avoir été affligée pendant quatre ans de diverſes maladies qui ſe ſuccederent les unes aux autres ſans interruption, fut attaquée d'une paraliſie qui lui tomba ſur les jambes, & qui lui en ôta le mouvement & le ſentiment même. L'une & l'autre devinrent ſeiches & arides, comme celles d'un ſquelette : tellement que la peau s'en détachoit ſouvent par lambeaux. Cette inſenſibilité des jambes n'empêchoit pas que la Malade ne ſouffrît de trés vives douleurs dans le reſte

du corps. Elle devint d'ailleurs ſi foible, qu'on ne pouvoit plus preſque la remuer, ſans la mettre en danger de tomber en défaillance. Elle demeura deux ans dans ce triſte état, ſans avoir la conſolation de pouvoir être tranſportée à l'Egliſe, même aux jours des Feſtes les plus ſolemnelles. Trois mois avant ſa gueriſon, le Seigneur mit ſa patience à de nouvelles épreuves : car à la paraliſie ſe joignit une hydropiſie, qui lui enfla la poitrine d'une maniere monſtrueuſe. Elle prit ſucceſſivement les eaux de Vichi & de Bourbon, & une infinité d'autres remedes, qui furent inutiles. Il lui ſurvint enfin une fiévre trés ardente, accompagnée de convulſions qui firent juger aux Medecins qu'elle ne ponvoit guerir ſans miracle, ni vivre plus d'un mois.

Elle ne ſongeoit plus qu'à ſe preparer à la mort, lors qu'on lui lut quelques endroits de la Vie de Regis. Sur le recit des miracles qu'il avoit plû à Dieu d'operer par l'interceſſion de ſon Serviteur, elle ſe ſentit animée d'une ferme confiance qu'elle guériroit par ſon ſecours ; & elle commença une Neuvaine pendant laquelle pluſieurs Religieuſes joignirent leurs prieres aux

ſiennes. Le mal cependant croiſſoit tous les jours ; mais la confiance de la Malade n'en étoit pas rallentie. Le dernier jour de la Neuvaine, c'étoit le lendemain de la Préſentation de la ſainte Vierge, elle ſe ſentit fortement inſpirée de demander qu'on la portât au Chœur, pour y recevoir la ſainte Euchariſtie. Son extrême foibleſſe fit balancer la Superieure : mais enfin regardant les inſtances & la vive confiance de la Malade comme un préſage de ce qui devoit arriver, elle acquieſça à ce qu'elle demandoit. On la porta donc au Chœur ; où elle communia à genoux, ſoutenuë par deux de ſes Sœurs. A peine eut-elle reçû le ſacré Corps de JESUS-CHRIST, que ſentant tout à coup revenir ſes forces, elle fit ſigne aux Infirmieres qu'elle n'avoit plus beſoin de leur aide. Elle demeura à genoux ſans aucun appui pendant la Meſſe. Elle ſe leva à l'Evangile, & ſe remit enſuite à genoux, ſans être ſecouruë de perſonne. Pendant tout le temps du Sacrifice, penetrée qu'elle étoit de joie pour le prodigieux changement qui venoit de ſe faire en elle, elle ne fit que fondre en larmes.

Aprés la Meſſe, elle ſe leva pour éprouver ſes forces, & ſe mit à marcher dans le Chœur. La Superieure informée de ce prodige, accourut ; & la trouvant debout ferme ſur ſes jambes ſans aucun ſoutien, elle lui donna la main pour marcher avec elle : mais voyant qu'elle n'avoit pas beſoin d'être aidée, elle la laiſſa marcher ſeule. Le Prêtre qui avoit dit la Meſſe, vint auſſitôt à la grille, & convaincu du miracle par ſes propres yeux, il conſeilla à la Superieure de faire chanter le *Te Deum* en action de graces. La Sœur Peret commença elle-même ce ſaint Cantique, & continua de le chanter juſqu'à la fin d'une voix forte, alternativement avec les autres Religieuſes qui répondoient. Ce jour là même elle quitta l'Infirmerie, où elle avoit été retenuë pendant quatre ans entiers ; elle alla diner avec les Sœurs au Refectoire, & elle reprit les exercices ordinaires de la Communauté.

Ce miracle s'étant répandu ſur le champ dans toute la ville, on accourut avec empreſſement au Monaſtere. Le parloir fut rempli tout le reſte du jour ; & la Sœur Peret fut toujours en mouvement, pour ſatisfaire à la pieuſe

curioſité de ceux qui vouloient la voir. Le Curé de S. Pierre, Superieur du Monaſtere, qui accourut des premiers, fut d'autant plus frappé en la voyant en pleine ſanté, qu'il l'avoit vûë la veille réduite à l'extremité. Le Medecin que le Superieur avoit fait appeller, s'écria en la voyant, *Mon Dieu, quel miracle!* Il en rendit ſur le champ un témoignage authentique, qui a été inſeré dans le Procés de la Canoniſation. Pour ſurcroît de merveille, cette Fille qui depuis ſon entrée dans la Religion, avoit toujours été d'une complexion trés-foible & trés-délicate, devint forte & robuſte. Elle vit encore aujourd'hui, rendant témoignage de ce que Dieu a operé en elle pour la gloire de ſon Serviteur. Ce fut le 22. Novembre 1701. que cette merveille arriva.

Dés l'année ſuivante, l'Evêque de Clermont ſe tranſportta ſur les lieux par ordre du Pape, avec deux Eccléſiaſtiques conſtituez en dignité, pour dreſſer le Procés verbal de cette merveilleuſe gueriſon. Il écouta la Sœur Peret, la Superieure, les Infirmieres, les autres Sœurs du Monaſtere, le Superieur, le Confeſſeur & le Chapelain de la Mai-

ſon, les perſonnes les plus diſtinguées de la ville. Il s'attacha particuliérement à douze témoins oculaires de la maladie & de la gueriſon ; & les ayant fait jurer ſur les ſaints Evangiles, il reçut leurs dépoſitions. Dans la lettre qu'il écrivit à Sa Sainteté ſur ce ſujet, il aſſure que toute la ville a été témoin du miracle, ſans que perſonne l'ait contredit.

Deux autres gueriſons à Moulins.

Le même Prelat fit auſſi les informations d'un autre miracle arrivé peu de mois aprés le premier, dans la perſonne de Marie Louïſe du Rye, Religieuſe du même Monaſtere. Elle avoit une apoſtume au poulce, qui lui cauſoit des douleurs trés-piquantes. Le Chirurgien en le perçant, couppa ou bleſſa le nerf qui ſert à plier le poulce : de ſorte que le poulce devint ſec, inflexible, incapable d'aucun mouvement, ſans couleur & ſans chaleur naturelle. Il y a avoit ſept ans entiers, que l'on mettoit inutilement en œuvre toutes ſortes de remedes, pour guerir la Sœur du Rye, lorſque la Sœur Peret lui ſuggera de s'addreſſer au Bienheureux Regis. Sur cela elles vont enſemble à l'Egliſe, où aprés une courte priere,

étant encore à genoux elles appliquerent au poulce aride une Relique du Serviteur de Dieu. Au même moment, le poulce reçut le mouvement & le ſentiment, il reprit la flexibilité & la nourriture, & la Sœur du Rye n'y reſſentit jamais plus aucune douleur.

Moulins la même année, fut encore témoin d'un troiſiéme évenement bien ſurprenant. Marguerite Briſſon, Religieuſe Hoſpitaliere du Monaſtere de Saint Joſeph, fut attaquée d'une maladie dont les Medecins ignorerent toûjours la cauſe & même le nom. Tous les jours une & deux fois pendant les huit & quelquefois les douze heures, elle en étoit cruellement tourmentée. Lorſque l'accés commençoit, il ſortoit de ſon eſtomach comme le gemiſſement d'un homme deſeſperé: d'autres fois, c'étoit un bruit terrible, ſemblable à l'abboyement d'un chien qui jappe fortement. Ce bruit ſe faiſoit entendre à ſix cens pas de-là; & il étoit ſuivi de violentes convulſions, qui duroient quelquefois pluſieurs heures. La Malade perdit une fois l'uſage de la parole pendant huit mois, une autre fois l'uſage de l'ouïe, & quelquefois elle ſouffroit de grandes douleurs aux

yeux. Les accés du mal étoient ſi fréquens, qu'ils ſe ſuccedoient preſque immédiatement les uns aux autres : ce qui réduiſit cette pauvre fille à une étrange extrêmité.

Les Medecins les plus habiles du pays épuiſerent en vain pendant quatre ans entiers pour la guerir, tous les ſecrets de leur art. Comme ils virent que la maladie croiſſoit, au lieu de diminuer par les remedes, ils reſolurent de n'en plus faire : & elle fut trois ans en ce pitoyable état, ſans ſoulagement & ſans eſperance. Au bout de ſept ans, elle ſe ſentit interieurement excitée à recourir au Bienheureux Regis, dont la renommée publioit tant de merveilles. Elle entreprit une Neuvaine de prieres & de Communions; & elle fit vœu en même temps de faire dire, ſi elle guériſſoit, neuf Meſſes à la Louveſc : chaque jour elle prenoit dans un verre d'eau quelques grains de la pouſſiere du Tombeau du Serviteur de Dieu. Le Ciel paroiſſoit inflexible, & la veille du neuviéme jour, la Malade éprouva encore les plus terribles accés de ſon mal. Mais ce jour-là même ayant commencé ſa priere avec foi, elle n'en reſſentit plus aucune atteinte ;

& elle joüit depuis ce temps-là d'une ſanté auſſi parfaite, que ſi elle ne l'avoit jamais euë alterée par aucune indiſpoſition. Sans compter le témoignage authentique d'un des Medecins du Roi qui avoit traitté ce mal; la Malade elle-même, ſa Superieure, ſe Infirmieres, & ſept autres témoins, aſſurerent avec ſerment en préſence de l'Evêque de Clermont la verité de ce miracle.

Je n'entreprens pas d'expoſer ici toutes les graces extraordinaires que le Vivarés a obtenuës par les prieres du ſaint Homme. Il ſemble que, comme cette Province a été pendant ſa vie le theatre de ſon zele, le Seigneur a voulu y faire ſur tout éclatter la gloire de ſon Serviteur. Environ l'an 650. Elizabeth Angele de Roſſilon femme d'Ademar de Gayelles Seigneur de Suchet, s'étant un jour enfoncé fort avant dans la main le fuſeau dont elle filoit, elle ſentit incontinent de très-vives douleurs accompagnées de pamoiſons. Son bras devint juſqu'à l'aiſſelle gros comme la cuiſſe; & le mal augmentant toûjours de plus en plus, les Chirurgiens ne douterent pas qu'il ne fallût en venir à lui couper le bras. Eli-

Diverſes guériſons dans le Vivarés.

zabeth n'eſperant plus aucun ſoulagement de la vertu des remedes, implora avec larmes la protection du Bienheureux Regis ; & ayant mis ſur ſon bras de la pouſſiere de ſon Tombeau, ſur le champ les douleurs ceſſerent, la tumeur s'évanoüit, il ne reſta même aucune cicatrice de la plaie.

On vit dans Saint Felicien petite ville de la même province, un autre prodige encore plus étonnant. Jean Martin fils d'un Notaire, nâquit impotent, & ſans pouvoir aucunement ſe ſervir de ſes pieds & de ſes mains ; il avoit même les jambes repliées en arriere : & il demeura en cet état juſqu'à cinq ans. Suſanne Caſeneuve ſa mere apprenant les miracles qui ſe faiſoient au Tombeau de Regis, conduiſit elle-même ſon fils à la Louveſc peu de temps après la mort du Serviteur de Dieu. Elle y communia ; & ayant enſuite fait frotter les pieds & les jambes de ſon fils avec la pouſſiere du Tombeau, l'enfant ſe mit auſſi-tôt à courir dans l'Egliſe, au grand étonnement de tous ceux qui étoient préſens. Je ne m'arrêterai pas à faire le dénombrement des témoins de ces merveilles : ce n'eſt pas un procés que j'inſtruits,

c'eſt une hiſtoire que je fais ſur le Procés même de la Canoniſation du Bienheureux.

Guérifon du fils du Comte du Fay de la Tour Maubourg.

Le Serviteur de Dieu n'avoit garde d'oublier dans le Ciel le Comte du Fay de la Tour Maubourg, avec qui il avoit été ſi intimement lié ſur la terre. Voici comment ce ſage & vertueux Comte s'explique ſur la grace qu'il a obtenuë de Dieu par l'interceſſion de Regis. „ J'envoyai, dit-il, il y a peu d'années mon fils à Annonai, petite ville du Vivarés, à trois lieuës de la Louveſe; & je confiai ſon éducation à deux Eccleſiaſtiques, dont la probité m'étoit connuë. Cet enfant ayant à peine atteint l'âge de huit ans, fut malade à mourir. Une fiévre continuë qui dura douze jours, le réduiſit à l'extrémité. La fiévre étoit ſi maligne qu'elle lui renverſa l'épine du dos, dont il devint boſſu & tout contrefait. Les Medecins qui avoient eu ſoin de lui pendant ſa maladie, ayant tenté inutilement quelques remedes, déclarerent qu'il n'y avoit nulle eſperance de corriger cette déformité. Les deux Prêtres conſternez de l'état où il ſe trouvoit, & l'aimant tendrement pour ſes bonnes qualitez, ne perdirent pas pour cela eſpéran-

„ ce de ſa guériſon. Ils firent vœu, ſi Dieu
„ lui rendoit la ſanté, d'aller à pied à
„ la Louveſc au Tombeau du Pere Re-
„ gis : Dieu agréa leurs prieres & leurs
„ vœux ; l'énorme déformité qui défigu-
„ roit l'enfant, diſparut ſur le champ,
„ ſans aucun ſecours de la Médecine &
„ de la Chirurgie ; de maniere que ſans
„ qu'il lui ſoit rien reſté de cette défor-
„ mité, on peut dire que c'eſt un Cava-
„ lier bien fait. Je dois l'envoyer bien-
„ tôt à Malte, où il a été reçû Cheva-
„ lier de l'Ordre de S. Jean de Jéruſalem.
„ Nul dans toute la Province n'a revo-
qué en doute la verité de ce miracle.
Mais quand ce prodige qui a toute la
ville d'Annonai pour témoin, ne ſeroit
atteſté que par le Comte du Fay, ſa naiſ-
ſance, ſa ſageſſe & ſa probité ſont ſi con-
nuës, que ſon témoignage en vaut plu-
ſieurs.

Loüiſe de Romezin, dont nous avons tant de fois parlé, ne fut pas moins favoriſée de la protection du Serviteur de Dieu. Cette Dame avoit une fille, qui ayant été morduë par un chien enragé, fut quelques jours après tourmentée d'une rage furieuſe, dont les accés étoient accompagnez de ſymptômes les plus violens. La mere tou-

chée de l'état miſerable où elle voyoit ſa fille, implora le ſecours de ſon ſaint Directeur. Avant qu'elle eût fini ſa priere, ſa fille devint tranquille, & tous les ſymptômes de fureur ceſſerent abſolument.

Un nombre infini de perſonnes travaillées de fiévres opiniâtres, ont trouvé un ſur & prompt remede à leur mal, dans les vœux qu'ils ont addreſſez à l'Homme de Dieu. La fille de Godefroy de Monteil ayant attaché à ſon cou une Relique de Regis, fut tout à coup délivrée d'une fiévre lente & interne, que tous les Medecins jugeoient mortelle. Marcellin Beget Maire perpetuel du Puy, ſe voyant déſeſperé des Medecins, eut recours au Bienheureux Regis, & par l'attouchement d'une Relique du Serviteur de Dieu qu'il appliqua à ſon côté, il fit ceſſer la fiévre & la pleureſie qui le menaçoient d'une mort prochaine. Le Pere Victor de Fornel de la Compagnie de JESUS, a depoſé avec ſerment, qu'étant griévement malade à Beziers d'une fiévre continuë, & abandonné des Medecins, il avoit imploré le ſecours de Regis; & que ſes prieres furent ſur le champ exaucées par un rétabliſſement entier

de ſa ſanté, Anne Parelie du village de Molas, tourmentée depuis huit mois d'une fiévre que nul remede n'avoit pû chaſſer, ſe tranſporta à la Louveſc le jour même que l'accés devoit revenir, & ſe trouva tellement quitte de la fiévre, qu'elle n'en eut plus aucun reſſentiment. Elle retourna le même jour à pied à Molas éloigné de cinq lieües de la Louveſc, avec plus de ſanté & plus de forçe qu'elle n'en avoit eu avant ſa maladie.

Une Dame du Puy a depoſé authentiquement, qu'un de ſes enfans après mille remedes inutiles, étant ou mort ou mourant, ſans mouvement, ſans ſentiment & ſans poux, elle le recommanda au Serviteur de Dieu, & qu'un moment après l'enfant voulut qu'on l'habillât pour aller voir par les fenêtres une Compagnie de Penitens qui paſſoit.

Une jeune Demoiſelle du Puy, après une dangereuſe & longue maladie devint toute contrefaite, courbée du côté droit, & percluë de ſes jambes. Ayant été portée par ſes parens à la Louveſc, dés qu'elle eut approché du Sanctuaire où repoſe le Corps du Serviteur de Dieu, elle jetta les bequil-

les, ſans leſquelles elle ne pouvoit marcher auparavant ; & elle s'en retourna au Puy auſſi droite & auſſi libre des jambes, qu'elle l'étoit avant ſa maladie. Armand de Bethune Evêque du Puy raconte de lui-même dans une lettre qu'il écrivit au Pape le premier Mars 1703. qu'ayant contracté une maladie maligne qui étoit une eſpece de peſte, il en avoit été gueri par l'interceſſion de Regis. Ce Prelat voulut toûjours avoir ſous ſes yeux le portrait du Serviteur de Dieu, & il n'oublia rien pour procurer de tout ſon pouvoir ſa Canoniſation.

Vital Touche, né à S. Bonnet, épuiſé par les longs & frequens accés d'une fiévre violente, étoit reduit à une telle maigreur, que les os lui perçoient la peau. L'image de la mort peinte ſur ſon viſage pâle & languiſſant, annonçoit ſa fin prochaine. Dans cet état il reſolut d'aller au Tombeau du Serviteur de Dieu. On le mit ſur un cheval, où deux valets le ſoûtenoient de chaque côté, pour empêcher qu'il ne tombât. Arrivé à la Louveſc, il s'étendit ſur l'endroit où repoſoit le corps du ſaint Homme, baiſant la terre, & l'arroſant de ſes larmes. Au bout de

quelque temps, il ſe leva en s'écriant tout tranporté de joye : *Le Pere Regis m'a gueri.* La guériſon fut ſi prompte & ſi parfaite, qu'il partit ſur le champ à pied pour S. Bonnet, dans l'impatience de faire connoître à tout le monde la merveille qu'il avoit plû à Dieu d'operer en ſa perſonne.

Une femme du voiſinage de la Louveſc avoit depuis long temps les jambes toutes couvertes d'ulceres, & ſi corrompuës qu'il en ſortoit une prodigieuſe quantité de vers. L'humeur maligne qui lui rongoit les chairs, lui cauſoit des douleurs exceſſives. Ne pouvant tirer aucun ſoulagement de tous les remedes qu'on lui appliquoit, elle alla à la Louveſc, où elle frotta ſes jambes avec la pouſſiere du Tombeau de Regis. Tout à coup les douleurs ceſſerent ; & les ulceres s'étant fermez, la chair devint blanche comme auparavant. Il n'y reſta qu'une legere cicatrice, qui fut un monument perpetuel des playes & de la maniere miraculeuſe dont elles avoient été gueries.

Guillaume le Maure, Lieutenant du Juge de Louſe dans le Velay, & Bailly au pays du Mas, avoit depuis deux ans

entiers la vûë ſi foible, qu'il pouvoit à peine diſcerner les objets les plus proches. Il réſolut d'aller ſe confeſſer à la Louveſc : mais la foule du peuple qu'il ne put percer, ne lui ayant pas permis d'approcher du ſacré Tribunal, & n'ayant pas le courage d'attendre plus long temps, il ſe retira. A peine étoit-il ſorti de l'Egliſe, qu'il devint aveugle tout-à-fait. Ayant quitté la Louveſc, & faiſant reflexion qu'il avoit perdu la vuë dans le lieu même où tant d'autres la recouvroient, il reconnut que c'étoit le châtiment de ſon impatience, & promit d'y retourner. Il le fit ; & après qu'il ſe fut confeſſé & qu'il eut communié, il recouvra ſi parfaitement la vûë, qu'il diſtinguoit juſqu'aux moindres objets. Une grande foule de Pelerins furent témoins de ce fait, & s'en retournerent celebrant les miſericordes divines. Guillaume le Maure de ſon côté publioit en toutes rencontres avec beaucoup de tendreſſe, & ſouvent les larmes aux yeux, le ſignalé bienfait qu'il avoit reçû de Dieu par l'interceſſion de ſon Serviteur.

Catherine Bourette, qui depuis trois ans ſouffroit à une jambe des dou-

leurs insupportables causées par un ulcere affreux, & Marie Morizone qui depuis vingt-cinq ans ne pouvoit marcher, ayant l'une & l'autre achevé une Neuveine à la Louvesc, se trouverent parfaitement gueries, & avoir l'usage libre de leurs jambes, comme si elles n'y eussent jamais eu aucune incommodité. On eut dit qu'il s'exhaloit du corps du Serviteur de Dieu une vertu salutaire, à laquelle cedoient les maux les plus opiniâtres & les plus violens.

Un Ecclesiastique, nommé Pierre Royer, originaire de Priaux, faisant voyage, fut pris tout-à-coup d'un grand tremblement au bras gauche. Quelques efforts qu'il fit pour arrêter ces mouvemens, il n'en put venir à bout. Le mal duroit depuis long-temps, & loin de diminuer, il devenoit toujours plus violent. Un jour que voulant empêcher cette agitation convulsive, il se coucha sur le bras mal affecté, l'humeur qui causoit le tremblement s'irrita si fort, qu'il fut jetté hors du lit par la force de la secousse de la convulsion. Les domestiques accourant au bruit, le trouverent demi-mort & si abbatu, qu'ils crurent qu'il alloit ren-

dre les derniers ſoûpirs. Dans cette extremité il promit d'aller viſiter le Tombeau de Regis. Y étant allé, il baiſa d'abord la terre du Tombeau avec un reſpect tendre & religieux ; puis il s'approcha des Sacremens. A peine eut-il communié, que le tremblement ceſſa, & il n'en reſſentit plus jamais d'atteinte.

Une jeune fille étant tombée dans une phreneſie furieuſe qui la portoit en de terribles excès, ſa mere après avoir employé inutilement toutes ſortes de rémedes, la mena pendant quatre mois en pluſieurs endroits conſacrez par la pieté publique, mais ſans en tirer aucun fruit. Inconſolable & ne faiſant que gemir ſur l'état déplorable de ſa fille, elle la conduiſit au Tombeau de Regis. A peine y fut-elle arrivée, que ſes tranſports furieux ſe calmerent, & elle recouvra pour toujours l'uſage de la raiſon.

Le recit de tous les miracles qui ſe ſont faits à la Louveſc, ſeroit la matiere de pluſieurs volumes. C'eſt une neceſſité d'en omettre icy un grand nombre, & d'en ramaſſer pluſieurs enſemble.

L'an 1654. Jean Montalit & ſa ſœur,

privez de l'uſage des pieds & de jambes ; Catherine Montagnon du Dioceſe du Puy, toute percluë de ſes jambes ; Jacques Pival du même Dioceſe, paralytique depuis trois ans de la partie droite du corps ; tous ces malades conduits au Tombeau du Serviteur de Dieu y trouverent la gueriſon que tous les remedes humains n'avoient pû leur procurer.

Mais rien peu-être ne le rendit plus celebre que le miracle ſuivant. Jeanne Marcou, femme d'un Laboureur du village de Parablan, après des couches aſſez heureuſes en apparence, ſe trouvoit affligée d'une maladie qui lui cauſoit des douleurs trés-violentes & preſque continuelles. Elle perdit l'uſage de tous ſes membres, hors des mains & de la langue. Percluë de tout le corps elle fut obligée de garder le lit pendant ſept ans, les Medecins ayant inutilement employé toute leur induſtrie pour la guerir. Sur ce qu'on racontoit des prodiges étonnants qui ſe faiſoient tous les jours au Tombeau de Regis, elle ſe ſentit une ferme confiance en ſes merites, & promit à Dieu d'aller à la Louveſc. Elle y fut conduite au mois de Mars ſur une charette,

charette, & elle y commença une Neuvaine. Dés le premier jour elle put ſe mettre a genoux, le ſecond elle marcha; elle parvint enfin à une gueriſon ſi parfaite, que tous ſes maux finirent avec la Neuvaine.

Marie de Ville d'un village prés de S. Didier dans le Diocéſe du Puy, conduiſit à la Louveſc une de ſes filles qui étoit aveugle. La mere ſe mit à prier avec ferveur devant le Tombeau de Regis: la fille fut guerie, & s'en retourna avec le parfait uſage de ſes yeux. Jean Liotier du lieu de ſaint Maurice au même Diocéſe, fit porter à la Louveſc un de ſes enfans, qui avoit les mains & les pieds tournez & retreſſis, ſans pouvoir s'en ſervir. Au retour on vit avec admiration cet enfant qui marchoit, comme s'il n'eût jamais eu aucune indiſpoſition. Souvent la promeſſe d'aller au Tombeau du ſaint Homme, opera dans le moment les gueriſons les plus merveilleuſes.

Jacqueline Blanchard de la ville du Puy, aprés de mauvaiſes couches fut réduite a un état qui faiſoit horreur: la force des convulſions lui avoit tordu les bras & les jambes, & même le cou. Elle avoit preſque perdu l'uſa-

ge des ſens avec la parole & la connoiſſance ; & déja agnoniſante elle avoit à la main le Cierge beni, lorſque ſon mari ayant promis d'aller à la Louveſc, elle recouvra à l'inſtant une ſanté parfaite.

Magdeleine Ciriotier accablée depuis cinq ans d'une maladie inconnuë, qui lui avoit ôté l'uſage de preſque toutes les parties du corps, aprés avoir inutilement mis en œuvre un nombre infini de remedes, fit vœu d'aller au Tombeau de Regis. Elle recouvra ſur le champ ſes forces & l'uſage de tous ſes membres. Une Demoiſelle nommée de Plinchal, eut pendant quatre mois une fiévre trés-maligne, dont les accés duroient tous les jours huit heures avec beaucoup de violence, & qui la conſumoient inſenſiblement. Ayant promis à Dieu d'aller à la Louveſc, dans le moment elle fut quitte de la fiévre. Je ne puis donner à chaque miracle l'étenduë qu'il merite, je ne fais que les toucher légerement.

Loüis Pinot, Procureur du Roi en la Senechauſſée de la ville du Puy, a atteſté juridiquement que ſa femme ayant été obligé pendant trois mois de tenir le lit, parce qu'elle ne pouvoit plus s'aider d'aucun de ſes membres,

tant la nature étoit defaillante, il promit à Dieu de la mener au Tombeau de Regis, & que ſa promeſſe fut ſuivie d'une guériſon auſſi entiere que ſoudaine.

Jacques Lamit de la ville du Puy, a laiſſé un écrit authentique, par lequel il déclare que Pierre Lamit ſon fils, attaqué d'une pleureſie trés-violente, & déſeſperé des Medecins, demanda à manger, & fut entierement guéri huit heures aprés qu'il eut promis de ſe rendre au Tombeau du Serviteur de Dieu. Un Avocat du Parlement de Toulouſe, nommé de Charenton, aprés qu'il eut fait la même promeſſe, fut ſur le champ délivré d'une fiévre ardente qui l'avoit réduit à l'extremité.

Laurent Petit de la Paroiſſe de Marlies, âgé de trois ans, fut gueri ſoudainement d'une fiévre qui le tenoit depuis trois mois auſſi tôt que ſon pere eut promis à Dieu de le conduire au Tombeau de Regis. Le pere negligea d'accomplir ſa promeſſe; & au bout de trois mois l'enfant retomba dans une maladie qui fit déſeſperer de ſa vie, les boyaux lui étant ſortis du corps, ſans qu'il fût poſſible de les faire rentrer. Le pere ſe reſſouvint alors de n'avoir pas accompli ſon vœu, & il le renouvella, aprés avoir de-

mandé pardon à Dieu de ſon infidelité. Dans le moment même les boyaux de l'enfant reprirent leur ſituation naturelle, & il fut entierement gueri.

Le miracle qui ſuit, a quelque choſe de bien particulier. Joachim de Chambon enfant de quatre à cinq mois, étoit à l'agonie : ſon pere ayant le cœur percé de la plus amere douleur, part ſur le champ pour la Louveſc. A peine avoit il fait deux cens pas, que l'on courut aprés lui pour lui dire que l'enfant s'étoit mis tout à coup à rire, & qu'il ſe portoit bien.

Voici un évenement à peu prés ſemblable. Une fille de Monſieur de Champagnac âgée de trois ans & demi, fut réduite à une telle extrémité, qu'on douta pendant deux heures ſi elle n'étoit pas morte. Dans cette triſte incertitude, le pere promit à Dieu que s'il lui rendoit ſa fille, il la feroit conduire au Tombeau de Regis, & qu'il feroit un preſent conſiderable à l'Egliſe de la Louveſc. A l'heure même elle parut pleine de vie, & ſes forces lui revinrent tout à coup. Le pere, la mere & l'enfant allerent enſemble à la Louveſc, rendre de ſolemnelles actions de graces à leur bienfaiteur.

La ſeule pouſſiere du Tombeau de Regis operoit par tout une infinité de gueriſons miraculeuſes. L'auteur de la premiere Vie du Serviteur de Dieu, aſſure que de ſon temps, c'eſt-à-dire, vers l'an 1650. cette pouſſiere étoit un remede univerſel ; & qu'il connoiſſoit particulierement un homme d'honneur, qui par ce moyen avoit rendu la ſanté à plus de trente perſonnes. Victor du Fournel, de la Compagnie de JESUS, a affirmé dans une Dépoſition juridique qu'il fit en préſence du Vicaire General de l'Evêque du Puy, qu'avec cette poudre il avoit ſauvé la vie à une multitude innombrable de malades. Il ajoûte qu'entre les mains de Madame de la Roche ſa ſœur, elle avoit produit des effets prodigieux ſur une infinité de malades & de mourans.

La pouſſiere du Tombeau de Regis guérit pluſieurs malades.

Il ſemble que le Ciel ait pris plaiſir à donner en toute ſorte de maniere de l'éclat au Tombeau du Serviteur de Dieu. Il eſt ſouvent arrivé que les Malades étoient guéris, dans le temps qu'on y célebroit les divins Myſteres. L'Abbeſſe de Sainte Claire d'Annonay ayant parmi les Penſionnaires de ſon Monaſtere une fille de qualité abandon-

Diverſes guériſons arrivées dans le temps qu'on diſoit la Meſſe à la Louveſc.

née des Medecins, pria un Jeſuite d'aller dire la Meſſe à la Louveſc pour la Malade. Dans le temps qu'il étoit à l'Autel, elle recouvra la ſanté. Jeanne Rignol demeurant auſſi à Annonay, avoit une jambe racourcie & deſſéchée, ſans pouvoir en aucune maniere s'en ſervir. Elle fit dire une Meſſe devant le Tombeau de Regis; & quelque temps aprés, elle alla elle-même à la Louveſc lui rendre graces de ſa gueriſon.

L'an 1647. Bertrand Bochet de la Compagnie de JESUS, aprés avoir fait Miſſion pendant la Semaine Sainte à Tens petite ville du Diocéſe du Puy, s'en alloit de-là à la Louveſc le mercredy d'aprés Pâques, pour y reverer le Tombeau de Regis. La mere d'un enfant de douze ans, lequel ne marchoit qu'avec des bequilles, pria le Miſſionnaire de recommander la ſanté de ſon fils au Serviteur de Dieu. Pendant qu'il célebroit les ſaints Myſteres, l'enfant marcha ſur le champ ſans aucun appuy; & à quelques jours de-là, il alla porter lui-même ſes bequilles à la Louveſc, pour monument de la grace qu'il avoit reçûë.

La ſeule invocation du Serviteur de

Dieu, a été une ſource de mille guériſons miraculeuſes. L'an 1641. Blanche Chaſtaniere fille d'un Notaire de Bocance, fut attaquée d'une fiévre violente & ſi opiniâtre, que les remedes ne faiſoient que l'augmenter. Son pere à qui elle étoit fort chere, eut recours au Bienheureux Jean-François Regis, & au même moment elle ſe trouva ſans fiévre.

Divers Malades gueris en invoquant le Serviteur de Dieu.

Un honnête homme de Paillares, nommé Chaloye, ayant été mal pancé d'un coup d'épée qu'il avoit reçu au bas ventre, il lui ſurvint une fiévre violente, qui fit deſeſperer de ſa vie. Lorſqu'on le croyoit proche de la mort, il invoqua le Serviteur de Dieu: la fiévre le quitta à l'inſtant, & il ne parut aucun veſtige de ſa bleſſure.

L'an 1653. une Religieuſe de Gimont, Antoinette de Maiſonneuve, & Benoiſte Tranchant du Diocéſe du Puy, abandonnées des Medecins, obtinrent le rétabliſſement parfait de leur ſanté, auſſi-tôt qu'elles eurent imploré l'aſſiſtance du Serviteur de Dieu. Dupré de la Suchere, Gentilhomme d'une grande vertu, a laiſſé par écrit qu'un de ſes enfans étant tout mourant, ſans mouvement comme ſans poux, & n'a-

yant donné pendant vingt-quatre heures nul autre ſigne de vie qu'un peu de reſpiration, il le recommanda au Serviteur de Dieu ; & qu'il n'eut pas plûtôt fait ſa priere, que l'enfant revint à lui, & ſe trouva ſain & vigoureux. L'an 1654. Catherine Narit, qui ne pouvoit ni marcher ni s'aſſeoir, reprit ſes forces, & marcha au moment qu'elle eut invoqué le Serviteur de Dieu.

Le Seigneur qui ſe rend admirable en ſes Saints, attache ſouvent une vertu ſecrette aux moindres choſes qui ont été à leur uſage. Les mouchoirs de ſaint Paul operoient d'étonnans prodiges : & c'eſt ainſi que de nos jours, on a vû tant de malades gueris par l'attouchement de quelques morceaux de la ſoutanne de Regis.

Diverſes Merveilles operées par l'attouchement de ſes habits.

Le dénombrement en ſeroit infini : je me borne à quelques faits le mieux connus. Claude Nice de Saint Julien, & une Demoiſelle nommée de Monregard, au moment qu'ils ſentirent venir les premieres approches d'une fiévre qui les tenoit depuis long-tems, baiſerent un Reliquaire où étoit renfermée une petite portion de la ſoutane du Serviteur de Dieu, & les accés ceſſerent pour toûjours.

Une Dame nommeé de Chanacy, de de la Paroiſſe de Latte, avoit un fils âgé de douze ans, lequel étant à l'extremité, fut ſi ſaiſi & ſi troublé par la crainte de la mort, qu'il entra en d'horribles tranſports de fureur, & ne vouloit en aucune maniere entendre parler de Dieu ni de ſon ſalut. La mere femme d'une grande pieté, conſternée de voir mourir ſon fils en déſeſperé, lui mit ſur la tête un morceau de la ſoutane de Regis, & lui ordonna en même temps de prononcer les noms de JESUS & de MARIE. Sur le champ l'enfant ſe calma, prononça ces adorables noms avec beaucoup de reſpect & de tendreſſe; ſe trouvant tout changé, il mourut avec les ſentimens d'un vrai Chrétien.

Le dixiéme de Juillet de l'an 1692. le Pere Philippe Religieux Prémontré, ſe mourant au Puy d'une eſquinancie accompagnée d'une groſſe fiévre, reçut l'Extrême-onction; & l'on avoit déja fait la recommandation de l'ame, lorſque le Curé de la Louveſc qui ſe trouvoit alors au Puy, lui appliqua un petit morceau de la ſoutane du Serviteur de Dieu La parole & la connoiſſance lui revinrent dans le moment, & le ſen-

demain il ſe leva en parfaite ſanté.

Tout ce que ſes mains avoient, pour ainſi dire, conſacré, juſqu'aux lettres qu'il avoit écrites, juſqu'aux prix qu'il avoit diſtribuez dans les Catechiſmes, juſqu'aux bâtons dont il s'étoit ſervi dans ſes voyages, tout a operé de ſurprenantes gueriſons. Un Gentilhomme en mourant laiſſa un de ces bâtons à ſes enfans comme un riche heritage; & on le conſerve dans ſa famille comme une venerable Relique, dont la vertu ſe fait encore ſentir dans tout le pays.

Un nombre infini de gueriſons arrivées en diverſes Provinces.

Quelque long que ſoit le détail de tant de miracles, il ſemble que je ferois tort à la gloire du Serviteur de Dieu, ſi je ne parcourois pas diverſes provinces, où le Seigneur a voulu le faire connoître.

Dans le Dioceſe de Vienne.

Dans le Dioceſe de Vienne Elizabeth Seurie du village de Plas étant tombée en démence, ſon mari fit dire une Meſſe en l'honneur de Regis. Dans le temps qu'on célebroit les ſaints Myſteres, elle recouvra l'uſage de ſa raiſon, qu'elle conſerva toujours depuis. Antoinette de Loge ne pouvant ni ſe lever, ni ſe ſoûtenir pour l'extrême foibleſſe de ſes jambes, garda le lit pendant ſix

ans. Elle fit offrir le divin Sacrifice pendant neuf jours, pour obtenir ſa gueriſon par les merites du Serviteur de Dieu ; & la Neuvaine finie, elle ſe trouva tout à coup abſolument guerie.

A Tournon.

Un Religieux Conventuel de l'Ordre de ſaint François nommé Des foſſes, qui étudioit en Theologie au College de Tournon, fut guéri d'une ſurdité qui lui duroit depuis long temps, en appliquant à ſon oreille, de la poudre du Tombeau de Regis. Ce Religieux & ſon Confeſſeur ont atteſté par écrit cette gueriſon miraculeuſe.

A Avignon.

Jean Abbes fils d'un Marchand d'Avignon, âgé de huit ans, étant devenu muet tout à coup, on le conduiſit incontinent aux eaux de Bourbon. Ce remede lui fut inutile, auſſi bien que pluſieurs autres qu'on eſſaya pour le guérir. Il traverſa pluſieurs provinces du Royaume pour conſulter les plus habiles Medecins, mais ſans aucun fruit. Sa derniere reſſource fut de promettre à Dieu d'aller au Tombeau de Regis : ſur le champ, au grand étonnement de toute la ville, il recouvra l'uſage de la parole. Ce fut le 13. Juillet 1688. qu'il ſe trouva à la Louveſc, pour

accomplir ſon vœu & remercier ſon bienfaiteur.

A Lyon. Antoine Blanche Notaire de Lyon, a écrit de ſa propre main qu'étant conſumé d'une fievre continuë, menacé d'une mort prochaine, il ſe trouva guéri au moment qu'il eut fait vœu d'aller à la Louveſc. Je joins icy les atteſtations authentiques de deux Jeſuites du College de Lyon guéris miraculeuſement, l'un pour avoir été à la Louveſc, l'autre pour avoir promis d'y aller.

» J'atteſte devant Dieu, que j'ay été
» tourmenté pendant cinq ou ſix ans
» d'une furieuſe colique. Les douleurs
» étoient ſi violentes, qu'elles me re-
» duiſoient à une eſpece d'agonie, & cela
» ſans relâche preſque tous les jours. Il
» n'y a ſorte de remede, que je n'aie
» eſſyé pendant prés de deux ans. Je me
» ſuis adreſſé à pluſieurs Saints, ce me
» ſemble, avec beaucoup de ferveur;
» mais ſans recevoir aucun ſoulagement,
» ni des remedes, ni de mes prieres. En-
» fin ayant été envoyé par mes Supe-
» rieurs à Lyon, où l'on publioit les mer-
» veilles qui arrivoient tous les jours au
» Tombeau du Bienheureux Regis; Je
» conçûs une tendre devotion pour lui,
» & une ferme confiance en ſes merites.

Je pris le parti d'aller à ce lieu ſacré, « où tant de malades trouvent la ſanté. « A peine y eus-je fait mes devotions, « que je me ſentis ſoulagé. Je retournai « à Lyon fort conſolé : & depuis ce « tems là je n'ai eu nulle atteinte de « la colique. En foy dequoi j'ay donné « ce témoignage, au grand College « de Lyon, ce 20. Août 1659. Jean « Paſſingues. «

L'autre Jeſuite a atteſté devant Dieu qu'ayant eu une veine rompuë, il ſouffrit durant trois ans une frequente hemorragie ; & qu'aprés avoir tenté inutilement toutes ſortes de remedes ordonnez par les Medecins de Paris, de Lyon, de Grenoble, de Marſeille & d'Avignon, il ſe trouva réduit à une telle extremité, que les Medecins déclarerent qu'il ne pouvoit pas en revenir : que n'attendant plus rien des hommes, il recourut à Dieu par l'interceſſion de pluſieurs Saints qu'il honoroit plus particulierement, mais que ſes prieres ne furent pas plus efficaces que les remedes. „ J'appris un jour, « dit-il, que quelqu'un avoit été déli- « vré d'une pareille maladie au Tom- « beau du Bienheureux Jean-François Re- « gis; Excité par ce miracle, je m'enga- «

„ geai par un vœu exprés d'aller à la Lou-
„ veſc, & d'y dire la Meſſe. J'aſſure avec
„ ſerment que le ſang qui couloit aupa-
„ ravant avec abondance, s'arrêta ſur le
„ champ; & que depuis neuf ans que j'ay
„ fait ce vœu, je ne me ſuis plus en au-
„ cune maniere reſſenti de ce mal. En foi
„ de quoi j'ai ſigné ce témoignage,
„ à Lyon ce 13. Août 1654. Benoiſt
„ Bertod.

Dans le Diocéſe de Lyon.

Dans le même Dioceſe, Benoiſt Cyamperre du village de ſaint Romain, ſouffroit d'extrêmes douleurs au bras droit, cauſée par une contraction de nerfs. Il promit d'aller viſiter le Tombeau du Serviteur de Dieu: ſa gueriſon ſoudaine fut le fruit de ſon vœu, qu'il accomplit vers le milieu d'Octobre 1654. Il a laiſſé par écrit à la Louveſc, ce que je viens de rapporter. Jeanne Louë du même village que Cyamperre, fit conduire à la Louveſc trois de ſes enfans, l'un de cinq-ans, l'autre de quatre, & le troiſiéme de dix-huit mois. Aucun d'eux n'avoit pû marcher juſqu'alors. Le dernier étoit ſi foible, qu'il ne pouvoit lever ni remuer la tête, ni ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Il ſe trouva ſi mal dans le voyage, que la mere deſeſperoit de le con-

duire juſqu'à là Louveſc. Elle y arriva cependant avec ſes trois enfans, & elle y fit dire la Meſſe. Pendant le divin Sacrifice, le plus jeune de tous ſe mit à ſourire, faiſant voir par la ſerenité de ſon viſage que ſa complexion étoit changée; les deux autres freres ſe mirent à marcher en preſence de tout le monde.

Je pourrois rapporter encore ici pluſieurs autres gueriſons miraculeuſes arrivées dans le Dioceſe de Lyon : je n'en ajoûterai qu'une, qui fit beaucoup de bruit dans la ville. Barthelemi Satin, au mois de Juin 1692. eut l'eſtomach & la poitrine extrémement enflez. Cinq ſemaines aprés ſes jambes groſſirent conſiderablement, puis ſes cuiſſes. Il prit dans un breuvage un peu de poudre du Tombeau du Serviteur de Dieu, qu'un Jeſuite avoit donnée à ſon fils : il fut auſſi-tôt ſoulagé,& le lendemain toute l'enflûre diſparut.

Dans l'Auvergne.

L'an 1654. dans le Dioceſe de ſaint Flour en Auvergne, Jean Benoît, du village de Carlate, tourmenté & fort extenué d'une dyſſenterie qui duroit depuis vingt mois, & que les Medecins jugeoient mortelle, Antoinette Conternet & Julien Magne dans la mê-

me Province, abandonnez des Medecins, guerirent tous trois au moment qu'ils eurent promis d'aller visiter le Tombeau du Serviteur de Dieu.

A Besançon. A Besançon, Marie Thereſe de Mouchand, éprouva d'une maniere bien éclatante le pouvoir de Regis auprès de Dieu : Elle ſentoit dans l'eſtomach & dans la poitrine un feu interieur qui la dévoroit, & dont les Medecins tenterent en vain de temperer l'ardeur De terribles peines d'eſprit ſe joignirent à celles du corps. Elle tomba en d'étranges perplexitez de conſcience; & la noire melancholie où elle étoit, la rendant inſupportable à tout le monde & à elle-même, elle ſe retiroit des compagnies pour n'être à charge à perſonne. Mais plus elle fuyoit le commerce des hommes, plus le feu interieur s'enflammoit ; elle fut quatre ans entiers dans ce déplorable état. Pour ſurcroît de diſgrace, il lui ſurvint une extinction de voix, & les Medecins la traitterent de nouveau avec auſſi peu de ſuccés qu'auparavant. La Malade n'attendant plus rien du côté de la terre, ſe tourna vers le Ciel. & elle entreprit pluſieurs pélerinages, ſans en tirer aucun ſoulagement. Un

jour qu'elle expoſoit à un Jeſuite la triſte & cruelle ſituation où elle ſe trouvoit, celui-cy l'exhorta à invoquer le Bienheureux Jean-François Regis. A peine l'eut-elle fait, que le feu interieur qui la brûloit, s'éteignit, que ſes peines d'eſprit s'évanoüirent, & que l'uſage de la voix lui revint.

A Toulouſe.

Je ſuis perſuadé que le Lecteur verra avec plaiſir les atteſtations de deux Conſeillers du Parlement de Toulouſe, qui ſe ſont cru redevables de la vie au Bienheureux Jean-François Regis. Les voici mot à mot telles qu'elles ſont en original entre mes mains.

Je ſouſſigné Henry de Maſſuyer, Vicomte d'Ambrieres, Seigneur de la Courtenſour, Conſeiller du Roi au Parlement de Toulouſe, atteſte que je me trouvai ſur la fin du mois d'Août 1657. attaqué d'une violente & dangereuſe maladie, cauſée par une fiévre double tierce, qui étoit accompagnée de grandes douleurs de tête. Les Medecins les plus habiles furent conſultez inutilement : mon mal ſe trouva plus fort que leurs remedes. Monſieur de Chambolas Seigneur de Vernhol Conſeiller au même Parlement, me donna un peu de pouſſiere du Tombeau du Pere

» Jean-François Regis, m'assurant que
» cette poudre avoit operé une infinité
» de guérisons extraordinaires. Alors je
» fis à Dieu une priere, ce me semble, fort
» ardente, & le suppliai de me rendre la
» santé par l'intercession de son Serviteur.
» Ma priere finie, je pris cette poudre dans
» un verre d'eau : sur le champ les dou-
» leurs cesserent. Je m'endormis : à mon
» réveil je me trouvai sans fiévre, & je n'en
» ressentis depuis aucun accés. Comme je
» recouvrai en un moment une santé par-
» faite, sans avoir usé d'aucun remede, je
» tiens cette guérison pour miraculeuse,
» ne pouvant l'attribuer à aucune cause
» naturelle. La reconnoissance m'oblige
» d'en rendre ce témoignage authentique,
» signé de ma main, à Toulouse ce 6.
» Septembre 1657. Le Massuyer.
» Je soussigné Pierre d'Ambez Conseil-
» ler au Parlement de Toulouse, déclare
» qu'étant fort travaillé d'une fiévre que
» les Medecins jugeoient mortelle à cause
» de mon grand âge, qui est de quatre
» vingt ans, je fis appeller plusieurs Mede-
» cins. Leur art ne trouva point de reme-
» de contre la violence de mon mal. On
» m'avertit alors que Dieu avoit attaché à
» la terre du Tombeau du Pere Jean-
» François Regis, une vertu très-efficace

pour guérir les maladies les plus deſeſ- "
perées. Un Jeſuite de ma connoiſſance "
m'ayant donné un peu de cette pouſſie- "
re, je la pris avec une ferme confiance "
que je guérirois par la puiſſante inter- "
ceſſion du ſaint Homme. Choſe mer- "
veilleuſe! après l'avoir priſe, il ne me "
revint aucun accés de la fiévre, & je me "
trouvai parfaitement guéri ſur le champ. "
Ma guériſon fut ſi ſoudaine & ſi parfai- "
te, que je ne puis croire qu'elle vienne "
d'aucune cauſe naturelle, n'ayant em- "
ployé nul autre remede quê la poudre "
du Tombeau du Serviteur de Dieu. De "
quoi je rends témoignage par ce billet "
ſigné de ma main, à Toulouſe ce 12. "
Septembre 1657. D'Ambez. "

A Alby, la femme d'un Docteur en Droit fut affligée de diverſes maladies, qui l'obligerent à garder le lit, & la rendirent comme ſtupide. Elle ſouffroit de vives douleurs de tête, des palpitations de cœur, une grande oppreſſion de poitrine qui lui permettoit à peine de reſpirer. Tous ces maux qui durerent deux ans, furent ſuivis d'une extinction entiere de la voix. Il lui ſurvint enſuite une fiévre lente & continuë, jointe à une extrême horreur de tous les alimens. A ſix mois de-là elle devint hydropique: ſes A Alby.

jambes devinrent roides, inflexibles, fort enflées, & la tumeur s'étendit juſqu'aux épaules. Ne pouvant plus être au lit à cauſe de la difficulté qu'elle avoit de reſpirer, elle dormoit dans une chaiſe & ſur le côté gauche. Il lui arrivoit de temps en temps des défaillances qui duroient une heure. Une entre autres lui dura ſi long-temps qu'on la crut morte. Elle étoit ſi foible, qu'on ne pouvoit plus lui faire de remede : ainſi elle ne penſa plus qu'à la mort. Elle avoit déja réçû les derniers Sacremens, lorſque ſon Confeſſeur lui rappella l'idée d'un vœu qu'elle avoit fait en invoquant le Pere Regis, & qu'elle n'avoit pas encore accompli. Elle le renouvella, & promit de faire dire neuf Meſſes en l'honneur du Serviteur de Dieu. On dit la premiere le 3. Janvier 1678. Avant la fin de la Neuvaine, tous ſes maux ceſſerent, & elle joüit toûjours depuis d'une ſanté robuſte. Ce miracle remplit d'admiration toute la ville, qui l'ayant vûë accablée de maladies, & obligée pendant quatre ans de dormir ſur une chaiſe, ſans pouvoir ſe remuer, la voyoit rentrée tout à coup dans le commerce du monde, aller, marcher, agir, comme

ſi elle n'eût jamais eu la moindre incommodité.

Dans le Dioceſe de Pamiers, le fils d'un nommé Sabas, homme fort diſtingué dans le pays, ſouffroit depuis ſix ſemaines des douleurs extrêmes cauſées par une contraction de nerfs. On ne pouvoit le tourner dans le lit, ſans uſer de précautions infinies. Quand on s'approchoit de lui, la crainte qu'on ne le touchât lui faiſoit jetter de grands cris. Que ſi on étoit obligé de le remuer, il lui prenoit dans le moment un fremiſſement par tout le corps. Les Medecins déclarerent que s'il ne mouroit pas de cette maladie, il demeureroit le reſte de ſes jours impotent, & perclus de pluſieurs membres. Son Confeſſeur l'engagea à faire un vœu à Regis. Toute la famille ſe mit à genoux autour du Malade; & la priere ne fut pas plûtôt finie, qu'il ſe leva de lui-même avec une ſanté parfaite. Dans le Dioceſe de Pamiers.

Le miracle que je vais raconter, & qui ſe fit à S. Etienne dans la Province de Foreſt, n'eſt ni moins étonnant, ni moins inconteſtable. Etienne Guillermin, Peintre, avoit depuis vingt ans une deſcente de boyaux, dont il étoit cruellement tourmenté, ſur tout depuis Dans le Foreſt.

huit ans. Il s'y étoit formé une tumeur de la groſſeur de la tête d'un homme, & un calus d'une dureté énorme. Tous les Medecins & les Chirurgiens jugerent le mal incurable, & même fort dangereux ; parce que Guillermin reſſentoit très-ſouvent des coliques très-violentes, qui l'expoſoient à un danger évident de mourir. Etant allé au mois de Janvier 1710. à Saint Didier en Velay, éloigné de trois lieuës de Saint Etienne, pour prendre le deſſein & les meſures de quelques tableaux, en retournant il promit à Dieu d'exécuter au mois de May le pieux deſſein qu'il avoit formé depuis cinq à ſix ans d'aller à la Louveſc au Tombeau de Regis, & de faire un portrait du Serviteur de Dieu de ſix pieds de hauteur ſur quatre & demi de largeur. Dés ce moment là, il ſe ſentit ſoulagé. Il dormit tranquillement la nuit ſuivante ; & le lendemain ſe reveillant à ſix heures du matin, il trouva ſes boyaux remis, ſans qu'il lui reſtât la moindre enflure ou dureté. Ce miracle a été atteſté devant les Magiſtrats de Saint Etienne par le Peintre même, & par vingt trois autres témoins oculaires.

Si je voulois faire une relation exacte de tous les miracles qui ſe ſont operez dans la France par l'interceſſion de Regis, il en faudroit parcourir toutes les Provinces, & preſque toutes les villes. La Capitale du Royaume a eu part aux graces que le Ciel a accordées aux prieres du Serviteur de Dieu.

Au mois de Septembre de l'année 1652. Claude de Vroncourt de la Compagnie de JESUS, ſorti d'une maiſon fort diſtinguée dans la Lorraine, étant Confeſſeur de Charles IV. Duc de Lorraine, eut l'honneur de ſuivre ce Prince dans un voyage de Paris. Pendant le ſejour qu'il y fit, il tomba malade d'une fiévre continuë accompagnée de redoublemens très violens, & de ſymptômes très fâcheux. On n'omit rien pour ſon ſoulagement : les plus habiles Medecins de la Ville & de la Cour furent appellez, mais inutilement. La nature s'affoibliſſant toûjours de plus en plus, on avertit le Malade qu'il étoit temps de ſe préparer à la mort, & il reçût le ſaint Viatique & l'Extrême-Onction. Dans cette extremité, le mourant eut recours au Serviteur de Dieu, pour qui il avoit déja une veneration particuliere. A peine eut-il achevé ſa

A Paris.

priere, qu'il fut delivré de la fiévre. J'ai demeuré à Nancy avec ce Pere l'an 1665. & 1666. Ce venerable vieillard âgé alors de 80. ans avoit conſervé une trés tendre reconnoiſſance pour ſon bienfaicteur. Il parloit en toute rencontre de ſon eminente ſainteté; & il exhortoit tous les Malades à avoir une grande confiance en ſes merites, aſſurant que le Serviteur de Dieu l'avoit miraculeuſement guéri, ou plutôt reſſuſcité.

A Nancy. Nicolas Ponce, Maître d'hôtel du Duc de Lorraine, ſouffrit beaucoup durant dix mois d'une fiévre lente qui avoit degéneré en phtiſie, & qui fut ſuivie d'une hemorragie preſque continuelle, Pendant le Carême de l'année 1653. le Pere de Vroncourt, dont je je viens de parler, lui conſeilla de recourir à la protection de Regis; & pour exciter la confiance du Malade, il lui raconta comment l'année précedente il avoit été gueri lui-même par l'interceſſion du Serviteur de Dieu. Ponce promit de ſe confeſſer & de communier tous les ans le jour que Regis eſt mort: le Pere de ſon côté promit de dire neuf Meſſes, & l'épouſe du Malade s'engagea auſſi à reciter certaines prieres

res pendant neuf jours. Après qu'on eut fait ce vœu, le Malade commença à ſe ſentir mieux ; & au milieu de la Neuvaine, il ſe trouva dans une ſanté parfaite.

Dans le Piémont.

La renommée de la ſainteté de Regis, & du pouvoir qu'il a auprès de Dieu, a paſſé juſque dans les Pays étrangers. En Piémont André Gautier qui avoit ſervi dans le Regiment de ſaint Maur, avoit une jambe couverte d'un ulcere long d'un pied, & large à proportion. On en avoit déja tiré pluſieurs os, & beaucoup de chair pourrie. L'humeur acre & maligne de l'ulcere ne faiſant que s'aigrir, les Chirurgiens qui découvrirent un commencement de gangrene, & que déja les os ſe carioient, déterminerent de lui coupper la jambe. Le 26. Juillet 1686. le Malade étant effrayé de l'appareil de l'operation, ſe mit à implorer le ſecours de Regis. L'ulcere ſe ferma auſſitôt, & la chair devint blanche comme auparavant.

Dans la Flandre, à Bruxelles.

Le Recteur du College de Bruxelles au mois d'Avril de l'an 1653. fut tout-à-coup ſaiſi d'une fiévre continuë, qui en fort peu de jours le réduiſit à

l'extremité. Lors qu'on ſe préparoit à lui donner le ſaint Viatique, un Jeſuite de la maiſon lui demanda ; s'il ne voudroit pas auparavant faire un vœu à ſaint Gerolde Martyr. *Je ferai volontiers un vœu*, répondit le Malade : *mais pourquoi ne le pas faire au Pere Jean-François Regis, ſi celebre par tant de miracles ?* Il s'adreſſa donc auſſitôt à lui avec beaucoup de confiance, prit dans un breuvage quelques grains de la poudre de ſon Tombeau, il attacha à ſon cou une de ſes Reliques, il promit de reciter certaines prieres chaque jour en ſon honneur ; & les Peres de la Maiſon touchez de l'état où ils voyoient leur Superieur, joignirent leurs vœux aux ſiens. Le Recteur s'étant alors endormi, ſe trouva à ſon réveil dans une pleine ſanté.

Quelques jours après, un Frere Coadjuteur du même College tomba malade d'une pleureſie, qui le mit aux portes de la mort. Il avoit déja reçû les derniers Sacremens, & l'on n'en eſperoit plus rien, lors qu'animé par l'exemple récent de ſon Recteur, il invoqua Regis avec ferveur, baiſant pluſieurs fois ſon image & l'arroſant de ſes larmes.

En un moment la ſanté lui fut renduë. Ces deux gueriſons furent auſſi entieres que ſoudaines.

Le bruit de ces miracles s'étant répandu par toute la Flandre, inſpira à pluſieurs perſonnes de la confiance aux merites de Regis. La même année la Sœur d'un Chanoine de Maſtricht travaillée d'une fiévre opiniâtre, dont les Medecins déſeſperoient de la pouvoir guérir, mit l'image du Bienheureux ſur ſon cœur : elle fut à l'heure même quitte de la fiévre. Au mois de Juin de la même année, un Marchand de Dunkerque ſe trouvant pour ſes affaires à Bruxelles, fut attaqué d'une fiévre maligne. Le mal augmentant tous les jours, & ne laiſſant plus d'eſperance pour ſa guériſon, obligea les Medecins à lui faire donner les derniers Sacremens. Le Marchand ſe préparoit à la mort que l'on croyoit prochaine, lorſque voyant les remedes ſans effet, il eut recours au Serviteur de Dieu, à qui il promit de faire dire une Meſſe : la fiévre le quitta ſur le champ. A Maſtricht.

Dieu qui dans ſes Decrets éternels, avoit déterminé de faire rendre un jour dans l'Egliſe à ſon Serviteur un culte

religieux, voulut que Sa Sainteté fût
A Rome atteſtée dans Rome même par divers miracles. Je n'en raporterai que deux, dont j'ai été informé avec une certitude entiere. Le Frere Guillaume Colſaët de la Compagnie de JESUS, qui vit encore, a donné un écrit ſignée de ſa main, dont voici les termes fidellement traduits de l'Italien en François.

» Le Pere Jean-André Serra, dit-il,
» Procureur General de nôtre Compag-
» nie, & dont j'étois alors le Compagnon,
» tomba malade l'an 1684. âgé de ſoi-
» xante-quatre ans dans nôtre Maiſon
» Profeſſe de Rome. Une fiévre continuë
» & trés-violente, le mit d'abord dans
» un trés grand peril. Pluſieurs Mede-
» cins qui furent appellez, n'oublierent
» rien pour le guérir; mais la violence
» du mal l'emporta ſur la vertu des re-
» medes: bientôt les Medecins déſeſpe-
» rerent de ſa vie. Le même jour qu'ils
» déclarerent que le malade n'en revien-
» droit pas, le Pere Requeſens Reviſeur
» des livres pour l'Italie, vint du College
» Romain à la Maiſon profeſſe pour viſi-
» ter le Malade. Il l'exhorta à implorer
» la protection du Pere Lanuza Jeſuite Si-
» cilien, mort en opinion de ſainteté, dont
» il lui preſenta une Relique conſidérable.

Le Malade ne ſe ſentant nulle con- "
fiance en la Relique, garda un profond "
ſilence ſur la propoſition qu'on lui fai- "
ſoit. Une heure aprés les Medecins vin- "
rent, & ordonnerent qu'on lui donnât "
le ſaint Viatique. Enſuite étant ſortis de "
de la chambre pour conſulter entre eux, "
ils jugerent de nouveau qu'il n'y avoit "
nulle eſpérance de guériſon. Pendant "
leur conſultation le Pere Calvo Procu- "
reur de l'Aſſiſtance de France, propoſa "
au Malade de recourir au P. Jean-Fran- "
çois Regis, & de lui promettre, s'il gue- "
riſſoit, de faire dire trois Meſſes en "
l'honneur de la Sainte Trinité. Il lui "
conſeilla encore de prendre dans une "
cueïllerée d'eau, quelques grains de la "
pouſſiere de ſon Tombeau. Le Malade "
ayant fait l'un & l'autre; *Si je guéris*, "
ajoûta-t-il, *je ferai encore quelque autre* "
choſe que j'ai dans l'eſprit. Sur ces entre- "
faites, le Pere Saraga Eſpagnol qui étoit "
ſon ami, & qui le viſitoit ſouvent, en- "
tra dans la chambre. Comme nous nous "
entretenions enſemble le Pere & moi, "
continuë le Frere Colſaët dans ſa rela- "
tion, le Malade environ une demie-heu- "
re aprés avoir invoqué le Pere Regis, "
dit tout haut & d'une voix forte: *Qu'on* "
m'apporte à manger, j'ai faim. Le Pere "

„ Saraga & moi fort étonnez de ce diſ-
„ cours, nous ne doutâmes pas que le
„ Malade ne fût en délire : mais il nous
„ tira bientôt de l'erreur où nous étions.
„ *Je dis*, pourſuivit-il, *qu'on m'apporte à*
„ *manger : que les Medecins penſent & di-*
„ *ſent ce qu'ils voudront de l'état où je ſuis,*
„ *je ſçai certainement que je ſuis guéri, &*
„ *que je me porte bien.* Le lendemain le
„ Medecin, nommé Piacenti, vint de
„ grand matin voir le Malade. Il lui tâta
„ le poux ; & l'ayant trouvé ſans fiévre,
„ il demanda aux Jéſuites qui étoient pré-
„ ſens, ſi on lui avoit donné le Viatique.
„ On lui répondit, que l'ayant trouvé
„ mieux, on n'avoit pas jugé à propos
„ de le lui donner. Comme il parut ſur-
„ pris du changement prodigieux qui
„ s'étoit fait en ſi peu de temps, on lui
„ dit que le Malade avoit fait un vœu au
„ Pere Regis. *Ah* ! repliqua-t-il, *quand de*
„ *tels perſonnages ſe mêlent de nos malades,*
„ *les guériſons auſſi ſoudaines & auſſi entieres*
„ *que celle-cy, ne doivent pas paroître étran-*
„ *ges.* J'atteſte, ajoûte Colſaët, que tout
„ ce que je viens de dire eſt la pure verité.
„ En foi de quoi j'ai ſigné ce papier, le
„ 28. Avril de l'an 1713. Guillaume Col-
„ ſaët de la Compagnie de JESUS. Le
„ P. Serra étant guéri dit trois Meſſes en

l'honneur de la Sainte Trinité, ainſi « qu'il l'avoit promis. Outre cela il fit fai- « re un Portrait du Pere Regis, qui ſe « garde encore aujourdhuy dans la Mai- « ſon Profeſſe de Rome. «

A quelques années de-là, le même Pere Jean André Serra fut attaqué d'une hydropiſie mortelle, qui l'obligea à paſſer quarante jours & quarante nuits aſſis dans une chaiſe ſans dormir, que quelques momens, où la nature accablée ſe laiſſoit aller au ſommeil. Les jambes lui enflerent d'abord, puis l'eſtomach & la poitrine. L'hydropiſie étant entierement formée, le mal s'accrut tellement qu'il ne laiſſa plus d'eſperance de guériſon. Tout ſecours humain manquant au Malade, il eut recours à celui dont il avoit déja éprouvé la puiſſante protection. Il baiſa pluſieurs fois une Relique du Serviteur de Dieu, il la mit ſur ſa poitrine & ſur ſa tête, aprés quoi il s'endormit. Vers minuit il ſe fit une évacuation ſi abondante, & en même temps un changement ſi merveilleux, que les Médecins aſſurerent qu'il n'y avoit plus rien à craindre, & dés le jour ſuivant il recouvra une ſanté parfaite. Tous les Jéſuites de la Maiſon Profeſſe de Rome,

furent témoins de ce double miracle: quelques-uns d'entre eux qui vivent encore, m'ont proteſté que nul de la Maiſon n'avoit douté de la verité, ni de l'un, ni de l'autre. Le Pere Jean André Serra fit faire un ſecond Portrait du Serviteur de Dieu, qu'il envoya au College d'Arezzo, dont on faiſoit alors l'ouverture.

Dieu a voulu que ſon Serviteur fût connu & honoré, juſqu'au de-là des mers & dans le nouveau Monde.

Dans le Canada.

A Quebeck Angelique Brugiere n'ayant point d'enfans, s'étoit dévoüée de concert avec ſon mari au ſervice des Religieuſes Hoſpitalieres. Un jour elle ſe heurta ſi fortement la tête contre le manteau d'une cheminée, qu'il lui ſortoit une grande abondance de ſang avec de très violentes douleurs. Le mal augmenta de telle ſorte, qu'elle vint à vomir du ſang corrompu. Le 9. Decembre 1695. on déſeſpera entierement de ſa vie. Une Religieuſe qui réveroit particulierement le Serviteur de Dieu, lui fit une Neuvaine pour la ſanté de la Malade. Le cinquiéme jour de la Neuvaine, le mal empirant toujours, on lui donna l'Extrême onction, & les Médecins jugerent qu'elle ne

paſſeroit pas le lendemain. La charitable Religieuſe ne perdit pas courage pour cela : elle eſpera d'autant plus qu'il y avoit moins à eſperer. Pleine de confiance elle appliqua au cou de la Malade une image du Serviteur de Dieu avec un petit Reliquaire, où il y avoit quelques grains de la poudre de ſon Tombeau. La Malade fut encore quatre jours dans une eſpece d'agonie. La fervente Religieuſe malgré tous les ſignes de mort évidens qui ôtoient toute eſperance, continuoit ſes prieres avec la même ferveur. Le dernier jour de la Neuvaine ſur le ſoir, la Malade ſe trouva plus mal, ſa foibleſſe & ſes douleurs augmenterent au point qu'on crut pluſieurs fois qu'elle alloit rendre l'eſprit. Ce qui allarma fort, fut un grand cri qu'elle jetta vers minuit, & qu'on regarda comme un dernier effort de la nature. Il lui prit enſuite un tremblement qui fut ſuivi de ſueurs abondantes, de palpitations de cœur, & enfin de convulſions qui parurent les derniers ſymptômes de l'agonie.

Les Religieuſes ne doutant pas que ſa derniere heure ne fût arrivée, lui mirent un Cierge beni entre les mains, &

lui ſuggeroient les actes de piéte qu'on a coûtume d'inſpirer aux mourans, lorſque tout à coup au grand étonnement de ceux qui étoient preſens, *Tout cet appareil de mort eſt inutile*, dit-elle avec un viſage ſerein, *je ſuis guérie*. On la pria de raconter ce qui lui étoit arrivé. *Lorſque je ſouffrois le plus*, dit-elle, *le Pere Regis m'a apparu; & comme j'avois les yeux fixement attachez ſur lui; Ayez bon courage, m'a-t'il dit, il a plû à la divine Bonté de prolonger vos jours. Il m'a touché enſuite la tête avec une croix qu'il tenoit à la main, & c'eſt ce qui m'a fait jetter un grand cri.*

A peine eut-elle proferé ces paroles, qu'elle s'endormit, & paſſa le reſte de la nuit dans une grande tranquillité. On la trouva parfaitement guérie à ſon réveil, & s'étant levée elle alla communier dans l'Egliſe. Auſſitôt que le bruit de ſa gueriſon ſe fut répandu dans la ville, les Habitans fondirent en foule au Monaſtere: on ne pouvoit ſe laſſer de voir debout & dans une ſanté parfaite, une femme qui s'étoit trouvée le jour précedent juſqu'à la nuit dans les convulſions & les combats de la derniere agonie. Les jours ſuivans on la vit viſiter toutes les Egliſes de la Ville,

pour rendre graces à Dieu & à ſon liberateur.

Je paſſe de l'Amerique à Goa dans l'Aſie où le Ciel a voulu faire auſſi éclater la ſainteté de Regis, & c'eſt parlà que je finirai le recit des miracles que Dieu a operez par ſon interceſſion.

A Goa dans les Indes.

Un jeune fille accablée de pluſieurs maladies mortelles, languiſſoit depuis longtemps ſans aucune eſperance d'en revenir. Elle implora ſouvent la protection de ſaint François Xavier, mais ſans en tirer aucun ſecours : comme ſi cet Apôtre eût voulu partager dans l'Inde même la gloire de faire des miracles, avec un de ſes freres, & ſon plus parfait imitateur dans l'Apoſtolat. En effet, la Malade ayant invoqué avec une vive confiance le Bien-heureux Regis, le lendemain comme elle entendoit la Meſſe, elle ſentit ſes forces revenir, & ſe trouva entierement délivrée de ſes maux.

En conſiderant cette ſuite continuelle de miracles qui ſe ſont faits conſtamment par l'interceſſion de Regis, depuis le temps de ſa mort juſqu'à nos jours, qui n'admirera la Bonté divine envers un ſimple Miſſionnaire, dont

elle ſe plaît à faire voler le nom & la gloire d'un Monde à l'autre ?

On procede à ſa Canoniſation.

Armand de Bethune Evêque du Puy, qui ſe croyoit redevable à Regis de pluſieurs graces ſingulieres, voyant que la tendre & reſpectueuſe pieté des Peuples envers le Serviteur de Dieu croiſſoit tous les jours par cette multitude de prodiges, penſa tout de bon à procurer ſa Canoniſation : & pour ne rien faire que ſelon les regles de l'Egliſe, il ordonna l'an 1676. qu'il ſeroit fait une Information juridique des vertus & des miracles du ſaint Homme. Comme le Prelat fut alors député de la Province pour porter au Roy le cahier des Etats de Languedoc, il commit le ſoin de l'Information à Melchior de Chabanes ſon Grand Vicaire. Celui-ci accompagné de Jacques le Breton Docteur de Sorbonne, & de Maurice le Blanc Docteur en Droit Canon, reçût juridiquement la Dépoſition des perſonnes du Puy les plus recommandables par la naiſſance & par la probité, qui ayant traitté familierement avec Regis pendant pluſieurs années, avoient une connoiſſance plus diſtincte des particularitez de ſa vie.

Ces témoins au nombre de vingt-un,

atteſterent avec ſerment ſur les ſaints Evangiles, les actes heroïques de vertu qu'ils avoient vû faire au Serviteur de Dieu. On joignit à cela pluſieurs miracles bien authentiques : & le Vicaire General avec les deux Docteurs qui lui avoient été aſſociez, dreſſa de tout un Procés verbal, que l'Evêque envoya l'année ſuivante à la ſacrée Congregation des Rits.

Le Roy, les Evêques, les Villes & la Nobleſſe du Languedoc la demandent au Pape.

Ces premieres démarches engagerent les Villes qui avoient reçû de Regis des faveurs particulieres, à demander la Canoniſation de leur Bienfaiteur. Elles écrivirent à Innocent XII. & leurs Requêtes furent appuyés de celles du Roy, du Cardinal de Bonzi, de vingt-deux tant Archevêques qu'Evêques, des Députez de quarante Villes & de toute la Nobleſſe de Languedóc. Innocent XII. permit que la Cauſe fût propoſée à la ſacrée Congregation des Rits, & nomma pour Ponent, c'eſt-à-dire pour Rapporteur & Directeur de la Cauſe, Monſeigneur l'Eminentiſſime Cardinal Imperiale. Ce choix fut un heureux préſage du ſuccés de cette importante affaire, qu'il a conduite avec autant de zele & d'application que de prudence & de capacité.

Innocent XII. étant mort, Clement XI. touché des vertus éclatantes du ſaint Homme, des prieres ardentes des Peuples, & ſur tout des vives ſollicitations de Sa Majeſté très-Chrétienne, commit l'an 1702. l'Archevêque de Vienne & les Evêques du Puy & de Valence, dans les Dioceſes deſquels le Serviteur de Dieu a paſſé la plus grande partie de ſa vie, pour faire une recherche exacte de ſes vertus.

Examen des vertus du Bienheureux.

Ces trois Prelats munis de l'autorité Apoſtolique, ſe tranſporterent ſur les lieux, où Regis avoit fait la Miſſion; & après avoir interrogé juridiquement pluſieurs témoins irréprochables, ils dreſſerent un nouveau Procés verbal des vertus & des miracles du ſaint Homme. Les deux Procés verbaux ayant été examinez avec la derniere rigueur, & approuvez par la Congrégation des Rits, le Pape donna à environ vingt Cardinaux & à autant de Conſulteurs tant Prélats que Religieux, la commiſſion d'examiner avec ſoin les vertus qui y étoient expoſées, reſervant à un autre temps l'examen des miracles. Ces Cardinaux & ces Conſulteurs ont tenu pendant dix ans pluſieurs Congrégations ordinaires & extraordinaires, pour pré-

parer & pour éclaircir les matieres ; & ils ont diſcuté pendant tout ce temps-là avec la critique la plus rigide, les faits rapportez dans les deux Procés. De ſon côté le Comte de Lambertinis Promoteur de la Foy, Prelat d'une profonde capacité, s'eſt acquitté avec ſoin du devoir de ſa charge, faiſant naître des difficultez infinies tant ſur les actions que ſur les preuves, épluchant tout, combattant tout. On a oppoſé à ſes objections, écritures ſur écritures ; parce qu'à peine avoit-on levé un doute, qu'il en formoit un nouveau.

Après une ſi longue & ſi laborieuſe diſcuſſion, le 15. Mars 1712. le Pape ſe fit rendre compte de tous ces examens dans une Congrégation tenuë en ſa préſence, où tous les Cardinaux & tous les Conſulteurs d'un ſentiment unanime, déclarent qu'ils jugeoient que les vertus du ſaint Homme rapportées dans les deux Procés, étoient inconteſtablement prouvées, & qu'elles ſe trouvoient en un degré heroïque. Le Pape non content d'avoir entendu leurs ſuffrages, a voulu étudier lui-même à fond la matiere ; & enfin ayant imploré le ſecours divin, le ſaint Jour de

Le Pape déclare qu'il les a pratiquées dans le degré heroïque.

Pâques 27. Mars 1712. après avoir celebré avec ſa pieté ordinaire les divins Myſteres dans la Baſilique du Prince des Apôtres, il prononça par un Decret ſolemnel, que le Pere Jean-François Regis avoit pratiqué dans un degré heroïque les trois vertus Theologales, la Foy, l'Eſperance & la Charité, & les quatre vertus Cardinales, la Prudence, la Juſtice, la Force & la Temperance. Le Decret eſt conçû dans les termes ſuivans.

DECRET

Touchant les vertus du B. REGIS, *donné par Nôtre Saint Pere le Pape, le 27. de Mars de l'année* 1712.

NOtre ſaint Pere le Pape après avoir ſolemnellement celebré la Meſſe le jour de Pâques, Fête de la Reſurrection de Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, ne fut pas plûtôt retourné chez lui dans ſon Palais du Vatican, qu'il nous appella avant ſon dîner, Monſieur l'Avocat Proſper de Lambertinis Promoteur de la Foy, & moi ſouſſigné Protonotoire Apoſtolique, faiſant maintenant les fonctions de Secretaire de la Sacrée Congregation des

Rits ; & nous a dit, qu'on avoit proposé les jours precedens, à ſçavoir le 15. du mois courant, dans la Congrégation qui s'étoit tenuë en préſence de Sa Sainteté, une Cauſe du Diocéſe de Vienne en France, qui concerne la Beatification & Canoniſation du Venerable Serviteur de Dieu Jean-François Regis de la Compagnie de JESUS; & qu'après y avoir bien examiné, *S'il étoit certain que ce Serviteur de Dieu eût poſſedé dans un degré heroïque les vertus qu'on appelle Theologales, à ſçavoir la Foy, l'Eſperance & la Charité ; & celles qu'on nomme Cardinales, qui ſont la Prudence, la Juſtice, la Force & la Temperance, & toutes les autres vertus qui ont du rapport & de l'union avec les unes & les autres :* qu'à cet égard & pour la Beatification & Canoniſation dont il s'agit, Sa Sainteté avoit d'abord réſolu de ſuſpendre & de differer à porter ſon jugement definitif, afin d'avoir le temps d'implorer auparavant dans une affaire ſi délicate & ſi importante, le ſecours du Ciel ; mais qu'ayant demandé à Dieu dans ſes très-humbles prieres, ſpecialement dans ce jour de la glorieuſe Reſurrection du Sauveur du Monde, de l'éclairer de ſes divines lumieres, Sa Sain-

teté nous a fait connoître expreſſément, que s'en rapportant & s'en tenant aux ſuffrages de la Congregation, ſans apporter aucun autre ulterieur délai ni examen, Elle veut qu'on publie ſur la queſtion propoſée, que Sa Sainteté a répondu d'une maniere affirmative, & nous a commandé de declarer en ſon nom, qu'*il eſt conſtant que le Venerable Pere Jean-François Regis a poſſedé toutes les ſuſdites vertus dans un degré heroïque*. Et ainſi, &c.

Et étoit ſigné,

Au lieu † du Sceau.

C. COLLICOLA, Protonotaire Apoſtolique, exerçant maintenant la Charge de Secretaire de la Sainte Congregation des Rits, pour celui qui la poſſede en titre.

Ce Decret eſt d'autant plus glorieux au Bienheureux Jean-François Regis, qu'il y a près de cinquante ans que le Saint Siege n'a approuvé dans le degré heroïque les vertus d'aucun Serviteur de Dieu, bien que la ſacrée Congrega-

tion des Rits ait examiné pendant ce temps-là les vertus de plusieurs grands hommes morts en opinion de Sainteté.

Le Decret dont il s'agit, ayant été rendu en faveur des vertus de Regis, Sa Sainteté ordonna de proceder à l'examen des miracles. Je ne puis m'empêcher de m'élever ici contre l'une des plus injustes calomnies des Protestans contre l'Eglise Romaine, qu'ils accusent de mettre trop facilement les hommes vertueux au rang des Saints, & d'en multiplier le nombre sans beaucoup de discernement. Pour détruire cette calomnie, il suffit de dire que depuis Alexandre III. qui occupoit le Siege de de S. Pierre vers le milieu du douziéme Siecle, c'est-à-dire, depuis environ 700. ans, à peine compte-t'on soixante-dix de ses enfans, à qui elle ait decerné les honneurs sacrez, au lieu qu'avant ce temps là & dés le premier âge de l'Eglise, les Evêques conjointement avec le Peuple, en canonisoient dans chaque siecle un très-grand nombre. Examen des miracles.

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de faire rendre un culte religieux à quelque Serviteur de Dieu, le Saint Siege est d'une

exactitude ſi ſcrupuleuſe dans l'examen qu'il fait de ces vertus, & d'une rigueur ſi ſevere dans le jugement qu'il en porte, que quand il ſeroit deſtitué de l'aſſiſtance divine, il ſeroit impoſſible, à en juger ſelon les regles de la prudendence humaine, qu'il ſe trompât dans ſes déciſions ſur ce point. Non content d'une vertu diſtinguée dans les hommes qu'il canoniſe, il exige une vertu heroïque; & quelque diligence qu'il apporte pour s'aſſurer de cette heroïcité par la dépoſition authentique de pluſieurs témoins oculaires & irreprochables, il veut que les témoignages que les hommes en rendent, ſoit confirmé par celui de Dieu même. Ainſi ce n'eſt pas aſſez que les hommes atteſtent avec ſerment pluſieurs actes heroïques des vertus les plus ſublimes, il faut que Dieu autoriſe leur témoignage, & s'en explique lui-même par la voïe des miracles.

Combien cet examen eſt exact & rigoureux.

Il ne faut pas au reſte s'imaginer, que le S. Siége admette ſans choix toute ſorte de miracles: il n'y a ſorte de précautions dont il n'uſe, pour diſcerner les vrais d'avec les faux. D'environ cent miracles qui furent propoſez à la ſa-

crée Congrégation pour la Canoniſation d'un Saint des derniers ſiecles, il n'en approuva qu'un ſeul ; & la Canoniſation fut ſuſpenduë juſqu'à ce qu'il plût à Dieu d'en operer de nouveaux par ſon interceſſion.

Voici ce que j'ai appris ſur ce ſujet, de la bouche d'une perſonne de la plus grande conſideration, & dont le témoignage en vaut pluſieurs autres. Un Gentilhomme Anglois étant venu à Rome, il arriva, je ne ſçai comment, qu'un Prelat Romain avec qui il étoit en liaiſon, lui donna à lire un Procés qui contenoit la preuve de pluſieurs miracles. Le Proteſtant le lut avec beaucoup d'attention & de plaiſir. Puis en le rendant : *Voilà certainement*, dit-il, *la plus ſûre maniere de prouver les miracles. Si tous ceux que l'on reçoit dans l'Egliſe Romaine, étoient établis ſur des preuves auſſi évidentes & auſſi authentiques que ceux-cy le ſont, nous n'aurions aucune peine à y ſouſcrire ; & par-là vous vous ſauveriez de toutes les railleries que nous faiſons de vos prétendus miracles. Eh bien*, repliqua le Prelat, *ſçachez que de tous ces miracles qui vous paroiſſent ſi avérez & ſi bien appuyez, aucun n'a été admis par la Congregation des Rits, parce qu'ils n'ont*

pas paru ſuffiſamment prouvez. Le Proteſtant etonné de cette réponſe, qu'il n'attendoit pas, avoüa qu'il n'y avoit qu'une aveugle prévention qui pût combattre la Canoniſation des Saints; & qu'il ne ſe ſeroit jamais figuré que l'attention de l'Egliſe Romaine allât ſi loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles.

Pour revenir aux miracles du Bienheureux Jean-François Regis, M. le Promoteur de la Foy en a fait une critique très ſévere. Environ vingt Cardinaux & autant de Conſulteurs, Prelats & Religieux, les ont examinez pendant trois ans avec un ſoin infini; & ce n'eſt qu'après la plus rigoureuſe diſcuſſion que Sa Sainteté en a approuvé autant qu'il en falloit pour la Beatification du Serviteur de Dieu. J'en joins ici le Decret.

DECRET

Touchant les Miracles du Bienheureux REGIS.

LE Dimanche de la Quaſimodo 28. d'Avril 1715. ſur les onze heures du matin, Nôtre S. Pere le Pape Cle-

ment XI. a mandé au Palais Quirinal M. Proſper de Lambertini Promoteur de la Foy, & moi ſouſſigné Viceſecretaire de la Congregation des ſacrez Rits, & nous a dit que dernierement, à ſçavoir le 2. du courant, dans une Congregation tenuë en préſence de Sa Sainteté, Monſeigneur le Cardinal Imperiali avoit propoſé une Cauſe du Dioceſe de Vienne en France, concernant la Beatification & la Canoniſation du Venerable Serviteur de Dieu Jean-François Regis, Prêtre Religieux de la Compagnie de JESUS; & que la queſtion, *S'il conſtoit des Miracles faits après ſa mort, dans le cas & pour l'effet dont il s'agit*, y ayant été agitée, Sa Sainteté avoit à la verité entendu tous les ſuffrages, mais qu'Elle avoit differé de prendre ſa réſolution, pour implorer auparavant ſelon ſa coûtume le ſecours du Ciel dans une affaire ſi importante. Ce qu'ayant fait maintenant, ſur tout pendant la Semaine ſainte & les Fêtes de Pâques, pendant leſquelles S. S. avoit ſupplié avec plus d'inſtance le ſouverain Pere des lumieres, de l'éclairer d'enhaut, Elle ne veut pas differer plus long-tems de rendre publique ſa réſolution. C'eſt-pourquoi Elle nous a donné

ordre de publier le Decret par lequel Elle a déclaré, *qu'il conſte de deux miracles du troiſiéme genre a ſçavoir du premier, qui eſt celui de la gueriſon ſoudaine de Jeanne Marie Peret Religieuſe, d'une paralyſie inveterée de tous les membres inferieurs, & d'une hydropiſie tympanite; & du quatriéme, qui eſt celui de la gueriſon ſubite de Jean Gaſpar Montercimar de la ville duPuy, d'une prodigieuſe deſcente de boyaux.*

F. Card. DE ABDUA Præfect.

A la place † du Sceau.

M. TEDESCHI, Evêque de Lipari, Viceſacretaire de la Congregation des ſacrez Rits.

DECRET

DECRET

Pour la Beatification du Bien-heureux JEAN-FRANÇOIS REGIS.

MOnseigneur le Cardinal Imperiali ayant dés le 15. de Mars 1712. proposé une Cause du Dioceſe de Vienne en France, concernant la Beatification & Canoniſation du Venerable Serviteur de Dieu Jean-François Regis, Prêtre Religieux de la Compagnie de JESUS dans une Congregation generale tenuë en préſence de Nôtre Saint Pere le Pape Clement XI. où aprés qu'on eut agité la queſtion, *S'il conſtoit dans le cas & pour l'effet dont il s'agit, de l'heroicité des vertus de ce Serviteur de Dieu, tant de celles qu'on nomme Theologales qui ſont la Foy, l'Eſperance & la Charité, que de celles qu'on appelle Cardinales, qui ſont la Prudence, la Juſtice, la Force & la Temperance, & de celles qui ſont liées aux unes & aux autres*, Sa Sainteté decerna le 27. du même mois de Mars, *qu'il conſtoit des vertus tant Theologales que Cardinales dans un degré heroïque, &c.* Enſuite dans une Congregation generale tenuë en préſence de Sa

Sainteté le 2. d'Avril 1715. on agita une autre queſtion dans la même Cauſe, à ſçavoir, *S'il conſtoit des miracles faits après la mort du Serviteur de Dieu, dans le cas & pour l'effet dont il s'agit; & le* 28. du même mois Sa Sainteté prononça *qu'il conſtoit de deux miracles du troiſiéme genre; ſçavoir, du premier qui eſt celui de la gueriſon ſoudaine de Jeanne Marie Peret Religieuſe, d'une paraliſie inveterée de tous les membres inferieurs, & d'une hydropiſie tympanite; & du quatriéme, qui eſt celui de la gueriſon ſubite de Jean Gaſpar de Montercimar de la ville du Puy, d'une prodigieuſe deſcente de boyaux.* Enfin dans une autre Congregation generale tenuë en préſence de Sa Sainteté le 3. Mars de cette année, Monſeigneur le Cardinal Imperiali ayant propoſé la queſtion, *Si après l'approbation des vertus & de deux miracles, on pouvoit ſûrement proceder à la Beatification du Serviteur de Dieu;* la Congregation opina tout d'une voix pour *l'affirmative*. Mais Nôtre Saint Pere le Pape differa ſelon la coûtume, de prendre ſa réſolution; afin que dans une affaire ſi importante & qui demande la plus grande maturité, il pût tant par ſes prieres que par celles des autres, implorer le ſecours de la divine lumiere.

Tout pleinement executé, Sa Sanctetè a mandé en ſon Palais le jour cy-deſſous marqué, M. Proſper de Lambertinis Promoteur de la Foy, & moi Secretaire de la Congregation des Rits; & afin que les Fidelles puiſſent rendre publiquement un culte religieux audit Serviteur de Dieu Jean-François Regis, & que la Compagnie de JESUS, dont il étoit, qui d'ailleurs a rendu de très-grands ſervices à l'Egliſe Catholique, reçoive de jour en jour un nouvel éclat de cette nouvelle lumiere, S. S. nous a ordonné d'expedier & de publier ce preſent Decret de la Beatification du même Serviteur de Dieu Jean-François, laquelle ſera faite en ſon temps par des Lettres Apoſtoliques en forme de Bref avec les conceſſions ordinaires. Ce 7. Mai 1716.

F. CARD. DE ABDUA Præf.

A la place † du Sceau.

N. M. TEDESCHI Evêque de Lipari, Secret. de la Congr. des ſacrez Rits.

BEATIFICATION

Du ſerviteur de Dieu JEAN-FRANÇOIS REGIS, *Prêtre Religieux de la Compagnie de* JESUS; *avec la permiſſion d'en dire la Meſſe, & d'en reciter l'Office en certains lieux.*

CLEMENT PAPE XI.

LE Saint Eſprit nous avertit qu'on doit un tribut de loüanges à ces hommes glorieux, qui riches en vertus ſe ſont rendus illuſtres dans leurs Nations, c'eſt-à-dire, aux Saints & aux Elus du Seigneur, que la divine Bonté a pris plaiſir d'orner des dons les plus éclattans de ſes differentes graces. Et certes il eſt bien juſte que les Fidelles s'empreſſent d'honorer ceux que le ſouverain Juge couronne dans le Ciel d'une gloire immortelle, & dont il atteſte la ſainteté ſur la terre par les miracles qui ſuivent leur mort; afin que les peuples racontent leur ſageſſe, & que l'Egliſe publie leurs loüanges. Comme parmi ces hommes illuſtres la divine Providence a fait éclatter par

tout la gloire du Serviteur de Dieu Jean-François Regis, Prêtre Religieux de la Compagnie de JESUS, lequel revêtu de la vertu d'enhaut, & portant le joug du Seigneur dés ſa jeuneſſe, a toûjours uni l'auſterité de la penitence avec la candeur de l'innocence; homme vraiment Apoſtolique, dont l'Eſprit Saint a ſans ceſſe dilaté le cœur, afin qu'il ſe montrât en tout, comme il a fait, un digne Miniſtre du Seigneur, par beaucoup de patience dans les tribulations, dans les beſoins, dans les extrêmes afflictions, ſous les coups, parmi les travaux, par les veilles & par les jeûnes, par la ſcience, par la douceur, & ſur tout par une charité ſincere pour Dieu & pour le prochain, de laquelle il fut merveilleuſement embraſé; Nous manquerions aux devoirs du Pontificat où il a plû au Seigneur de nous élever, quoique cette dignité ſoit fort au deſſus de nos merites & de nos forces, ſi nous n'employons le pouvoir que nous avons reçû d'en-haut, à augmenter le culte & la vénération de ce Serviteur de Dieu, pour la gloire du Seigneur, pour l'ornement de l'Egliſe Catholique, & l'édification du peuple Chrétien. Ayant donc

examiné & pesé avec soin & maturité toutes les procedures & informations juridiques faites par nos venerables Freres les Cardinaux de la Congregation des sacrez Rits sur la sainteté & les vertus heroïques du Serviteur de Dieu Jean-François, & sur les miracles qu'on assuroit que Dieu avoit faits par son intercession; & pour manifester aux hommes sa sainteté; Nous avons fait encore assembler devant Nous cette même Congregation, qui après avoir pris l'avis des Consulteurs, a jugé d'un commun consentement, que nous pouvions, quand bon nous sembleroit, déclarer Bienheureux ce Serviteur de Dieu avec les concessions ordinaires.

C'est-pourquoi ayant égard, comme la bonté paternelle le demande, aux pieuses instances de plusieurs de nos venerables Freres Archevêques & Evêques de France, particulierement du Languedoc, de nos chers Fils les Magistrats, Seigneurs & Peuples de la même Province, de toute la Compagnie de JESUS, lesquelles instances le Roi très-Chrétien Loüis XIV. de glorieuse memoire, avoit bien voulu appuyer de ses prieres: NOUS ACCORDONS, de l'avis

& du conſentement des Cardinaux cy-deſſus marquez, par l'Autorité Apoſtolique & la teneur de ces Préſentes, que ledit Serviteur de Dieu Jean-François Regis ſoit déſormais appellé Bienheureux ; que ſon Corps & ſes Reliques ſoient expoſez à la veneration des Fidelles (ſans neanmoins qu'on puiſſe les porter aux Proceſſions) ; que dans ſes images il ſoit repreſenté couronné de rayons ; & que chaque année le 24. de Mai on en recite l'Office, & qu'on en diſe la Meſſe de Confeſſeur non Pontife, ſuivant les rubriques du Breviaire & du Miſſel Romain ; le 31. de Decembre, jour auquel le Serviteur de Dieu a rendu l'eſprit à ſon Createur, & pluſieurs autres ſuivans, comme l'on ſçait, ſe trouvant occupez. Au reſte, ce n'eſt que pour les lieux cy-deſſous nommez, que nous accordons à tous les Fidelles de l'un & de l'autre ſexe qui ſont obligez au Breviaire, tant Seculiers que Reguliers, de reciter l'Office de ce Serviteur de Dieu, & d'en dire la Meſſe ; à ſçavoir, dans le bourg de Fontcouverte du Dioceſe de Narbonne, lieu de ſa naiſſance ; dans le village de la Louveſc du Dioceſe de Vienne en Dauphiné, où il eſt

mort, & où ſon corps repoſe; & dans la ville du Puy, où il avoit fixé ſa demeure pluſieurs années avant ſa mort. Nous ACCORDONS la même grace à toute la Compagnie de JESUS, & quant à la Meſſe, aux Prêtres qui viendront la célebrer dans les Egliſes de cette Compagnie.

DE PLUS Nous accordons pour la premiere année ſeulement, à compter du jour de la datte de ces Preſentes, & pour les Indes, du jour qu'elles y arriveront, le pouvoir de célebrer dans leſdits bourg, village & ville, & dans ladite Compagnie, la Céremonie de la Béatification du même Serviteur de Dieu, avec l'Office & la Meſſe ſous le rit de Double majeur, le jour qui ſera aſſigné par les Ordinaires & déclaré dans ſix mois; après toutefois que cette Céremonie aura été faite dans l'Egliſe de Saint Pierre de Rome: pourquoi Nous aſſignons le 24. du preſent mois de Mai. Et ce nonobſtant toutes Conſtitutions & Ordonnances Apoſtoliques & Decrets pour empêcher le culte, & à ce contraires.

VOULONS auſſi que même foi ſoit ajoûtée par tout, tant en Jugement que

hors de Jugement, aux Copies des Presentes même imprimées, pourvû qu'elles ſoient ſouſcrites de la main du Secretaire de la ſuſdite Congregation, & ſcellées du ſceau du Prefet de ladite Congregation, que l'on auroit à l'Original, s'il étoit repreſenté. Donné à Rome à Sainte Marie Majeure, ſous l'Anneau du Peſcheur, le 8. de Maï 1716. De nôtre Pontificat le 16.

F. CARD. OLIVIERI.

ADDITION.

LE Public a vû depuis peu avec étonnement dans la gazette d'Hollande que le Bien-heureux Jean-François Regis n'étoit pas mort Jesuite mais Vicaire d'un village de Provence.

Quelque extravagante que soit une pareille proposition, puisque ce Saint Jesuite n'a jamais mis le pied en Provence & qu'il y a encore des personnes dans le Velay qui l'ont vû jusqu'à la fin de ses jours, faisant la Mission avec un compagnon Jesuite.

Cependant comme certaines gens affectent de repandre cette opinion dans le Public, & qu'ils sont venus à bout d'en infatuer bien des gens sur la parole du trop credule Gazetier d'Hollande; pour détruire un préjugé si injuste, on a mis ces deux pieces à la fin de ce volume en faveur de ceux de la bonne foy desquels on a abusé.

Copie de la lettre circulaire du Bien-heureux Pere Jean-François Regis, écrite par le Pere Ignace Arnoux Recteur du College du Puy au Pere Jean Roulion Recteur du College d'Aubenas où l'on garde l'original.

CEtte cy est pour assurer V. R. comme il a plû à Dieu d'appeller à soi le P. Jean-François Regis decedé à la Louvesc le dernier jour & la derniere heure de l'an passé. Ce lieu est un village & annexe de Macheville Prieuré uni au College du Puy, où il travailloit ces

Fêtes paſſées pour faire part à nos ſujets du bien qu'il avoir fait aux autres durant quatre mois de Miſſion pendant leſquels il a confeſſé plus de neuf-milles perſonnes, & pluſieurs d'icelles generalement. Le jour de S. Eſtienne ayant confeſſé en ce petit lieu tout le jour & nuit de Noël, tout le jour de S. Jean juſqu'à deux heures aprés midy, & prêché cinq ou ſix fois à la pleine Egliſe de peuple chaque fois, il alla dire la Meſſe; mais aprés la Meſſe ne ſe pouvant remettre à ſon Confeſſional à cauſe que la multitude bien ſerrée ne lui pouvoit donner paſſage, il fut contraint de confeſſer prés l'Autel ceux qui ſe trouverent plus proche de lui, & ce la tête nuë expoſé à une fenêtre, dont ſur le tard il ſe trouva mal, laiſſa l'Egliſe toute remplie; ſe retira en la chambre du Curé, où encore il fut contraint d'en confeſſer une vingtaine auprés du feu. N'en pouvant plus il ſe mit au lit où il á été très charitablement ſecouru du Curé, de nos Peres d'Annonay qui menerent le Medecin & l'Apotiquaire, du College de Tournon par les Peres Chabru & Audibert. Tous les remedes furent inutiles pour chaſſer une pleureſie formée accompagnée d'une Peripumonie qui l'emporta dans cinq ou ſix jours. Un peu devant ſa mort ayant les ſens bien raſſis & bien formés, il dit à nôtre frere Bideau ſon Compagnon qu'il ſe trouvoit plus mal que jamais, & incontinent aprés, ah mon frere! je vois Nôtre Seigneur & Nôtre Dame qui m'ouvrent le Paradis, & il commença de dire; *In manus tuas*: l'ayant fini, il finit auſſi ſa vie, pleuré & regretté de tous. Cette fin me fait croire qu'il eſt au Ciel; neanmoins je prie V. R. de lui faire rendre les ſuffrages

accoutumés. Dans quelques jours je lui envoiray plus au long les merveilles de ſes Miſſions, & les regrets qu'il a laiſſé après ſa mort. Je me recommande fort à ſes SS. SS. & ſuis

de Vôtre Reverence

Du Puy ce 7. Janvier 1641.

Le tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur JGNACE ARNOUX. S. J.

Extrait des Regiſtres, des Baptêmes, Mortuaires & Mariages tenus par Monſieur Bayle Curé de la Louveſc Dioceſe de Vienne en haut Vivarez.

CE dernier jour du mois de Decembre l'An mil ſix cent quarante, environ la minuit eſt decedé en ma Chambre & dans mon lit le Reverend Pere Jean François Regis Jeſuite du Puy, où il avoit été malade ſix jours, & a été enterré le deuxieme Janvier mil ſixcents quarante un dans la Chapelle & au deſſous la grande Cloche de nôtre Egliſe de la Louveſc En foy dé ce me ſuis ſouſſigné ce troizieme du ſuſdit Mois & An.

BAYLE *Curé.*

JE ſouſſigné Vital Gibert Sieur de Chazotte Conſeillier du Roy en l'ancien Baillage de Velay Siege de Montfalcon y habitant, ay l'original du ſuſdit Extrait mortuaire du Reverend Pere Jean-François Regis en mon pouvoir en qualité de Fils heritier de Maître Pierre Gibert Avocat audit Baillage, Icelui Frere & heritier de Monſieur Vital Gibert Prêtre & Curé de l'Egliſe Paroiſſiale de la Louveſc ſucceſſeur dudit Sieur Bayle Curé de ladite Paroiſſe, lequel Sieur Bayle avoit été

Curé de ladite Paroiſſe puis l'Année mille ſix cents trente huit juſqu'à l'année mille ſix cents cinquante, comme il conſte par leſdits Regiſtres qui ſont en mon pouvoir.

Le ſuſdit Extrait mortuaire du Reverend Pere Jean François Regis a été par moi Notaire Royal de la Ville de Montfalcon, Dioceſe du Puy tiré & Collationé ſur l'original des Regiſtres de la ditte Paroiſſe de la Louveſc tenus par ledit feu Sieur Bayle Curé : Leſdits Regiſtres contenant quarante ſix feüillets, ſignés par ledit Sieur Curé, nous ayant été exhibés par ledit Maître Vital Gibert & enſuite par lui retirés & demeurés en ſon pouvoir. Le preſent extrait fait à la Requiſition de Meſſire Jean Reboulh Archiprêtre & Curé de Montregard Dioceſe du Puy en Velay, & à lui delivré pour lui ſervir en ce que de raiſon. Fait ce vingt-unieme jour du Mois de Septembre de l'Année mille ſept cents ſeize.

Signé REBOULH *Archiprêtre & Curé.*

J'ay l'Otiginal en mon pouvoir
Signé GIBERT DE CHAZOTTES.

EXtrait pris & tité ſur ſon propre original à moi Notaire Royal Exibé & à l'inſtant retité par M. Vital Gibert Sieur de Chazottes ci-devant Conſeillier du Roy en l'ancien Bailliage de Montfalcon & par lui retiré après dûë collation faite par moi Notaire Royal ſoubſigné FREYCENON Notaire Royal. Nous PIERRE CHABANACY Sieur de MARNAS Conſeillier du Roy, Juge de la Ville & Viguerie Royale de Montfalcon en Velay Certifions à tous qu'il appartiendra que Maitre Charles Matthieu Freycenon qui a collationné le cy joint

Extrait mortuaire du Reverend Pere Jean-François Regis Jeſuite, eſt Notaire Royal de la preſente Ville & que foy publique eſt & doit être adjoûtée aux actes qu'il reçoit. En foy de quoi nous ſommes ſoubſignés avec nôtre Greffier ce vingt-uniême Septembre mille ſept cents ſeize.

Signé CHABANACY DE MARNAS *Juge ſuſdit.*

Et moi écrivant ſous ledit Sieur Juge.

Signé FREYCENON *Greffier.*

TABLE
DES MATIERES.

LIVRE PREMIER.

NAiſſance du Pere Jean-François Regis. *Page* 3
Le Ciel s'intereſſe à ſa conſervation. 4
Sa mere l'éleve ſaintement. 5
La pureté de ſes mœurs. 6
Sa devotion envers la ſainte Vierge. 8
Il eſt préſervé d'un grand danger- *là même.*
Son zele pour gagner à Dieu ſes condiſciples. 9
Il tombe malade. 11
Il eſt appellé à la Compagnie de Jesus. *là même.*
Il commence ſon Noviciat à Toulouſe l'an 1616. 12
Il fait les vœux de Religion. 18
Il joint l'oraiſon à l'étude. *là même.*
Son exactitude à obſerver les Regles. 19
Il prêche avec beaucoup de fruit dans les villages. 21
Il enſeigne les Lettres humaines au Puy, l'an 1625. 22
Son application à former ſes Ecoliers dans les Lettres & la pieté. 23
Sa charité pour ſes Ecoliers pauvres & malades. 24
Un de ſes Ecoliers eſt gueri par ſes prieres. 25
Il édifie ſes Ecoliers par la ſainteté de ſes mœurs. 26
Ses Ecoliers le reverent comme un Saint. 28
Les Fêtes & les Dimanches il va inſtruire les

peuples de la campagne. 29
Il commence ſes études de Theologie à Toulouſe, l'an 1628. 31
Il reçoit les Ordres ſacrez l'an 1630. 33
Il ſe dévouë au ſervice des peſtiferez. 34
Il commence le troiſiéme an de Noviciat l'an 1631. 36
Il fait une Miſſion dans ſon pays avec beaucoup de fruit. 37
Sa charité pour les pauvres. 38
Le Provincial fait l'éloge de ſa vertu, en écrivant au General. 41
Il eſt appliqué pour toûjours à l'emploi de Miſſionnaire. 43

LIVRE SECOND.

IL convertit une femmeheretique. *Page* 50
Il gagne à Dieu pluſieurs femmes de mauvaiſe vie. *là même.*
Il commence un établiſſement pour les Pechereſſes converties. 53
Il fait la Miſſion à Sommieres & dans tout le Lavonage ſur la fin de l'an 1631. 54
L'ordre qu'il gardoit dans ſes Miſſions. 55
On critique la ſimplicité évangelique de ſes ſermons. 57
Les peuples ſont frappez de la ſainteté de ſa vie. 58
Les grands biens qu'il fait à Sommieres. 60
Son courage pour ſauver une Egliſe du pillage. 62
Il reçoit un ſanglant outrage avec joie. 63
Un Officier heretique eſt édifié de ſon humilité, 66
Le déplorable état où il trouva la Religion

dans le Vivarés. 68
Il accompagne l'Evêque de Viviers dans la visite de son Diocese l'an 1633. 73
Il gagne à Dieu le Comte de la Mothe-Brion. 75
Il conduit un autre Gentilhomme à une haute perfection. 78
Il travaille à regler les mœurs des Curez. 82
Son adresse à ramener les Curez déreglez. 83
Fruits extraordinaires du zele de Regis. 85
Celebre conversion d'une Dame heretique. 86
On forme le dessein de le perdre dans l'esprit de l'Evêque. 89
Il refuse de se justifier. 91
L'Evêque de Viviers est charmé de son humilité. 92
Plusieurs gens de bien prennent sa defense. 93
Le Grand Vicaire le justifie auprés de l'Evêque. 94
L'Evêque le louë publiquement. 95
Il demande à son General la Mission du Canada l'an 1634. 97 98
Il fait plusieurs Missions dans les terres du Comte de la Mothe. 101
Il fait la Mission à Cheylard au commencement de 1635. 102
L'abondance de neige l'oblige à s'arrêter trois semaines dans un lieu desert. 105
Il fait la Mission à Lachau & dans les lieux circonvoisins. *là même.*
Les sentimens du Comte de la Mothe sur ses Missions & sur sa vertu. 108
Il fait la Mission à Privas. 111
L'Evêque de Valence le prie de faire la Mission à Sainte Aggreve. 113
Il écrit une seconde lettre à son General pour

obtenir la Miſſion du Canada. 115
Il va à Sainte Aggreve avec beaucoup de fatigues l'an 1636. 116
Il en bannit les vices qui y regnoient le plus. 117
Sa patience héroïque. *là-même.*
Le ſuccés de la Miſſion de S. André de Fangas & des environs. 119
Son union avec Dieu au milieu des diſtractions de ſes emplois. 122
Il va faire la Miſſion à Marlhes ſur la fin de l'an 1635. 123
Les dangers & les fatigues qu'il eſſuya dans le voyage. 124
Quelques morceaux de ſon manteau gueriſſent deux malades. 126
Eloge que le Curé de Marlhes fait du Serviteur de Dieu. 127
Son General lui refuſe la Miſſion du Canada, & combien il en eſt affligé. 131

LIVRE TROISIE'ME.

EN quel état il trouve la ville du Puy. 134
Il prêche au Puy l'an 1636. & avec quel ſuccés. 136
Un Prédicateur blâme la ſimplicité de ſes diſcours. 137
Son Provincial eſt charmé & touché de la ſainte ſimplicité de ſes diſcours. 138
Il ſoutient par la ſainteté de ſa vie, la ſainteté de ſon miniſtere. 141
Eloge qu'un Benedictin fait de ſa vie toute Apoſtolique. 142
Son ardente charité pour les pauvres. 143

Il forme une societé de Dames charitables pour le soulagement des pauvres. 144
Il pourvoit à tous les besoins de la ville. 146
Sa tendresse particuliere pour les pauvres honteux. 147
Il unit plusieurs Dames entr'elles pour faire subsister les prisonniers. 148
Il entreprend de nourrir tous les pauvres dans une extréme disette. 149
Dieu multiplie jusqu'à trois fois le blé qu'il avoit ramassé. 151
Avec quel zele il assiste les malades. 156
Il dispose une jeune personne à une sainte mort. 157
Son application à secourir les malades abandonnez. 158
Rare exemple de son heroïque charité. 159
Il guérit plusieurs malades. 163
Il convertit un pecheur scandaleux. 170
Sa charité envers un pecheur converti. 172
Plusieurs pecheurs sont convertis par sa douceur. 173
Plusieurs pecheurs sont gagnez à Dieu par sa fermeté. 177
Avec quelle force il combat le blasphême. 180
Il s'oppose avec courage à la profanation des Eglises. 183
Il donne un rare exemple de patience. 184
Il fait sans relâche la guerre à l'impudicité. 185
Il s'expose à la mort pour sauver la pudeur d'une jeune fille. 189
Il convertit & retire du danger plusieurs pechereſſes. 191
Il établit une maison pour les Pechereſſes penitentes. 193
Le Superieur de Regis s'oppose à l'établissement du Refuge, & y consent à la fin. 194. 195

On s'éleve contre le Refuge. 198
On lui défend de prendre ſoin du Refuge, & il obéït. 200
Il ſouffre avec patience les mauvais traitemens de ſon Superieur. *là-même.*
Il reprend le ſoin du Refuge, & lui donne ſa derniere perfection. 204
Il entreprend de défendre le Refuge au peril de ſa vie. 206
La converſion des pecheurs lui attire de grandes perſecutions. Son courage heroïque. 210
On l'accable de coups. 211
On ſe met en devoir de le tuer. *là-même.*
On lui donne un ſoufflet. 212
On le maltraite avec furie. 214
On le charge d'injures atroces. 215
Son courage au milieu de ſes traverſes. 221
Son Superieur prend ſa défenſe, & le juſtifie anprés du General. 222
Le Provincial écrivant au General, fait auſſi l'éloge de la vertu de Regis. 225
Les grands biens qu'il fait au Puy. 226
Toute la ville le revere comme un Saint. 228
Ses extaſes. 229
Il connoit les ſecrets des cœurs. *là même.*
Il eſt favoriſé du don de prophetie. 230
L'eſtime que l'Evêque du Puy & ſon Grand-Vicaire avoient pour lui. 238

LIVRE QUATRIE'ME.

IL fait la Miſſion à Fay & aux environs, l'an 1636. *Page* 242
Il guerit deux avengles. 244
On accourt de toutes parts à ſes Sermons ; & quel en étoit le fruit. 245

Il entreprend la converſion d'un pecheur ſcandaleux. 247
Punition d'un pecheur endurci. 248
Il va commencer la Miſſion à Marles ſur la fin de 1637. 253
Eloge que le Curé de Marles fait de ſa vie Apoſtolique. 255
Le Curé tâche en vain de moderer ſon travail & ſes auſteritez. 256
Le Recteur lui ordonné d'obéïr au Curé. 257
Il eſt ſouvent ravi en extaſe. 257. 258
Il chaſſe le malin Eſprit. 258
Il opere pluſieurs autres merveilles à Marles. 259
Il fait la Miſſion en divers lieux avec le même fruit, 261
Le Curé de Vourcy lui reproche ſon travail exceſſif. 264
Pendant l'hyver de 1638. il fait la Miſſion à Monregard. 265
Il convertit Madame de Romezin, Calviniſte. 266
Dépoſition de Loüiſe de Romezin ſur ſa ſainteté. 277
Il fait la Miſſion aux environs de Monregard ſur la fin de l'an 1639. 282
Il commence la Miſſion à Monfaucon au commencement de l'an 1640. 283
Il ſe conſacre au ſervice des peſtiferez. 284
Il s'expoſe à la mort ſans ménagement. 285
Le Curé lui ordonne d'abandonner le ſoin des peſtiferez. 287
Il ſort de la ville avec une amere affliction. 288
Il délivre la ville de la peſte par ſes prieres. 289
Il aſſiſte les peſtiferez à Monregard. 290
Il retourne à Monfaucon, & y reprend les

exercices de la Miſſion. *là-même.*
Il eſt obligé d'interrompre une ſeconde fois la Miſſion de Monfaucon. 291. 292
Il obtient de ſon General la permiſſion d'employer ſix mois de l'année aux Miſſions de la Campagne. 292
Dieu lui inſpire le deſſein de former une ſocieté de Miſſionnaires. 295
Il recommence la Miſſion à Monfaucon pendant l'automne de l'an 1640. 298
Il paſſe de Monfaucon à Rocoulles & à Veirines. 300
Il connoît par une lumiere divine, que ſa derniere heure eſt proche. 302
Il entre en retraite pour ſe préparer à la mort. 304
Il va à la Louveſc, & ce qu'il ſouffre dans le voyage. 306. 307
Il paſſe la nuit dans une maſure, & il y tombe malade d'une pleureſie. 308
Il commence la Miſſion à la Louveſc tout mourant qu'il étoit. 309
L'excés de ſes derniers trayaux. *là-même.*
Abſolument épuiſé il tombe en défaillance. 310
Il fait une Confeſſion génerale, & quelle eſt l'innocence de ſa vie. 311
Il reçoit les derniers Sacremens. *là-même.*
Il deſire de mourir dans une étable. 312
Jeſus & Marie lui apparoiſſent. *là-même.*
Sa Mort. 313
Combien il eſt regretté des peuples. 314
A quel point il eſt reveré aprés ſa mort. 316
La ville du Puy eſt conſternée de ſa mort. 319
La devotion de la ville du Puy envers lui. 321. 322

LIVRE CINQUIE'ME.

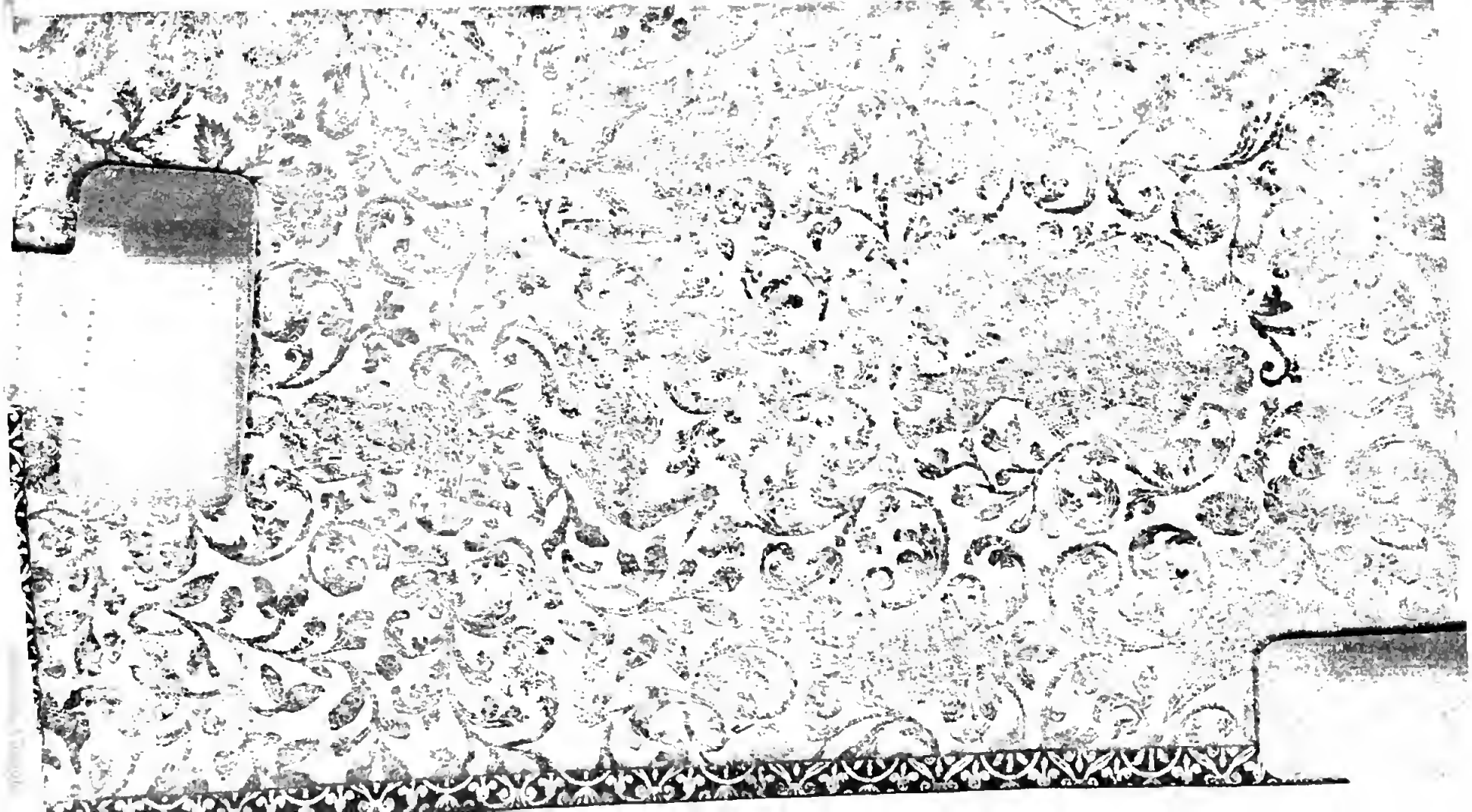
SA charité envers Dieu. *Page* 324
Son union avec Dieu. 327
Sa devotion envers l'Euchariſtie. 329
Sa confiance en Dieu. 331
Son zele pour le ſalut des ames. 337
Son tendre amour pour les pauvres. 342
Sa mortification, & ſon amour de la Croix. 346
Sa mortification interieure. 349
Son humilité. 352
Sa pauvreté Evangelique. 359
Son obéïſſance. 361
Sa pureté Angelique. 364

LIVRE SIXIE'ME.

SOn Tombeau devient célebre par les miracles & le concours des peuples. *Page* 372
Témoignages des Evêques ſur ſes miracles. *là-même.*
Il guérit une Religieuſe hydropique, paralitique & agoniſante. 379
Un Bourgeois du Puy délivré d'une triple hernie. 381
Il rend la vûë à deux femmes aveugles. 383
Célebre guériſon d'un cancer. 384
Un jeune homme guéri des écroüelles à la Louveſc. 385
Une jeune fille percluë de tous ſes membres, recouvre la ſanté à la Louveſc. *là même.*
Merveilleuſe guériſon d'une Religieuſe de Moulins paralitique. 389
Deux autres guériſons à Moulins. 394

Diverſes guériſons dans le Vivarés. 397
Guériſon du fils du Conte du Fay de la Tour Maubourg. 399
La pouſſiere du Tombeau de Regis guérit pluſieurs malades. 413
Diverſes guériſons arrivées dans le temps qu'on diſoit la Meſſe à la Louveſc. *là même.*
Divers Malades guéris en invoquant le Serviteur de Dieu. 415
Diverſes merveilles operées par l'attouchement de ſes habits. 416
Un nombre infini de guériſons arrivées en diverſes Provinces. 418 *& ſuiv.*
On procede à ſa Canoniſation. 444
Le Roy, les Evêques, les Villes & la Nobleſſe du Languedoc la demandent au Pape. 445
Examen des vertus du Bienheureux Regis. 446
Le Pape déclare qu'il les a pratiquées dans le degré heroïque. 447
Decret touchant les vertus du Bienheureux Regis. 448
Examen des miracles. 451
Combien cet examen eſt exact & rigoureux. 452
Decret touchant les miracles du Bienheureux Regis. 454
Decret pour la Beatification du Bienheureux Jean-François Regis. 457
Beatification du Serviteur de Dieu Jean-François Regis. 460
Lettre circulaire ſur la mort du Pere Jean-François Regis. 466
Extrait mortuaire du même. 468

FIN.

A01 14713951 A01 147 1395

(C. 2.)